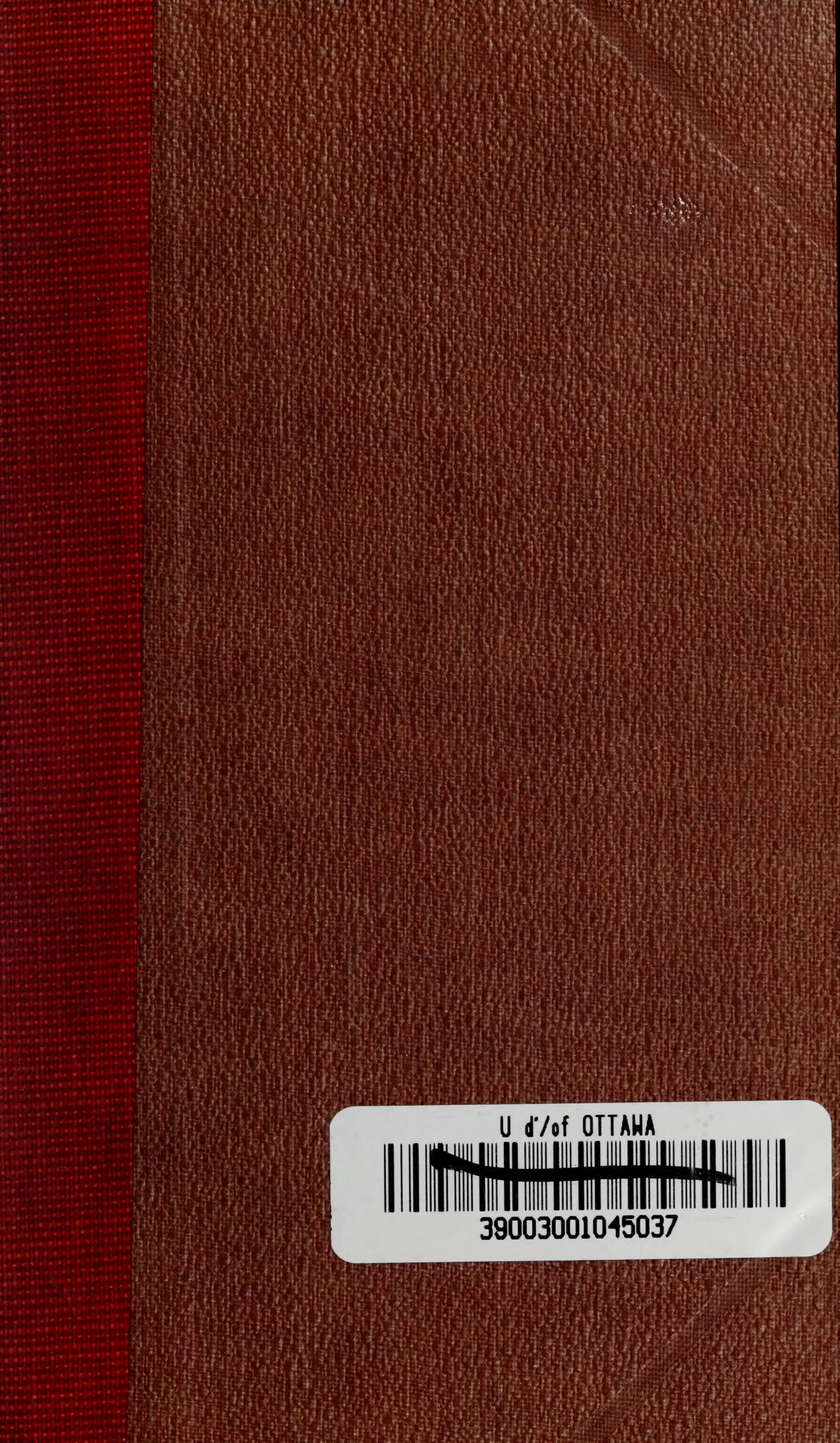


U d'/of OTTAWA
39003001045037

**Th. MAINAGE, O. P.**
Professeur à l'Institut Catholique
de Paris.



# Lettres d'un Bleuet

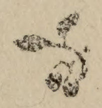


**Henry CANOVILLE, Aspirant d'Artillerie**

## UNE ANNÉE AU FRONT

4 Août 1917 — 29 Août 1918





PARIS-VIe
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, Rue Bonaparte, 82.

1922

*Nihil obstat :*

Lutætiæ Parisiorum.

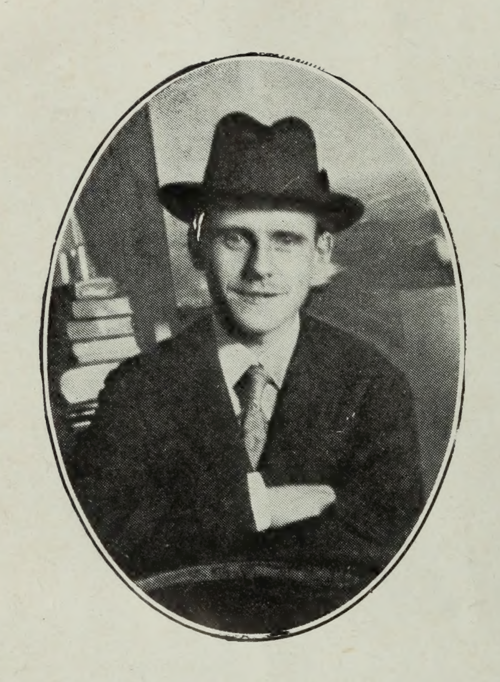
Fr. LOUIS, O. P.

*Imprimatur :*

Parisiis, die 16 decembris 1921.

THOMAS,

*v. g.*



LE COLLÉGIEN
(Juillet 1916)

# PRÉFACE

Nous considérons comme un honneur au-dessus de nos mérites, d'avoir à présenter au public la correspondance de l'aspirant Henry Canoville, mort au champ d'honneur le 29 août 1918.

Trois ans ont passé sur l'épopée guerrière dont ces lettres nous apportent l'écho frémissant. D'aucuns jugeront peut-être qu'il est bien tard pour évoquer le souvenir d'un jeune héros qui, avec tant d'autres, donna son sang à la cause sacrée de la Justice et du Droit. La littérature de guerre n'est-elle pas un peu démodée? Sa raison d'être n'était-elle pas surtout de satisfaire aux exigences, bien compréhensibles, de la piété familiale? Et n'a-t-on pas fini par se lasser d'écouter le récit de ces vies qui se ressemblent toutes, parce que l'héroïsme est l'un de ces sentiments qui tranchent dans le vif des diffé-

rences individuelles, et portent les âmes au même diapason de grandeur et de beauté sublimes?

Il y a sans doute une part de vérité dans ces remarques. Cette part de vérité ne nous semble pas contre-balancer le bien moral que l'on est en droit d'attendre de ce genre de publications.

Oui, l'héroïsme s'accommode mal des nuances. Il est exclusif. Il parle un langage net et sans réplique. Quels que soient l'âge, la situation, le caractère de ceux qu'il appelle à lui, il n'admet qu'une seule et unique réponse : le sacrifice total, l'abnégation absolue de soi-même, jusqu'à la mort. Et c'est une sorte de nivelage par en haut, qui en résulte. Les particularismes s'effacent, comme les distinctions politiques se fondirent, jadis, dans l'union sacrée ; comme les voix humaines s'éteignirent dans le grondement formidable des canons sur le champ de bataille.

Et pourtant, si l'héroïsme est susceptible de se ramener à une formule toujours identique, il y a mille manières d'appliquer la formule. Il y a l'héroïsme spontané et il y a l'héroïsme raisonné, mûri par la réflexion. Il y a l'héroïsme qui se rattache à un idéal purement humain, et il y a l'héroïsme qu'inspire un idéal supérieur, religieux, chrétien, surnaturel. Il y a l'héroïsme éclatant ; il y a l'héroïsme obscur, construit par une accumulation de renoncements successifs, douloureux et convergeant tous vers le même

but. Et chacun de ces types comprend, à son tour, d'innombrables répliques, où, précisément, les différences d'âge, d'éducation, de milieu, de tempérament, de caractère, exercent leur influence profonde et, en tout cas, incontestable.

Et qui ne voit qu'à tenir compte de ces circonstances spéciales, on rend aux hommes un réel service? Nous sommes solidaires les uns des autres. Nous n'avons pas seulement besoin qu'on nous désigne du doigt le devoir et le chemin qui y conduit. Nous avons besoin d'entraîneurs, exemples vivants, incarnations lumineuses de l'idéal. Et d'instinct nous cherchons, parmi ceux qui nous précédèrent sur la route et allèrent plus loin que nous, le guide qui nous ressemble davantage. Il importe peu que nous soyons ou non appelés à gravir les mêmes sommets. N'est-ce pas le privilège des modèles de se tenir toujours au-dessus de leurs imitateurs? De ces modèles, la guerre en fit naître par milliers. Nous méconnaîtrions les desseins de la Providence, si nous négligions d'utiliser un trésor dont la valeur est inestimable. Beaucoup de familles l'ont compris. Plus d'une a reculé longtemps devant la perspective de livrer à la publicité ces souvenirs sacrés, ces pages intimes sur lesquelles tant de larmes ont coulé. Seul, l'espoir de concourir au bien commun a pu les dé-

cider. Qu'elles en soient bénies. La France et l'Eglise n'hésiteront jamais à leur dire merci.

Et plaise à Dieu que, de temps à autre, quelques-unes de ces fleurs du souvenir viennent éclore parmi les préoccupations absorbantes de l'heure actuelle ! Les mois, les années passent, et déjà la sombre vision semble flotter dans un brumeux lointain. N'avons-nous point trop oublié nos morts et les souffrances endurées par eux, avant l'immolation suprême? Et n'est-il pas opportun, parfois, de nous entendre rappeler que si, aujourd'hui, malgré les inévitables épreuves des lendemains de la guerre, nous avons la joie de porter noblement, devant le monde entier, notre nom de français, c'est à leur sacrifice que nous le devons, avant tout et par-dessus tout. Et pour que ce rappel soit efficace, il ne suffit point de dire : ils ont souffert ; il faut, avec eux et par eux, revivre les heures frémissantes de la montée au Calvaire ; il faut, brusquement, se retrouver dans la mêlée qui trancha le sort de la patrie et du monde.



A cet égard, les lettres d'Henry Canoville sont suggestives. Ce jeune homme de dix-neuf ans, qui, au jour le jour, écrivait ses impressions à des parents bien-aimés, possède une vigueur et une délicatesse de pinceau étonnantes. Point de descriptions

savamment orchestrées. Point de considérations stratégiques. Moins encore de raisonnements à perte de vue sur la philosophie ou sur la théologie de la guerre. Henry Canoville aime tendrement, passionnément les siens. Son départ pour le front est la première et, hélas ! la dernière séparation d'avec ce foyer où il a passé les années infiniment douces de son enfance. Et dans quel monde nouveau, inconnu, terrible est-il brusquement jeté ! Là-bas, à Cherbourg, à Paris, le père, la mère, les « sœurettes » voudraient accompagner, pas à pas, l'exilé. Et lui, sachant que *la présence* est le lien des cœurs, veut donner à tous, en quelque sorte, l'illusion d'être partout, près de lui : à l'échelon monotone, au poste d'observation juché au sommet d'un arbre, dans la cagna pittoresquement aménagée, sur les routes blanches de poussière ou de neige, au fond du ravin où bientôt l'obus anonyme brisera pour jamais l'essor de sa plume alerte et inlassable. Oui, il faut que les absents soient là ! Et qui ne sait que des millions de lettres écrites jadis sur le front, ont été dictées par un désir semblable? L'amour réalise des merveilles. Dans l'âme d'Henry, il éveilla, il stimula les dons spontanés d'un véritable artiste, et, — ce qui vaut mieux dans le cas échéant — d'un artiste qui s'ignorait. La sincérité, l'exactitude, la vie de ces tableaux — instantanés rapides, esquisses au trait

toujours net — répondent aux exigences d'une affection immense. Et cette affection nous vaut, à nous qui sommes introduits dans l'intimité familiale, nombre de pages dont la beauté et la vérité ramènent subitement à quatre ans en arrière, quand les bombes et les obus allemands pleuvaient sur Paris, quand la suprême offensive se déclanchait en Champagne, quand nos cœurs vibraient d'espoir au pressentiment de la victoire proche. Et ce retour, — nous en attestons d'avance le témoignage de ceux qui auront lu ce livre, — est profondément salutaire.



Il l'est d'autant plus que, au-delà du peintre plein de charme, il y a une âme, et quelle âme ! Qui était donc Henry Canoville? Qu'on nous permette de le dire ici brièvement. Sa destinée fut courte. Elle ne comporta point d'actions d'éclat, au sens que les hommes attachent à ce mot. Ce fut, — et nous savons toute la portée de ce terme qui n'usurpe en rien celle que l'Eglise lui attribue — ce fut la vie d'un saint. Nous ne sommes pas seul à l'avoir qualifiée de la sorte. « Je ne vous apprendrai rien en vous disant que votre fils était un saint », écrivait, au lendemain de la mort d'Henry, le supérieur du Collège où il fit ses études secondaires (1). « Je n'ai pas

(1) M. le chanoine Cresté.

connu saint Louis de Gonzague, ajoute l'aumônier militaire qui eut le soin de son âme au cours des derniers mois ; mais il ne put être meilleur, je crois (1) ». Ses amis ne pensent pas autrement : « Soyez fiers dans votre douleur, écrit l'un d'eux aux parents du jeune homme, car c'est du sang des saints tels qu'Henry que sera faite la rédemption de la France (2) ». « Oui, conclut un second, la sainteté ! Pourquoi craindre d'unir ce mot à son souvenir? Pour être saint ne suffit-il pas d'accomplir avec beaucoup d'amour la simple tâche quotidienne? (4) » Et tous ceux qui s'expriment ainsi ne sont pas des profanes ; prêtres ou religieux, ils sont bons juges.

Et pourtant, on vient de nous le dire, Henry n'eut pas l'occasion de s'affirmer au dehors par telle ou telle de ces actions éclatantes qui forcent l'admiration et classent un homme, d'emblée, dans la catégorie des héros : « Il s'absorba dans le devoir obscur du travail quotidien avec la conscience d'accomplir quelque chose de très grand ». Magnifique formule, dont nous n'aurons qu'à contrôler la rigoureuse exactitude.

Henry-Jean-Eugène Canoville était né à Nogent-sur-Marne (Seine), le 2 octobre 1898. Il entra au

(1) Le P. de Condé, aujourd'hui maître des novices chez les Pères de Sion.
(2) Louis Ozanne, Lazariste.
(3) J.-M. Le Blond, S. J.

Collège Saint-Paul de Cherbourg le 14 octobre 1907, fit sa première Communion le 29 juin 1909, reçut la confirmation le même jour. Le 12 juillet 1916, il achevait ses études en conquérant le grade de bachelier en philosophie. Ces dates résument l'existence heureuse et sans histoire de tous les écoliers.

Mais il y a ici, quelque chose de spécial, et ce quelque chose dessine déjà les traits d'un caractère solidement trempé. Et c'est d'abord une « ardeur religieuse » qui n'était point le fruit éphémère d'impulsions intermittentes, mais d'un attachement inébranlable aux sources vives de la piété chrétienne : « Nos habitués des messes matinales se rappelleront longtemps la physionomie angélique de ce jeune homme qui, si pieusement, communiait chaque matin entouré de tous les siens, et prolongeait ses actions de grâces dans le plus profond recueillement (1) ». Or lorsqu'on a établi sa vie sur une base aussi surnaturelle que celle-là, il n'est pas possible que les grandes lignes du caractère n'acquièrent pas une consistance qui les désignent à l'attention de tous. Même ceux qui n'eurent pas le bonheur d'être introduits dans son intimité, furent toujours frappés par l'inflexible énergie de sa volonté. Doué d'une

(1) *La vie paroissiale* (chanoine Laisney, curé de Saint-Clément de Cherbourg).

intelligence riche et très personnelle, Henry était, plus encore, un travailleur hors ligne. Ses succès scolaires en font foi. Et ce travailleur n'admettait pas les infractions au règlement : « Quand il avait dit non, la classe, aux mauvais jours, pouvait bien s'atteler tout entière pour l'entraîner à quelque désordre : c'était peine perdue ; si bien qu'à la fin on n'essayait plus ». Et voilà déjà, saisi sur le vif, ce sentiment du devoir qui fera la beauté grandissante de sa courte carrière. Sentiment poussé jusqu'au scrupule, parce que du jour où la volonté admet, si l'on peut dire, les zones neutres, elle risque de glisser sur la pente des concessions inquiétantes : « Bien souvent, je l'avoue — écrit l'un de ses amis, — en revenant du collège, j'insistais, je suppliais pour qu'il consentît à un petit, tout petit détour, quelques pas de plus qui nous auraient permis de causer plus longtemps. Mais, lui, était inflexible et bien vite me répondait avec un bon sourire : « Tu « sais bien que c'est impossible ».

Après quoi l'on imaginera peut-être que ses camarades, rebutés par une semblable intransigeance, le tenaient à l'écart. Nullement. Au collège, Henry conquit très vite une popularité remarquable : « Réputation de solide piété, de discipline, estime admirative pour l'élève qui réussit, mais aussi un je ne sais quoi, attirant, qui forçait la sympathie respectueuse.

On aimait à le voir venir à soi, la main tendue avec un sourire très simple de bon camarade, mais où la vieille courtoisie française mettait toujours une nuance délicieuse de respect. C'était répugnance pour le genre « potache », vulgaire et tutoyeur. Mais c'était, bien plus, et tous le sentaient confusément, la transparence d'une âme affinée, délicate et très pure. Car cette courtoisie-là ne s'apprend tout à fait qu'auprès de Jésus... C'est la fleur non équivoque d'une chasteté d'ange ».

Nous n'ajouterions rien à cette fine analyse, si son auteur n'avait lui-même, et avec le même bonheur d'expression, dégagé les tendances maîtresses de cette âme qu'il connût et qu'il aima si bien : mille petits faits « décèlent, dit-il, une volonté très forte, un attachement invincible au devoir au fond de cette nature très tendre et très délicate ». Et voici la remarque d'un psychologue pénétrant : « Etre maître de son cœur, le maintenir dans l'ordre, allier ces deux forces qui si souvent se nuisent : le sentiment et le devoir, c'est chose bien difficile, quand on déborde d'affection ». Retenons ce trait. Nous le retrouverons un peu plus tard. Notons encore que l'estime dont Henry Canoville jouissait auprès de ses maîtres et de ses compagnons d'études lui valut d'être nommé, à l'unanimité, président de la Conférence de Saint Vincent de Paul, le jour même où il décida

d'y entrer, et vice-président du Cercle Saint-Jean. C'en est assez, semble-t-il, pour montrer que notre jeune ami, sans sortir de la vie commune, tranchait sur le commun. Et nous ne sommes pas étonnés de recueillir sous la plume d'un ancien supérieur du Collège Saint-Paul (1), cette confidence précieuse entre toutes : « Vous savez — il s'adresse aux parents d'Henry — vous savez quelle affection j'avais depuis longtemps pour votre excellent enfant ; je puis dire qu'à cette affection s'unissait une estime que l'on accorde rarement, à un pareil degré, aux jeunes gens qui n'ont pas fait leurs preuves ».

Et cependant nous ne sommes qu'au seuil de cette âme d'élite, qui nous réserve d'autres surprises. Parfois, les jeunes écoliers songent à l'avenir. Que fera-t-on plus tard? Quelle carrière choisira-t-on? Mais le plus souvent cette question reste vague, et la réponse flotte comme un nuage lointain et qui se dore des multiples couleurs que l'imagination veut bien lui donner. A treize ans, Henry Canoville savait ce qu'il ferait. Il voulait être entièrement à Dieu et aux âmes. Il serait donc prêtre? Oui, mais plus encore. Religieux? oui, et il le serait dans le renoncement total, absolu, à soi-même et au monde. Mais la vie religieuse se réalise de plusieurs manières, et

(1) M. le chanoine P.-M. Périer.

l'on ne peut, semble-t-il, attendre d'un enfant qu'il ait fixé son choix définitif entre toutes les façons de consommer le sacrifice sans retour. Henry était fixé. A treize ans, il s'était fait affilier, avec tous les siens, au Tiers-Ordre de Saint-Dominique. A treize ans Henry savait que, si Dieu le voulait, il revêtirait la blanche tunique des Frères-Prêcheurs. Et quand nous parlons de « sacrifice » nous nous trompons : « Ce n'était pas pour lui, apparemment, un sacrifice mais une joie de renoncer à la vie du monde pour se consacrer à l'apostolat et à la pratique de la perfection monastique ».

Vocation bien précoce. Soit... Mais tel que nous connaissons Henry, nous pouvons être assurés que cette vocation n'était pas le rêve incertain d'une âme romantique, mais qu'elle procédait de cette même force de décision qui n'admettait pas les compromis, les transactions avec le devoir.

Aussi bien, la netteté d'un pareil dessein doit-elle, nécessairement, se traduire en actes. Quiconque aspire à être, dans l'avenir, « un sacrifié n'ayant plus que Jésus pour tout bien », doit, dans le présent, éprouver le désir de s'entraîner à la vie sacrifiée qu'un jour il mènera. Cette confrontation du désir avec la réalité ne manque pas ici. La piété, la régularité exemplaires d'Henry fournissent déjà une indication précieuse. Il y a plus. Embrasser la vie monastique,

c'est se vouer à l'austérité, à la pénitence. Notre jeune ami l'avait compris. Pour être le digne enfant de saint Dominique et du P. Lacordaire, il fut austère et pénitent. Il le fut sans doute par volonté. Il le fut aussi, — le croira-t-on — par besoin, par élan, par prédilection. « L'immolation est la moitié généreuse de l'amour, avait dit le restaurateur de l'ordre des Prêcheurs en France : nul ne sait aimer s'il ne sait s'immoler ». Henry n'avait pas encore, sans aucun doute, entendu cette parole que déjà il la mettait en pratique. Tout petit, l'hiver, il promenait ses pieds dans les zones froides de sa couchette : « Les pauvres ont bien plus froid encore », murmurait-il en grelottant. Plus tard, il mélangeait, maintes fois, prétextant qu'il les préférait accommodés de la sorte, des aliments disparates, salés et sucrés. Le prétexte était moins valable lorsque, parfois, dans son verre, cidre, vin, café formaient d'affreuses mixtures. Mais alors l'enfant procédait si rapidement qu'on arrivait trop tard pour empêcher l'opération. Un jour — il avait quatorze ans — son père entrant à l'improviste dans la chambre où Henry étudiait, trouve celui-ci debout et les yeux pleins de larmes. « Pourquoi pleures-tu? » — « Ce n'est rien. » Le père insiste. « Eh bien, voilà ! Je n'étais pas content de moi, je ne travaillais pas avec assez d'attention. Alors, j'ai pris ma règle et je me suis corrigé ». En disant ces

mots, Henry soulève sa manche : son avant-bras gauche était marbré de coups. « Cela me faisait tant de mal que j'en pleurais ! » Naturellement il fut enjoint à l'enfant de ne plus recourir à ce genre de punition.

Voilà comment Henry prenait au sérieux sa vocation dominicaine. Et ce « sérieux » ne l'empêchait nullement d'être affable, gai, enjoué, au contraire. Il possédait, dit-on, un réel talent d'imitation. Il excellait à reproduire la voix de ses camarades, voire même de ses maîtres, et mimait, avec beaucoup d'esprit, des scènes désopilantes. Certes ce n'est point là un signe indispensable de la sainteté ! Du moins cela prouve qu'on peut vivre saintement, pratiquer la mortifiction et ne rien perdre de sa bonne humeur. Et puis la joie, elle aussi, n'est-elle pas matière à vertu? Henry, qui savait si bien croquer les allures d'autrui aurait pu pousser le portrait jusqu'à la charge et « achever » ses modèles par l'une de ces paroles mordantes qui blessent la charité. Jamais il ne tomba dans ce travers. Jamais on ne l'entendit prononcer une parole méchante contre qui que ce soit. Son cœur était à la fois trop affectueux, trop surnaturel et trop humble pour s'octroyer le plaisir cruel de griffer la réputation d'autrui.

Piété dont l'Eucharistie était le centre radieux ; volonté « de fer » que dirigeait un attachement fa-

rouche au devoir ; tendresse qui, au sein de la famille ou dans les relations d'amitié s'exprimait avec une délicatesse « presque féminine » ; ardeur de sacrifice qui ne voyait d'issue que dans le don total de soi-même sous la sainte livrée d'un ordre pénitent et apostolique : tels étaient, à dix-sept ans, les traits caractéristiques de ce jeune homme que l'on nous dépeint avec « sa fine silhouette, ses yeux bleus très limpides, un peu rêveurs souvent, et qui semblaient poursuivre dans l'espace quelque idéal entrevu de beauté ou de vertu » ; avec, encore, son « gentil sourire » que même la foudroyante vision de la mort ne réussirait pas à éteindre sur les lèvres pâlies et closes pour jamais.



Et c'est le même caractère que nous allons retrouver sous l'uniforme du soldat, humble et obscur acteur de la gigantesque tragédie guerrière.

Le 12 juillet 1916, Henry terminait donc ses études secondaires. Sa décision était irrévocablement arrêtée. A bref délai, il irait frapper à la porte de notre couvent du Saulchoir, en Belgique. La retraite, le silence, la pauvre cellule d'un moine qui, longuement, se prépare à conquérir les âmes par le ministère de la parole : c'était bien là « l'idéal de beauté,

de vertu » auquel il souriait avec joie, avec amour, de tout son cœur.

La Providence avait d'autres desseins. Le 2 août 1914, la guerre avait éclaté. Elle se prolongeait au-delà de toute prévision. Adieu, au moins pour l'instant, la réalisation du projet si doucement caressé. Le noviciat est là-bas, de l'autre côté du front, et la blanche couvée s'est envolée, chacun rejoignant le poste où le devoir patriotique l'appelait. Le coup dut être rude. Henry ne savait pas alors que, de son désir d'immolation, le Divin Maître n'avait retenu que le fond et l'essence. Une âme, totalement oublieuse de soi, s'offrait à Lui « pour le salut de plusieurs ». Cette victime, qui, d'elle-même, s'était désignée d'avance au sacrifice, Il la désigna, à son tour, pour une cause plus immédiate, plus impérieuse encore : le salut de la France. Religieux, le jeune homme le serait d'intention et de fait, puisque, d'ores et déjà, il avait tout quitté. Mais Celui à qui il voulait appartenir corps et âme, ne lui laisserait même pas la faculté de choisir son Calvaire. Et de cet accord de deux volontés : l'une, humaine, qui ne voudra rien se réserver; l'autre, divine qui entendra ne rien abdiquer de ses droits souverains, résultera l'une des oblations les plus pures, les plus magnifiques qu'une âme chrétienne ait jamais consentie.

Pendant quelques mois, Henry s'ingénia à se ren-

dre utile autour de lui. Le Collège Saint-Paul manque de professeurs : il s'offre à les remplacer. Il est catéchiste, il est conférencier... Mais ces tâches ne suffisent pas à son zèle. D'instinct, il cherche le point où se déploie le maximum du dévouement. Rien n'est plus facile à trouver d'ailleurs. On se dévoue là où l'on se bat, où le sang coule. On se dévoue de tout son être sous l'uniforme bleu horizon. L'idéal, en ces temps héroïques, s'incarne dans le soldat. Et voilà comment, le 1er décembre 1916, Henry Canoville, au lieu de heurter l'huis d'un monastère, s'en fut au bureau de recrutement de Cherbourg, pour contracter un engagement de quatre années. Le lendemain, il était incorporé au 110e régiment d'artillerie lourde. Neuf mois plus tard, il passait au 9e groupe (2 août 1917), et le 4 août, jour de la fête du patriarche Dominique, il arrivait sur le front de l'Aisne. Et c'est à partir de cette date que commence la correspondance dont nous donnons ici de très larges extraits.

A elle seule elle rend témoignage à l'unité et la continuité de ce caractère dont nous avons tracé l'esquisse. Toutefois — et il ne sera pas inutile d'insister là-dessus — elles ne disent que d'une manière très insuffisante les difficultés, les épreuves, les souffrances physiques, morales au milieu desquelles Henry eut à maintenir et à exercer les vertus enracinées

dans son âme au cours des années de collège. A part quelques aveux, et combien atténués, pour éviter « aux aimés » un surcroît d'inquiétude, notre petit soldat jamais ne se plaint, n'a presque jamais l'air de souffrir. A l'entendre, le front est, sinon un paradis de délices, du moins un séjour très supportable, d'où, par surcroît, le danger est à peu près banni. Les « boches » semblent simplement occuper le fond du tableau et, le moins possible, on les fait paraître à l'avant-scène. Ces précautions ne nuisent pas à l'exactitude des tableaux, des descriptions tracées, de main de maître, par notre peintre-poète. On a vite fait de s'apercevoir que, là où est Henry, tout va bien : sécurité, confortable. Mais lorsqu'Henry n'est pas là, alors le champ de bataille reprend sa physionomie hargneuse et terrible... Douce ingéniosité de l'amour filial et fraternel ! Elle ne peut nous donner le change, car nous apprenons, par d'autres sources, que l'humble canonnier n'eut point, partout et toujours, la sécurité et le bien-être. Et nous pouvons, en tout cas, être assurés d'une chose : s'il lui arrive au cours de ses lettres quotidiennes, de laisser échapper une plainte, cette plainte est l'écho d'une souffrance réelle et très dure.

Qu'il nous soit donc permis d'ajouter quelques détails à ceux qu'on trouvera dans ce livre et à réparer

sur d'autres points le silence de notre jeune correspondant.

A la caserne, il avait eu déjà à subir bien des froissements. Mais il trouvait, dans la proche affection des siens, une compensation très douce, très fortifiante. Il en fut tout autrement au front. « Loin des siens, jeté au milieu des laideurs et des brutalités du monde », il ne devait plus guère compter que sur lui-même pour affronter l'épreuve et s'aguerrir à son contact. Et l'épreuve ne lui fut pas ménagée.

Le régiment d'Henry appartenait à la « Réserve Générale de l'Armée ». Chaque fois qu'une division en ligne avait besoin de renforts d'artillerie pour exécuter un coup de sonde, la « Réserve » recevait l'ordre de donner. Et elle donnait, et c'est ainsi que, en l'espace de quelques semaines, la 15e batterie arpenta une ligne parallèle au front depuis Château-Thierry jusqu'à Sainte-Ménehould. Et bien qu'Henry fasse à peine allusion à ces coups de main répétés, on sait que les engagements furent sérieux : on fut soumis « à des bombardements de gros calibre très violents » et l'on enregistra « des pertes assez lourdes ».

Cet inconvénient, auquel il n'est pas fait allusion dans les lettres, n'a rien pour nous surprendre. Il en

est d'autres, plus spéciaux, sur lesquels Henry garde également un silence discret.

Il avait été envoyé au front pour s'instruire en vue de Fontainebleau, et s'accoutumer à tous les emplois : conducteur, servant, pointeur, téléphoniste, agent de liaison, brigadier de tir, etc... Il partageait ce sort avec l'un de ses compagnons de Saint-Paul, Charles L... Les deux amis étaient donc quasi hors cadre et susceptibles d'être employés à n'importe quelle besogne. La situation était, pour eux, pénible et ennuyeuse. Ils n'avaient rien en propre et se trouvaient à la merci de la première mauvaise volonté.

Un soir, un homme fut empêché de monter avec le ravitaillement. Henry faisait alors fonction de conducteur : on le désigna pour remplacer l'homme manquant. Les chevaux harnachés n'attendaient plus que la bride. Impossible de mettre la main sur cette malheureuse bride. Le temps presse. Le convoi va partir. « Allons ! Canoville, dépêchons-nous », crie le sous-officier. A la cloison d'une écurie, une bride est suspendue, Henry l'avise, s'en empare et l'adapte au cou du cheval. Soudain, le propriétaire de l'objet surgit : une espèce de sauvage, terreur de la batterie, tant des gradés que des camarades et titulaire de plusieurs condamnations au conseil de guerre. D'un bond, la brute est sur notre jeune soldat. Il arrache

la bride et d'un terrible coup de poing lancé en pleine figure, il envoie rouler Henry à cinq pas. Celui-ci se relève, sans prononcer une parole. Mais autour de lui, un cri d'indignation s'élève. Un bon vieux court à sa « guitoun », rapporte sa propre bride, l'accommode au cheval, accompagne l'opération de quelques apostrophes peu aimables à l'adresse de l'agresseur, puis se retournant vers son ami : « Quand tu auras désormais besoin de quelque chose, mon p'tiot, sache que le père Babut est là. Maintenant, fais ton ravitaillement et ne t'en fais pas, si jamais *il te retouche, il* aura à faire à moi ». Aussi longtemps qu'Henry resta à la batterie, le père Babut lui fut dévoué et lui épargna bien des petites souffrances. Et maintenant, ouvrez les lettres. Certes, il y est question du père Babut qui, gentiment partage son pain avec le petit bleuet, et demande en échange, un « paquet de tabac à priser ». De la scène de brutalité qui donna lieu à leur camaraderie touchante, pas un mot. Encore une fois, il ne faut pas inquiéter « les aimés » ; et pour ne pas les inquiéter on présentera, comme un bobo à peu près insignifiant de formidables poussées d'engelures aux pieds, et l'on ne dira pas qu'un matin, après avoir couru des heures à la recherche de la sainte Communion, on a fini par tomber sans connaissance au pied de l'autel !

Mais, Dieu merci, ces faits ont eu des témoins. Et ces témoins s'accordent à affirmer qu'Henry Canoville, pour dominer ces circonstances où la volonté divine l'avait placé, eut à déployer une énergie peu commune, une énergie de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants. Aussi bien les âmes trempées comme la sienne, bien loin de se laisser abattre au rude contact de la douleur, s'affinent, grâce à elle, se développent, et marchent à pas de géant dans la voie de la perfection. Entre le 4 août 1917, date de son arrivée au front et le 29 août 1918, date de sa mort, on suit, jusque sur ses traits physiques la transformation rapide qui s'accomplit dans son âme. Que l'on compare l'image du collégien et celle de l'aspirant, et l'on se rendra compte, déjà, du progrès réalisé en si peu de mois. L'aspirant, fièrement cambré dans son dolman, à la physionomie mâle et décidée, au regard qui reflète la flamme ardente d'un cœur épris d'idéal, est-il bien le même homme que l'adolescent au doux visage et qui semble se pencher sur le bord d'un nid bien chaud d'affections très tendres?... Oui, sans doute c'est le même homme, mais un homme qui a passé par le creuset douloureux d'où l'on ne peut sortir que vaincu à jamais par la vie, ou définitivement armé pour les combats victorieux et les luttes suprêmes. « Je le revis, écrit un de ses amis, quelques mois avant sa

mort : les mêmes yeux clairs et doux, la même voix où vibrait peut-être une note plus délicate, car les meurtrissures du cœur sont de bonnes formatrices. . Je me souviendrai toujours de son accent lorsqu'à notre dernière entrevue il me jeta son ultime adieu · « Tâchons d'être des victimes, souffrir, encore « souffrir, il n'y a que cela qui vaut ».

En attendant que le ciel répondit à ce cri héroïque, la douleur intensifia dans l'âme d'Henry le triple amour qui, on l'a dit encore, se nouait en gerbe exquise dans l'unique amour de Dieu : l'amour des siens, l'amour de « son » Ordre, et l'amour du devoir.

Du premier et du second de ces amours, les lettres parleront assez éloquemment pour qu'il soit besoin d'y insister dans cette brève notice biographique. Il y a, du reste, des confidences que l'on dénature en les voulant résumer. Il faut les recueillir, telles qu'elles sont, comme l'on recueille les gouttes d'un parfum infiniment précieux. Heureuse la famille, selon le sang, qui eut le bonheur d'être entourée d'une tendresse semblable ! Heureuse aussi la famille spirituelle à qui fut voué un tel culte de respect et de fidélité ! N'était-ce pas spécialement pour elle que notre Henry, non content d'accepter les épreuves inévitables, voulait s'imposer, par surcroît, des pénitences d'élection? Lui qui, à quatorze ans se « cor-

rigeait » à coups de règle sur le bras, avait trouvé tout simple d'emporter, dans sa musette de soldat, une corde terminée par un gros nœud serré... La discipline monastique au front ! Les coups meurtrissant la chair après les rudes journées de labeur épuisant ! En vain lui conseilla-t-on de renoncer à ce genre de mortification, un peu insolite chez un « poilu », ce « poilu » s'attribuât-il, à bon droit d'ailleurs, le titre de novice dominicain. Henry ne put se résoudre à se séparer de son instrument de torture. Il voulut bien promettre, néanmoins, de n'en user qu' « exceptionnellement ». Mais où finissait la règle et où commençait l' « exception »? Cela, on ne le saura qu'au ciel !

Quand à son amour du devoir, un article sur lequel on le trouve à peu près aussi discret que sur ses souffrances intimes, il était devenu quasi légendaire parmi ceux qui vécurent dans la compagnie d'Henry. « C'est un consciencieux, il sait toujours faire son devoir, en se l'exagérant peut-être ». — « Chez mon ami Henry, je n'ai remarqué qu'un seul défaut, l'amour exagéré de son devoir, si tant est que l'on puisse appeler cela un défaut. Quand il avait décidé quelque chose, il était inflexible. Pour le faire revenir sur sa décision, on devait lui prouver que son devoir était précisément le contraire de sa résolution. Alors sans manifester aucun entêtement, il se rendait volontiers »

— « J'admire ce règlement de vie suivi de très près malgré les suprises de la vie de guerre au front. » Voilà une suite de témoignages, émanés de différentes autorités, et qui toutes, s'expriment dans le même sens. Et ne reconnaissons-nous point là l'écolier qui jadis, refusait de prolonger une promenade parce que « cela n'était pas possible ». Seulement, à deux pas des lignes allemandes, la régularité d'un écolier devient une espèce d'héroïsme. Le mot a été prononcé à l'occasion d'un petit fait qui en dit long, et que nous nous reprocherions de ne point citer : « Henry avait résolu de ne jamais rien prendre entre ses repas (1). C'est un *héroïsme* dont peu sont capables au front, puisque tout vous invite à manger: d'abord l'oisiveté forcée... et les camarades qui passent ainsi le temps et parfois vous convient à partager leur casse-croûte... Un jour d'octobre, de grand matin, Henry était parti à l'observatoire du Bois des Buttes. Le temps était détestable : pluie et vent à discrétion. Il devait revenir vers quatre heures de l'après-midi. Charles et moi lui avions préparé pour son retour du linge chaud, un grog et des aliments plus substantiels que son repas froid emporté en ligne. A cause du temps peu propice à l'observation il revint de meilleure heure. Il n'accepta que le linge et les habits

(1) Jamais non plus il ne voulut fumer même la moindre cigarette, pas plus au front qu'ailleurs.

jusqu'au moment où, à bout d'arguments, j'invoquai l'autorité de son père et son devoir de sauvegarder sa santé. Je crois me souvenir que, même alors, il n'accepta que le grog ».

A Fontainebleau, même intransigeance. Mais une observation, jetée comme en passant, nous dit le secret profond de cette régularité extraordinaire qui, à des regards moins pénétrants, aurait pu paraître excessive, méticuleuse : « Nous étions littéralement obligés de l'arracher de l'étude pour le faire venir à nos petites réunions du mercredi. Je n'ai pu que rarement le décider à sortir le soir pour se délasser. Par ailleurs il était le premier rendu le matin à l'hôtel voisin de l'Ecole où quelques prêtres élèves-aspirants disaient la messe. *Les galons étaient pour lui un moyen d'arriver aux âmes ; il travaillait en conséquence* ».

Ainsi le cercle se ferme, et tout nous ramène au point de départ, à la source vive où s'abreuvait cette âme singulièrement virile : les âmes et par-delà les âmes, Dieu, motif suprême de la charité surnaturelle. Aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver sous la plume de son dernier directeur de conscience, ces lignes lumineuses et qui expliquent tant de choses de la vie d'Henry : « Il appartenait *à Dieu* avant tout. L'amour de sa famille si chrétienne le ramenait encore *à Dieu*. Il voulait se donner à l'ordre de Saint-

Dominique *pour aimer Dieu* davantage. La France, la France du front, les soldats de la cagna, puis les jeunes officiers qui furent ses frères de la fin de la guerre, tous, il ne les aima qu'avec le souci constant de les amener un peu *plus près du bon Dieu* ».

Il n'a rien été écrit de plus vrai, croyons-nous, sur l'aspirant Henry Canoville, celui que les officiers de sa batterie appelaient, dans leur langage de bonne camaraderie, « un très chic type ».

Dieu entrevu et déjà aimé, de toutes les forces de l'être, sur les bancs du collège Saint-Paul ; Dieu cherché à travers l'idéal du renoncement religieux, et dans les âmes créées à son image ; Dieu, servi, dans la souffrance, sur les champs de bataille : voilà l'existence de notre jeune ami. Et c'est pourquoi, avec les compagnons et les témoins de sa trop courte existence, nous n'hésitons pas à souscrire au jugement porté sur lui : Henry Canoville fut de la race des saints.

Il ne restait plus qu'un dernier épisode, une étape suprême à parcourir pour achever ce pèlerinage, en ligne droite, vers la Beauté infinie : Dieu trouvé dans la mort généreusement acceptée et accueillie le sourire aux lèvres...

Car la mort ne fut pas pour lui une surprise, le coup brutal que l'on redoute et auquel on ne s'attendait pas. Que l'on relise, l'une après l'autre, les

lettres du dernier mois, de ce mois d'août 1918, qu'il terminerait au ciel. On dirait que, peu à peu, l'âme saisie par le pressentiment du dénouement fatal, se concentre, se recueille, s'élève, s'épure de plus en plus. Un calme immense ; une sécurité sans égale ; une possession miraculeuse de soi-même, alors que caissons et attelages d'artillerie roulaient dans les tourbillons de poussière aveuglante, comme s'ils avaient hâte de conduire l'Hostie à l'autel du sacrifice suprême. Et puis, le 15 août, l'âme, incapable de se contenir, laisse échapper pour les « aimés » un cri sublime : « Je m'offre au Christ pour vous avec toute mon âme et tout mon corps... Je demande à la Vierge de vous remercier de toutes vos bontés à mon égard, de vous bénir, et de vous envoyer Lumière, Paix, Joie ». — *Consummatum est.* L'âme a vraiment brisé ses entraves, et la voilà qui s'enfonce seule, mais heureuse, dans l'inconnu où elle devine que Dieu l'attend. Oui, seule, car, dans la course éperdue à la mort, les lettres de l'arrière n'arrivent plus. Le Christ a accepté la victime. Il veut qu'elle gravisse son Calvaire sans appui humain, sans la consolation quotidienne des lettres des « aimés »...

Et enfin, voici la colline, voici le ravin où le formidablement déchaînement des canons meurtriers chantera l'apothéose de celui qui s'est tout donné « corps et âme »...

Comment mourut-il? Aucun récit ne remplacerait celui du témoin oculaire, récit fidèle dans sa simplicité magnifique. Le voici :

Epagny, 23 septembre 1918.

Mon cher Docteur,

Je rentre de permission. Là, à quelques mètres de l'endroit où est tombé Henry, je m'installe comme je peux, car tout est atrocement ruiné, pour vous écrire ce que je vous ai dit de vive-voix.

La dernière fois que j'ai parlé avec votre enfant, c'était le mercredi 28 au soir. Après le dîner je m'étais rendu à la batterie afin de prendre des nouvelles des uns et des autres et aussi afin d'avertir Henry que probablement le lendemain je ne pourrais pas offrir le saint Sacrifice de la Messe : le local était introuvable et de plus on devait attaquer ; lui et moi serions retenus à notre poste.

Une explosion insolite survenue à l'extrémité du ravin nous fit tressaillir : probablement une pièce venait d'éclater... Nous partîmes dans cette direction en compagnie du lieutenant de la 9e batterie... Heureusement aucun malheur à déplorer à la suite de l'accident. Nous nous quittons avec la pensée de la mort nous guettant à chaque pas... A la grâce de Dieu ! Une bonne poignée de main : « Au revoir, Père ! »..; son bon sourire fait de grâce et de paix intime, et chacun partit de son côté.

Le lendemain matin, dès le petit jour, le canon

fait rage de notre côté. On l'a déjà tellement entendu qu'on n'en a cure et dans l'abri je continue à sommeiller. Pourtant vers 6 heures, je me lève en sursaut... le nez picote et il faut cracher... Les gaz !... Je m'habille rapidement et descends vers le Poste de secours afin d'avertir qu'il y avait à se méfier... sur mon chemin personne n'a plus son masque, j'enlève le mien.

Mais montant du ravin, je vois un maréchal des logis de la 7ᵉ batterie avec le bas du visage tout en sang... Très calme, comme tous nos braves servants des Alpes, il me dit simplement qu'il y a des blessés à la batterie, entre autres l'aspirant Canoville.

Moins calme que ce sous-officier, je descends rapidement le ravin et au bas je vois quatre brancardiers transportant un blessé... C'est lui... je m'approche... Henry est très pâle, il sourit, ouvre des grands yeux, mais ne bouge pas... Je lui donne la Sainte Absolution, je mets ma main dans sa main, je lui demande un mot... rien. Si, un soupir profond, celui de quelqu'un venant d'être oppressé et pouvant enfin trouver sa respiration... Hélas ! c'était son adieu à la terre... il venait de présenter au Bon Dieu son âme si jolie, qu'il avait conservée si pure. La mort l'a trouvé bien prêt, soyez-en certain.

Il avait été atteint par deux éclats d'obus de plein fouet au moment où il commandait le tir de sa section...

Son corps, du poste de secours du groupe où il avait été déposé, fut emmené le matin même à l'échelon avec celui du lieutenant Labat frappé cinq minutes après Henry.

Le lendemain soir eut lieu la mise en bière. Moi-même je mis les restes mortels de ce cher enfant dans le cercueil et une dernière fois, pensant à sa famille de la terre et à la famille religieuse à laquelle il se réjouissait d'offrir sa vie au lendemain de la guerre, je déposai sur son front glacé le baiser de tous ceux qui l'aimaient.

Les honneurs militaires étant rendus, on partit pour Vic-sur-Aisne. Nous avions, deux jours avant, arrangé un peu, ensemble, la sacristie de cette église meurtrie... il me fut possible de trouver rapidement une soutane, un surplis et une étole. Je bénis la tombe et avant l'ensevelissement je laissai parler mon cœur quelques minutes ; le lieutenant D... dit son adieu au nom du groupe... Ce fut terminé.

De tels holocaustes comptent dans la vie d'une nation : celui de votre enfant, cher Docteur, intimement uni au sacrifice de Notre-Seigneur, obtiendra bien des grâces à la France... Les paroles du saint Sacrifice de la Messe que j'ai si souvent prononcées en sa présence, lui, se faisant mon servant de messe, me reviennent naturellement à l'esprit et au cœur : « *...Per ipsum, cum ipso et in ipso est tibi, Deo omnipotenti, omnis honor et gloria... Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam...* »

En union intime avec votre enfant, cher Docteur, pauvre chère maman, et vous ses sœurs tant aimées, offrez bien à Dieu pour la France (la France qui doit être l'apôtre du Christ) le sacrifice choisi librement par le Ciel dans votre famille... Et puis, dans la joie profonde du sacrifice consenti, demeurez en

paix... et priez, s'il vous plaît, pour ce pauvre petit prêtre que le départ d'Henry laisse si seul.

Je vous présente, etc..

P. de Condé,

*des Religieux de N.-D. de Sion.*

*Dans la joie profonde du sacrifice consenti !*

Seule la religion chrétienne, parce qu'elle est vraie, peut demander et inspirer de tels sentiments. Ils n'excluent pas les regrets. Et ces regrets seront partagés, avec la pieuse famille d'Henry Canoville, par les fils de l'Ordre religieux auquel il rêva d'appartenir. Pour avoir gagné, au ciel, un nouveau protecteur, ils ont perdu, sur la terre, un saint, un apôtre qui eut honoré la milice des Prêcheurs.

Les desseins de Dieu sont impénétrables. Mais, surtout, puissent les Français, par leur fidélité aux grâces de la Victoire, ne plus rendre nécessaires l'oblation de ces victimes innocentes qui, généreusement sans doute, mais douloureusement, ont payé de leur vie les déviations de la conscience nationale.

Paris, 1er novembre 1921, en la fête de la Toussaint.

Th. Mainage,

*O. P.*

# LETTRES D'UN BLEUET

**4 Août 1917. — 29 Août 1918.**

## CHAPITRE PREMIER

*Ventelay, 4 août 1917.*
(Saint Dominique.)

Mes très aimés, un tout petit mot bien vite ! Après t'avoir embrassé, mon papa tant chéri... je me suis rendu au quai de départ que tu sais, puis j'ai sauté dans le train. Nuit bonne dans l'obscurité absolue. A six heures nous sommes arrivés à Breuil. De là je n'entendais encore aucune canonnade. Je suis parti gaillardement à pied ; j'ai d'abord fait ma visite au Saint Sacrement dans une pauvre petite église, puis, sur la route j'ai trouvé un camion automobile qui m'a cahoté pendant deux kilomètres. Encore un kilomètre à pied et je suis arrivé à mon échelon à l'heure dite. J'y ai communié... et j'attends des ordres.

*Même jour.*

... Mon billet de ce matin vous a déjà dit que je suis à l'échelon, dans un village assez important, Ventelay...

Un tout petit réduit creusé en pleine terre dans le flanc de la colline, deux lits formés de paillassons liés ensemble ; comme toiture, deux gros rondins qui soutiennent une tôle ondulée. De l'ouverture très étroite et très basse, une jolie vue sur un petit bois... partout des mouches bourdonnantes, énervantes ; tout au loin la canonnade irrégulière, qui arrive très faible... C'est là qu'un brave poilu, un sellier, m'a offert l'hospitalité...

Je suis seul dans la petite cagna, comme un moine dans sa cellule, je pense à vous... Vous allez, avec mes chères petites Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, occuper toutes mes pensées. Toutes mes prières, tous mes actes sont, vous le savez, pour vous ..................................

..............................................

Après t'avoir embrassé encore à la portière, après avoir vu ton train, mon papa tant aimé, quitter la gare de Noisy-le-Sec et disparaître dans la brume.. j'ai pleuré... J'étais tout seul... cela m'a fait du bien... Oh ! cette première séparation !...

Au quai n° 5 que tu étais venu voir avec moi dans l'après-midi, j'ai trouvé toute une foule de soldats partant pour le front ; il y en avait de blancs, de noirs, j'ai fait la transition en me plaçant entre les deux groupes ! Je n'ai pas été longtemps à nouer connaissance avec deux vieux poilus classiques, deux vieux bons papas qui, allant eux aussi à Breuil, m'invitèrent à les accompagner.....

Un wagon sans éclairage. A la lueur vague de la lune, on distingue des hommes qui dorment... Je

suis dans un bon coin ; un vieux, un de mes poilus de tout à l'heure, me demande d'appuyer sa tête sur mon épaule... Cinq minutes après, il file sous la banquette, pose sa tête sur mes genoux, puis, peu à peu je le vois descendre, disparaître, et il prend enfin mes pieds pour oreiller. Son sommeil est si profond que les coups de pied ou d'éperon ne l'éveillent pas.

Breuil-sur-Vesle ! Le train s'arrête, les portières s'ouvrent et une longue file de poilus lourdauds, bourlinguants, descend et s'éparpille dans la campagne. On m'a indiqué ma route : 4 kilomètres ! Mon grand sac sur l'épaule ! En avant !... A droite de la route, une petite église. J'entre... J'adore le Maître... Je sors dans le village pour trouver le Curé : je voudrais tant communier... Personne ! Maisons fermées ou abandonnées ; des écriteaux : « logement pour dix hommes... pour vingt hommes». Je pars, un peu triste. Je rencontre des poilus cantonniers, assis dans un auto-camion, riant des secousses et de leurs soubresauts. « Vous me prenez avec vous? » — « Je comprends, mon petit gars!... Allez !... Hop ! » ...Ils me débarquent à l'église de Romain où j'ai eu le bonheur de communier. Rapide action de grâces ; quelques renseignements complémentaires, et, de nouveau, en route !.....

Cette fois, j'y suis ! Quelques tentes, des chevaux tout blancs d'une boue crayeuse, des conducteurs qui brossent vigoureusement... Je marche toujours... J'arrive enfin à une tente, qui constitue la chambre des sous-officiers et le bureau de la 13$^e$... Un « chef » charmant : « Vous vous expliquerez avec le

Commandant... Ce soir vous monterez aux positions. »

Et j'attends « ce soir ». Je n'ai rien à faire. Tous sont très gentils pour moi.

A midi : soupe au bœuf, pinard et biscuits. Excellent !...

*Chaudardes, 4 août.*

Il est neuf heures trente. Je suis assis entre l'abbé de Ch., notre aumônier, et mon ancien camarade de Saint-Paul, Marc, dans une jolie petite cagna éclairée mystérieusement par une bougie. Mes impressions en arrivant aux positions ont été toutes différentes de celles auxquelles je m'attendais : de temps en temps seulement un coup de canon lointain... Je n'aurais jamais cru le front aussi calme. Demain matin je verrai le commandant, un homme très bon, paraît-il, et... mon sort sera décidé. Je communierai d'abord à la messe de M. de Ch.

Bonne fête, mon tant aimé papa, que saint Dominique t'accorde toutes les joies que je désire pour toi, et toutes les consolations...

5 *août.*

En ce moment, je suis à l'infirmerie de la 13<sup>e</sup> batterie. Marc et M. l'abbé de Ch., qui sont très aimables pour moi, viennent de partir pour aller faire un tour à la 15<sup>e</sup>. Le Commandant voudrait me voir. Je n'ai pu me rendre encore près de lui ; me voici donc seul dans l'infirmerie de la 13<sup>e</sup>. C'est une cagna

tout à fait souterraine. Un petit escalier, taillé en plein sol, y donne accès, et la lumière y pénètre par une fenêtre égayée de fleurs et percée dans une sorte de puits. Un plafond formé d'énormes rondins posés sur des solives que supportent des fûts de sapin. Dans un coin sur des planches, des paillassons et des matelas ; des boîtes de médicaments, des musettes. Tout autour, des tablettes où s'allongent, placidement rangés, une file de flacons. Dans un autre coin, une jolie petite cheminée en briques, pleine de cendres bleutées. Au milieu, une table recouverte, s'il vous plaît, d'un tapis moelleux. C'est tout simplement ravissant.

Hier, j'ait fáit un voyage très intéressant... A sept heures, le chef de la 13, me donne l'ordre de monter en position. Je saute dans un fourgon de ravitaillement, sur le banc près du conducteur, et, fouette cocher! nous voilà partis. Les chevaux pataugent d'abord, lamentablement, dans une boue blanche liquide... Allons ! Hioup !... et le trot s'allonge, puis devient presque du galop... Allons ! Allons ! Hioup ! et le fourgon bondit à présent sur les cailloux ; on saute, on tressaute, on sursaute ! Mon cœur semble vouloir se décrocher, mon casque tremble et roule sur ma tête, je mets la jugulaire... Nous dépassons toutes les voitures.

Bientôt nous arrivons sur les hauts plateaux, et la route prend un aspect étrange. A droite et à gauche, deux haies artificielles faites de branches de peupliers réunies par des filets où sont piquetés de gros papillons de paille. Dans les descentes, des filets tous les cinq mètres, qui pendent au-dessus de

la route, à quatre mètres de hauteur, et forment de loin un ton grisâtre uniforme qui empêche de distinguer d'en face, chariots, fourgons, camions..., et nous bondissons toujours sur la route blanche. Nous longeons à présent le canal de l'Aisne ; le chemin sur la berge est étroit, mais chevaux et conducteur connaissent leur affaire...; un pont de bois ; une longue côte... Il fait nuit maintenant ; les chevaux vont au pas. Nous arrivons... De temps en temps une détonation éloignée... Un peu partout, des fusées qui montent droit dans le ciel, s'arrêtent, s'épanouissent, s'éteignent...

De retour à l'infirmerie, charmant accueil. On cause... Je vous écris ce petit mot, et... bonne nuit ! Que Dieu vous garde !

...Ce matin à 6 heures 30, debout !... à 7 h. 15 à la messe... Oh comme je voudrais que vous la voyiez notre rustique chapelle de plein air : une petite tonnelle avec une table de drap bleu..., tout ici est bleu... Au fond, le Sacré-Cœur peint sur toile... Si vous saviez comme c'est émotionnant de voir le Bon Maître descendre au milieu de nous pour réconforter ses amis. Le Capitaine, un grand maigre, le « brave des braves » y a assisté, son livre à la main, et a communié près de moi ; derrière lui, le Commandant avec cinq ou six hommes.....

.......................................................

Tout le monde ici est charmant pour moi. A cause de mon retard involontaire, les ordres m'étant parvenus trop tard, je m'attendais à quelques rebuffades... Rien que des sourires et des gentillesses. Si vous aviez vu ce matin, l'Aumônier, l'abbé de

Ch., tripotant mon soulier tout boueux pour rentrer un clou qui me piquait le pied...; et le lieutenant, voyant mon classement dans le peloton : « C'est très bien, mon ami. Soyez tranquille, j'arrangerai tout...»

Je vous envoie une fleur de notre chapelle.

Communiqué du jour : archi-calme.

*5 août.*

Cette fois, ce n'est plus de l'infirmerie que je vous écris, mais... oh ! ne vous effrayez pas... c'est d'un trou d'obus ! L'endroit où nous sommes, des plus tranquilles à présent, a été... jadis, bombardé et, dans la grande prairie qui s'étend derrière nous, on rencontre, ici et là, de grands entonnoirs... On y est à merveille pour écrire aux tant aimés, pour lire, pour méditer. D'ailleurs, rien de sinistre à mon entonnoir : il est maintenant tout couvert de fleurs jaunes et bleues, délicieuses... Je vous envoie deux de ces pauvres petites fleurettes...

Impression générale : parfaite ! Aucun, absolument aucun ennui ; on me dorlotte, je me laisse faire ; je ne suis encore affecté à aucun service : le Capitaine attend, me dit-on, mes notes du Dépôt pour me caser au poste qui me conviendra le mieux... pour l'avenir.

Notre petit coin de front est, comme je vous l'ai écrit, ultra calme ; j'ajoute même bien trop calme ; rien... d'intéressant. Je vois d'ici maman qui me fait les gros yeux, et ma grande qui tempête : « Oh ! le sot ! »... Je passe sur cet important chapitre, je ne serais pas compris de mes chers aimés...

Que je vous raconte donc mes impressions durant ma première journée de front. La canonnade, très lointaine d'abord, s'est rapprochée... à ma grande joie, puis-je vous le dire cette fois? et nos pièces ont tiré ! Le premier coup, auquel je ne m'attendais pas, m'a fait tressaillir ; à présent j'y suis presque habitué et j'entends nos pièces tonner avec plaisir.

Hier l'après-midi, le temps était superbe, avions et saucisses ont pris l'air ; à la fin de la journée, six ou sept saucisses se détachaient immobiles, ou plutôt oscillaient à peine, sur le ciel très clair. Autour d'elles tourbillonnait une nuée d'avions. Il y en avait de toutes les sortes : d'immenses biplans de bombardement majestueux et lents ; des avions de chasse microscopiques, admirablement élégants, courant follement à droite, à gauche. Certains aéros se détachent du groupe, montent tout droit dans le ciel et piquent vers les lignes boches. Bientôt une canonnade sèche, stridente, éclate, et on aperçoit des petits flocons de fumée noire, comme de la poussière de charbon, qui s'épanouissent en plein ciel et s'évanouissent impuissants ; nos aéros s'en soucient bien !

Je rentre dans la cagna pour vous écrire... Tout à coup j'entends un sifflet... « Tiens ! un aéro boche en vue ! me dit un infirmier, c'est l'observateur qui le signale aux pièces pour que celles-ci arrêtent leur tir et ne se fassent pas repérer. » On regarde, on ouvre de grands yeux... Rien !... Tac, tac, tac ! voici nos mitrailleuses qui donnent... Un silence... Les canons crépitent à présent..., des petits flocons,

blancs cette fois, éclatent dans le ciel et restent immobiles, tout rutilants de soleil...

La journée se termine assez tranquillement.

A 5 heures, soupe, bœuf, nouilles, carottes, et d'excellentes confitures offertes par M. de Ch.

Après le repas nous allons dans notre vieille chapelle, souterraine celle-ci, pauvre cagna pleine de boîtes de fusées, avec une petite table misérable. C'est là que notre aumônier dit la messe tous les matins. Nous avons récité le chapelet et la prière du soir...; puis nous avons admiré la beauté de cette soirée, relativement tranquille...; la lune énorme et toute rouge, les prés nuancés délicatement de bleu, de jaune, de gris perle, les bois sombres encadrant la longue nappe de brume argentée, qui flotte au-dessus de la vallée de l'Aisne.

Dans la nuit, un homme accourt : « Nouvelle téléphonique ! Alerte aux gaz ! » Chacun rentre dans son terrier. Marc et moi, nous essayons des masques ; il m'en déniche un qui me va à merveille. Tout le monde se couche... Bonsoir, mes aimés ! Que le Bon Dieu vous bénisse et vous protège... là-bas !

... Et nous avions bien raison d'être tranquilles, les gaz ne sont pas venus jusqu'à nous...

*6 août.*

Bonjour à tous !... Je viens d'assister à la messe, agenouillé sur une boîte de fusées. J'étais presque avec vous... Ensuite, petit déjeuner à l'infirmerie : le « jus » ici est robustement arrosé de *gniole*... On cause.

Cette nuit a été bonne, oui, mais assez agitée, grâce aux visites indiscrètes des rats. Toute la nuit ces Messieurs se sont promenés sur les rondins, nous criblant de petites balles de terre qui nous tombaient sur la tête, dégringolaient un peu partout... Agitation de mes voisins... Pschutt !!! Pfoutt ! terribles ! Boucan tragi-comique...; moi, philosophe, je me couvre la figure et je me rendors profondément...

*Gernicourt, 7 août.*

Grands changements !... Je ne vous écris plus de l'infirmerie de la 13e mais de l'infirmerie de la 15e... Hier l'après-midi, j'étais bien tranquillement occupé à causer avec mes aimables infirmiers, lorsque le maréchal des logis C..., qui est très gentil avec moi, vient me trouver : « Courez vite ! le lieutenant voudrait vous voir... » Je vole... « Eh bien, mon ami, nous ne pouvons vous garder à la 13e ; j'ai ordre du Commandant de vous envoyer à la 15, où deux places de brigadier sont vacantes. Je vous regrette beaucoup, j'aime les volontaires... Vous partirez ce soir. » Et le soir même je partais pour Gernicourt, à environ cinq kilomètres de là, avec quelques camarades. Ceux-ci, en route, se sont baignés dans le canal ; je me suis contenté de les regarder — vous savez mes talents de nageur — assis dans une petite barque amarée près du bord. Nous repartons gaillardement pour arriver ici à sept heures du soir. Je me suis rendu à l'infirmerie où j'ai trouvé Simon que j'avais connu au Dépôt. Charmant accueil : on m'a réchauffé du cassoulet, offert fromage, abri-

cots !... Après un bon moment de causerie, on m'a étendu un matelas sur le sol et j'ai dormi comme un roi sous mes deux couvertures, avec un réveil brusque pourtant, le 75 s'étant mis à crépiter à quelques trente mètres de nous.

Malheureusement ce matin, pas de messe ! pas de communion !... pas de prêtre à la 15 !

Ce matin j'ai été trouver le Capitaine : « Vous aimez bien l'observation?... Très bien !... Vous travaillerez pendant quinze jours avec les téléphonistes. Lorsque vous saurez votre métier, je vous enverrai comme fonctionnaire brigadier pour accompagner les corvées de nuit... Si vous vous montrez débrouillard, je vous nommerai brigadier titulaire... Il faut faire un peu de tout... »

Aussitôt, j'ai commencé mon métier de téléphoniste. La ligne réunissant la 13 à la 15 était rompue. Nous avons été la réparer. Cela s'est bien passé. Notre front est d'un calme ! Maintenant je saurais réparer une ligne... Ensuite j'ai été voir tirer nos pièces ; cette fois, ça sonnait dur, en sortant de là, j'avais la tête un peu congestionnée.

*8 août.*

Tous mes actes, toutes mes pensées seront offerts pour mes aimés, ô Jésus. Je veux que chacune de mes journées soit une supplication vers Vous pour eux : donnez-leur vos joies, votre paix, votre lumière et que chacun d'eux puisse dire : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare in unum...*

Enfin ! j'ai reçu de vos nouvelles, et de bonnes

nouvelles ! Quatre lettres ! Vous pensez si j'étais heureux !... Merci à tous... Bien reçu la lettre de Jeanne, où elle me parle si joliment « de la prière de ses aiguilles ».

... Hier soir, nous étions couchés, tranquillement comme d'habitude, le bon papa Meurech, infirmier, venait de nous chanter deux ou trois de ses meilleures chansons et, par dessus le marché, une Tyrolienne, lorsque le canon de 75 se mit à hurler au-dessus de nos têtes, déclenchant un superbe concert d'artillerie. Si vous aviez entendu ! Les Boches attaquaient nos premières lignes et le brave petit 75 crépitait et donnait gaillardement tout son effort. Souvent trois coups partaient à la même seconde. Ah ! il rageait le petit gars, il aboyait, furieux. Quand il s'arrêtait pour tirer des coups isolés, on entendait l'obus qui sifflotait au-dessus de notre cagna. J'étais ravi !... et quand je pense que nous n'avons pas été bombardés vraiment depuis que je suis là ! Disons bien vite que c'est une situation de tout repos...

*9 août.*

O Jésus ! ô Maître, ô Ami, de nouveau vous m'avez accordé ce matin la plus grande des grâces ! Je vous ai reçu sacramentellement, vous êtes entré en mon esprit que vous avez baigné de votre lumière, en mon cœur où vous vous êtes épanché très doux, en ma volonté que vous avez rendue plus forte... Maître, vous êtes entré en moi... Oh !Jésus, le voulez-vous? restez en votre serviteur... faites de ma vie une perpétuelle Communion.....

Oui, très chers, j'ai eu la grande joie de communier ce matin ; nous avions perdu notre aumônier, nous en retrouvons un autre, celui de la Batterie de 75.

... Cette après-midi j'ai fait vraiment mon métier de téléphoniste ! j'ai déroulé 500 mètres de fil le long du canal de l'Aisne. J'y suis allé avec un camarade. Nous sommes partis en campagne, la grosse bobine ficelée sur... l'estomac. Nous sommes sortis du petit bois ; de là on aperçoit à droite la forêt de Gernicourt, toute dépouillée par la canonnade. Plus loin un petit village aux toits défoncés, aux murs écroulés. On entend les pièces boches tonner, puis un sifflottement bizarre qui grandit, grandit... et pan ! un percutant éclate en plein dans le village. On en voit la fumée qui s'épanouit, flottant, longtemps après, sur ce pauvre trou de misère.

Nous piquons droit sur le canal ; une passerelle, et nous voilà en quête de notre fameux bout de fil. Nous le cherchions tranquillement dans les hautes herbes toutes bourdonnantes de mouches et de taons, et mon copain, téléphoniste de longue date, m'apprenait à faire des épissures, lorsque les batteries contre-avions se mettent à craquer furieusement... Un regard en haut ! Ah diable ! deux avions boches juste au-dessus de nos têtes ! Nos petits fusants éclatent autour d'eux ;... ils veulent filer sur nos saucisses. Nos mitrailleuses crépitent et leur barrent le passage... « Attention ! me crie mon compagnon, et les éclats ! »...

*10 août.*

Aujourd'hui le 10 août... J'ouvre le calendrier-anniversaire que ma bonne grande m'a si gentiment préparé et je lis : « Entrée de Marie et de Madeleine au noviciat de la rue du Bac. » C'est vrai, voici deux ans que, le cœur bien gros, elles quittaient la chère maison de la Villette... Que la Bonne Vierge les récompense de leur peine, aussi de leur énergie. Qu'elle fasse d'elles les vraies Filles de la Charité qu'elles rêvent de devenir ! Ayez pitié, mon Dieu, de ceux qui, pour répondre à votre appel, quittent le « nid très doux ». Ayez pitié de ceux qui s'aimaient, ô Marie, et qui ont été séparés.....

...Hier, ma lettre s'est terminée brusquement, juste au moment le plus palpitant du récit de... mes exploits. Au fond, je n'ai rien à y ajouter, vous avez deviné le reste... Nous avons bravement pris la fuite, bondissant dans les hautes herbes !... Ah ! quelle galopade ! Je trouvais l'aventure charmante... Quelques instants après, les Boches, voyant deux ou trois shrapnells éclater devant eux, faisaient demi-tour, et nous, nous nous laissions tomber dans l'herbe... Nous n'avions couru aucun danger sérieux.

Aujourd'hui encore nous avons été rechercher du fil. Les batteries, qui s'en vont précipitamment parfois, n'ont pas le temps de relever leurs lignes, elles coupent à chaque bout, et, en route ! Nous, gens de précaution et d'économie, au lieu de racheter du fil neuf, nous faisons usage de celui que nous repêchons ainsi. Je reviens avec trois téléphonistes de parcou-

rir des boyaux abandonnés, la récolte a été bonne ; j'apprends le métier, les épissures n'ont plus de mystère pour moi.

*11 août.*

... Ah ! j'en ai fait du beau travail ce matin ! Branchement de deux appareils, enroulement de cinq cents mètres de fil ; tout cela superbement... Mais j'étais trop content et peut-être aussi un peu orgueilleux de mon œuvre ! le chef téléphoniste me dit d'emporter l'appareil du Capitaine, c'est l'appareil le plus sensible de la batterie;... je saisis vigoureusement la courroie... hélas ! elle était mal passée, l'étui bascule et déverse son contenu: piles, magnéto, écouteur dégringolent pêle-mêle... On ramasse les morceaux, on cherche à reconstituer l'appareil, on essaie... peine perdue ! la magneto était irrémédiablement cassée à l'intérieur. Désolation pour mes débuts ! Enfin... l'aspirant m'a consolé en me... prêtant un livre sur la téléphonie militaire.

Mon ami Charles L... vient d'arriver à l'échelon, hier, après un voyage de huit jours !... il a été se promener à Troyes, à etc., etc. Actuellement il est à Ventelay et, dès que j'aurai fini mon stage comme téléphoniste, il viendra prendre ma place et moi la sienne. Hier soir aussi, ce brave Louis Oz., très sympathique camarade, connu au Dépôt, est revenu de permission ; il nous a apporté du beurre, du chocolat, des prunes, du saucisson, du cidre bouché, de la bière... et que sais-je encore ! A m'entendre vous parler toujours de comestibles et de menus, qu'allez-vous penser?... eh bien ! nous sommes tous comme

cela au front ! Excellente journée avec Louis ; nous avons parlé de bien des choses nouvelles et anciennes, le bon saint Vincent est un lien entre nous...

Maintenant vous savez comment nous sommes installés : entourage charmant, secteur vraiment trop calme...; au point de vue culinaire (j'y reviens encore) tout est superbe. D'ailleurs, dès qu'il nous manque quelque chose, vite à la Copé... Qu'est-ce que la Copé?... (Ajoutez un *o* après le C, et « rative » à la fin du mot). C'est un magasin établi par toutes les divisions pour le ravitaillement et le bonheur du poilu. On y vend de tout et à des prix très raisonnables : papier à lettres, chocolat, conserves, etc...

Je suis tout heureux de savoir que le Sacré-Cœur de Pinta vous plaise à tous autant qu'à moi... Oui, Jeannette, la tête est divine... Quand le mettrez-vous à la place d'honneur, le Bon Maître? Moi, j'ai carrément arboré un insigne du Sacré-Cœur à mon calot, quelques-uns le portent ici... J'ai donné deux médailles (Vierge Immaculée) au père Meurech, ce brave bonhomme d'infirmier que vous connaissez déjà ; il en enverra une à sa petite fille, il me l'a promis... Oh ! si je pouvais faire du bien !...

*12 août.*

Maître, faites de nos cœurs des cœurs patients, humbles, s'oubliant eux-mêmes pour les autres ! Patience, humilité, oubli de soi, voilà trois vertus que les âmes assoiffées de perfection et de sainteté recherchent avec tant d'ardeur ; ce sont trois vertus nécessaires à la vie en commun pour que celle-ci soit lumineuse, forte et, en même temps, pleine de joies

délicates, intimes. Jésus, mon Jésus, patient, humble, oublieux de votre *moi* pour ceux que vous aimez, ayez pitié des pauvres âmes qui veulent s'approcher de vous en vous imitant. Amen !...

— Mes tant aimés, je viens de relire votre lettre du 6, sous « *mon arbre* ». Mon arbre, c'est un petit chêne sous lequel je viens lire et prier. Je l'ai dédié au Bon Dieu afin qu'il chante la gloire du Maître... *Benedicite universa germinantia !* C'est *son* arbre, c'est le *vôtre*, c'est le *mien*... Je viens de passer de bons moments près de lui, avec vous.

Aujourd'hui j'ai monté à l'arbre « *observatoire* ». sept ou huit mètres de haut, échelle en bois très solidement fixée... De là, j'aperçois le bois qui nous entoure, qui nous baigne avec ses longues vagues, aux reflets sombres ; elles accourent vers nous, nous enveloppent, et s'enfuient là-bas, tout là-bas, pour mourir dans la plaine... A mes pieds, la batterie admirablement camouflée sous les grands arbres et les filets piquetés de papillons de paille,... puis les tôles ondulées recouvertes de branchages, les abris flanqués de sacs à terre, les boyaux qui courent presqu'invisibles ; bien qu'à sept kilomètres des Boches, nous vivons comme l'infanterie, dans les tranchées où nous sommes absolument tranquilles.

Au-delà du bois, à ma gauche, un immense plateau désolé, semblable à nos landes de la Hague, ocre, jaunes variés, terre de Sienne. Ce plateau tombe brusquement en plein bois de pins ; on dirait un de nos caps entouré d'une mer bleu sombre, très profond.

Devant moi des vallonnements grisâtres, avec çà et là, un tronc d'arbre nu et désolé.

A ma droite, une plaine blanche, toute piquetée de troncs tordus et lamentables. On s'est battu par là, autrefois... Maintenant, tout est retombé dans un calme qui ajoute encore une tristesse à l'air désespéré de ce vaste panorama.

Derrière moi, un bois qui couronne une colline... C'est là que j'étais, il y a quelques jours, avec l'abbé de Ch. et Marc L. ; puis, dans le Sud, des clos jaunis par le soleil, coupés de haies sombres, enfin, un tout petit village souffreteux et un château qui se niche sous les grands arbres, comme s'il avait peur de la canonnade...

*13 août.*

*Jesus mitis corde ! Jesus patiens usque ad mortem Crucis, miserere nobis...*

Etre *maître de soi*, voilà le but des âmes fortes. Avoir une volonté capable de dominer sa sensibilité, comme la raison le demande... C'était l'idéal stoïcien, cet idéal tempéré par le Maître et qui est devenu par Lui : la *patience chrétienne*. Oh ! comme vous pouvez, Jésus, nous parler de patience : on vous a calomnié, on vous a raillé...; aux blasphèmes de vos ennemis, vous avez répondu par des bénédictions : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Et à la trahison d'un des vôtres vous avez répondu par une parole d'*amour* : « Ami !... Ami !... dis-moi pourquoi tu es venu?... » Et nous, Jésus, pour un rien nous nous irritons, notre *pauvre petit moi* se blesse et se hérisse... Alors, avec un sourire

de pitié infiniment douce vous nous dites : « Vous ne souffrez que peu de chose en comparaison de ce qu'ont souffert tant d'autres qui ont été éprouvés et exercés par de si fortes tentations, par des tribulations si pesantes ». (Imitation.)

Oui, mon Jésus ! mais vous savez combien il est difficile d'être toujours calme, affable, de paraître tranquille alors que l'on sent tant de choses qui bouillonnent en soi.... Et Jésus : « Vous ne pouvez *sans grand combat* acquérir la couronne de la patience »....

— Je viens de relire vos lettres, mes très aimés tous, lettres si bonnes, si affectueuses... Vous me dites : « Sois prudent... Tu dois subordonner tes actions, même les moins importantes, tes paroles, toute la vie enfin à cette vocation dont nous savons la solidité... Fais tout ton devoir !... en avant *pro Deo, pro Patria !*... mais sans fanfaronnade. »

Vous pouvez compter sur moi : tout mon devoir, oh ! oui ! dans un calme sang-froid...

Ce matin, les Boches ont bombardé un point situé à un kilomètre de nous ; j'étais en train de lire vos chères lettres *sous mon arbre*. Par prudence, en pensant à vos recommandations, je suis rentré dans le boyau, un peu ennuyé... je n'étais plus seul avec vous... J'ai beau avoir des camarades charmants, que j'aime beaucoup, c'est vous, toujours vous qu'il me faut.

Hier matin aussi les Boches se sont occupés de nous. Se moquant du repos dominical, il leur a pris la fantaisie d'envoyer deux ou trois obus dans notre direction. Ces obus sont tombés à deux cents mètres

de notre cagna. Prudemment nous nous étions tapis dans le boyau... Un sifflottement imperceptible, qui grandit, puis une explosion... et on entend les éclats qui chantent à travers les feuilles... Emotion nulle ; par devoir j'ai pris les précautions voulues, mais j'avais l'intuition profonde et nette que « Tous » étaient auprès de moi.

D'ailleurs toutes les précautions humaines ont été prises et notre cagna est bien abritée (rondins, huit couches de sacs à terre, soixante centimètres de terre bien pilée par dessus). En outre, notre cagna a deux sorties en cas d'effondrement partiel et, aussi, un boyau circulaire où l'on pourrait presque défier tous les obus...

Quant aux gaz, rien à craindre, « *ils* » n'en envoient pas de notre côté...

*14 août.*

Ma méditation : « Appliquez-vous, mon fils, à faire plutôt la volonté des autres que la vôtre. — Cherchez toujours la dernière place et soumettez-vous à tous. — Ceux qui gardent un esprit de propriété, qui s'aiment eux-mêmes, qui cherchent leurs aises sont autant d'esclaves. — L'homme, au contraire, qui s'oublie soi-même, entre dans le chemin de la paix et du repos. »

— L'autre jour, je passais dans une batterie de 75, le Capitaine était à l'observatoire, penché sur sa lunette binoculaire... Tout d'un coup il se relève et hurle : « J'aperçois la première voiture d'un ravitaillement ennemi ! Par tant de millièmes... tant... Par salves !» Une minute après, le feu se déclanchait

de magique façon : au-dessus de nos têtes, un grondement haché, des bouffées de chaleur qui fouettent le visage... Quarante coups en quinze secondes ! Puis tout se tait et le Capitaine descend de l'observatoire en riant et en se frottant les mains... « Et ben ! comme pruneaux... c'en était des pruneaux !... »

Une heure après nos 155 voulurent aussi faire leur petit effet... J'étais à une douzaine de mètres de la première pièce, en train de charger une bobine. Le coup part... Tout en enroulant placidement mon fil, je regarde à vingt mètres au-dessus... l'étrange chose ! je vois parfaitement l'obus qui semble filer presque verticalement une seconde, deux secondes... le point noir disparaît là-haut.

Hier, la journée était intéressante ; nous déjeunions tranquillement lorsque nous entendons éclater les obus contre avions ; bientôt, en plein ciel, on entend le tac-tac furieux d'une mitrailleuse... On sort, en se cachant de son mieux... Une longue colonne de fumée noire, épaisse, zigzague dans le ciel. C'était une de nos saucisses, crevée par un avion boche, qui, lui, repique sur ses lignes avec l'air gouailleur d'un oiseau de proie qui vient d'éventrer son adversaire. Certains de mes camarades, sortis plus tôt que nous, avaient vu notre observateur descendre en parachûte.

Hier également, dans l'après-midi, j'ai été porter un pli à la 13e batterie ; j'ai longé un étroit canal, tout bordé de peupliers, où des soldats se baignaient, d'autres faisaient des courses de périssoires. A droite, des champs, puis des petits villages tout haillonneux avec des toits crevés, des murailles ébréchées, et un

vieux moulin, aux ailes cassées, qui regarde tristement la plaine d'un air douloureusement étonné. A gauche, des maisons effondrées ; la carcasse des toitures couvre un amas de pierres blanches, de briques, de plâtras ; aux débris des murs, des tentures encore neuves. Une grille tordue, une pompe brisée. Des pans de murailles, tout debout, avec des fenêtres élargies par les obus. On s'est battu là... voilà longtemps déjà !

Je traverse un pont de bateaux, je gravis une colline déserte, trouée d'obus dont on piétine les éclats ; je traverse un bois et j'arrive à la 13 remplir ma mission, de tout repos d'ailleurs...

Je suis revenu en récitant mon chapelet.

*15 août.*

*Regina nostra, ora pro nobis*... Les douleurs de l'âme qui veut le bien ont une fin et une récompense.

Vous avez été crucifiée dans votre amour, ô bonne Reine ! La *fiat* de l'Annonciation, en vous donnant la gloire d'être la Mère de Dieu vous apportait aussi les souffrances les plus aigues, celles du cœur... Bethléem, malgré toutes ses joies vous paraissait parfois bien sombre, et vous avez pleuré sur la crèche de votre Jésus... La fuite en Egypte, c'était le commencement de la haine... Nazareth ,c'était la vie grossière, la peine physique et morale de chaque jour... Puis, l'horizon s'élargit : vous assistez à la vie publique du Christ... La foule enthousiasmée qui l'applaudit d'abord, sans le comprendre, et qui bien-

tôt va le huer... Les doctes hypocrites qui le saluent et qui marchandent sa mort... Ses amis qui l'abandonnent ou qui le trahissent... Puis, c'est la Croix atroce qui s'élève sur le Calvaire... C'est Jésus tenaillé par la souffrance... C'est la Face adorable boueuse et sanglante... les mains et les pieds fendus et crispés... la pauvre poitrine haletante... Enfin, c'est le tombeau... la nuit d'attente et de pleurs.

Oui, c'est tout cela, ô bonne Mère, mais c'est aussi, bientôt, la lumière éclatante, enivrante ! C'est le Ciel grand ouvert... les Anges qui acclament et... là haut, dans un sourire de bonté, de douceur, et d'amour c'est votre Fils, votre Bien-Aimé... pour toujours !

C'est aujourd'hui la fête de notre petite amie Marie ; Lumière, Paix, Force, ô bonne Mère ! Donnez-lui toutes vos grâces... Donnez-les aussi à mon autre petite sœur, Madeleine, puisqu'elles ne font qu'un à vos pieds et que la fête de l'une est la fête de l'autre. *Amen.*

— Hier matin j'ai pris la garde à l'observatoire tout proche de notre batterie. J'ai branché l'appareil ; nous avons hissé la lunette et son pied volumineux, la planchette directrice, un rapporteur...

A quatre ou cinq kilomètres de nous, de longues lignes blanches courant parallèlement... Je braque la lunette sur ces minces cordons de craie... ce sont les tranchées françaises. Je tourne un bouton et je fais un magnifique voyage chez nos fantassins... Aux arrière-lignes, j'aperçois un *biffin* qui, bien tranquille, scie du bois, un peu en dehors de la tranchée... puis dans les premières lignes, c'est un poilu

qui apparaît çà et là par les brèches et dont je suis le cheminement dans les boyaux. Je relève la lunette... Me voilà en plein dans les tranchées boches... Fébrilement je regarde... rien... aucun signe de vie... Un peu plus haut : des longues routes jaunes sur lesquelles avancent des petits bâtonnets noirs... des hommes? Je fixe ardemment... jusqu'à la fatigue. Inutile, les bâtonnets s'entêtent à rester là... Je continue mon chemin... Quelques petits villages tapis dans les champs lointains... Ah ! mais ! il faut tout de même que j'en voie, de ces canailles... Tiens, justement, en plein champ, j'aperçois une voiture, le cheval trottine dans les herbes... Je l'ai suivie longtemps la carriole, et le Boche ne se doutait pas que, bien loin de lui, à plusieurs milliers de mètres, il y avait un petit Français caché dans le bois, qui le regardait, le suivait d'un œil ardent en frémissant de colère...

A cinq heures, je reprends le chemin du cantonnement : des bois, des champs de luzerne zébrés de fils téléphoniques, quelques tranchées anciennes couvertes de coquelicots et de bleuets. J'arrive à l'infirmerie : mon brave ami Louis, penché sur le feu est en train de me faire griller du pain et tient au chaud mon repas. Quelles prévenances !

Le dîner avalé posément, consciencieusement, je retourne à mon cher observatoire en lisant mon Office et en disant mon chapelet. Arrivé là-bas j'écris deux petits mots à mes tant aimés ; puis la nuit vient et le grondement du canon lui donne un caractère de grande détresse, comme aux jours d'orage... La nuit est tout à fait venue et le ciel est

criblé de fusées ; je monte à l'observatoire. Le *logis* est obligé de s'absenter à cause de l'arrivée d'un convoi et je reste seul dans la grande nuit mystérieuse, au haut de mon arbre. Je dévore le ciel ; d'un moment à l'autre, l'infanterie peut nous envoyer une fusée spéciale : « Déclanchez un tir de barrage. » Je dois téléphoner aussitôt... j'écarquille les yeux.

Ici et là, j'aperçois la fulguration d'une pièce..., et toujours les fusées éclairantes s'élèvent capricieusement un peu partout...; elle s'épanouissent en plein ciel, restent quelque temps immobiles... leur lumière pâle éclaire la plaine...

Le vent s'élève dans la forêt, doucement, tout doucement, comme avec respect il fait tressaillir mon arbre, puis, il s'en va courir plus librement dans la plaine, faisant trembloter les fusées... Mais le Bon Dieu se met aussi de la partie... de nuages très bas partent des éclairs de chaleur qui illuminent tout le ciel magnifiquement... Ah ! comme Il doit sourire de nos pauvres petits luminaires à nous !

Et de la plaine, monte, lente et solennelle, l'éternelle chanson des grillons, de temps en temps interrompue par le strident tac-tac des mitrailleuses...

*16 août.*

... Hier nous avons été bombardés pendant trois heures... Nous étions dans le fond de nos abris et de là nous pouvions tranquillement observer la tempête... C'était fort intéressant... Naturellement il n'y a eu aucun accident, et les Boches en ont été pour leurs frais.

Ah ! il fallait voir la terre bondir, les arbres se tordre et craquer, les feuilles tomber en fine poussière verte, les camouflages arrachés, les tôles éparpillées et sentir les bouffées de chaleur et l'odeur de la poudre.

Beaucoup de bruit, peu de dégâts en somme.

*17 août.*

Mon oraison. — L'humilité est la vertu la plus difficile à acquérir, la plus délicate à conserver, la plus puissante pour nous élever vers la perfection.

Etre humble c'est encore être maître de soi, ne pas se laisser éblouir par ses succès, ses qualités, ses talents, et ne pas les mépriser non plus...; se mettre carrément en face de son « *moi* », impartialement, avec la raison toute seule, et le désir de vous plaire, ô mon Christ !... Repasser sa vie : les dons, les dispositions, les grâces que Dieu a mis en chacun de nous, les circonstances heureuses ou malheureuses qui les ont développés ou éteints, la faiblesse ou la constance de notre volonté pour le bien ; notre situation morale actuelle... Alors, Jésus, tombant à vos genoux, nous nous écrions : « O Maître, vous êtes bon, bon, infiniment bon !... et moi, je ne suis que votre serviteur très petit, très pauvre, très indigne. *Amen.* »

— Quel bon moment celui où le vaguemestre arrive et me tend l'enveloppe bleue qui contient tant, et de si bonnes, si douces choses ! En même temps que vos lettres, reçu ta carte postale, cher papa, avec grand plaisir. Saint Clément ! Cette bonne église de Saint-Clément, où je serais (et *serai*) si heu-

reux de communier près de vous ; en la regardant, j'ai, par l'imagination, été m'agenouiller à nos places et j'ai prié pour vous tous, mes tant, tant aimés !

De moi bien peu de choses à vous dire, et pourtant... Avant-hier, après le repas, j'allais m'installer pour écrire à mes chères petites Sœurs, quand une grosse voix à l'accent méridional, jette brusquement mon nom dans le silence : « Présent ! » C'est le Capitaine. « Mon ami, vous allez porter ce pli à la 13° batterie. » ...Il est huit heures du soir. Je prends casque, masque, imperméable, et, en avant ! Sur le plateau, je regarde curieusement les trous d'obus, les branches arrachées et je pense au bombardement de l'après-midi... Ah ! si nous pouvions les faire danser à notre tour !... A peine cette pensée émise que tous les bois se mirent à gronder et dans la plaine ce fut une fulguration splendide...

Mais la nuit tombait, je marchai plus vite... Les fusées étoilaient le ciel... Cinq, six, sept ponts, je tourne à droite, je marche longtemps... Je ne me reconnais plus... Ce n'est pas la route habituelle... et personne pour m'indiquer le chemin... Je me suis trompé ! Comme je connais un peu la géographie de notre petit secteur, je me figure qu'il faut piquer sur la droite... Allons-y ! Je traverse des champs bouleversés, je me fatigue dans les ornières. La nuit devient de plus en plus profonde, et des gouttes de pluie, de grosses gouttes d'orage commencent à tomber. Elles deviennent plus pressées, bientôt c'est une averse formidable. J'entends le bruissement de l'eau dans le feuillage et le glou-glou dans les or-

nières. Des éclairs jaillissent de partout, faisant pâlir les fusées. Le tonnerre se mêle à la canonnade lointaine. Sous mes pas l'eau jaillit... Enfin ! voici le plateau, je vais mieux reconnaître ma route, mais il est large, le plateau, et pas de point de repère. J'avance toujours tâtant le terrain du bout de ma canne : gare aux fils téléphoniques et aux vieilles tranchées... Péniblement j'arrive à un petit bois, j'entre résolument... des arbres brisées... des cagnas abandonnées... Personne ! Mes appels restent sans réponse...

« Bonne Vierge ! conduisez-moi ! » Je marche toujours... plus loin... encore plus loin... Je ne me décourage certes pas !... Enfin, j'aperçois une toute petite lumière qui tremble sous le feuillage... Une cagna !

La Sainte Vierge m'a bien guidé... Je remplis ma mission...

De nouveau en route ! Mais cette fois je marche gaîment dans l'eau boueuse, je connais le chemin du retour ; j'arrive à notre logis où m'attendent, avec de joyeuses poignées de main très amicales, boisson chaude et biscuits... A tous, bonne nuit !

*18 août.*

Mon oraison: « L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre : la pureté et la *simplicité du cœur.* » (Imit.) Oh! la belle chose que la simplicité ! Agir sans recherche, tel que l'on est, ô mon Jésus, sans s'inquiéter de l'effet produit, ni de l'imperfection de ses moyens, pourvu que s'accomplisse le devoir. C'est le fait d'une âme noble et d'un cœur

entièrement passionné pour les choses de Dieu. Soyons simples, et nous serons en paix ; soyons simples, et, sans nous en douter, nous serons suprêmement distingués ; soyons simples et Jésus nous reconnaîtra pour *ses petits* qui tout entiers sont dans leurs actes, et dont les actes plaisent à Dieu. C'est là mon intense prière. *Amen.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*19 août.*

— Mon Jésus ! mes premières journées au front, loin du nid très doux, j'ai été heureux de vous les avoir offertes pour mes tant aimés... Tous mes actes, toutes mes pensées ont été, pour eux, déposés à vos pieds... Après *Vous* ne sont-ils pas mon trésor, mon vrai trésor, dont je veux porter la présence et le souvenir partout, pour lequel je vis, pour lequel je subirais *tout* avec joie, pour lequel je suis passionné de tendresse !

O mon Christ ! ô mon grand ami, vous m'aimez ! je vous aime !... Témoignez ce grand amour mutuel que nous nous sommes promis l'un à l'autre ! Gardez, là-bas, mon trésor intact, embellissez-le, élevez-le vers vous !... et quand « *la grande heure* » aura sonné pour nous tous, oh ! alors, mon Christ ! mon Jésus ! réunissez-nous dans la même joie, *en vous !*

— Je viens d'assister à des combats aériens. Les Boches, décidément, en veulent à nos saucisses, si paisibles pourtant. L'on voit souvent de tout petits points blancs se cacher derrière les nuages, rôder au-dessus des dites saucisses, puis, inquiets, découragés par notre canonnade, se dépiter et faire demi-tour.

Hier matin, une escadrille de cinq avions boches piqua vers nos guetteurs aériens... Une saucisse descendit aussitôt... l'autre resta pour les narguer... Nos batteries entrent en besogne, les coups de canon partent de tous les côtés... l'escadrille avance toujours, la saucisse les regarde approcher, placide... Tout à coup, deux petits points blancs sortent des nuages... Un cri : Voilà les nôtres !... Bravement nos petits chasseurs abordent deux des Boches qui s'enfuient aussitôt... l'un des nôtres va droit sur le troisième, tandis que le second lui barre le passage. Les mitrailleuses crépitent là-haut... le boche se retourne et dégringole en vrille. Ça y est ! Hardi les petits français !... Mais le Boche continue sa descente à pic et disparaît dans un nuage, suivi de tout près par un des nôtres... On entend le combat qui continue invisible...

Pendant ce temps, l'autre avion français s'élève et court sur un des Boches... On entend le ronflement des moteurs exaspérés... Attention !... Boche devant ! Boche derrière !... Moment d'angoisse... Les Boches s'en vont... Le nôtre vire à droite, fait un grand cercle... Les ennemis se retirent et nos deux appareils planent gracieux, comme deux mouettes... le ciel est nettoyé.

Secteur calme.

*20 août.*

Bonne fête demain à ma très chérie Jeannette ; c'est la première fois que je passe ce jour loin de toi... Loin, est-ce bien vrai que je suis loin de toi?... Je suis assez près pour que demain matin nous

soyons réunis : à sept heures trente, lorsque nos ardentes prières pour toi convergeront vers le Cœur du Maître, lorsque tu seras toute illuminée, toute aimante, dans le moment divin de la Communion, je voudrais que tu ressentes quelque chose de très doux, de très fraternel, de très reconnaissant... Ne sera-ce pas ma présence auprès de toi?... Dans cette lettre tu trouveras quelques fleurettes cueillies sur le bord des vieilles tranchées, dans notre bois, le long du chemin qui conduit à l'Observatoire...

— Mon très aimé papa, tu me parles de mon ami Louis avec sympathie, et tu as raison. Au retour de l'observatoire, je suis sûr de trouver des tranches de pain grillé qu'il prépare pour moi. Chaque soir nous faisons la prière ensemble, suivie d'un *chapitre* où nous corrigeons mutuellement des fautes remarquées pendant la journée. C'est une âme ardente, une âme d'apôtre, dont la belle franchise n'est pas toujours comprise... Il en souffre... et mon amitié, je crois, lui fait du bien...

*21 août.*

— « *O Flos liliis albior !* » On vous a souvent comparée, ô Marie, à une « vigne heureuse qui a enlacé le monde entier dans la fertilité de ses rameaux : *Felix vitis de cujus surculo tantum germen redundat sœcula.* » On vous a comparée à une rose « *florens ut rosa*... mais la plus jolie figure qui vous ait chantée, c'est bien de vous comparer au lis « *fragrans sicut lilium.* »

C'est qu'en effet le lis évoque la pureté « *Virginatis lilium* », et vous, ô Marie, vous êtes la pureté

par excellence, *Virgo virginum !* Aussi le Père qui aime les *purs* vous préfère-t-il à tous : *Sicut lilium inter spinas, sic filia mea inter filias Sion*... Vierge, vous êtes un lis, plus blanc que tous les lis ! Vous êtes la reine *des Vierges*, oh ! priez pour celles qui par un acte généreux se sont consacrées à Dieu ; priez spécialement aujourd'hui pour l'une d'elles dont nous fêtons la naissance et qui, tout en vivant dans le monde, s'est vouée à votre service. *Amen.*

Fête un peu triste, puisque je suis loin de vous... Que la très sainte Volonté s'accomplisse ! Malheureusement j'étais de garde à l'observatoire ce matin et je n'ai pas eu la grande grâce de communier pour la petite amie très aimée...

22 *août.*

J'avance de deux jours ma méditation du 24 dans l'espoir que vous la pourrez faire avec moi. Je lis sur mon calendrier familial : 24 août, anniversaire de l'intrônisation du Sacré-Cœur au foyer. Oh ! la fête émotionnante, infiniment douce ! La fête de notre grand ami ! « Maître, beaucoup ne vous connaissent pas... Quelques-uns vous haïssent... Vous êtes chassé de tant de demeures... Et bien, venez, venez « *chez nous* »... notre maison sera un second Béthanie où vous trouverez le repos dans notre affection ; où vous serez choyé par tous... »

Cette année, Jésus, de pauvres femmes ont été chassées de leur maison qu'elles ont vu piller, elles erraient sans savoir où aller. A ces femmes, nos parentes, nous avons dit : « Venez, venez ! notre maison sera vôtre ; nous vous aimerons... nous vous

ferons oublier vos misères. » En les recevant, nous vous avons reçu, Jésus, et c'est à vous que nous donnons l'hospitalité...

— Je ne me suis pas contenté hier d'examiner les villages qui passaient dans le champ de ma lunette... J'avais aperçu en plein ciel des points noirs... c'étaient des *saucisses boches*, sans doute... Je veux voir... Je tourne le bouton de hauteur... Me voilà dans « *le bleu* », en plein ciel... De temps en temps une hirondelle, assez lointaine, passe rapide dans ma binoculaire, file, tourne, fait un écart, puis disparaît. Pauvre petit oiselet qui continue sa vie tranquille au milieu des déchirements de l'air... Je cherche en haut... à droite... à gauche... Ah ! voilà ! Je m'arrête et par des petits coups de pouce, je place ma saucisse juste au milieu, puis je mets le plus fort grossissement, « 3o »... Oh ! la maudite ! Le soleil rebondit sur ses flancs fauves où j'aperçois la *Croix de fer*... Elle se balance, lentement..., se montre sous toutes ses faces. Ah ! comme elle est pataude avec ses tubes gonflés qui l'alourdissent à l'arrière ! Au-dessous, suspendue par de longs fils, la nacelle toute dorée par le soleil... Un effort du regard ! je vois un petit point noir... l'observateur ! Et, encore une fois, j'éprouve des sentiments que j'ai grande peine à réprimer.

Et le soir est venu, une brume mauve monte des vallons... et, prosaïquement... je m'en suis allé dîner au cantonnement.

Repas vite enlevé ! Je retourne au si intéressant devoir... Sur mon chemin, des champs de chardons,

avec çà et là une vieille betterave qui atteste que le sol était bon..., des barrages de fils de fer rouillés, sans utilité depuis trois ans..., des tranchées toutes fleuries...

« Hé, jeune homme ! » Je me retourne... « Vous êtes du 110? » — « Parfaitement. » — Vous avez vos batteries à Chaudardes? » — « Oui ! » — « Vous savez que l'infanterie tente un coup de main ce soir? » — « Ah ! » — « Vous n'avez pas été prévenus? » — « Non ! » — « C'est vrai, c'est surtout le 75 qui donnera »...

Cela doit être intéressant un coup de main observé de notre sapin ! De retour au poste, je préviens le *logis* de cette rencontre avec un officier... et je regarde... et j'attends et je crois toujours que l'attaque va se déclancher..., mais les mitrailleuses se taisent... Je vais me coucher.

A deux heures, je suis réveillé par le 75 qui déchire l'air au-dessus de moi... Serait-ce l'attaque? J'hésite... Bientôt tout tremble, tout gronde... Vite les chaussures, la veste ! et je cours à l'observatoire... Des lueurs dans les bois derrière nous... La plaine est zébrée d'éclairs qui éclatent et s'éteignent... L'air frémit et hurle... Les fusées ne s'élèvent plus dans le ciel et tout se passe à la lueur du canon.

La bataille au loin fait rage... Puis le canon se tait ; mais les mitrailleuses pétillent de nouveau et le grondement reprend immense, haché, solennel, assourdissant... Longtemps je reste là, cloué sur place...

*23 août.*

7 heures 30. S... crie un debout retentissant ! L'aumônier a commencé sa messe avant la demie ! On s'étire un brin, on saute à bas du brancard, un quart d'eau sur le visage, et, tous les trois à la queue-leu-leu nous nous hâtons, en finissant de nous habiller... Voici la toile de tente qui constitue la petite chapelle. Vite ! nous nous précipitons... et arrivons pour répondre aux *Ave Maria* de la fin... Heureusement, prévoyant notre retard, l'aumônier a consacré trois hosties pour nous et nous pouvons communier !... Nous revenons par les bois en faisant notre action de grâces.

Petit déjeuner avalé en cinq sec ! « Et bien ! si nous allions faire un tour à la x^me^ batterie? » Accepté. La x^me^ batterie qui s'était installée gentiment, luxueusement même, vient de changer de position. Les pauvres gens ont bien travaillé pendant deux mois pour se faire des gourbis merveilleux : chaises, tables, rien ne manquait... Avant-hier, le Capitaine a dit : « Mes enfants, nous partons ! » et il a fallu n'emporter que l'essentiel, laissant toutes les jolies choses qui ont coûté tant de travail... Enfin, ce travail ne sera pas perdu... Car les hommes des batteries voisines s'abattent comme une nuée de corbeaux sur ces restes précieux. Chacun prend ce qui lui manque, sans fausse honte. Justement, nous avions besoin de rondins pour consolider notre abri. Donc, en campagne !... Nous en avons charrié des rondins ! malgré le rembourrage protecteur, nos pauvres épaules en ont pâti... et je songeais que le Bon

Maître avait porté sa Croix pendant de longs quarts d'heure sur ses épaules toutes meurtries... et Il ne s'était pas plaint.

En revenant d'un de nos charrois, nous nous sommes aperçus que Zim était parti !... Qu'est-ce donc que Zim ? C'est un joli petit chien que nous avons trouvé errant du côté de la Coopérative ; nous l'avons appelé, il nous a suivis, nous l'avons gardé, comme nous allons garder les tables, les chaises, les rondins de la x$^{e}$ batterie. Je commence à être effrayé de l'immense élasticité de la conscience d'un poilu...

Zim, habitué sans doute à courir les bois, était très volage et nous le soupçonnions de ruminer un plan d'évasion, il était en outre d'une gourmandise ! Aussi l'avions-nous attaché avec un... fil téléphonique.

Zim nous a lâchés... s'enfuyant avec son fil... Notre table ne lui suffisait pas... Nous pleurions encore sur l'ingratitude de notre hôte, quand l'adjudant me crie : « Votre stage téléphonique est achevé et vous allez regagner Ventelay par le ravitaillement ! » Zim n'était pas seul à quitter notre délicieux cantonnement ! Ce n'est pas moi qui aurais cassé le fil !... J'étais si bien là, poste intéressant, charmants camarades... Enfin, résignons-nous !

Mes braves compagnons voulurent pour mon départ organiser un banquet d'adieux... Je ne cite que les « *extras* » : Omelette au rhum ! Riz au chocolat ! Melon, raisins ! Biscuits avec confitures... Oh ! ces confitures ! Nous ouvrions la boîte, mal fermée... Six guêpes enlisées, les unes s'agitant encore, les autres noyées, les pattes en l'air...

Ce soir donc je pars pour l'échelon ! Cela va être la vie monotone de l'arrière... Plus d'obus ! Plus de gaz ! Plus d'observatoire... La vie plate !... Enfin ! que la sainte volonté du Bon Dieu s'accomplisse !

Merci, petite maman, de ta lettre et de ton envoi. J'ai régalé mes amis avec tes biscuits. Et les œufs et le beurre ! En ce moment, ô gourmandise effrénée, je croque de votre chocolat !!! Entraînement douteux au jeûne dominicain !...

## CHAPITRE II

*Ventelay, 24 août.*

*Regina angelorum !...* J'aime à vous donner ce titre, bonne Mère. Il célèbre votre pureté, il chante votre gloire... J'aime à me représenter votre montée au ciel, au milieu des anges...

Et puis c'est aux pieds de la jolie statue de Notre-Dame des Anges que ma chère petite Sœur Madeleine a prié..., a pleuré..., a été réconfortée tant de fois... C'est là aussi qu'elle reçoit, ô Marie, votre Fils chaque matin...

— Me voici à l'échelon ! Je n'aurai plus, je le crains bien, que peu de temps pour vous écrire : mille besognes ennuyeuses... Je ne pourrai que vous jeter en abrégé ma pensée et mon affection.

En deux mots je termine le récit de mon départ pour ce malencontreux échelon.

Le soir venu, je finis de préparer mon petit ballot et j'attends... Bientôt, sur la route on entend les soubresauts d'une voiture... le ravitillement ! L'énorme bâche se soulève et mon ami Charles apparaît rose (ça, c'est de la littérature car il faisait nuit noire) et souriant (*idem*). Echange d'affectueuses paroles... « L... ! » C'est le Capitaine qui l'interpelle ainsi et ajoute : « J'ai besoin d'hommes à

l'échelon, vous y retournerez avec votre camarade! »... Air piteux de mon pauvre ami Charles qui arrivait enchanté à la perspective des aventures aux premières lignes...

Enfin, on charge le charriot : bonne poignée de main à ceux qui m'ont fait si bon accueil et m'ont été si aimables compagnons. La bâche retombe, nous nous allongeons sur nos sacs..., la voiture démarre doucement, puis prend de la vitesse, bondit sur les monticules de boue séchée, retombe dans les ornières ; nous sommes jetés l'un sur l'autre ; des tonneaux vides dansent, puis s'écroulent sur nous... Eclats de rire !

Après une heure et demie de cahots et de secousses, pendant laquelle Charles me raconte ce qu'est l'échelon, nous arrivons à Ventelay. L'auto s'arrête, on débarque, on se charge du sac, et, d'un pas lourd, nous montons le côteau troué de petits abris souterrains... « Mon cher, tu logeras chez nous, P... et moi. » J'accepte de grand cœur. Charles s'arrête : « Tiens ! c'est là ! » J'aperçois un trou dans la terre, on se glisse, on s'accroupit, on entre à quatre pattes par une petite porte. Jet de lampe électrique... L'abri à 3 mètres de long, 1 m. 25 de large. Une grosse poutrelle en fer soutient la toiture formée de rondins. Quelques étagères ; des sacs tout bedonnants qui rétrécissent encore le passage ; dans le fond, de la paille. P... écrasé de sommeil dort dans un coin. Nous déposons nos sacs les uns sur les autres, et nous nous laissons à notre tour tomber dans la paille fraîche. Bonsoir, mon Jésus ! Bonsoir, mes aimés !... L'âme quitte les

plaines champenoises, gagne bien vite le pays normand et retrouve les autres âmes si chères...

Merci à Dieu d'avoir ramené Charles avec moi, à l'échelon. Mais pour lui je regrette ce retour, enfin ! il va me piloter ; il a déjà l'habitude de cette vie là.

J'ai deux chevaux, très placides mais lourdauds ; je les panse, ainsi qu'un autre en supplément, et cela, matin et soir. Tous les jours je vais aller porter le rapport au poste de Commandement, au P. C., c'est-à-dire à la 13e batterie. Souvent des corvées de nuit... Oh ! mon cher observatoire !...

*25 août.*

Me voilà contraint, à présent, à vous écrire au galop quelques pauvres lignes où je mettrai tout mon cœur. Les journées, à l'échelon, sont réellement surchargées de besogne... Peut-être le dimanche pourrai-je causer plus longuement avec vous...

Je vous ai parlé de notre trou-abri et j'ai oublié trois choses capitales... Ne vous imaginez pas que notre cagna soit un repaire obscur. Une jolie petite fenêtre creusée dans une sorte de puits nous donne lumière et joie ; puis, tout près de la fenêtre, une sorte de cavité abrite... mais vous ne devinerez jamais... voici : quelques petites branchettes forment perchoirs, deux boîtes à sardines font de confortables mangeoires..., et deux colombes sauvages beiges avec des reflets mauves, habitent ce réduit. Très tristes, elles regardent à travers un grillage, battent des ailes, clignent de l'œil... et dorment...

mais ne roucoulent pas... C'est Charles qui voyant les deux pauvres oiseaux entre les mains d'un soldat, dans une gare près de Troyes, les a achetées... Qu'en fera-t-il? Il n'en sait rien. Elles sont jolies et voilà tout. Matin et soir on voit l'ami Charles, errant, courbé dans les champs, ou dégringolant le côteau en quête de quelque provende pour ses tourterelles...

S'il y a d'élégants oiseaux dans notre cagna pour nous tenir compagnie, il y a aussi d'autres animaux qui, eux, à notre grande irritation et à notre grand dégoût nous imposent leur présence : des rats ! On les entend ronger les bois au-dessus de nos têtes sous la tôle gondolée. Hier, en me levant, j'en ai fait tomber un qui faisait sa toilette sur mon sac. Pendant le jour, on les voit courir dans le voisinage de notre maison souterraine...

*Dimanche*, 26 *août.*

Encore une grande date pour nous, mon Jésus ! Il y a un an mes deux chères petites sœurs prenaient l'habit des Filles de la Charité ; elles se vouaient entièrement à votre service en se donnant au service des pauvres... « *Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites...* » Grande cornette, lourde robe bleue sur lequel bat le rosaire à gros grains... Air *d'au-delà*, plein de paix, très grave... et très enjoué pourtant...

Précisément, aujourd'hui dimanche! Comme j'aurais voulu communier en union avec ces chères petites amies !... Je suis resté à jeun pour vous recevoir, ô Jésus, à la messe des échelons à 10 h. 30,

j'espérais en même temps faire un peu de bien par mon acte public... donner un bon exemple... Il n'y avait pas d'hostie consacrée !... J'ai couru à l'église de Ventelay. Pas de prêtre ! lampe du sanctuaire éteinte !... J'ai pleuré devant vous, car j'avais faim de Vous... et puis, j'aurais voulu, dans l'union intime avec Vous, vous parler de mes aimés... Et Vous ne l'avez pas permis... Alors, je suis parti, très triste... et j'ai offert mon gros sacrifice pour deux petites cornettes très aimées et très vénérées...

Il fait nuit... Il est 11 heures. J'ai pris la garde d'écurie de 10 à 12 et demain matin je la prendrai de 4 à 6... Un ciel d'hiver avec de gros nuages effilochés par le vent, ourlés d'un mince filet d'argent... La lune apparaît, jette une lumière pâlotte, puis disparaît et les nuages passent devant elle comme d'immenses ombres chinoises.

Et je suis là, assis sur une botte de foin toute humide de rosée, bien au chaud dans mon manteau, sabots aux pieds, calot rabattu sur les oreilles... Je regarde, j'écoute, je griffonne mes impressions, éclairé par ma lampe électrique...

La lourde brise frait frissonner et chanter les peupliers de la vallée... On dirait la mer, très loin...

L'horloge de l'église sonne lentement, mélancoliquement...; sa petite voix chevrotante vient d'être couverte par le sifflet d'un train... oh ! ces vilains trains qui donnent le cafard et font rêver aux trop lointains retours...

De temps en temps je fais une ronde ;... à droite, le hangar où sont alignés les chevaux : on entend leurs mâchoires qui broient lentement quelque

chose... le grincement d'une chaîne...; tout cela scandé par le choc sourd de leur sabot contre la terre humide...

*27 août.*

*Tu Flos liliis albior,*
*Angelorum tu Regina,*
*Humiles preces exaudi,*
*Conversorum refugium.*

Oh ! comme j'aime les convertis et comme vous les aimez vous-même, ô Marie ! Je parle de ces âmes qui ne vous connaissaient pas, votre divin Fils et vous, qui ont péché parce qu'*elles ne savaient pas*, mais, dès que votre grâce a commencé de les illuminer, se sont jetés à vos pieds *humiles* et ont mis toute la fougue de leur nature ardente à faire le bien...

Comme vous devez, ô Mère si bonne, si infiniment douce, ouvrir tout grands vos bras au *converti* humilié au jour lumineux de son retour...

— Voulez-vous savoir l'emploi de mon temps? A 5 heures 30, réveil... Je cours à l'église et j'attends que le Bon Dieu m'envoie un prêtre pour me donner la Communion... Trop rapide action de grâces, puis je rentre au galop. « Jus ». Appel à 6 heures 15. Ensuite pansage de trois chevaux jusqu'à 10 heures. A 10 heures, je selle l'un d'eux et je les conduis tous les trois à l'abreuvoir distant de huit cents mètres du cantonnement. Retour tranquille, puis distribution de l'avoine, du foin. A 11 heures notre grand déjeuner, à nous. A 1 heure 15 appel. Nou-

velle séance de pansage. A 4 heures, abreuvoir. A 5 heures, la soupe.

A 5 heures 30, je selle mon meilleur *canasson* pour porter le rapport à la 13, ou bien à 7 h. 30 j'attelle à deux chevaux pour la corvée de nuit. Journée bien occupée n'est-ce pas, et combien peu intéressante ! Avec cela, revue d'armes une fois par mois, revue de harnachement une fois par semaine, ordinairement le samedi. Oh ! cette revue de harnachement ! quelle sotte et fatigante besogne ! astiquer les fers, laver, gratter, graisser les cuirs... Et puis, est-ce pour nous faire bientôt passer brigadiers, Charles et moi, les corvées de nuit sont pour nous continuelles.

Hier j'ai eu *le filon*... Nous avons ici de bons gros dadas très pacifiques, pourtant l'un d'eux, agacé sans doute de voir que j'attachais un de ses confrères trop près de lui, m'a gratifié d'un... tout petit coup de pied à la jambe, si léger que cela ne m'a pas fait grand mal... Sur l'ordre du logis j'ai été à l'infirmerie où j'ai récolté deux jours de repos... J'en avais bien grand besoin de ce repos ! Le pansage des chevaux presque toute la journée me fatiguait vraiment... Je vais pouvoir dormir largement et, surtout, vous écrire plus longuement.

*28 août.*

Je viens de passer ma matinée de repos à mettre de l'ordre dans notre cagna... Beaucoup de choses ! et si peu de place. J'ai planté des clous, tendu des cordes, tout est pendu : notre souterrain est plus

habitable, mais nous sommes nombreux..., des rats (ce sont les hôtes encore les moins gênants...) des cancrelats, qui font des parties folles dans la paille où nous couchons ; et puis... les *hideux totos !!!* Notre abri est devenu « *la Villa des totos* ». Envoyez-moi bien vite de la poudre de pyrèthre ou le plus *infaillible* des insecticides qui se puisse trouver... Notre détresse est pressante... Où sont les parties de natation ou les bonnes séances de grande toilette dans le canal? Ici, un pauvre petit ruisselet, dans le fond du vallon où nous avons peine à nous laver les mains... Séance de douche tous les huit jours... C'est peu.

Hier j'avais perdu mon chapelet, celui de Sœur Madeleine. Heureusement un brave poilu me l'a rapporté. Je lui ai donné, faute de monnaie... une médaille miraculeuse ! il aurait mieux aimé un litre de *pinard*. Il a, un peu piteux mais faisant bonne contenance, glissé sa médaille dans son porte-monnaie. La bonne Vierge la changera-t-elle en une jolie pièce de vingt sous???

*29 août.*

Il y a un an nous étions bien impatients de recevoir la dépêche nous renseignant sur le premier poste de nos deux petites bonnes Sœurs. Elles venaient de déployer leurs ailes toutes grandes et allaient, ce jour-là, prendre leur essor... O Vierge ! soyez bénie, vous avez été une mère très bonne qui a d'infinies délicatesses pour encourager ses enfants.

— Avant-hier, j'étais dans le « *bourrin* » jusqu'aux

« *coups* », aujourd'hui j'en ai par-dessus la tête. J'ai repris mon rude service ; je viens de jeter de côté brosse et étrille, de prendre mon crayon, et je vous écris assis sur une botte de fourrage entre mes deux bonnes bêtes. Tout m'invite à vous parler « *bourrin* ». Allons-y. Je vais vous présenter mes chevaux (*style normal*) : Mon porteur, n° 1128, roux avec des pattes noires (en langage de cheval, c'est un cheval bai !) C'est un gros dada très doux, avec de grands yeux tristes... Très grande bonne volonté... mais il faut le voir, pataud, lourdaud, voulant faire le beau cheval de selle et levant les pattes tant qu'il peut, la tête haute, les naseaux ouverts !... Ultra comique !

Mon sous-verge, un gros patapouf jaune ! avec d'énormes pieds blancs (alezan balzané). Cheval amaigri, côtes saillantes... Un tas de manières pour se laisser étriller ! Le premier jour, j'avais fait mon métier de « liaison » sur mon porteur, mais il était tellement drôle avec ses essais de pur sang que les poilus se retournaient en riant, à notre passage. Très froissé, pensez ! un cavalier de ma trempe ! j'ai choisi un troisième numéro, un joli cheval de selle qui appartenait à un brigadier, à Jac..., vous vous rappelez, celui qui m'a fait faire mon premier tour de piste dans la cour du quartier du Vieil Arsenal ? Beau canasson qui allonge bien, très docile, pas peureux, mais s'essoufle vite, il corne !

Présentations faites, je reprends ma brosse, mon étrille... et maintenant avalons bravement la poussière.

*30 août.*

*Sis clemens peccatoribus,*
*Tu, Cœli Rosa mystica !*
*Gementes ad te clamamus !*

*Tu Cœli rosa mystica !* Oh ! la jolie pensée : parfum, grâce, couleur s'harmonisent pour faire de la rose, la Reine des fleurs ! Tous ces attributs de la rose sont vôtres, ô Marie, *dedi suavitatem odoris... Quasi myrrha electa... Florens ut rosa...*

Et vous êtes si belle que Dieu vous a établie reine de son jardin spirituel... reine des roses blanches qui forment la troupe des vierges... reine des roses pourpres qui forment la phalange des martyrs...

— Montez la route principale de Ventelay, mes tant aimés, longez le cimetière, tournez à gauche et grimpez le côteau à droite, c'est là que vous me trouverez.

Je voudrais aujourd'hui vous présenter *l'échelon*, et vous en faire les honneurs. Imaginez-vous un large vallon ; sur l'un des flancs, des champs blonds avec çà et là des tas de gerbes dorées, puis des haies formées de peupliers immenses qui chantent comme une cascade lointaine... Dans le bas un ruisselet qui glougloute invisible dans les hautes herbes, puis, c'est le plateau dénudé qui commence tout zébré d'ornières.

Un immense hangar avec des chevaux alignés, puis des piquets avec des cordes détendues... Quelques chevaux isolés broutent mélancoliquement l'herbe rare et jaunie... D'autres petits hangars dont les

toitures en carton goudronné ont été déchiquetées par la tempête : là, pendent et s'allongent avec lassitude des harnais éclaboussés de boue. Un peu partout, des tentes, des trous dans le sol, auprès desquels des objets laissés en désordre font pressentir qu'ils sont habités... Plus loin dans un bouquet d'arbres, un grand feu, la forge... Là haut sur le côteau, une longue file de maisonnettes, toutes petites, mais avec des recherches de coquetteries : les sous-officiers ! les adjudants !!! L'un d'eux s'est fait construire une sorte de pagode, et, sur les papiers huilés formant le vitrage des fenêtres, sont appliquées des petites Japonaises en carton !... Un écriteau, *Avenue des Huiles !* Un peu plus loin encore le bureau où se fabriquera ma permission, ma perm' ! Tout à côté, la boîte aux lettres ! Oh ! je voudrais tant m'y glisser...

Dans le bas, des rails minuscules sur lesquels passe deux ou trois fois par jour un petit train cocasse, sifflant, soufflant, faisant un bruit de ferraille, traîné par une petite locomotive à deux cheminées, avant et arrière.

Continuons... Un joli bois de sapins avec des fûts tout droits, rouges et mauves. Nous débouchons sur le haut du plateau : une jolie cagna en bois avec de larges baies ; c'est l'infirmerie... Je vous présente l'abbé de Ch... et Marc en train de faire... prosaïquement la cuisine.

Maintenant, retournez-vous. La vue est splendide!... Au-dessus de *l'échelon* dont on voit les chariots et les voitures, qui, d'ici, ressemblent à de minuscules jouets, au-dessus des bois sombres et du village, se

déroulent de plus lointains côteaux aux flancs couverts de moissons et de forêts, de campements et de villages, là-bas, très loin... et se perdent dans la brume bleutée... Puis, voyez-vous ce long trait jaune qui coupe les champs et sur lequel se déplace un point noir, c'est une route... ah ! cette route ! elle me donne le cafard...

*31 août.*

*Stella fulgens matutina !* L'humanité vous attend dans l'obscurité, dans le malaise d'un vague espoir ... Le ciel se déchire et une étoile inconnue apparaît toute belle, toute pure... *Ave Stella !*... Marie vient au monde... Elle jette sa lumière tranquille et douce, comme l'étoile au fond des cieux...

Jésus naît, Jésus grandit, Jésus agit, Jésus meurt..., et Marie reste encore ici-bas. Elle semble une pauvre étoile qui palpite et veut jeter un dernier éclat avant de mourir... Va-t-elle disparaître?...

A l'aurore de la journée éternelle, quelle est donc cette splendide étoile, *Stella fulgens matutina?*.. C'est Marie ! Sa clarté est rayonnante, mais infiniment douce, apaisante infiniment... Oh ! cette paix qui tombe des étoiles !... Oh ! *Regina pacis !* épanchez votre paix dans le cœur de ceux que j'aime, de ceux qui se comprennent et qui « *s'aiment chaque jour plus qu'hier et bien moins que demain* », cette paix qui s'obtient par la générosité et le sacrifice, unis à vos prières ô Marie !

— Il est 8 heures 20, je suis entre mes deux *bourrins* et j'astique... et mon âme tout à coup s'envole...

puis, après ce rêve de ma méditation, s'en va... là-bas... là-bas... Je vous vois très pieux, très *hauts* vous approcher de la sainte Table ; vous vous agenouillez, le prêtre apporte le Ciboire plein de vie, et vous puisez... et nous nous retrouvons dans le Cœur du Maître... Oh ! l'instant très doux... Adorons !... Taisons-nous... Aimons-Le... Aimons-nous !

— Maintenant voici ma vie par le menu.

Je me réveille... Jet de lumière électrique sur ma montre qui pend au-dessus de ma tête... 4 heures ! Encore 1 heure 15 de bon sommeil pour moi, mais, elles, mes petites Sœurs de Saint-Vincent, commencent leur rude journée... C'est dur de se lever à 4 heures ! Allons, bonjour et bon courage ! Sainte Vierge, aidez-les, les pauvrettes, et moi, réveillez-moi à 5 heures 15... Je me replonge dans le chaud...

J'ouvre les yeux... Il fait jour... Tiens ! juste 5 heures 15... Mes deux compagnons, ronflent doucement... Problème difficile : ne pas les réveiller... J'ai juste la largeur de ma litière, 0 mètre 50 et je suis obligé de m'habiller courbé, plié en deux... Je roule ma toile de tente qui me sert d'*isolateur* contre les incursions que vous savez, puis mes deux couvertures, mon sac à avoine. J'enfile ma veste, je chausse mes godillots et je dévale le côteau en finissant de m'habiller... Je cours, je vole, je saute les petits ruisseaux, je longe l'abreuvoir de la 13, le lavoir... une ruelle... la route principale... Je traverse le cimetière, toujours courant... Me voici dans l'église, je salue le Maître... je frappe à la Sacristie..., moment inquiétant... On me répond ! « M'sieu l'Abbé, voulez-vous me donner « ma » communion tout de

suite ! » — « Oui, mon petit ami. »... Je m'agenouille... Le prêtre monte à l'autel... Oh ! l'instant lumineux... et, c'est l'entrevue divine... puis la prière pour *tous*... 7 minutes d'action de grâces. . Le temps presse... Je sors et je finis mon adoration, mes remerciements en cours de route.......... ..
..............................................

Il est 10 heures. Le logis est absent... Je fausse compagnie à mes *bourrins*, je grimpe sur le plateau. Là, je ne vois plus les écuries, je ne sens plus l'odeur du fumier... Y a bon ! Laissons-nous tomber dans l'herbe, au pied d'un prunier... Ah ! je respire... Mon carnet ! Je l'ouvre... Vos lettres ! Vos chères lettres !...

*1er septembre.*

*Porta Cœli ! Spes tenera !*

Les « *cornettes* » ont toujours leurs poches bourrées de médailles, et surtout le cœur plein de confiance en Marie : un enfant vient à elles, elles l'ornent d'une médaille de la Vierge qui le conservera pur..., une âme découragée, elles la consolent par Marie...; un pécheur, elles le jettent entre les bras de Marie et tâchent de lui faire accepter la médaille miraculeuse... Oui ! la Bonne Mère est réellement la « Porte du Ciel » : elle garde, elle guérit, elle sauve. Pas de cas désespérés pour ceux qui frappent à cette *Porte du Ciel*. Elle est toute bonne et son Fils lui donne tout pouvoir... Confions-nous à elle ! Confions-lui surtout l'heure où nous nous retrouverons et

pour toujours ! *Mortis hora nos tecum suscipe. Amen.*

— Je suis de garde d'écurie de 10 à 12 et de 4 à 6.

Samedi ! oh, le jour terrible ! revue de harnachement !

Je m'ingénie à donner le coup de brosse qui fera paraître mes harnais admirablement soignés... Ah ! il y a de ces nids de poussière !..., et, il paraît que le lieutenant... Le voilà !... Coup d'œil jeté en passant,... il ne dit rien... je suis sauvé... Non ! il fait demi-tour, examine scrupuleusemnt les harnais voisins... J'écoute ses questions... « Comment trouvez-vous le vôtre, X...? Le voisin attend le verdict : Très bien. Bien. Médiocre. Mal !... A présent, c'est mon tour : examen détaillé... Anxiété... « Tiens ! au dépôt on vous a donc appris à réparer vos fers avec de la corde? » — « Mon lieutenant, la chaînette est brisée, je compte la faire réparer. » — « Quand? » — « Après-demain, mon lieutenant. » — « Pourquoi pas demain? » — « Parce que... c'est dimanche et que... » — « Et que...? » — « On se repose... » Les hommes rient, le lieutenant rit, moi aussi... et j'ai gagné mon repos...

Vous le voyez la vie à l'échelon est très rude et pas intéressante... Plus une minute à moi dans la journée... Je me rattrape le matin comme vous voyez... Ah ! l'échelon !...

Heureusement le lieutenant Godfrin est charmant pour moi ; il m'a dit : « Vous êtes envoyé par le Colonel comme pouvant faire un aspirant. Je vais demander au Commandant de vous donner un poste où vous serez plus libre pour travailler Fontaine-

bleau. » Excellent lieutennat ! Je n'oublierai jamais sa grande bienveillance...

*2 septembre.*

*Fœderis arca ! — Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

S'il est bon et si doux d'habiter ensemble pour des frères unis mystiquement par le Christ, combien il est doux aussi de vivre en unité de pensées et de cœur pour les membres d'une famille unis par les liens naturels, surnaturels parfois... Et moi, je suis loin du nid ! O Marie, quand nous réunirez-vous? ne fut-ce que quelques jours? J'aurais tant besoin de *les* revoir...

Cinq lettres ! oui, cinq lettres ! Ah ! quelle joie ! je n'ai pu les lire en entier devant les camarades, d'abord je ne les lisais pas bien, et puis... un tas de « *et puis* »... Je n'insiste pas...

Revenons à mon retour hâtif de la messe... Vous me voyez gravir le coteau, et, très essouflé, me faire tout petit pour rentrer dans notre terrier... Charles, qui est en train de s'habiller sur son lit, me passe les deux bouteilles, et, au pas de course encore, je vais me ravitailler à la cuisine... L'entonnoir, vite, le robinet grand ouvert... la première bouteille déborde pleine de jus...; c'est parfait. A un autre comptoir on me sert la « *gnole* », l'eau-de-vie, mais avec plus de réserve, heureusement. Je rentre au logis ; nous avalons deux quarts... très faiblement *gnolés ;* le reste est mis de côté pour le père Babu, un vieil auvergnat qui nous appelle *ses chéris*, qui

aime à nous rendre service, qui nous aime vraiment aussi... mais qui aime peut-être un peu plus encore... la fameuse *gnole*, bougri de bougri, fouchtra !

Le clairon sonne... L'appel ! Je fourre vos lettres dans ma poche pour pouvoir les lire dans quelque problématique moment de liberté..., une feuille de papier pour vous écrire... et, en route vers l'*Avenue des Huiles*.

Les deux logis sont là... On fait un vague appel... « Dis donc, un tel, tu as tous tes hommes? » — « Oui, et toi? » Distribution des corvées, oh ! celle-là, précise !... Et l'on saute sur les pelles, les fourches pour le « *fumier* ». Nettoyage des écuries, chargement d'un chariot... et, vite au pansage ! Venez avec moi. J'amène mes chevaux auprès d'une corde où je serai seul, un peu à l'écart et où je puis faire ma prière tout en travaillant... La musette de pansage au côté, l'étrille de la main gauche, le *bouchon* de la main droite... L'étrille gratte, l'étrille soulève de la poussière qui vous entre dans le nez, la bouche, tortillant des bourrelets de poils que vous mâchonnez malgré vous.

A 9 heures 45, un logis, X..., arrive avec sa cravache, le pas lourdaud ; il roule de gros yeux, fait une réflexion quelconque qu'il marmotte dans sa formidable moustache ; il crie : « Bridez pour l'abreuvoir ! » J'accouple mes trois chevaux, les deux miens et celui d'un permissionnaire. Ah ! quand donc confierai-je mes deux canassons à un camarade, pour le même motif? Je bride l'un d'eux... Hop, en selle ! et nous nous mettons tous *en bataille* au bas du coteau... Bientôt, nous avons gagné la

grand'route et c'est un long serpent jaune, noir, blanc qui s'allonge et se déroule lentement... Quelquefois, un long frémissement le parcourt, un autocamion trop bruyant, un rouleau trop grinçant...; alors, les oreilles des chevaux se dressent, les yeux s'écarquillent, fixent le possible danger ; la bête est tendue tout entière, prête à bondir... Si l'une d'elles se cabre légèrement, les autres sont prises de panique... Mais on *scie* furieusement du bridon, et tout rentre dans l'ordre.

Abreuvoir... Retour... On desselle ; on rentre les chevaux... Il faut calmer leur ardeur : ils voient les sacs d'avoine rangés à terre dans le fond du hangar... Ils piaffent, se bousculent, lèvent une tête irritée par l'attente... La musette !... leur gros museau y plonge ; grondement de mâchoires, reniflements, secousses brusques... On leur prépare la paille et, tous ces soins donnés aux bêtes, chacun va chercher sa gamelle, son bidon, la boîte de conserves ou... le pâté (!), s'il y en a...

Après le repas, au milieu de la fumée des pipes... des autres, vite une feuille pour vous écrire mon affection.

A 1 heure 15, appel et... mêmes occupations que le matin... Pansage. A 3 heures 45, abreuvoir. A 5 heures, soupe.

Après la soupe, je file bien vite au P. C. (poste de commandement) porter le rapport. A bientôt le récit de cette *ballade crépusculaire*...

Rien de neuf encore au sujet de ce poste promis par le lieutenant. Prière et confiance.

*3 septembre.*

« Que faire à l'échelon à moins que l'on ne mange? » Je viens de faire un bon *petit déjeuner ;* le pansage ouvre un appétit féroce, à tel point que mon ami Charles et moi nous n'avons pas assez de 1 kilo 500 de pain, ration de deux hommes, pour 24 heures. Le père Babu, heureusement, nous cède de son pain pour *un quart de gnole*... Ah ! j'allais oublier ! voulez-vous m'envoyer du tabac à priser... Ne vous effarouchez pas ! c'est pour lui, toujours le père Babu; ne vous pressez pas d'ailleurs, dans le prochain envoi, un tout petit paquet... il sera aux anges.

A propos d'envoi, je viens de recevoir le dernier vôtre... Surprise exquise : une boîte de madeleines et, auprès de la boîte, un paquet mou, très lourd. Je cherche à deviner pendant que mes doigts déplacent la ficelle et écartent le papier : des crêpes?.. du beurre?... Non !... C'est du riz ! Ah ! la délicate pensée ! bonne grande sœur, je te vois devant le fourneau, avec la *mouvette* en bois, tournant, remuant, car tu veux toi-même fabriquer la *surprise.* Je t'entends dire tout bas : « Sucrons, vanillons... C'est pour mon petit, là-bas. » J'en suis tout ému, ma bonne grande ! Après le repas de onze heures nous avons, Charles et moi, goûté le fameux envoi... Charles ravi, moi extasié !... du sucre et de la vanille !

...Samedi, je revenais du P. C. à 22 heures : j'apprends que je suis en outre de garde d'écurie, 22 à 24 et 4 à 7. C'est un peu rude, enfin ! je vais vous écrire et penser à vous... C'est au clair de lune que je vous ai écrit ! comme j'étais bien avec vous !

A 7 heures un brigadier m'envoie de la part du logis à la corvée de pierres, métier de cantonnier : casser des cailloux, remblayer la route, décharger des voitures... A 10 heures, un lieutenant arrive : « C'est bien vous qui devez passer bientôt brigadier? » — « Je ne sais, mon lieutenant. » — « Moi, je le sais... et bien, mon ami, je suis content de vous voir travailler comme vous le faites... plus tard vous saurez comment on commande aux autres... » Il me quitte après ces belles paroles, et je cours me débarbouiller, mettre mes houseaux... Coup de brosse, c'est dimanche (...repos dominical, paraît-il), et je me rends bien vite à la chapelle du groupe... Quelques rondins supportant des tôles, un autel très simple orné de feuillage.

La messe vient de commencer, il était temps ! Allocution intéressante... Communion... Je vous confie, mes aimés, à Jésus, à Marie, à saint Dominique...

Je rentre déjeuner ; je m'assieds ensuite à une petite table que Charles a faite avec une caisse de douilles. Je me mets à vous écrire... ma plume commence à courir, toute avide de vous raconter beaucoup, beaucoup de choses... Pan ! on vient me chercher pour la corvée de fourrage ! et moi qui espérais jouir du repos dominical jusqu'à 3 heures 30! Je ronchonne un brin... mais j'y vais. Deux sacs de 80 kilos, des balles de paille... J'ai porté gaillardement mes fardeaux, sans beaucoup de peine... Je deviendrai un gars solide à ce métier.

Ensuite, abreuvoir, soupe. Départ pour le P. C., à cheval naturellement, et retour à 10 heures du soir... Je reprends pour les finir mes trois lettres en

train.. un brigadier arrive : « Tu es de garde d'écurie de 4 à 6. » Je refuse cette fois ; on me colle toutes les corvées !... « Mon vieux, il n'y a personne... tu n'as qu'à te faire porter malade demain ! », et il part.

A 4 heures 20, je me réveille, je m'habille et je cours tout de même au hangar... Sept chevaux se promenaient tranquillement, leur chaîne ballotant entre les jambes, l'un d'eux, le gaillard, broutait l'herbe fraîche là-haut sur le bord du plateau. Je leur fais la chasse... je les rattrape un à un et je les attache. Puis je fais une ronde. Sapristi ! ces maudits canassons ont si bien allongé des pattes, si bien piaffé qu'ils ont entraîné les sacs à avoine placés devant eux et qu'ils sont en train d'en piétiner quelques-uns, tout défoncés, réduisant en chiffons les musettes toutes neuves.

Ce matin j'étais perplexe, fallait-il pour me reposer et rattraper mes heures de sommeil me « *porter malade?* »?... J'ai préféré demander au logis l'autorisation de dormir durant la matinée. Il m'a accordé deux heures de sommeil. J'en ai profité pour... aller à la messe, communier et dormir un brin en rentrant. Je ne suis pas fatigué, je vous assure, mais pourtant je ne pense qu'à une seule chose, à ma permission, si lointaine, aux beaux jours de repos près de vous. Pendant neuf jours dire un *Je vous salue, Marie*, pour que le Maître arrange tout et spécialement... ma perm' ! Je crains de ne partir que le 1er novembre ! Cette idée de vous revoir commence à me taquiner bien des fois par jour.

*4 septembre.*

Hier le temps était magnifique. Aussi, grande activité d'aviation. Nous étions en train de brosser nos placides bourrins, lorsque le tac-tac d'une mitrailleuse éclate en plein ciel. Nous jetons tous à terre les instruments de pansage et nous précipitons sur la crête du coteau, derrière lequel il doit se passer d'intéressantes choses... Nous arrivons trop tard, le moment passionnant a pris fin, mais nous pouvons reconstituer la scène : un avion boche vient d'attaquer une de nos saucisses ; il a raté son coup et s'enfuit poursuivi par un nuage de flocons blancs. L'observateur, qui prudemment avait quitté le bord, est en train de descendre doucement en parachûte .Celui-ci est déployé tout grand ; le soleil rebondit sur son dôme en une note éclatante, on dirait une énorme méduse qui se laisse flotter à la dérive... Un peu au-dessous un petit point noir qui se balance en longues oscillations... puis la radieuse méduse disparaît derrière un coteau, tout doucement.

Tout dernièrement j'ai subi une petite épreuve, très réelle pourtant, que je vais vous confier. A l'appel du matin notre logis demande des volontaires pour lancer des liquides enflammés. Je m'avance pour donner mon nom : la monotonie de l'échelon que j'ai tant envie de quitter, et puis ma soif d'aventures ! Mais je me suis rappelé ma promesse : « à moins d'exemple spécial à donner, m'en tenir au devoir ». J'ai pensé à vous, au froc blanc et j'ai dit : *Fiat voluntas tua ! Quando vocaberis me, ibo, Domine.* Et je suis parti l'âme songeuse, la tête basse

pour retourner à mon pansage. Comme j'aurais voulu dire : « présent, moi ! » Quelle tentation de fuir l'échelon !

*5 septembre.*

Je suis nommé vaguemestre !

*6 septembre.*

Besogne écrasante... Oh ! cet échelon !

Les premières lignes du front, oui ! mais pas l'échelon ! Pour en sortir, j'ai demandé au Capitaine M... qu'il me renvoie à la position de tir comme téléphoniste... Pas de place vacante. Il veut au contraire me nommer *fonctionnaire brigadier !* Je crains d'être trop jeune pour commander aux vieux poilus qui m'entourent et j'en fais la remarque au Capitaine qui me répond : « Vous aurez de l'énergie et tout marchera bien. D'ailleurs, pendant la permission du vaguemestre vous allez remplir ces fonctions. A la première vacance, je vous nommerai fonctionnaire ».

J'étais désolé de ce résultat... Je m'en suis ouvert à ceux qui s'intéressent à moi... C'était une faiblesse que je me reproche... Et la vue des saucisses perdues là-haut dans le ciel bleu (quel contraste dans ces mots-là !) entretient mon rêve d'être téléphoniste...; et puis, voir mes journées absorbées par l'odieux, fatigant et abrutissant pansage m'irrite un peu... Le baromètre moral baisse. Ah ! si j'étais admis à Fontainebleau !

Enfin, jusqu'à présent Dieu m'a toujours conduit

et si bien conduit... Demain peut-être Il arrangera tout cela... Cette pensée m'apporte une paix profonde.

*7 septembre.*

Aujourd'hui mon âme est allée se promener loin, très loin... au delà de Cherbourg. Elle s'est enfoncée dans les landes de notre Hague pleines d'ajoncs et de bruyères et s'est arrêtée dans une très vieille église qui nous est à tous pieusement et familialement chère, Biville !... Oh ! le pèlerinage annuel d'autrefois !... Que de souvenirs très doux... si doux qu'ils éveillent en nous une mélancolie, car, c'était très bon... et c'est irrévocablement fini... Notre dispersion a commencé.

Il fallait se lever très tôt... Pour faire ouvrir les paupières lourdes de sommeil, il suffisait de nous dire : « Allons ! Allons ! On part pour Biville ! » Et le lit n'avait plus de tièdes douceurs. La hâte des derniers préparatifs était si joyeuse !... Quelle animation ce matin-là dans notre chère maison de campagne !

On attendait avec impatience le grand breack qui apportait le petit contingent de Cherbourg... Enfin ! nous voilà tous au complet... On embarquait les sœurs aînées, jeunes personnes déjà sérieuses, tout au fond de la voiture ; les tout petits restaient sous les ailes du papa et de la maman ; les provisions, les manteaux s'entassaient un peu partout, et les chevaux repartaient déjà lassés ; la voiture était lourde de lenteur... Mais au dedans ce n'étaient qu'éclats de rire, gaîté, plaisanteries familiales ! ces

plaisanteries affectueuses, aux mots drôles parfois, toujours purs, dont le souvenir me fait pleurer, moi, perdu si loin, dans un milieu si rude !

Enfin, nous arrivions au but de notre pèlerinage, à cette petite église toute parfumée par le souvenir et les vertus de *notre vieux Saint*. La Messe dite pour nous par notre ami fidèle, M. le curé Durand, répondue par le *tout petit...;* puis, l'acheminement très pieux vers la sainte Table, l'instant divin... et le Maître descendait en chacun de nous dans un sourire de lumière et d'amour... Bienheureux Thomas Hélye, priez pour nous !

Le souvenir de cette traditionnelle excursion que certaine date me rappelle, fait favorable diversion à mes ennuis actuels. Mon baromètre se maintient à *variable* ; mes plans d'évasion de l'échelon pour aller aux positions de tir ont échoué ou presque .. Je serai courageux quand même.

*8 septembre.*

*La Nativité de la Vierge.*

Oui, Vierge Sainte, nous fêtons aujourd'hui votre *Nativité*... Pour vos amis, et nous en sommes, c'est grande fête ! Nous vous voyons, Marie, toute petite enfant, entre les bras de Joachim et d'Anne ; de vous émane un rayonnement de lumière et de paix, *Stella matutina*... Aujourd'hui notre affection pour vous est faite d'attendrissement ; nous voudrions vous porter dans nos bras, défendre votre impuissance d'enfant ; à cette pensée notre prière se fait plus émue. Nous vous prions spécialement pour notre *Marie* à

nous, qui, là-bas dans la sainte maison, se régénère pendant *sa retraite* et se fait une âme plus confiante encore et plus forte. Epanchez vos grâces en votre petite amie comme l'enfant s'épanche tout entier en celui qu'il aime. *Amen.*

— Je viens de recevoir le fameux paquet si impatiemment attendu... Mais dans quel état, ma pauvre maman chérie ! La boîte presque écrasée, les ficelles lâchées... J'ouvre : des papiers gluants de confitures ; je découvre et je vois... le caleçon entré par effraction dans le pot en faïence... Extirpation... ne laissant que bien peu de confitures dans le fond du récipient. Nous leur avons quand même fait fête aux confitures de là-bas...

Quant au sac de couchage, qu'en ferais-je pauvre petit « fonctionnaire-cabot », c'est bon pour les officiers. Je roule mon manteau ou ma culotte et voilà un excellent oreiller.

Mon métier de vaguemestre serait intéressant, mais il s'ajoute aux séances habituelles de pansage.

## CHAPITRE III

*9 septembre.*

Reçu ce matin le tabac à priser pour le père Babu, il m'a appelé *son bel ange !*

Ce soir, voici du nouveau : Charles monte à la position pour faire son stage de téléphoniste. Moi, je suis relevé de mes fonctions de vaguemestre et nommé *fonctionnaire-cabot* à la 1re pièce. Il paraît que les gars de cette pièce sont très gentils. Oui, mais le métier de *cabot* est plein de périls ; les anicroches sont si faciles...; aussi, priez, priez beaucoup.

J'ai laissé ce soir à mon successeur mon cahier de « *mandats et de recommandés* », dans un ordre parfait : chaque nom écrit avec soin dans sa petite case *en écriture renversée !*... quelque chose de magnifique.

Ce qui l'est moins, c'est que le fourrier m'a dit ce matin que je ne partirais en permission que vers la... mi-janvier !... Désolation !...

*10 septembre.*

J'ai été obligé d'abandonner la lecture de *votre office*, ô Vierge Marie. Je le regrette, car vous savez combien j'aime ce chant très doux psalmodié en

votre honneur et en union avec des âmes très chères et toute la grande Fraternité Dominicaine. Me voici obligé d'adopter une dévotion qu'il m'est facile de remplir partout : le *chapelet*. Vous savez aussi, ô Marie, combien j'aime *ce mot d'amour qui en se disant toujours ne se répète jamais.*

— Mes tant aimés, mon premier jour de *fonctionnariat* est marqué par un repos complet... Voilà : je suis un peu fatigué, j'ai un peu de fièvre, ce n'est rien et déjà je vais mieux. J'y gagne d'être exempt de service, mais je ne suis pas gâté pour le régime : Repos... Ça oui, ça me convient, mais : thé et bouillon ! Où sont donc vos bonnes gâteries?... Ah ! si j'étais *à la maison !...*

*11 septembre.*

PREMIER MYSTÈRE DU ROSAIRE : ANNONCIATION

— Marie est à Nazareth... Oh ! le joli village au printemps : il est enfoui dans une vallée de lis... et Marie attendait, toute blanche, *Tu flos liliis albior*, les volontés de Dieu...

Il y a bientôt un an, j'attendais moi aussi les ordres de Dieu... Qu'allais-je devenir?... Moine?... Soldat? J'attendais, et je restais heureux dans ma vallée... Oh ! la « *maison* » avec ses intimes et lumineuses affections ! Son parfum si doux !... Inconscient de mon bonheur, je vivais mon rêve dans la vallée des lis... mais depuis...

— J'entends vos questions empressées et tendres : Comment vas-tu? De mieux en mieux ; je pourrais

même dire très bien... Si bien que je vais demander à reprendre mon service demain. D'autant plus que le Major, et pourtant je suis fatigué, m'a mis à la diète : du lait... du lait... un point c'est tout. Et j'ai un appétit féroce, aussi ce soir je vais me permettre du pain et du chocolat. Je ne veux pas m'attarder à l'infirmerie où je laisserais mes forces.

Mon service? Il n'a rien de bien intéressant mon service de *fonctionnaire !* J'ai la responsabilité de ma pièce, mais aucun des avantages qu'ont les brigadiers : toujours deux chevaux dont il faut que je m'occupe ; conduction à deux ; harnais complet à installer... Je voudrais bien sortir de cette situation pleine d'inconvénients. Je vais encore essayer d'être téléphoniste et si je ne réussis pas, je considérerai comme formelle la volonté du Bon Dieu et avec tout mon courage je tâcherai de faire un bon conducteur.

Ce qui me manque, hélas ! c'est votre présence près de moi. Il me semble que je supporterais toutes mes petites épreuves bien facilement, si chaque soir je me retrouvais au milieu de vous... Depuis que je suis descendu à l'échelon, j'ai des moments de tristesse... Vous êtes trop loin...

Laissez-moi vous dire tout bas que j'ai été si occupé avec mes doubles fonctions de conducteur et de vaguemestre que je ne pouvais faire aucune toilette, même la plus sommaire, pas même me laver les mains, car il eût fallu descendre au fond du ravin. Ah ! le bon coup de savon aujourd'hui ! me voilà frais et dispos ! et puis, ce matin, j'ai eu la grande joie de faire la Communion. Depuis une se-

maine, la messe de 6 heures avait été supprimée, j'allais bien à l'église, mais j'en sortais à 6 heures 10 avec le cœur vide... Vous expliquez-vous ma détresse? Aujourd'hui, me voilà bien d'aplomb !...

*12 septembre.*

J'ai été débordé tous ces jours-ci... un peu fatigué... un peu... mais aujourd'hui je me suis ressaisi... j'ai eu plus de temps à donner à Dieu. Tout près de la Vierge j'ai rêvé en égrenant mon chapelet : *Annonciation...* pour demander pardon à Dieu de mes faiblesses de ces jours-ci.

..... « Et Marie attendait à Nazareth dans le recueillement, la prière et le travail... Et moi ! Comment attendais-je l'heure de Dieu? Ce n'était guère difficile pour moi de me recueillir, ma vallée était si loin du monde, elle ne s'ouvrait que vers le Ciel... La prière !... Oui, j'étais au milieu des lis, dont le frémissement très doux sous la brise très pure, chantait la gloire du Bon Dieu dans une mélopée toujours la même et toujours variée, avec cette mélancolie plaintive des âmes qui voudraient monter plus haut... Je vibrais, par écho, parce que les autres vibraient autour de moi, et, lorsqu'elles ne tressaillaient plus... moi, je me taisais, j'aurais pourtant voulu chanter toujours...

Le travail ! Autour de moi, les lis épuraient chaque jour leur blancheur... ouvraient leur corolle avec plus de splendeur... travaillaient à s'élever vers la lumière...

Mais ! quels sont ces deux lis cueillis par Marie,

et emportés loin de ma vallée? Je les vois fermer leur corolle, se pencher avec tristesse... ils pleurent l'intimité d'autrefois... mais, Marie passe... ils se redressent, s'ouvrent tout grands, leurs pétales vibrant d'allégresse... et Marie en arrachera d'autres encore de la chère vallée et elle les replantera au grand soleil de gloire et d'amour dans le jardin de son Fils.....

Marie, Marie ! bénissez nos vocations..... »

— Bonne journée ! Ce permissionnaire, Lecoq, qui vous a remis de ma part quelques souvenirs de guerre, est revenu à l'échelon... J'étais ému de façon très douce en le voyant s'avancer vers moi... Vingt-quatre heures avant ce moment, il était entré dans la si chère *vallée* et il me rapportait un peu de son parfum... Je le regardais, et je pensais que tes yeux, papa aimé, s'étaient *hier* posés sur lui... et je serrais sa main, sa grosse main de maréchal-ferrant, que la tienne, incarnant l'étreinte de tous, avait serrée... je l'aurais baisée cette main...

Il m'a donné d'excellentes nouvelles de vous tous. Il m'a remis ton petit mot, où, cher papa, tu me prêches courage et confiance... alors que, justement, je viens d'être un peu... découragé... si peu digne de la bonté constante, toute condescendante du Bon Dieu... Monsieur était fatigué du pansage, de tous ces travaux de l'échelon ! Il rêvait de *téléphone !* d'*aventures !* Il *s'ennuyait* loin des aimés !...

Ce petit mot de toi, une lettre de sœur Madeleine m'ont apporté la paix et rendu l'énergie... A vous, merci !



A LA CASERNE
(Décembre 1916)

Mais il n'y avait pas qu'une lettre venant « du pays », un gros paquet est suspendu à la musette de Lecoq et se balance vers moi, comme pour me dire : Prends-moi donc bien vite... et sauve-toi ! Et je l'ai pris bien vite mon cher paquet, et je me suis sauvé... jusque dans mon trou souterrain où j'ai déballé, tout ému, les chères choses.....

Baromètre : Très beau !...

*13 septembre.*

PREMIER MYSTÈRE DU ROSAIRE : ANNONCIATION

... « L'ange étant venu vers elle, lui dit : Je vous salue, Marie..... Celle-ci l'entendant, fut toute troublée »...

C'est un Ange du ciel qui apprit à Marie la volonté de Dieu; à moi, ce fut mon ange de la terre, mon ange protecteur que j'aime et que je vénère et « *sous les ailes de qui je suis heureux de me reposer.....* »

« Celle-ci, l'entendant, fut toute troublée... »

Mon ange était bien troublé, lui ; son visage, sa voix étaient émus et, avant qu'il n'ait parlé, je sentais qu'il s'agissait de quelque chose de très grave : « Je crois que l'heure que tu appelais est venue... Avant d'être soldat de Dieu, je crois, comme toi, que tu dois être soldat de France... Je viens de prendre un conseil sûr. »

Et dans toute ma vallée, il y eut un long frisson... et, jusqu'aux deux lis, là-bas, qui tresaillirent aussi...

— ... Donc, je me sauve dans mon trou souter-

rain, vous disais-je hier ; oh ! comme les cordes sont bien nouées ! un, deux, trois nœuds. Encore?... Cette fois, je prends mon couteau !... Quelles bonnes surprises : la lorgnette ! le Kodak (le premier film est déjà épuisé !) la boîte fermant à clef, où je pourrai mettre tous mes souvenirs, et surtout vos chères lettres, ce *bréviaire de notre affection immense*... Enfin, nichées un peu partout, dans tous les coins, une foule d'excellentes et gourmandes choses très appréciées par votre petit soldat qui sait parfois oublier ses... obligations de novice en herbe........

..... Il est minuit et demi, je viens de ravitailler la position, à la fois *fonctionnaire cabot*, c'est-à-dire chef de la corvée et, en plus, simple conducteur..... Tout a bien marché. Dans la journée quelques petites oscillations de mon baromètre moral... Un peu de fatigue sans doute, un peu de surmenage?... Mais je ne veux pas me laisser déprimer ! Ah non ! pas de cafard ! Pourquoi aussi l'idée d'une pèrmission me poursuit-elle??? Peut-être la vue des bonnes ou chères choses si soigneusement disposées par vous tous dans mon colis d'hier... Enfin !... Demain j'aurai repos jusqu'à 10 heures. J'ai grande envie de me lever quand même à 7 heures pour communier ; je me recoucherai ensuite et dormirai deux bonnes heures... Mais je m'attarde avec vous... j'y passerais la nuit à ce cher bavardage... Encore deux mots, mon ami Louis m'a fait lire une lettre de la bonne Supérieure Sœur de R..., écoutez : « Heureuse que vous ayez près de vous le frère de mes deux chères postulantes. C'est si bon de se trouver en communion d'idées, toujours, mais combien plus doux,

quand on mène la vie si dure que vous vivez, pauvres enfants. Dites à ce bon M. Henry que je prie pour lui en même temps que pour vous et demande au Bon Dieu que tous vos jours de souffrance soient autant de jours de mérites pour vous, et pour nous, puisque vous êtes assez bons tous deux pour nous faire participer à ce que vous souffrez... »

Allons, bonne nuit à tous !... Que Dieu vous garde !

*14 septembre.*

ANNONCIATION (*suite*)

Alors Marie dit à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il? » La Vierge ne comprend pas : son vœu est formel... Mais elle s'abandonne, confiante... Comme Marie je répondis : « Voici le serviteur de Dieu... *Fiat !* Jésus vous savez tout, vous pouvez tout et vous m'aimez. J'accepte volontairement les souffrances et les joies que vous me préparez. *Amen.* »

— Aucun ennui de métier, aucun ennui de la part de mon entourage et cependant je suis un peu *alourdi*, à tel point que je n'ai pu lire toutes vos bonnes lettres si affectueuses sans... une émotion indigne d'un poilu ! Pauvre poilu ! la pensée que maman et Henriette vont venir à Paris, presque *près de moi*, me donne d'impatients désirs d'aller les embrasser ainsi que nos bonnes Sœurs, mais c'est impossible ! les perm' sont archi-réglemen-

tées... Me faudra-t-il vraiment attendre jusqu'à la mi-janvier? Charles et moi sommes placés en fin de liste.

*15 septembre.*

DEUXIÈME MYSTÈRE : VISITATION

« Or Marie se levant s'en alla en toute hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda où habitait sa cousine Elisabeth. » Je me recueille pour ma petite méditation habituelle... je la résume... voyez, toujours cette obsession :

Quand me lèverai-je moi aussi, quand me dirigerai-je vers les deux villes qui me sont les plus chères au monde, où habitent mes tant aimés?... Quand donc viendra ce jour dont la pensée seule m'encourage?... et trop souvent m'assombrit ! Oh ! ma première permission ! Mon imagination en évoque les joyeux préparatifs et la grande douceur... O Marie, excusez ma faiblesse et... priez pour moi.

— Ai-je tort de vous montrer votre petit canonnier en si peu héroïque posture?... C'est vrai, l'échelon me pèse... Ah ! si je pouvais retourner à la position de tir, à mon observatoire... mais, le pansage ! les corvées d'abreuvoir, de ravitaillement !... Laissons tout cela.

*16 septembre.*

VISITATION (*suite*).

Je vous suis, Marie, dans votre voyage et peu à peu mes pensées me ramènent à ce jour où l'on me dira : « Ce soir, tu pars ». Ce sera un flot de lu-

mière éclatant dans mon âme un peu assombrie ; mon cœur bondira d'une joie brutale et douce à la fois... Je me vois déjà préparant dans une hâte joyeuse mon petit ballot de *souvenirs*. Je me vois passant un manteau boueux et, par dessus, deux ou trois musettes pleines qui me semblent légères... « Au revoir, les copains ! » — « Bonne perm', hein !» — « Oh ! tu sais !... » ...et je dégringole le coteau, arrive dans le petit village, je n'attends même pas l'auto. Je file comme un fou sur la grande route. Cinq kilomètres ! qu'est-ce que cela pour un permissionnaire? Et je savoure tout seul mon bonheur dans la campagne qui me sourit, et, à chaque instant, je presse mon cœur en murmurant tout bas : « Non ! est-ce possible? Oh ! mon Dieu que vous êtes bon !... »

Du nouveau !... J'étais fonctionnaire-brigadier de la première pièce... Or le vrai brigadier de la première pièce vient de rentrer de permission, donc... je ne suis plus fonctionnaire... etc... Que la volonté de Dieu soit faite !... mais... je voudrais bien être téléphoniste... Tout cela en somme me serait presque indifférent, si je pouvais chaque soir me retrouver auprès de vous. Je souffre vraiment de mon éloignement. Ah ! si vous saviez comme je vous aime...

*17 septembre.*

... Encore un peu de lourdeur... mais vous pouvez compter sur votre petit gars : il sera courageux quand même, jusqu'au bout. D'ailleurs je sais pour

qui offrir toutes ces petites épreuves dont chacun de vous, je l'espère, bénéficie à tour de rôle...

*19 septembre.*

— Bienheureuse Imelda... C'est sous votre protection que je veux passer cette journée... Que tous nos petits mérites soient présentés par vous au Maître... Et puis j'ai à vous remercier d'une grande grâce et à vous confier une petite peine.

Il y a quelques jours, j'ai été très touché par la lecture de votre vie si délicate, si pure et qui s'est consumée dans l'amour aux pieds de Jésus-Hostie. Jeanne m'en envoyait le récit au moment psychologique, jugez-en.

Depuis une huitaine de jours, j'avais beau me lever tôt pour courir à l'église avant l'appel, je m'en retournais hélas ! le cœur vide... la porte du tabernacle ne s'ouvrait pas pour moi ! Pas de prêtre ! Alors, non-seulement vous, mais Jésus aussi allait me manquer? Une idée m'est venue, inspirée peut-être par notre gracieuse petite Imelda ; j'ai été trouver le brigadier : « Me permettez-vous de m'absenter du pansage de 7 heures moins 10 à 7 heures 20 pour aller à l'église? » — « Je ne vous permets rien du tout ! demandez à l'adjudant. » A l'adjudant : « Je suis novice dominicain et je serais très heureux d'aller à la messe chaque matin. » (Novice ! pas encore, mais je le suis de désir ardent.) — « Je ne vous le refuse pas, à condition que vos chevaux soient propres ! ou alors... » Vous pensez si j'étais

heureux ! Hier matin je faisais la sainte Communion à 7 heures, avant de partir pour la corvée de pierres.

Par certaines allusions, j'ai compris que les gradés avaient parlé entre eux de ma demande et s'en moquaient en dessous. Première impression : tristesse ! Deuxième impression, réfléchie celle-ci, joie ! « *Lorsqu'on vous insultera ou qu'on se moquera de vous à cause de mon nom, réjouissez-vous. Votre récompense sera grande dans le ciel.* »

Hier l'après-midi, revue de chevaux ; je travaille posément, sans fièvre ; à 4 heures, l'adjudant regarde mes chevaux..., j'étais assez tranquille au fond, je les trouvais propres... « Chevaux sales ! Inscrivez-le moi : *n'ira pas à la messe tant que ses chevaux seront mal tenus.* »

Je m'en vais, la tête basse, me disant : *Fiat voluntas tua. O petite Imelda, aidez-moi dans l'épreuve !*

Les paroles de l'adjudant avaient été jetées à haute voix, devant tous... Bien vite j'en prends mon parti et je me promets d'essayer le lendemain, ce matin avant l'appel, une nouvelle tentative auprès de Jésus-Hostie... Hélas ! le tabernacle m'était encore fermé ! Je pris alors la résolution de travailler avec plus d'énergie encore pour mieux gagner mon Jésus chaque matin.

Pas de chance d'ailleurs aujourd'hui. Je suis un peu fatigué depuis quelques jours : pas d'appétit, un peu de fièvre, de surmenage sans doute... Je me suis fait porter *malade*, le major parti à la position ne vient point passer la visite. Travail quand même toute la matinée, puis je retourne à l'infirmerie à 1 heure 30. Le médecin arrive, m'ordonne un peu

d'antipyrine, mais ne m'accorde aucun repos... J'insiste sur ma fatigue trop réelle... Rebuffade...

*20 septembre.*

— *Ma journée pour tous ceux qui m'ont fait souffrir à l'échelon.*

...Je suis reparti un peu triste, mais résolu quand même au travail et j'ai frotté, étrillé, brossé mes chevaux jusqu'à l'heure de la soupe. Je me préparais à déguster mon rata avec un assez bon appétit malgré mon malaise, lorsque le brigadier de la première arrive dans ma cagna : « On vous appelle au bureau. » Une pensée me traverse l'esprit : « Si c'était pour être téléphoniste !... Mais c'est impossible ! »

Au bureau, plusieurs poilus entourent le fourrier qui demande leur adresse pour les mettre en route ! en permission ! Je donne mon adresse, la vôtre, oh très chers ! sans grand espoir car mon tour est encore éloigné, et j'allais repartir quand le *logis* prend une note de service et lit : « Le canonnier Canoville montera le plus tôt possible à la position pour pouvoir travailler l'examen de Fontainebleau. » Cri de bonheur ! Je sors du bureau, je dévale le coteau tout joyeux... Des camarades m'interpellent : « Pourquoi ris-tu? » — « Mais... parce que je monte ce soir à la position ! » Ils ne comprenaient pas... Le rata est vite avalé ; mes petits trésors de soldat promptement entassés dans le grand sac... A 6 heures 30 je sautais dans la voiture de ravitaillement où je finissais mon pauvre dîner, avalant dans ma joie tout l'excellent riz que vous m'avez envoyé.

A la position, bonne nuit presque par terre sur le sol, dans l'abri des ordonnances. Ce matin, messe à 6 heures 30. Communion. J'ai trouvé une cagna où je pourrai travailler à mon aise avec Charles et Louis... déjà nous avons repris Géométrie et Algèbre.

## CHAPITRE IV

*Gernicourt, 21 septembre.*

En plein travail intellectuel ! Voici le programme de mes journées archi-actives :

Lever 4 h. 30. — Messe 6 h. 30. — Travail. — 11 h. 30 Repas. — 12 h. 30 travail. — 5 h. Soupe. — Coucher 9 heures. — Priez beaucoup pour moi, pour nous trois plutôt.

On dit que le 12 octobre nous serons à Fontainebleau, où nous passerons un examen éliminatoire Ce sera donc alors l'Ecole ou le retour ici. Et Fontainebleau est si près de Paris ! Je pourrai aller voir nos chères Sœurs de Charité. Quelle joie ! le Bon Dieu est si bon ! et cela, pour un tout petit effort de soumission à ses volontés. Remerciez-Le.

*22 septembre.*

Ce matin, anniversaire de la naissance de Sœur Marie, j'ai eu la grande joie de communier en union avec elle et pour elle ; comme en outre, j'avais l'honneur de répondre la Messe, j'étais tout près du Maître et je pouvais mieux lui présenter mes prières. Dans sa dernière lettre, ma bonne petite Sœur m'a conseillé de recourir à Marie dans toutes mes épreuves,

petites ou graves, en prononçant les mots qu'elle-même dit souvent comme oraison jaculatoire : « O Mère, ma confiance ! »

Baromètre moral : Très beau. — Depuis mon retour à la position, je nage dans la joie : pensez donc que dans quelques semaines je puis être à Fontainebleau. Aussi, il faut me voir travailler ! Je vais y mettre tout mon effort, et le Bon Dieu fera le reste ! S'il veut bien, merci ! S'il ne veut pas... et bien, merci encore !

Aujourd'hui, nous avons fait au général en chef (Pétain lui-même !) notre demande de vouloir bien nous admettre à suivre les cours de Fontainebleau : avec quel plaisir j'écris ce nom-là !

*23 septembre.*

Je viens vous dire mon bonjour le plus affectueux. Il est 8 heures 30, j'ai bien travaillé ; aussi pour me reposer et en même temps pour me réchauffer, car il fait déjà très froid le matin, je viens de courir un peu dans le bois. Ensuite relecture d'une de vos lettres et bien vite je me mets à vous écrire.

Oui ! je suis très heureux ! Si je pouvais être reçu ! Me voyez-vous chaque dimanche auprès de nos Sœurs à Paris ! Et puis, travail intelligent, intéressant... comme officier, peut-être pourrai-je aussi avoir plus d'action... Mais, ne comptons sur rien et disons avec le plus parfait abandon : « Quoi qu'il arrive, mon Jésus, je vous aime... et cela suffit ! » Mais je ne veux pas que cet abandon soit de l'indifférence, non : aide-toi et le ciel t'aidera, je pioche dur et

si le bon Maître veut jeter la graine du succès, j'aurai travaillé le terrain de mon mieux...

Je reviens de la messe de 9 heures 30, où nous avons communié. Elle est si jolie la petite chapelle de la batterie de 75, si jolie avec ses fenêtres gothiques faites de papier huilé qui tamise la lumière en jaune très doux, avec l'intimité de son petit autel élégamment drapé de toiles de tente ! Un prie-Dieu, une chaise, des bancs, ayant le cachet particulier des choses qui n'ont pas passé par la fabrique, mais bien par des mains d'amateurs.....

Je ne vous ai pas encore présenté notre cagna : nous logeons, Charles et moi, dans un ancien abri de téléphonistes abandonné : bien protégé, très haut, (on peut s'y tenir debout), très spacieux avec des lits suspendus et de nombreuses étagères ; des clous plantés un peu partout servent de porte-manteaux. Nous y avons installé une table, des caisses servent de bancs et nous sommes-là tout à fait chez nous, logés comme des princes ! Le premier jour, l'air de notre cagna était tout bourdonnant de moustiques. Nous avions été obligés de nous couvrir le visage et les mains pour dormir. Mais Charles a fumé si consciencieusement que ces hôtes indésirables ont disparu. Pas de rats ! C'est magnifique ! quand je pense qu'à l'échelon, grimpés sur les rondins du toit, ils se... soulageaient ignoblement sur nos têtes !

*24 septembre.*

O mon Jésus, je voudrais pendant les derniers jours qui me séparent de l'examen de Fontainebleau

faire une petite retraite d'une semaine. Méditer de longues heures ; je serais bien heureux de le faire, mais je ne le puis, aussi je veux que ma retraite soit tout entière dans une bonne volonté plus active, dans des oraisons courtes mais répétées plusieurs fois par jour, qui intensifieront mon amour pour Vous, ô mon Maître, et rendront notre intimité plus constante. Je veux faire chaque jour trois méditations de quelques minutes, une inspirée par les lettres de mes aimés, une autre tirée du Manuel de dévotion à Saint-Dominique, et la troisième, des Elévations et prières du Soldat en temps de guerre. Je veux qu'à la fin de cette retraite mon abandon entre vos divines mains soit complet et plein de votre Paix, abandon actif, rejetant toute indifférence, tout laisser-aller. Je ferai mon effort total !... à Vous, Jésus, de me donner succès ou insuccès, j'accepte l'un ou l'autre joyeusement, d'avance...

— Quelques petits détails encore qui compléteront le récit de mes journées. Chaque soir à 7 h. 30, nous allons tous les trois Charles, Louis et moi, à la jolie chapelle de la batterie de 75 dont je vous parlais hier ; l'aumônier arrive bientôt et nous faisons ensemble la prière du soir...; puis nous rentrons, et quand nous sommes couchés nous récitons à haute voix un *Souvenez-vous*, suivi des invocations habituelles à Jésus, Marie, saint Dominique, saint Vincent de Paul et Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, car Charles est un fervent de la petite sainte.

*25 septembre.*

Ce matin, mes *Elévations dominicaines* m'ont parlé de l'affection maternelle de Marie pour notre ordre : « Sainte Catherine de Sienne entendit le Maître louer notre Père très aimé : *Ce fut un flambeau que j'envoyais aux hommes, par Marie, pour détruire les hérésies...* » Oui, ce fut par Marie, car c'est elle qui lui donna l'habit... Grande joie de pouvoir nous dire que la Sainte Vierge nous a appelés « *mon ordre* ».

Les Filles de la Charité peuvent aussi prétendre au même titre ; n'avez-vous pas dit, ô Marie : « J'ai une grande prédilection pour les deux Congrégations fondées par Vincent de Paul. » La douce chose ! mes sœurs et moi nous appartenons à vos ordres, nous sommes de vos enfants privilégiés, nous comptons parmi vos serviteurs. C'est notre honneur, notre bonheur aussi.

Même température ; le soleil brille... Ma vie se continue laborieuse, pieuse, heureuse. Je vis uniquement de l'affection du Maître, de la Vierge, de la vôtre : supprimez cette triple affection, je ne pourrais plus vivre.

... Mais une mauvaise nouvelle nous arrive : Louis étant infirmier ne pourra être désigné pour Fontainebleau. Quelle contrariété !... Mais, serons-nous désignés nous-mêmes, Charles et moi?

*26 septembre.*

Mes très aimés, le Bon Maître me réserve peut-être une petite épreuve : nous sommes un peu in-

quiets. Nous entendons dire que le Capitaine ne proposera pour l'Ecole que de plus anciens que nous...; déjà deux sur cinq sont renvoyés à l'échelon. Nous sommes cependant tous les deux maintenus à la position ; on ne parle pas de nous dans les bureaux..., je n'y comprends rien, mais le Maître sait, et cela me suffit. Vous connaissez ma grande maxime : « Tout pour Jésus et pour les âmes. » Si l'Ecole devait refroidir mon zèle ou diminuer les pauvres petits mérites que je puis acquérir ici pour vous et pour les âmes que Jésus voudra bien me confier plus tard... Oh ! alors, je me jette aux pieds du Maître et je le supplie de me faire échouer à l'examen... objet de mes rêves.

*27 septembre.*

Le deuxième mystère joyeux du Rosaire est pour moi une source de méditations des plus réconfortantes...

VISITATION

Alors Marie a dit : Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur ! » Oui, Jésus, le jour où cédant à nos prières vous aurez accordé à votre très humble mais très aimé serviteur quelques jours de détente passés « au nid si doux », au milieu des êtres tant chéris, je chanterai de tout mon cœur mon *Magnificat ! Magnificat anima mea... quia respexit humilitatem...* Certes, mon Jésus, très humble, très petit, très misérable serviteur je suis, inconnu au milieu des in-

connus qui m'entourent, mais bien connu de son Maître qui a pitié de sa faiblesse... *Exaltavit humiles... Esurientes implevit bonis !...* Oui, Seigneur, vous savez que j'ai soif de Vous... et d'eux... et vous me remplissez de votre affection chaque matin dans le moment divin où je ne fais plus qu'un avec Vous ; vous me remplissez aussi de leur affection, leur douce affection aux chers « *loin de moi* » ; vous me transmettez en particulier leurs chères pensées, dans cet instant si doux où nous sommes l'un près de l'autre. Vous ferez plus, Seigneur, vous nous rapprocherez réellement les uns des autres... Quand viendra-t-il ce jour béni?... J'ai confiance... *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiae suae... Amen.*

— Reçu toutes vos bonnes lettres, celles, aussi, de nos voyageuses qui ont été à Montmartre avec Sœur Marie et n'ont pas oublié leur petit soldat...

Reçu en même temps le colis optico-culinaire très précieux. Ah ! à ce propos, hier soir, j'ai eu une grande joie : je travaillais et j'avais mon lorgnon... Charles m'interrompt : « Oh ! mon cher, c'est étonnant ! je croyais voir ton père ! Tu lui ressembles... d'une façon ! » J'ai pris mon lorgnon en grande affection.

Toujours très pressé, travail constant, à peine ai-je le temps de vous écrire quelques lignes.

*28 septembre.*

Nous venons posément, tranquillement, de prendre notre petit déjeuner : jus avec tartines grillées

sur lesquelles fond et coule, tout doré, le délicieux beurre de « *là-bas* »... et je vous écris dans notre cagna où nous sommes si *chez nous*... Oui ! ravissante, notre cagna ! un peu sombre, peut-être légèrement humide, ce qui provoque une végétation cryptogamique formidable. Certains de nos champignons sont gigantesques et leurs formes élégantes leur donnent l'aspect de porte-manteaux... j'y avais été pris le premier jour... Malgré ces inconvénients, elle est ravissante, je vous dis, notre cagna.

Attente patiente de l'examen du 12 ; travail acharné, mais très heureuses journées ; ce soir nous sommes tous les trois d'une gaieté folle...

*29 septembre.*

### TROISIÈME MYSTÈRE JOYEUX

« Elle enfanta son fils premier-né, le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » .... Oh ! la phrase douloureuse : *il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie !...* Marie est exténuée ; Joseph plein d'angoisse;... l'instant approche... Où vont-ils trouver un abri? Joseph espère découvrir quelque refuge bien clos, bien intime pour recevoir le trésor adorable que Dieu lui confie... Il aperçoit l'hôtellerie... il y court empressé, mais une servante regarde le groupe avec une pitié froide... Pas de place ! Pas de place pour d'aussi pauvres voyageurs !... Et ils repartent très tristes, mais confiants... Oui, Jésus ! on vous a refusé l'entrée de l'hôtellerie, mais, vous-même n'auriez pas

voulu de ce refuge banal où se pressaient d'égoïstes indifférents... Vous ne vouliez pas descendre au milieu de cette joie grossière des voyageurs repus...

Le couple saint s'enfonce dans la nuit froide, sous la morsure de la brise qui les fait frissonner...

*30 septembre.*

... Jésus préférait la caverne au bout du village, la caverne glacée, sombre, pauvre... oh si pauvre ! si dénuée de tout, et c'est cette pauvreté qui vous attirait, Seigneur, *Deus pauperum !...*

— Ce matin, j'ai assisté, à Pontavert, à une messe qui m'a rappelé votre naissance à Bethléem...

L'abbé V... est parti et il a été remplacé par un pauvre curé pyrénéen, riche seulement de vos grâces et de votre amour... Les boiseries rustiques de l'autel étaient mal dissimulées par du feuillage arraché dans la forêt... C'était pauvre, c'était froid !... Deux bougeoirs malingres avec de malingres bougies dont la flamme jaune grelottait... et c'était pauvre, et c'était sombre...

L'aube trop courte et transparente laissait apercevoir la grossière culotte du prêtre et des moletières mal ficelées... et puis, sur l'autel, presque désert, un calice sans voile, un livre qui gît là grand ouvert ; dans un coin, une burette d'eau et une bouteille remplie du grossier *pinard* de l'ordinaire ! Comme clochette, une calotte de douille et pour battant une balle de plomb qui sonne mat... A la communion les hosties sont partagées..., elles sont rares, et... très chères... Oh ! la douloureuse éco-

nomie dans les choses saintes... Et pourtant, Jésus devait se réjouir de cette pauvreté, car elle ne provenait pas de la négligence ou de la mauvaise volonté du prêtre... Il fallait voir la piété ardente et profonde de ses grands yeux noirs si pieux ! il fallait entendre son prône simple et distingué...; et alors, Jésus, mon Jésus de Béthléem, nous nous sommes promis tous les trois de nous cotiser pour acheter un peu de bon vin et remplacer le pinard violet et douteux...

Rien de nouveau, ma retraite finit aujourd'hui ; le gain spirituel est faible... Enfin, que le Bon Dieu me pardonne, et... allons de l'avant !

Notre vie se continue dans la paix et dans la joie : Loïs, Benjamin et Dominique (nos surnoms entre nous), s'entendent à merveille. C'est vrai ! nous sommes si tranquilles dans notre petite cagna au milieu des ruines. Il n'y avait de place libre nulle part (où l'on pût travailler), aussi ai-je eu l'idée de nous établir ici, dans les anciennes positions de la X$^e$, qui se trouvent à quarante mètres de notre infirmerie... Ces pauvres positions ! elles ont été bouleversées le 15 août par les 210 boches... et, autour de nous ce sont des arbres brisés, des cagnas effondrées, des trous d'obus... C'est chaotique... mais nous sommes-là architranquilles, les Boches ne s'occupent plus du petit coin qu'ils ont si élégamment retourné ; et dire que tous ces camouflages déchirés, flottant, lugubres, dans la boue, ces rondins renversés masquaient et recouvraient une position luxueuse et dont la X$^e$ était si fière !

*1er octobre.*

ENCORE LE TROISIÈME MYSTÈRE JOYEUX, qui me rappelle qu'à l'échelon j'avais la joie, mon Jésus, d'être un peu comme vous à Bethléem : mon abri n'était-il pas étroit, bas, sombre et froid... et je couchais sur la paille... C'est une grande grâce que vous m'accordiez là...

— Merci pour les bonnes choses délicates et très douces que je viens de recevoir et qui m'apportent un peu de vous et de « la maison ! » — Renseignements contradictoires sur Bleau et les examens... Je travaille... à Dieu le reste !

*2 octobre.*

*Les « Saints Anges gardiens ». Mon anniversaire de naissance.*

Que de souvenirs dans cette date ! Laissez-moi vous dire ma reconnaissance à tous, pour tout. Vous avez été si bons pour moi ! vous avez fait de moi l'enfant, puis le jeune homme le plus heureux... Avec le Christ, avec sa Sainte Mère, vous êtes ma vie ! Oh ! qu'il est doux de s'aimer ainsi !... Pas de nuages..., nous nous aimons ! Ah ! mon Dieu, vous êtes bon pour moi et ma vie ne suffira pas pour vous remercier !

2 octobre ! mon premier 2 octobre passé loin de mes aimés !... Un peu de mélancolie dans cette pensée ! mais devant moi l'horizon s'étend lumineux...... .

Merci à grand'maman de ses souhaits si affectueux.

*3 octobre.*

La levée beaucoup plus tôt que d'ordinaire. Pourquoi? Tout bien ; rien de nouveau.

*4 octobre.*

TROISIÈME MYSTÈRE JOYEUX. — Jésus vous aimiez la crèche de Bethléem ; puisque vous aimez ce qui est humble, ce qui est petit, ce qui est misérable..., je comprends que vous soyez l'ami de mon âme. Comme la crèche, elle est si étroite avec son orgueil, son égoïsme, sa mesquinerie... et puis elle est si pauvre ! il y a bien peu de fleurettes pour l'orner ; encore, s'il y en a quelqu'une, vient-elle de votre bonne Mère et son parfum est anéanti par toutes mes indifférences et toutes mes fautes...

... Et puis, il faisait froid à Béthléem ; Marie vous avait enveloppé de son mieux, elle vous pressait contre son cœur ; Joseph avait bouché les ouvertures comme il avait pu... mais la brise filtrait par les fentes, et la Vierge sentait votre corps si délicat frémir, frissonner... Ah ! Maître, lorsque vous descendez en moi, le cœur brûlant d'amour, n'êtes-vous pas saisi par mon attitude si froide et par l'obscurité que vous trouvez dans mon âme? Alors, Jésus, vous épanchez en moi votre chaleur, votre lumière... Enfant de Bethléem, vous aimez mon âme comme vous aimiez la crèche... Venez, venez y habiter avec Joseph et Marie.

— J'étais bien ennuyé hier en voyant arriver le ravitaillement d'aussi bonne heure, et en me voyant

obligé de griffonner pour vous quelques mots sur une carte banale. Aujourd'hui je me rattrape.

D'abord je viens vous supplier de ne pas restreindre votre correspondance. J'ai certes tout le temps pour vous lire, et les minutes que j'y emploie sont celles où j'emmagasine le plus de courage et de joie pour ma journée.

Ce matin le lieutenant nous a donné quelques détails sur... Fontainebleau (toujours !) : 1° Nous ne passerons pas d'examen le 12 ; 2° Nous serons appelés à... Bleau avec les jeunes soldats candidats de l'intérieur et cela vers la mi-novembre ; 3° C'est à l'Ecole que nous subirons les épreuves d'entrée.

La grosse question, c'est que notre demande soit acceptée par le général. Nous le saurons avant le 20 octobre. Nous aurons de grandes chances de succès... tout simplement parce qu'il faudra beaucoup d'officiers pour l'année prochaine... Enfin, le Bon Dieu arrangera les choses... Prions, travaillons et laissons-nous conduire... pensons aussi à la fameuse *perm'* qui s'avance à trop petits pas d'ailleurs.

*5 octobre.*

Non loin de Béthléem, une plaine désolée... Ici et là une pauvre cahute où se pressent quelques bergers... Il fait très froid... Dans la nuit éclate une lumière étrange, surnaturelle... Les dormeurs sursautent, effarés... Un Ange est devant eux... Jésus, je m'arrête et je médite.

Ce sont ces pauvres gens, ces rustres ignorés, que vous prévenez les premiers de votre naissance. Et

c'est toujours pour la même et sublime raison... Vous les aimez, ces pauvres gens... Point d'or en poche, point de beaux raisonnements en tête, ce sont des ignorants, des simples... Ils ont bon cœur et bonne volonté. Cela suffit... Pauvreté ! Simplicité ! Oh ! les merveilleuses vertus !

— Nos fameuses demandes vont être soumises au Général. D'ici le 15 novembre que fera-t-on de nous? L'échelon? Je ne le crois pas ; car on nous a affectés à la deuxième pièce comme servants, ce qui nous vaut quelques corvées, telles, par exemple, que le creusement d'un abri-refuge... Quelques loisirs aussi; j'en profite pour vous mettre au courant d'un ennui, est-ce même un ennui? Vous savez que Charles et moi, nous habitons dans une cagna abandonnée de la Xe batterie. Nous y sommes royalement! Tranquillité pour travailler, Loïs, Benjamin et moi ; conversation intéressante, joyeuse... dispute parfois, bien élevée toujours, amicale... Mais certains *logis* nous jalousent... Est-ce pour notre qualité, bien minuscule et aléatoire d'ailleurs, de *candidats élèves aspirants?* Ils prétendent, m'a dit un infirmier, que nous voulons nous « *embusquer* » et nous éloigner de la batterie... Nous n'en montrons qu'une plus grande bonne volonté... et puis, il 'y a pas de place aux autres pièces.

*6 octobre.*

Autour de la naissance de Jésus. — Jésus nous montre qu'Il aime les pauvres puisque c'est à eux qu'Il s'adresse d'abord, mais cela ne lui suffit pas,

Il veut nous donner une leçon plus directe encore, en se faisant pauvre lui-même. A quel signe les bergers reconnaîtront l'Enfant divin? J'écoute la réponse de Gabriel, et je suis ravi : « Il est enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Aussi, Maître, une de mes grandes joies c'est de rêver que mes sœurs bien aimées et moi nous serons pauvres comme Vous, pauvres des richesses du monde... riches des biens de l'au-delà. Oh ! pouvoir se dire : « *Je n'ai rien* », les vêtements que je porte, je ne les possède même pas ; ma cornette, mon froc ne m'appartiennent pas, ils sont à notre Communauté de pauvres!... Cette pensée-là me fait tressaillir d'une joie religieuse telle que j'abandonnerai sans regret... plus tard... le sabre et la tunique du lieutenant...

Entre les choses que saint Dominique recommanda à ses enfants, la pauvreté fut une des principales : il n'avait ni chambre, ni lit ; il n'était vêtu que des plus méchants habits, et encore, faits de la plus grossière étoffe ; il défendit la pompe dans les édifices ; il retrancha la soie dans les ornements d'église, et, hors les calices, ne voulut aucune argenterie.....

— L'automne se fait sentir. Le ciel tout lumineux de clarté profonde s'est éteint mélancoliquement dans des tons de grisaille,... et la pluie des feuilles mortes a commencé, lente, interminable...; de temps en temps il *pleuviote* tristement, et cela sent le deuil des choses. Hier, une averse de grêle s'est abattue brutalement, elle semblait nous dire dans le tapotement sec de ses grêlons : « Finis, les beaux jours vibrants de soleil et de chaleur ! Finis,

les aurores roses et les crépuscules dorés !... Finies toutes ces splendeurs ! Finies ! »... et ce matin l'herbe des clairières était saupoudrée de gelée blanche...

Mais bast ! je ne m'arrêterai pas au regret de la lumière et de la tiédeur des beaux jours disparus ! Pourvu que ma permission vienne bien vite... et pourvu, qu'en attendant, le si doux Jésus descende en moi tous les matins... et que tous les soirs m'arrive de vous la quotidienne causerie.

Rien de nouveau. Tout va bien. Que de choses j'aurais à vous dire... Mais le terrible ravitaillement !

*7 octobre.*

Deux mots bien vite, mes tant aimés ; aujourd'hui j'ai été envoyé à un observatoire, à deux kilomètres des premières lignes... porter le repas d'un *logis*... Le ravitaillement va passer dans quelques minutes, je vous envoie mon bonsoir très affectueux et je vous promets pour demain lettre double !

Pas de chance dans cette corvée ! il pleuvinait doucement, tristement, et je pataugeais lamentablement... Mais au retour, quel réconfort ! pendant mon absence mes deux aimables compagnons avaient construit une cheminée, une vraie cheminée ! dans notre cagna. Qu'il fait bon tout près du feu de bois pétillant de gaies étincelles... et sur lequel mijote un civet. Un pacifique et bourgeois civet confectionné avec les cuisses d'un lièvre envoyé à Charles par son père... Il fait surtout bon dans tes chaussettes ma Jeannette ; oui, tu peux dire que ce soir tu as réchauffé les pieds de ton petit soldat au retour de sa course dans l'herbe mouillée.

*8 octobre.*

— « Au même instant s'unit à l'Ange une grande troupe de l'armée céleste, disant : *Gloire à Dieu !* » Oh ! comme je m'unis aux Anges et comme, moi aussi, je crie de toutes mes forces : « Gloire à Dieu !... Que la grande brise, qui pleure dans les chênes, Vous bénisse, ô mon Seigneur ! Que le ciel, avec ses nuages torturés par le vent, Vous glorifie !... Que le hurlement de nos canons et l'éclatement de nos obus Vous grondent leur chant brutal, ô Dieu des armées !... Et, là-bas, que l'immensité de la mer, que je voudrais tant revoir, Vous bénisse et vous chante dans sa paix majestueuse ! que les brèves ondulations de nos landes et que la houle de nos grands arbres Vous disent aussi leur *gloria !...*

Mais à l'hymne sans fin qui « s'élève des extrémités de la terre » s'ajoute un chant plus puissant encore et qui réjouit plus splendidement le cœur de Dieu... c'est la voix de toutes nos actions offertes en esprit de Foi, les sacrifices douloureux, les souffrances matérielles, et même tous nos pauvres petits mérites... et ces mille riens qui composent notre journée !... Que tout mon être Vous glorifie, ô mon Dieu ! que mes os Vous chantent ! que mon esprit et ma volonté Vous adorent ! que mon cœur, surtout, sache Vous dire : « Jésus, mon tout ! Jésus, mon ami !... Je Vous aime... je Vous aime, mon Jésus !... pourrais-je Vous aimer plus encore? »....

— Une chemise, deux chemises, trois chemises... trois tricots, deux chandails, deux cache-nez, six mouchoirs, deux bourgerons, une paire de gants,

une paire de chaussons... Voilà le contenu de mon armoire volante ! Je pourrais monter un rayon de bonneterie ! et vous voudriez m'envoyer encore d'autres articles !... Mais c'est moi qui bientôt vous retournerai quelques-unes de mes nippes personnelles... Pourtant, Jeanne, ne crains pas de m'envoyer une autre paire de chaussettes, de ces bonnes chaussettes tricotées par toi... Il fait si bon là-dedans... elles m'assurent, toutes les nuits, une délicieuse tiédeur

*9 octobre.*

...Et les Anges chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté... » Oui, Seigneur, donnez-nous à tous votre paix... « *Mon fils, j'ai dit : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, non comme le monde la donne... Votre paix sera dans une grande patience... Ne désirez rien, ne recherchez rien hors de moi...* » Ce passage de l'Imitation me revient à l'esprit et au cœur... Je m'abandonne, vous le savez, *en tout* à votre volonté, car je la veux votre paix, mon Maître... Je désire le succès dans mon examen, je désire ma permission... Oui, Seigneur, mais à la condition que ce soit votre volonté de m'accorder ces grâces... Aussi je ne m'inquiète pas, et j'attends votre heure...

— Mes tant aimés, imaginez-vous que vous avez débarqué ce matin à la petite gare de Breuil-sur-Vesle, qu'un camion automobile vous a amenés « tous » à l'échelon et que, cette après-midi, vous

êtes montés à la position pour me faire une petite visite. Dans le bois de Gernicourt, vous avez demandé le « 110 *lourde* » ; on vous a posé la question traditionnelle « quels canons? » Sur votre réponse « 155 », le poilu vous a donné des indications plus ou moins précises... Enfin, vous avez demandé l'*infirmerie*, et, mon brave ami Louis s'est chargé de vous conduire à notre cagna. Vous avez pris, à gauche, le sentier boueux et glissant ; à droite, vous voyez des arbres déchiquetés par d'anciens bombardements, des monceaux de sacs à terre éventrés, des cagnas effondrées... « Prenez le premier boyau à droite ». Louis se retire discrètement,... Charles coupe du bois un peu plus loin... La réunion va être tout à fait intime... Dans les feuillages, vous apercevez une jolie fumée toute bleue qui s'élève gaîment, signalant notre « *chez nous* »... puis le boyau descend brusquement, et, tout au fond, une petite porte... J'entends des pas, je quitte mon travail, et... c'est vous !...

Entrez, mes aimés, entrez bien vite, notre abri n'est pas grand, mais il y aura de la place pour tous et les grandes ailes des blanches cornettes ne seront pas froissées... Avant que vous n'ayez eu le temps de jeter un regard sur cette habitation souterraine, si étrange, je vous ai montré une étagère où repose ma petite boîte en bois blanc, qui contient tous mes trésors : dans un coin, mes chères lettres, numérotées avec soin, et, pieusement rangés, mes livres de prières et de réconfort... Alors, je prends la lettre n° 67... Oh ! la jolie photo de « *notre Sacré-Cœur de là-bas !* » Comme vous savez bien ce qui

plaît à votre soldat ! Vos lettres, illustrées si délicatement, m'ont fait un plaisir immense !...

A présent, asseyez-vous !...

Mais on tire !... Je vous embrasse à la hâte ; finie la bienheureuse vision !...

*10 octobre.*

*Autour du délicieux mystère de la Nativité que j'ai grand plaisir à méditer.* — Pendant leurs longues nuits de travail et de rêverie, les Mages ont aperçu l'Etoile miraculeuse... Ils se sont rappelés la prophétie de Balaam et ils se sont promis d'aller adorer le Dieu nouveau-né. Le voyage est pénible, oui, mais le Seigneur les convie à l'honneur d'être parmi les premiers qui L'adoreront, ils n'hésitent pas... ils se hâtent...

Ah ! je comprends leur précipitation joyeuse ; je suis si heureux, moi, d'aller vous retrouver chaque matin, Jésus, dans votre petite chapelle, que ma joie me rend plus léger, plus rapide ! Que sera-ce, ô mon Jésus, lorsque je n'irai plus à la messe comme fidèle ou comme servant, mais comme sacrificateur ! Que sera-ce, lorsque, sur ma parole, vous naîtrez entre mes mains tremblantes d'émoi ! Que sera-ce quand j'apporterai aux aimés l'Hostie palpitante de vie !

— Vous avez dû être un peu interloqués de me voir hier disparaître subitement d'au milieu de vous... C'est que « *Titine... Titine la gueularde* (*!*) » me réclamait, et tout de suite encore !... Alors, quand Titine appelle... Les yeux de papa sourient, maman

s'approche surprise et regarde la bonne Lily qui se trouble dans sa lecture... Riette laisse échapper un « Eh bien? » sonore... Ja a presque envie de se signer !!!... Titine la g...?!... Mais c'est tout simplement l'aimable nom... de... notre pièce. Croyez bien que ce n'est pas moi qui l'ai baptisée de la sorte... Et donc, mes aimés, au moment où je vous exprimais ma joie de vous voir réunis dans notre logis sous terre, j'entendais des pas précipités dans le boyau, et une voix haletante : « Venez vite..., on tire ! » Je jetais ma lettre à Loïs, lui demandant de la mettre sous enveloppe, d'en écrire l'adresse et de vous l'envoyer... et je me précipitais avec Charles hors de la cagna. A la pièce tout le monde s'active, mais quelle activité ordonnée, réfléchie ! On distribue de l'ouate, je me bouche copieusement les oreilles... Dame ! c'est la première fois que je vais entendre Titine... chanter d'aussi près. Les civières à obus sont prêtes, les sachets antilueurs sont en place, et déjà les fusées sont vissées... On attend l'ordre de tirer... on attend cinq minutes..., dix minutes...; le logis, sa lampe électrique à la main, repasse les données du tir, la pièce est parée, le pointeur fait éteindre le point de repère qui brille là-bas comme une fusée éclairante : « Probable qu'on ne tirera pas ce soir, dit le logis,... laissez tout prêt, et... allez vous coucher... »

Et quand je suis rentré, Loïs avait déjà fermé ma lettre... Mais je sais que vous ne vous découragerez pas et que demain j'entendrai vos pas assourdis dans le boyau...

*11 octobre.*

*Nativité... toujours.* — « Les Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem disant : « Où est le Roi des Juifs qui est né? » Aujourd'hui, mon Jésus, les Mages me donnent une leçon de foi et de confiance... Ils ne savent pas où est l'Enfant-Dieu... peu leur importe : Dieu les conduira, et ils partent enthousiastes, en vrais marcheurs à l'Etoile... »

Oh ! Maître, combien y a-t-il d'âmes qui croient en un Dieu vague, imprécis, mais qui ne savent pas où le trouver?... Comme je les plains et comme j'adresse pour elles à Dieu ma prière ardente, fraternelle, sacerdotale. Une des âmes que j'aime le plus au monde a été torturée par la douloureuse recherche... Je ne pouvais encore souffrir pour elle... Mais la petite Etoile veillait... prête à servir de guide... et c'est à la crèche, à Bethléem qu'elle conduisit l'âme angoissée.....

— ..... Vous voilà donc tous assis dans ma cagna et je vais, je l'espère, pouvoir vous en faire les honneurs. Face à l'entrée, joyeusement éclairées par un rayon de soleil, sont campées côte à côte deux petites tables que nous avons nous-mêmes fabriquées et qui sont, pendant le jour, recouvertes d'une de nos couvertures. Là-dessus, pêle-mêle, des livres, des pipes, une bougie fièrement grimpée sur une fusée boche et surmontée d'un abat-jour que Charles a très habilement façonné avec le beau papier vert d'un de vos envois... Tout près, une tablette où s'allonge le reste de notre petite bibliothèque et, au milieu, deux superbes vases gravés dans des douilles de 75

sur les dessins de Loïs et qu'il destine plus tard à la Chapelle de la rue de Sèvres. Au-dessus, et contre la muraille, se développe gracieusement une branche de *bonnet carré* aux petites grappes roses, et plus haut encore, à un clou spécial, ma valise, ma superbe valise, qui pose là en étalant son chic sans modestie.

Un peu plus loin, sur la droite, nouvelle étagère : appareil photographique, jumelle, lampes électriques ; tout cela surmonté de ma magnifique carte Taride, qui donne à notre cagna un petit genre *officier*... Mais, attendez un peu !... Je me dirige vers un petit foyer placé tout près de la porte : quelques brindilles jetées sur les cendres encore chaudes, un bon coup de soufflet... buccal, et en quelques instants pétille un beau feu de bois, qui éparpille, en s'amusant, des étincelles et jette des bouffées de chaleur qui sentent le bon « *chez soi* » !...

On se trouve si bien le soir, lorsqu'on rabat la toile de tente, que l'on éteint la bougie et que l'on voit le feu qui meurt tout doucement dans un amas de cendres...; on s'étend sur les lits en treillage de fil de fer qu'on trouve très moelleux, on s'enfonce dans son sac de couchage, on se roule dans ses couvertures, on s'enveloppe les jambes dans le manteau qui sert de couvre-pieds... « Souvenez-vous, ô très pieuse... Bonsoir, mes aimés. »

*12 octobre.*

... Il est 7 heures du soir... Il fait nuit... La toile de tente est rabattue, la bougie allumée, la braise du foyer ardente... Venez prendre vos places dans

notre abri, car vous avez chacun votre place, et lorsque je m'assieds sur une caisse, sur un lit, je me dis tout bas : « C'est la place de... » et je suis content. Asseyez-vous donc, et causons... J'ai du nouveau à vous dire. Le brigadier fourrier part lundi en permission... et les « *huiles* » s'inquiétaient de lui trouver un remplaçant. Avant-hier, on m'appelle au bureau ; le Capitaine, les deux Lieutenants sont là... Le Capitaine : « Eh bien, c'est vous qui allez remplacer D... Oh ! ce sera très simple. » — « Mon Capitaine, j'y mettrai toute ma bonne volonté .» — « Alors ! vous vous en tirerez fort bien... »

Me voilà donc bombardé *brigadier fourrier*, ajoutons par modestie *fonctionnaire* ou faisant fonction ! « Oui, mais... et ton examen? » me dites-vous. Ne vous inquiétez pas, c'est le Bon Dieu qui m'a mis là... j'y suis bien...; c'est un poste *honorable*... je suis tout le temps avec les officiers, je suis sûr de ne pas aller à l'échelon, et puis je trouverai bien le moyen de travailler un peu... Donc, soyez tranquilles... De plus, j'ai fait de la bonne besogne au bureau : Charles et moi sommes à présent classés, comme permissionnaires, à la vraie place qui nous revient en pleine justice... ce qui nous avance considérablement...; dans un mois et demi au plus tard, en route ! et si nous allons au repos (ce dont on parle sérieusement), qui sait? nous partirons peut-être à la fin du mois !!!

*13 octobre.*

... Et l'Etoile veillait et ne se lassait point... Et pourtant lorsque les Mages s'approchèrent de Jéru-

salem, le petit point de lumière et d'espoir s'éteignit,... la nuit se fit autour d'eux, immense, glacée, décourageante... Dieu éprouvait ses serviteurs..., mais ceux-ci, avec la belle confiance des âmes droites, allèrent *toujours de l'avant* jusqu'à la Ville des Prophètes.....

Jésus ! ayez pitié des âmes qui souffrent tant, parce qu'après avoir senti votre présence, là, tout près d'elles, au moment où elles allaient se jeter à genoux, et dire : « *Je crois !...* » elles voient tout à coup la lumière s'éteindre... Oh ! le vide glacé... affreux... Maître, ayez pitié de ces pauvres âmes qui se sentent mourir à la joie, à la clarté, à la vie !... Je me jette à vos pieds et je vous crie : « Oh Jésus vous avez souffert pour elles ! C'est assez, Jésus !... Ayez pitié !... »

— *Age quod agis !* Par quelle intuition me conseilles-tu, cher papa, d'appliquer en tout cette maxime? C'est vrai ! depuis quelque temps je me laisse absorber à l'excès par mon examen : distractions, oublis s'en suivent... si bien qu'hier mes deux compagnons m'ont dit à leur tour : « Mais, ami, *age quod agis !* »... Confusion..., saines et saintes résolutions... Dès aujourd'hui je m'attelle à cette maxime, je serai encore plus ardent dans ma conversion. Priez pour votre petit...

*14 octobre. Age quod agis...*

Dimanche !... triste dimanche aujourd'hui, pas de messe !... Que la volonté de Dieu soit faite ! mais qu'Il se presse bien vite de nous donner, de nouveau,

secours et joie dans la communion de chaque matin !

Que je vous initie à l'une de nos plus sottes et répugnantes misères... Ma nuit dernière a été très mouvementée, tourmentée !... des... démangeaisons suspectes, insupportables !... Les hideux *totos !!...* Ce matin je me suis réveillé de méchante humeur et j'ai juré de me venger sans pitié. J'ai mis le Capitaine au courant et lui ai demandé l'autorisation de descendre à l'échelon pour... prendre un bain libérateur... La permission m'est bien vite accordée, car le bon Capitaine est aux abois... Faut-il l'appeler par son nom?... la gale, la sournoise et ignoble gale creuse ses galeries agressives en plein dans notre batterie ! La 4ᵉ pièce a été envoyée à l'échelon pour subir un traitement !!!... Mais ne craignez point ! les vulgaires et moins tenaces *totos* sont seuls en cause...

Donc je suis parti vers 7 heures 30 pour l'échelon : (j'entrerai dans les détails précis), deux musettes, l'une bourrée de linge et d'un change propres, la deuxième... pour recevoir les autres.

A Ventelay, pas de douches, ni de bains, l'appareil en réparation... Vais-je donc rester impuissant?... Non ! et, saisi d'une colère atroce, je cours vers un petit ruisseau qui serpente, gracieux, dans le vallon, et là... j'ai opéré ! Si j'ai eu froid un tantinet... « ils » ont eu froid aussi, et j'ai gagné la bataille ! Quelle chasse ardente, impitoyable !... une trentaine d'ennemis au moins, dûment écrabouillés, ont jonché le terrain, ou plutôt s'en sont allés piteux suivant le fil de l'eau... Ah ! *bene egi quod agebam !*

*15 octobre.*

Me voici tout seul, dans mon petit bureau, et j'en profite pour évoquer votre chère présence... C'est maintenant ma seule heure vraiment douce, puisque je n'ai plus ma grande joie eucharistique de chaque matin.

*16 et 17 octobre.*

*Mon oraison.* — Avoir confiance en Vous, mon Jésus ! donner son effort total et ne pas craindre !

C'est une leçon qu'aujourd'hui encore les Mages m'enseignent, et, nouvelle coïncidence qui me charme, papa, dans sa lettre, me donne la même !...

Tout manquait subitement aux Mages, avec l'Etoile ; la Ville des Prophètes s'étonnait elle-même et ne comprenait pas... Ils marchent quand même. La belle leçon de confiance ! La récompense d'ailleurs ne se fait pas longtemps attendre : là-haut, l'Etoile reparaît souriante, affectueuse.

Et nous, Jésus, pourquoi craindrions-nous?... Nous avons parfois des heures bien sombres... Vous vous souvenez, Maître, l'échelon ! L'échelon pour moi si dur que de temps en temps encore, à son souvenir seul, mon cœur a froid... Ah ! j'ai souffert !... mais l'Etoile a brillé de nouveau...

*19 octobre.*

Je viens de me lever, il est 4 heures 30... Dehors la nuit est claire...; là-bas, le tac-tac d'une mitrailleuse, le roulement sourd d'un ravitaillement,

l'aboiement d'un canon que les échos se répètent étrangement. C'est tout. Je suis seul !

Combien j'aime cette heure, ô mon Jésus ! cette heure où je suis tout à Vous et à ce cher groupe de là-bas... J'ai allumé la lampe du bureau, je me suis enfermé, j'ai pris entre mes mains l'image de *votre* Sacré-Cœur... Je l'ai contemplée longtemps... Je me suis agenouillé... La gravure dont cette image est la réduction, papa et moi nous l'avons choisie ensemble, nous l'avons aimée ensemble avant de nous quitter (je partais pour le front !), nos petites Sœurs l'ont eue entre les mains, elles l'ont regardée longtemps aussi dans une rêveuse méditation... et maintenant elle est là-bas, dans la si chère maison, à la place d'honneur.

Aussi je l'aime cette image. Mais, Jésus, c'est Vous surtout que j'aime en elle ! Votre regard est un regard de « l'au-delà », il est si profond et si « *plein* », il me fixe avec une tranquillité si divine que je m'écrie : « Voilà mon Seigneur ! » Mais derrière la divinité que j'adore sans épouvante tant elle rayonne paisiblement, je reconnais le regard plein de douceur de mon Jésus, son geste, son Cœur... et alors je pousse un cri, celui de Marie-Madeleine : « Maître ! »

Oui, mes très chers, j'aurais été bien heureux d'assister hier à la bénédiction du cher tableau..., et comme j'aurais été plus heureux encore de le pouvoir bénir moi-même, si, plus vieux de quelques années, je portais la robe blanche !... Enfin ! patience, courage et prière !

Aujourd'hui, ma chère petite maman et mes deux

« grandes » sont à Biville... Mon cœur les accompagne... Que le Bienheureux Thomas les protège !... nous protège tous...

— Roucy. Tableau de guerre. La route principale qui zigzague à travers le village a été camouflée minutieusement et les Boches ont beau écarquiller les yeux dans leurs lunettes, ils ne voient que le gris des filets. Rangées de maisonnettes toutes vieilles, avec deux pieds de vigne desséchée qui se croisent au-dessus de la porte...; petits jardinets avec quelques fleurettes capricieuses qui mettent un peu de fraîcheur, de jeunesse dans le cadre vieillot... Un peu plus loin, des maisons neuves, badigeonnées de peinture jaune clair ; en grosses lettres aux couleurs criardes rangées en bataille sur les façades : *Débit-Restaurant*. Ça, c'est la note moderne, mais les obus se moquent de l'art moderne aussi bien que des vieilles choses... Les murailles flamboyantes de peinture neuve, comme les pauvres murs de terre glaise sont égratignés, éraflés, troués par les éclats. Les poutrelles en fer, comme les vieilles poutres grossièrement taillées et piquetées de trous de vers sont déchiquetées et rompues... Les toitures en tuiles moussues et les légères couvertures en ardoises sont disloquées et s'effondrent petit à petit... Plus de respect pour ces abris du pauvre bonheur humain, mais la lutte brutale, stupide, aveugle...

Sur la route, c'est un grouillement prodigieux de tuniques bleues, vertes, grises, jaunes... vieux cantonniers crottés qui passent et repassent leur balai d'un geste lassé, indifférent ; des plantons à cheval qui trottinent, un gros sac ballant sur le côté ; grands

Marocains déhanchés, souffreteux, « *crétis* » par le froid. Il y a des vieux, des jeunes... des tristes, des gais... des hommes à la fière allure, des êtres déchus... Toute l'humanité est représentée dans cette cohue... Mais voilà une femme en sabots qui traverse la rue, puis une autre...; elles vont vers une petite *fruiterie* où l'on vend surtout... café, vin, cartes postales...

Au milieu de cette bourgade figée dans l'horreur de ses ruines, j'aperçois quelques intérieurs proprets...: encore des indéracinables ! et ma pensée me ramène à l'arrière, dans les petits villages intacts, puis, plus loin encore... plus loin toujours... vers nos paisibles villages normands... moins actifs moins bruyants qu'autrefois... mais tous debout...

— Surtout ne vous inquiétez pas ! les Boches semblent dédaigner notre position... Pas un obus pour nous ! Je n'ose m'en plaindre, car je serais reçu par vous de belle façon !... et pourtant...

Merci de ta lettre si gaie, ma bonne Grande comme tu m'as amusé !... j'en ris encore de bon cœur, tout seul, dans mon bureau...

*20 octobre.*

Continuons notre promenade à Roucy.

... Un peu partout des écriteaux bizarres : « *Dépôt de morceaux de pain. — Caves refuges. — Abri en cas de bombardement seulement. — Au sortir du village, méfiez-vous, cachez-vous. Longez les murs.* »

A gauche un petit chemin qui conduit à la vieille église : à l'extérieur, massive...; à l'intérieur, pis en-

core, laide ; affreux badigeons tout neufs, quel goût ! On peut pardonner au style balourd patiné par le temps, mais ces peinturlurages déshonorent la pierre ! Pas de statues, mais des découpures en carton, plaquées impitoyablement contre le mur.

Lorsque j'y suis entré, c'était dimanche dernier, un prêtre-soldat chantait les vêpres au milieu de l'église à peu près vide...; quelques poilus affalés sur les bancs, la capote baillant comme eux, un vieux bonhomme hurlant les répons, deux ou trois religieuses très recueillies qui jetaient un peu de *divin* dans le prosaïsme de l'ensemble... J'ai prié.. J'ai rêvé...

Je sors de l'église et je me mêle de nouveau à la cohue du dehors... Tiens ! en plein au milieu de la route, un abreuvoir qui donne du cachet à ce petit coin banal : une immense vasque de pierre, une colonne bien taillée d'où l'eau ruisselle... Puis la longue file de toîts effondrés et de murs croûlants reprend, lamentable... A une fenêtre branlante pend une cage... mais elle est vide, la vie s'est envolée de ce milieu de misères...

Tout près, dans une maison épargnée, éclate une fanfare joyeuse... C'est l'*Orphéon du X* qui fait répétition, et cet air emballé sonne étrangement parmi ces ruines... Je m'éloigne... Le Château m'apparaît alors dans toute sa puissance intacte ou presque : quelques trous dans la toiture, des vitraux brisés, c'est tout..., il étale ,tranquille, sa fierté au grand soleil...

Ce petit voyage à l'échelon m'a rappelé bien d'autres souvenirs, et, en particulier, ces fameuses cor-

vées de nuit, sous bois, où l'on ne voit même pas le conducteur qui est devant soi, où l'on marche penché sur l'encolure de son cheval, pour éviter le coup de fouet des branches... On se baisse pour tâter les traits, car si le cheval s'empature, il se blesse ou tombe, attention !... « Attention, le bleu ! un trou d'obus à droite ! Tiens bien tes chevaux ! »

... Mais je suis obligé de vous quitter, tant aimés, le travail m'appelle... et je m'en réjouis, comme vous le ferez vous-mêmes, car cette besogne pressante ne donne pas au *cafard* le temps de faire son œuvre sournoise et... dévastatrice pour les courages. Si j'avais trop de temps libre, voyez-vous, la *position* deviendrait pour moi un autre *échelon moral*, et le mien, mon moral, descendrait au lieu de monter ainsi que tout échelon y oblige... Plaisanterie alambiquée bien digne, n'est-ce pas, d'un... de la lourde !

*21 octobre.*

Un nouvel aumônier est arrivé, j'ai pu communier ce matin parce que c'est dimanche, mais jusqu'au retour du Brigadier de tir, je serai sevré de ma chère communion...

Ravitaillement !!!

*22 octobre.*

Hier, je commençais à vous écrire, lorsque j'entends un roulement gras, humide... le Ravitaillement !... et j'ai, car je suis vaguemestre à mes heures, et j'ai ma levée à faire... Vite, ma lampe électrique !... Je sors précipitamment dans le noir en claquant la porte du bureau... Je cours, et le jet

de ma lampe saute sur les hautes herbes et fait danser les taillis... « Ravitaillement? » — « Oui ! dépêche-toi ! » Sans m'arrêter, je cours aux pièces pour faire la levée des lettres... Flic, flac ! Flic, flac, Floc ! Mon enjambée a été trop courte et j'enfonce dans une mare boueuse. Bast ! Qu'importe ! J'ouvre la petite boîte, je plonge une main fébrile et je retire le paquet pêle-mêle... Je confie le courrier au brigadier de l'auto qui me donne les journaux de la position... Je vole au bureau ; à la lueur d'une bougie tout ébouriffée par mon souffle haletant, je compte mes journaux, puis... à grandes enjambées, je rejoins le ravitaillement qu'on est en train de décharger. Je dois vérifier mes quantités de denrées diverses : pain, vin, gnole, café, sucre, légumes... Ce soir, il m'arrive aussi quatre balles de paille... Les conducteurs pestent parce qu'on les retient trop longtemps, et... la paille est culbutée dans le fossé ! La voiture *décolle* avec peine, ses roues s'engluant dans la boue épaisse. Pendant qu'elle s'enfonce dans la nuit profonde, avec son bruit gras, humide, le cuisinier et moi nous transportons les vivres dans la cuisine ; on range tout « *à la va-vite* », et je retourne au bureau pour trier mes journaux, car j'ai quatorze abonnés... et ils veulent être régulièrement servis, ces Messieurs. Je me rends d'abord à la *cagna des « Huiles »*, j'y laisse une partie de mes feuilles, le reste est porté chez les téléphonistes, c'est le *Dépôt central de la Presse !*

A demain, si je le puis, la fin de mes aventures, de mes mésaventures plutôt...

*23 octobre.*

...Et je cours encore dans la nuit... Les téléphonistes me demandent un service : porter un appareil dans la chambre de l'adjudant et le brancher ; c'est sur mon chemin, cela leur fait plaisir, je consens... Ma lampe électrique sous le menton, je marche, prudemment cette fois, serrant bien fort le précieux appareil dans mes bras... J'arrive chez l'adjudant, je me mets en quête des deux fils. Tout près de la table il y en a deux justement qui montent descendent, s'embrouillent. Je laisse ma lampe et dans l'obscurité je cherche les extrémités... je me pique à un fil, ça y est. Je démêle soigneusement..., je branche. Je tourne la dynamo..., résistance formidable ! J'écoute... Rien... Nouvelle tentative... Rien.

Je commence à perdre courage, puis, je suis pris d'un sursaut d'impatience... Je débranche et je fouille tous les coins et recoins avec ma lampe .. A la tête du lit, deux fils ! Essayons ! Je fais les contacts à tâtons... avec quelle peine ! Je serre les boutons molletés qui s'enfoncent dans mes doigts. Allons-y ! Un coup de dynamo ! J'entends la friture... un déclic ! puis tout d'un coup : Allô ! Allô ! Vous m'entendez bien? — Très bien !... Je me sauve joyeusement vers notre cagna... mais en passant je me butte dans les fameuses balles de paille !!! Il va falloir les rentrer !.... Les porter où?... L'Adjudant, rencontré, m'indique la tente du coiffeur... J'y retrouve le cuisinier, qui refuse de m'aider, lui, très gentil d'habitude. « La paille est à la 3e pièce, c'est à elle de la porter ! » Je veux aller à la 3e, mais

je m'égare dans les boyaux... Que me répondrait-on d'ailleurs? Les hommes sont peut-être déjà couchés... Je fais donc demi-tour et reviens à notre abri... Mes deux amis ne peuvent m'aider, Charles est couché, Louis, en sabots pour venir nous voir, les perdrait dans la boue gluante. Que devenir?... Nous faisons notre prière... Une inspiration me viendra peut-être....

L'Adjudant a dit : sous la tente du coiffeur ! C'est précis,... c'est la tente du coiffeur ! Me voici de nouveau dans la nuit ; une résolution se forme en moi... Et bien ! je les porterai seul ! En aurai-je la force? Bah ! le bon Dieu me la donnera !

C'est la première fois que je vais porter seul une balle de paille ! et il me faudra faire quatre fois le voyage... Un signe de croix, comme les anciens lutteurs... Allons ! Hop ! La voilà sur mes épaules, la première balle. Je fais quelques pas, mais le fardeau s'équilibre mal. La balle hésite, bascule et s'écroule dans une élasticité mate ! Je l'empoigne de nouveau... Une ! deusse ! et maintenant droit au but ! Je prends le milieu du chemin, je ne vois plus les flaques d'eau, je n'essaie plus de les éviter... j'enfonce lamentablement !

Trois fois j'ai fait le rude trajet dans cette nuit noire... et les balles me semblaient légères... J'allais charger la quatrième quand j'aperçus Louis qui courait vers moi...; il avait deviné que j'irais jusqu'au bout...

Après cela, le lit, le lit bien gagné !... Mais ce n'est pas le petit lit de treillage que je me suis fabriqué dans la cagna... Ce n'est plus la petite cagna

aux parois rougies par la lueur du feu qui s'éteint. Je ne couche plus là... Depuis le vol de quelques livres, je passe la nuit au bureau : « *l'ouvrier en bois* » m'a fait un lit superbe, près du Capitaine : un cadre et des sacs tendus... Quel merveilleux sommeil ! Mais, comme le bureau est très étroit, je suis obligé de trimballer ma couchette matin et soir pour laisser place libre pendant le jour.

*24 octobre.*

Tout va bien ! Secteur archi-calme ! Beaucoup de travail, mais aucun ennui...

## CHAPITRE V

*25 octobre.*

Il est 4 heures 3o ; je me lève, je fais mon petit ménage... Communion spirituelle... et maintenant, à vous, mes tant aimés ! Que je vous dédommage un peu de ma brièveté !

Me voici à mon bureau, j'ouvre mon calendrier familial . 25 octobre ! la fête de maman ! Mon âme quitte la petite pièce où je vous écris... (pourquoi le corps ne la suit-il pas?)... Des champs, des coteaux, des bois... et des champs encore, tout cela engrisaillé par une petite pluie fine, comme le jour où je les traversais, après t'avoir quitté à Noisy-le-Sec, cher papa, pour venir au front... Aujourd'hui, dans mon rêve, la pluie ne me semble pas triste, la grisaille me paraît lumineuse... Vite à Paris chez Sœur Marie !... La chapelle silencieuse, mais toute vibrante d'ardeurs et d'adorations muettes...; devant moi la Vierge enveloppée d'une clarté de l'au-delà...; à ses pieds les grandes ailes blanches immobiles... J'adore le Maître tant aimé dans la pieuse maison..., puis je regarde..., je reconnais..., je m'approche... « Viens... nous allons porter à maman nos souhaits de bonne fête... » Et la cornette s'est inclinée dans un oui joyeux.

Vite encore... Dans l'autre chapelle même recueillement... Sœur Madeleine s'avance... Quelques mots tout bas et les deux cornettes s'inclinent dans un sourire muet... Les grandes ailes palpitent et m'entraînent dans leur vol... Les âmes vont vite...

Et nous entrons, tous les trois, les trois petits absents... et maman qui vient de s'éveiller, regarde, s'étonne... puis sourit en ouvrant tout grands les bras... Bonne fête, petite maman aimée !...

Nous nous agenouillons et prions de tout cœur.

.....................................................

Mais le beau rêve prend fin... Les cornettes ont leurs classes à préparer, et moi... Et bien, maman chérie, viens me reconduire au front !

.....................................................

5 heures 30, je quitte mon bureau, je plie ma lettre inachevée que je niche dans « ma plus *profonde* »... Mes doigts froissent une autre lettre... de chères pensées du 20 octobre... « *Satis suaviter equitat quem gratia Dei portat.* » Oh ! la jolie chose que me transcrit le cher papa, comme elle est suave à la méditation...

5 heures 35. Dépêchons-nous ! J'éteins la bougie et je fais un bout de toilette ; on commence à y voir plus clair.

5 heures 45. Je me rends chez les téléphonistes : « La section a-t-elle tiré cette nuit ? » Une voix enrouée me répond : « Non ». Je cours réveiller le cuisinier, je vais avec lui préparer ma distribution. Je compte les boîtes de sardines... Dix ! et nous sommes quarante ! Une boîte pour quatre... J'inscris

tout sur ma feuille qui se couvre de colonnes, de cases...

Je vide le baril de pinard dans une grande marmite... J'ouvre le sac à pain... Le demi-litre... l'entonnoir... Tout est prêt... D'une voix tarasconnienne je crie « Au pinard ! »... J'attends... il fait si chaud dans les couchettes... Tant pis pour le cabot ! » Le cabot, c'est moi ! Personne ne se lève... Pacifique je dis au cuisinier de m'appeler dès que mes premiers clients arriveront, et je retourne au bureau.

*26 octobre.*

Hier, vous m'avez laissé au bureau... Ce matin vous m'y retrouvez encore, il est 6 heures 15. Nous n'avons pas de calendrier, aussi, sur un petit *papillon*, j'inscris en gros chiffres le quantième du mois et j'épingle à mon casier ; puis, je mets à jour mon « contrôle d'hommes », enfin je reporte sur un cahier spécial les données *météorologiques* de la nuit (sondages, etc.). Mais j'entends une voix éraillée qui m'appelle... « On y va ! » C'est mon premier client qui arrive. Ma feuille de distribution sur la table graisseuse, mon crayon à côté... Je suis prêt... Un homme de chaque pièce et de chaque abri est là, tout bourlinguant avec ses bidons.

« 3e pièce ! 8 présents ! Quatre boules, quatre litres de vin, deux boîtes de sardines ! Servi ! » Et je mets une petite croix dans la case indiquée... Un brave homme d'artificier distribue le pinard ; quelquefois je lui donne un coup de main, et nous les avons violettes, nos mains...

Entre deux clients, je prends une bouchée de pain, je bois une gorgée de jus, et je déjeune ainsi petit à petit. A 8 heures, fermeture de la boutique, je rentre au bureau, je vérifie les contrôles, j'établis les situations de matériel, les tours de permission, ou bien l'itinéraire et l'horaire des trains que doit prendre chaque permissionnaire. Je reste aussi au bureau pour répondre aux appels téléphoniques...

A 10 heures 30, la soupe ! Toujours le même menu, heureusement varié par vos bonnes *surprises* et, ces jours derniers, grâce aussi aux envois cynégétiques du père de Charles (avant-hier nous avons mangé une cuisse d'écureuil — c'était délicieux ! — pris et rapporté par la chatte du chalet.) Le repas est vite enlevé, on babille, on rit... Je me détends carrément, sans trop d'exubérance, je l'espère, des fatigues de la matinée.

A 12 heures retour au bureau. Même travail que le matin. A 3 heures 15, par téléphone, je donne au P. C., nos comptes rendus de tir et à 4 heures j'envoie ces mêmes comptes rendus et la situation des munitions, relevés par écrit « au propre », et que je confie au planton. Lorsque nos pièces tirent, je dois faire un petit rapport au P. C.

A 4 heures 30, re-soupe ! puis je retourne au bureau, je vous écris et bientôt, trop tôt souvent, j'entends un roulement d'auto... Le ravitaillement !... et vous connaissez la suite.

*27 octobre.*

Aujourd'hui, voulez-vous visiter mon bureau?... Entrez, n'ayez crainte, je suis seul, les officiers sont

à la « popote », votre arrivée ne dérangera personne... Poussez la porte légère..., entrez donc... ne vous donnez pas la peine de la refermer, le « *Blunt* » s'en chargera, car nous avons un Blunt, non pas *à air comprimé*, c'est trop banal, mais formé par un ingénieux système de poids, où les lourdes fusées boches jouent le grand rôle. Prenez les escabeaux..., asseyez-vous comme vous pourrez, car l'espace libre est très restreint... Le plafond en outre est joliment bas et c'est même un des grands amusements de notre Capitaine qui est tout petit, d'y faire entrer le gigantesque Capitaine X..., l'obligeant à prendre la forme du Σ grec.

Une immense table éclairée par une large baie par où la lumière voudrait bien passer... mais les toiles huilées qui nous servent de vitres ne sont guère translucides... A gauche et au fond, des casiers où sont sagement rangés les bouquins les plus pratiques « pour bien occire les voisins d'en face » ; puis un classeur avec des inscriptions : *Commandant* — *Echelon* — *Divers*... Sur la table une large planchette de tir, une douille de 155 sur laquelle on perche la bougie, le soir..., encriers, plumes, rapporteur, réglettes, dans un artistique désordre... Puis, majestueux dans son silence obstiné, un « clakson » pour prévenir la batterie en cas d'invasion des gaz...; tout à côté une pile de photos prises par avions, prodigieusement intéressantes !... Sur les cloisons, couvrant toutes les places vides, des cartes, des plans...

Voilà où je passe mes journées depuis deux semaines... Ah ! j'oubliais de vous dire que je couche

de nouveau dans notre chère petite cagna. On a installé un poêle dans mon bureau..., plus de place pour mon lit... Un poêle? Oui ! inversement proportionnel en grandeur et en pouvoir calorifique aux dimensions dudit bureau, ou plutôt du P. C. de la 15, comme l'a fait noblement inscrire le Capitaine sur les toiles-vitraux de la porte : « Nous ne sommes pas des *ronds de cuir* que diable ! »

Grâce à ce fameux poêle, l'adjudant fait un feu d'enfer, qui vous apoplectise... Il faut ouvrir de temps en temps la porte... Quel feu ! Quel poêle !.. d'ailleurs on dit que cet adjudant est de Villedieu...

Une de mes agréables occupations, lorsque mes grands devoirs (!) sont remplis... est d'établir la liste des trains avec leurs horaires pour nos permissionnaires. Je fais ces recherches avec un vrai plaisir, il me semble que c'est déjà moi l'un des heureux partants... et c'est avec une réelle émotion que je suis du doigt le nom des stations qui de la gare Saint-Lazare se succèdent jusqu'au cher coin de France où vous m'attendez...

*28 octobre.*

Aujourd'hui dimanche, journée un peu grise, ô Marie, ma confiance ! et pourtant, ma communion de ce matin?... Je devrais être rayonnant de joie, de lumière, de force... C'est peut-être précisément parce que je me suis *fortifié* que Jésus veut m'éprouver par un douloureux désir de ma permission... J'offre donc ma journée pour remercier la Vierge sainte ! n'est-ce pas en ce jour, il y a six ans ! qu'elle

a fait connaître à ma bonne et chère Sœur Marie l'appel du Maître très doux. C'était au pied de l'autel, à Notre-Dame des Victoires, dans cette atmosphère de supplications et d'actions de grâce... Que la cornette te protège, petite Sœur...

*29 octobre.*

Secteur très calme, oui, alors... apparition sournoise du cafard... Plus de communion que le dimanche... mais des occupations, des préoccupations continuelles... plus une minute pour penser à vous... Et encore on parle de me garder au bureau... Ah ! vite la perm', et Bleau !... Je confie tout cela à notre grand Patron. J'attends avec une tranquillité... impatiente : à Lui de me débrouiller...

*30 octobre.*

C'est ce maudit ravitaillement qui a interrompu ma pauvre lettre d'hier soir. Le bureau où je l'attends d'habitude avait été envahi par les « *huiles* » et vous savez combien les huiles s'étendent et tiennent de place. Je m'étais donc modestement retiré dans ma cagna assez éloignée du lieu de ravitaillement... A chaque roulement de voiture, je sortais précipitamment... Au front, les nuits sont toutes remplies par le roulement sourd des roues et les grincements des essieux... Des milliers de voitures montent dans le demi-secret, sortant de l'ombre brusquement pour ravitailler les positions et les premières lignes... Aussi, dès que le bruit semblait

s'approcher, je me précipitais... mais je m'en retournais penaud.

Le bureau s'éteignit enfin... A mon tour! J'accours, j'allume ma bougie... je vous écris quelques mots... Un roulement plus rapproché... Cette fois ce n'était pas une illusion... Et je n'aurais pas un peu le cafard avec cette vie-là!... Heureusement, grand réconfort par tes bonnes paroles, cher papa, oui, vaillance est notre devise et aussi *Veritas*, « la Vérité vécue, c'est-à-dire la Foi active nous élevant au-dessus des petites besognes que le Devoir impose. »

*31 octobre.*

Eh bien, voici un petit brin de nouveau... on s'occupe un peu de nous... Celui que je remplaçais au bureau vient de rentrer, il a repris ses fonctions et moi... Mais commençons par le commencement. J'avais décidé d'aller trouver le Capitaine et de lui dire : « Mon stage au bureau est fini... Vous m'aviez parlé de m'apprendre le métier de chargeur, de pointeur. Je serais très heureux de le faire dès à présent et de reprendre activement mes mathématiques... » J'étais en route, lorsqu'un camarade m'interpelle : « Charles et toi! le Capitaine vous attend au P. C. » Nous nous précipitons palpitants... La porte du bureau se ferme devant nous... « Non. Le Capitaine vous verra demain. » Nous repartons déconfits, tourmentés du désir de savoir... Est-ce l'échelon? Charles me déclare virilement : « Tu sais, *ne nous en faisons pas*, même si c'est l'échelon... Dans une quinzaine, c'est la permission assurée, donc... » Et moi je dis tout bas à la Sainte Vierge :

Votre sainte Volonté, voilà ce que je veux... Si c'est l'échelon, et bien, ce sera l'échelon, monastiquement, joyeusement accepté cette fois... Et j'étais tranquille.

Le dîner s'est bien passé ; plaignez-nous, voici le menu : matelote de grondins et de rougets ! Compotes de pommes !... Vrai, l'ami Charles est un artiste. Après le repas, au moment où l'on retire la pipe des profondeurs de la poche bourlingante, où on la frappe d'un air dégagé sur le manche du couteau, X... arrive « Je suis nommé servant à la 3e pièce et le même sort vous attend. » Et moi, joyeux d'échapper à l'échelon, je murmurais : « Encore une fois, merci, douce Vierge ! Je reprends donc demain matin ma chère communion, la lecture tranquille de mes lettres, et aussi mes Math... »

Toujours, mes aimés, vous pouvez être tranquilles et, quand bien même les obus pleuvraient, vous devriez l'être encore... Le drapeau du Sacré-Cœur est là, à la place d'honneur dans notre cagna. Tenez, c'est extraordinaire, ou plutôt non, c'est tout naturel... Aux deux ou trois bombardements auxquels j'ai assisté j'étais dans le plus grand calme... Certains n'avaient guère faim... Moi, j'avais un appétit féroce. Oh ! n'admirez pas le pauvre que je suis : tout simplement j'ai confiance et surtout je m'abandonne...

Ça n'a d'ailleurs rien d'impressionnant : vous entendez d'abord un sifflotement lointain, aux premiers coups je le prenais pour le ronflement aigu d'un avion de chasse, puis le sifflement grandit subitement, devient criard, alors petit signe de croix bien

vite esquissé et je me couche par prudence... Craonne ! c'est l'éclatement... suivi d'un bourdonnement très doux... et tout se tait... *Sub umbra alarum tuarum*...

*1er novembre.*

*Omnes Sancti Dei, orate pro nobis ut digni efficiamur promissionibus Christi*...

Vous souvenez-vous, ô Marie, très douce Mère, qu'il y a trois ans, le 31 octobre, je m'agenouillais, seul, dans ma chambre, devant mon bureau, et je vous consacrais mes aimés, et je vous consacrais mon *pauvre moi* : mon esprit, mon cœur, mon corps, mon âme, ma volonté, toute ma vie, toute mon éternité... Cette consécration, je veux qu'elle ait un caractère d'action de grâce... Nous avons une telle charge de reconnaissance envers Vous... Est-ce une si grande charge? toute notre bonne volonté, voilà ce que vous nous demandez...

Encore du nouveau, du vrai nouveau : ce matin le Capitaine nous appelle Charles, un candidat aspirant et moi au bureau : « J'ai besoin de brigadiers... Vous êtes susceptibles tous les trois de faire mon affaire, mais je suis embarrassé pour savoir qui nommer le premier... Pendant quelques jours vous allez suivre de petits cours sur le 155... Je vous questionnerai. Celui qui me répondra le mieux, passera brigadier. » Donc *potassons* le 155... et laissons-nous conduire en tout par le Maître... En outre, je suis nommé servant à la 1re pièce... Justement, le logis de cette pièce, D..., logis tout jeune que je connais bien, nous nous tutoyons, arrive et nous

donne du travail : une cinquantaine de numéros de théorie à apprendre... Ça sent le Dépôt... Je ne serai donc jamais tranquille?... puis, je réfléchis. Non, je ne serai jamais tranquille : l'examen de brigadier..., Bleau... officier quelque temps, puis, oasis calme et béni... quelques mois près de vous !... puis le Noviciat... le grand travail de l'apostolat !... Puisque le bon Jésus me veut toujours actif, soit ! Allons-y joyeusement ! Travail ! et encore du travail !...

2 *novembre.*

Hier c'était la grande fête du Paradis et nous avons chanté la gloire de la Sainte Vierge, de nos Saints, ceux de nos deux grandes familles religieuses, ceux aussi de la lignée que nous closons et qui sont dans un repos débordant de lumière et de bonheur.

Aujourd'hui notre prière s'est élargie... Nous saluons les bienheureux, mais nous prions aussi pour ceux qui s'épurent au Purgatoire, en attendant le grand jour... Si nous pouvions avancer pour eux l'heure bienheureuse !... J'entends les milliers de supplications qui s'élèvent de tous les coins du monde... Je vois la petite *Hostie rédemptrice* qui se *multiplie*, qui se dresse toute palpitante de *Charité :* « Père ! Père ! pardonnez-leur... Je vous le dis avec toute ma soumission de Fils et mon autorité de Dieu... J'ai pleuré pour eux ; j'ai été déchiré pour eux... Mon martyre ne suffit-il pas? »

Et le Ciel s'ouvre ; et il s'épanche une grande pitié et un immense repos...

— Oui les jours passent à la fois lourds et ra-

pides ! Quant à Bleau, plusieurs points d'interrogation deviennent nécessaires, donc ???... Ce matin, après une heure d'instruction assez bizarre où le sous-lieutenant a voulu nous voir en tenue réglementaire, garde à vous, etc., etc., tout comme au Dépôt, un téléphoniste est venu, a causé avec nous, puis au cours de la conversation a jeté ces mots lugubres : « Vous n'êtes pas reçus à Bleau, seul le logis D... va y être admis. On vient de nous le téléphoner... » Je ne me dépars pas de ma tranquillité... Fiat !

*3 novembre.*

Je n'ai que le temps de vous embrasser... Les Boches reculent légèrement... Nous avançons notre position : tout très bien, secteur archicalme.

*4 novembre.*

Que de choses depuis avant-hier ! Le jour de la Toussaint (les Boches choisissent toujours de grandes fêtes pour nous offrir des distractions), 8 heures du soir : Louis, Charles et moi nous écrivons ; la toile de tente est rabattue, la bougie perchée sur sa fusée jette une lueur très douce ; quelques tisons noyés dans la cendre fument activement ; cela sent le « chez soi »... Tout à coup, de longs sifflements s'élèvent, mêlent leur gémissement aux stridences des obus français..., mais pas d'éclatement brusque et brisant ; on dirait que l'obus s'enfonce dans le sol et qu'il crève comme une vieille marmite dans un brisement étouffé... Nous écoutons... Louis nous dit, presque tout bas : « Les gaz ! » Chacun prend son masque, le suspend à son cou. Une petite

prière dans le fond du cœur..., et l'on se met gaîment à causer... Je sentais que la Vierge était là, j'étais très calme...; bientôt, des picotements dans le nez... puis, une odeur de papier brûlé.

Il est 8 heures 5... Nous bouchons hermétiquement la cheminée...; deux toiles de tente, soigneusement mouillées, sont tendues et clouées devant la porte... Mais le clakson n'a même pas sonné l'alerte et les masques ne nous ont pas servi...

A minuit je suis réveillé par le jet brutal d'une lampe électrique, j'ouvre des yeux clignotants, refermés aussitôt : « On tire ! » Nous allumons la bougie ; on se secoue, on se dépêche de son mieux... Nous voilà prêts... Nous nous glissons dehors par un coin de tente resté libre et nous filons trébuchant dans les boyaux. Je cours à la 1re pièce, personne... La « *Joconde* » est appesantie dans un lourd sommeil sous les bâches qui la recouvrent. Dans la cagna voisine, pas de lumière... des ronflements étouffés par les couvertures... « Tout le monde dort? » Une voix éraillée : « Et ben, quoi? » — « On ne tire pas? » — « Non répond le logis, on tirera à 5 heures 15. » Et se tournant vers moi : « Tu prendras la garde contre les gaz à 3 heures 30 et tu nous réveilleras à 5 heures. » Entendu... Je vais me recoucher... mes couvertures sont encore tièdes... Je m'endors...

A 3 heures 30, Charles me secoue : Dis donc, on t'appelle ! » Je soulève mes couvertures... Je vois l'œil d'une lampe électrique... C'est l'heure... Debout !... et je me lève, un peu maussade.

Secteur très calme... Nouvelle position charmante.

*5 novembre.*

..... L'œil moqueur de la lampe électrique me fixe et semble me dire : Oui ! allons ! debout ! En même temps, j'entends D..., qui me dit joyeux : « A ton tour, il est 3 heures 30, mon vieux... Lève-toi... moi, je vais me coucher... » J'achève de m'habiller...

Dehors, c'est la grande nuit silencieuse; un rayon de lune joue à travers le camouflage, et le boyau est parsemé de paillettes lumineuses. Je fais le tour de la batterie endormie... Je rentre dans ma cagna... Bientôt on pourrait entendre le grincement de ma plume tantôt joyeux et sautillant..., tantôt grave et lent... Elle chante mes sentiments, la pauvrette !... Par elle je vous chuchote mes espoirs... mes déceptions... cette perm' qui se fait attendre... Tout à coup j'entends un miaulement plaintif, puis je sens une petite tête qui me frôle le bras... qui voudrait bien passer pour venir sur mes genoux... Notre petit chat... Oui, notre cagna est maintenant égayée par les jeux d'un tout petit minet, noir et blanc. Il est ravissant avec ses caresses, ses explorations prudentes, ses airs soudain terrifiés, ses attitudes de fauve... et aussi son petit museau rose, ses grands yeux câlins, naïfs et joueurs... Je l'aurais voulu tout noir avec un rabat blanc... comme celui de Léleine.

Il s'est assis sur mes genoux, a fait longuement sa toilette, puis le grincement de ma plume l'a distrait..., il a dressé son cou soyeux, s'est mis en arrêt, penchant la tête de côté..., il a allongé la patte tant qu'il a pu, a caressé légèrement la plume...

mais les petites pelotes roses sont devenues toutes noires...

5 heures ! Je cours à la 1re pièce ! Allons debout ! Une allumette craque, une bougie s'allume ; les couvertures se soulèvent..., des baillements, des étirements, des toussotements... « Allons ! Debout les gars ! répète Piriou le brave maître-pointeur... Ne soyons pas en retard... Les fantassins vont faire des patrouilles... Attention à ne pas tirer dessus ! » Et bientôt les bâches sont retirées... La Joconde apparaît dans toute sa puissance massivement moderne. Le repère est allumé et il brille là-bas dans le bois, comme une petite étoile. Le pointeur l'œil à la visée commande la manœuvre ; j'empoigne la civière de chargement, je la dispose. Le logis me fait signe d'apporter un obus. On m'a dit que les 43 kilos de l'obus, concentrés en un seul bloc d'acier, étaient très difficile à manier... Je demande au Bon Dieu un petit coup de main et je me dirige carrément vers le chantier. Je soulève... Bast ! un jeu, un vrai jeu d'enfant ! Je dispose la douille, l'obus, selon les indications du pourvoyeur qui visse la fusée, et j'attends, un peu... inquiet pour mes oreilles. C'est la première fois que j'entends le canon d'aussi près...

*6 novembre.*

... J'ai clos ma lettre d'hier au moment critique... La pièce est prête. Le tireur ouvre le coffret de crosse, retire un gros tampon de coton ; chacun accourt, on *picore* des doigts deux petites floches... moi j'en prends une copieuse et je me bourre consciencieusement les oreilles, je rabats les revers de mon calot

et je retourne à mes obus... Je n'avais pas le dos tourné qu'une déflagration brutale me fait tressauter... Instinctivement je fais le gros dos... puis, un peu honteux de ce mouvement, je cours à la civière, je l'empoigne vigoureusement avec l'autre pourvoyeur et je l'apporte, l'air terrible, jouant un peu mon Tartarin... Le tireur vient d'ouvrir la culasse, et, dans un nuage de fumée argentée, la douille s'échappe brûlante et vibrante...

Nous chargeons de nouveau... Quelques tours de volant et le chef de pièce crie « Pièce... feu ! » Le marteau frappe, une détonation, assourdie par le coton, vous fouette le visage et cingle les yeux... le tube recule brutalement, la crosse tremble et le soc de la bêche donne un violent coup de dent dans la terre durcie...

*7 novembre.*

Samedi matin, après mon premier tir, j'ai été à la messe. Nous revenions tout tranquillement vers notre petite cagna si intime où nous étions si bien « chez nous », où nous avions préparé notre examen, où vous aviez vos places... lorsque l'adjudant, qui passait par là, nous dit froidement : « Vous êtes servants aux pièces, il faut que vous habitiez aux pièces... Vous déménagerez ce matin. » Et il s'en alla...

Adieu le cher petit endroit tranquille, assez étroit pour être intime, assez large pour nous mettre à l'aise ; adieu les bons petits lits moelleux, le foyer que nous avons creusé ! adieu les étagères commodes où s'étalait joliment notre bibliothèque... Quitter

tout cela pour la pièce obscure, puante, où l'on couche sur la paille pouilleuse, où l'on se gêne les uns les autres, où l'on est obligé de fourrer toutes ses affaires dans un grand sac... où, hélas ! on est saturé de conversations... banales !

Nous étions navrés : j'essayais de me consoler, de me réjouir même, en voyant là une épreuve... monastique à laquelle je devais me soumettre gaîment. J'avais, malgré tout, le cœur un peu gros.

Le déménagement commença et notre cagna, à mesure que nous la dépouillions des mille petits riens qui nous la rendaient chère, prenait un air désolé, qui nous désolait nous-mêmes... Je laissai sur une étagère mes pauvres souvenirs de guerre ramassés un peu partout, et lorsque j'emportai ma dernière musette, je jetai un regard sur la pauvre cheminée endeuillée..., rien d'aussi triste qu'un feu qui s'éteint pour toujours...

A la pièce, accueil d'abord un peu froid, puis on fit connaissance et je remarquai que les gars de la « première » étaient de vrais bons gars sur toute la ligne... logis en tête !

Priez ! Priez ! Priez !

*8 novembre.*

Nous avons travaillé hier à la construction de notre réfectoire... Je *pelletais* furieusement lorsqu'un cri me fit tomber la pelle des mains : « Aux lettres ! » Le vaguemestre arrive ; il déboutonne lentement son imperméable, comme un comédien sûr de son effet... puis, il tire d'un geste lassé les courroies de sa sacoche. Il tapote les paquets de lettres d'un air

indifférent... « 15e Batterie. » Extraction pénible, le groupe frémit et se resserre... Puis l'appel commence...

Cris de joie, murmures d'impatience, grognements déçus... Une enveloppe bleue, une écriture bien connue et tant aimée... « A moi !... » Puis la dernière lettre... le groupe se disperse... Moi, je me sauve sous le camouflage de la première pièce, je m'assieds sur la crosse, votre chère pensée en main... cette pensée à laquelle je vais communier... et je l'ai lue votre chère lettre..., et, comme j'étais seul... j'ai pleuré... Pauvres tant aimés ! oui, quand vous embrasserai-je?...

Je viens d'installer mes pauvres petites affaires dans le trou étroit et ténébreux qui forme l'abri de la première pièce, puis je m'assieds à la table *grassouilleuse* et tachée de vin. Le même adjudant de tout à l'heure arrive et avec le même flegme : « Préparez-vous tous à filer ce soir..., les Allemands reculent, la première section ira se poster à 2 kilomètres d'ici... » Et il s'en va, impassible. Les types de la pièce se regardent en hochant la tête et rient... de dépit. Pour moi, mes affaires sont encore empaquetées ; les Boches reculent, je suis enchanté, je vais voir du nouveau.

Vite nous faisons nos préparatifs : le camouflage est replié, nous amarrons la *Joconde*, nous demandons *un coup de main* aux pièces, une quarantaine d'hommes s'attellent et, dans un effort gigantesque et bien cadencé, la pièce s'ébranle avec une lenteur massive.

Mais l'heure du repas arrive, le *bouteillon* de

fayots est apporté, une boîte de conserve au bout d'une baguette sert de louche... Je paie une bouteille de *bouché* aux gars de la première, je distribue des cigarettes, et nous attendons l'arrivée des chevaux et des chariots.

*9 novembre.*

J'unis mes pauvres petits travaux aux travaux et aux souffrances du Christ...

... Et bien ! pas de chance aujourd'hui... Je n'ai pas eu besoin d'aller sous le camouflage... Rien au courrier.

Ma fameuse perm' ! Je l'espère toujours, et il faut pour cela que j'aie une rude confiance, rudement accrochée à mon rude (?) cœur pour l'espérer toute prochaine, car le Capitaine vient de diminuer le pourcentage ; au moment où je croyais la tenir, psitt !... envolée ! C'est que la perm' serait à désirer non seulement pour les raisons que vous connaissez si bien, mais aussi pour Bleau... Vous vous étonnez?... Ici, je n'ai pas le temps de travailler, tandis que *là-bas* (oh ! ce *là-bas plein de tant de joies !*) je pourrais assurer deux heures de travail pour jour, à mon réveil, de 5 heures 30 à 7 heures 30 par exemple.

Quant aux galons de brigadier ??? Je sais que nous sommes bien proposés, mais à quand la nomination? Cela viendra...

*10 novembre.*

Avant-hier nous avons laissé la pièce décollée, prête à partir...

Il fait sombre et pourtant, là-haut, par une échappée, les étoiles jettent leur clarté douce... Tout est prêt ; les cinq gars de la pièce sont réunis dans un coin : les uns sont assis sur un tas d'obus, les autres debout, moi je suis confortablement installé sur une brouette... et l'on cause de ce que l'on va trouver là-bas... on parle de l'avenir... on discute, on est sûr... Au fond, qui donc peut être sûr de l'avenir?... et le sommeil m'envahit doucement...

Dans la nuit, un roulement, de plus en plus proche ; des cris rauques de conducteurs... Les voilà ! Bientôt la pièce est accrochée et mise en *disposition de route*... Puis on charge le chariot, le matériel lourd en dessous, en dessus nos pauvres petits ballots qui contiennent tant de choses chères.

Puis, je rentre dans notre abri prendre vite ma musette, ma capote... Allons ! Plus de bidon ! Avec ma lampe électrique je fouille dans tous les coins. Rien. Je m'entête, je recommence mes recherches... Toujours rien ! Alors, un haussement d'épaules ; un *Tant pis* plein de philosophie résignée... Je sors précipitamment... Plus personne !... Par où aller? Je le demande à un *logis* qui me fait de la main un signe assez vague, et je cours... Je m'englue dans la boue qui me retient et me crie : Non ! tu n'iras pas plus loin ! — Si ! je les aurai !... Bientôt, dans la brume opaque j'entends un clapotis. « Hé ! les gars de la première ! c'est vous? » Une voix répond : « C'est toi, Canoville? » — « Oui ! et mon bidon? » — « Nous l'avons ! Monte vite ! »... et je m'accroche au chariot, je me hisse, je me laisse tomber sur les sacs gonflés... et la lourde voiture nous em-

porte, nous trimbalant lentement. Floc ! Floc ! Floc !... Dans le bois les branches bruissent contre les flancs du fourgon, se détendent cinglantes... Je me tapis entre les sacs. Là, je suis tranquille... puis le sommeil m'étreint de nouveau... Je sens que je... m'en vais ; je n'entends plus flic floquer les roues... Tout disparaît...

... Nous avons, vous le voyez, quitté les bois de Gernicourt et nous sommes postés dans une carrière de craie... Je suis enchanté de ce changement ; mon imagination est occupée par la nouveauté, ce qui rend mon attente de la perm' moins cafardineuse.

Secteur toujours calme.

*11 Novembre.*

*De la carrière lorraine.* — Dès hier soir je voulais te remercier de ta si bonne lettre, mon papa tant aimé..., cela m'a été impossible. Imagine-toi que la 2e et la 3e pièces ont tiré quelques obus, et, les canailles ! à chaque coup, elles me soufflaient ma bougie. J'avais beau m'entêter à la rallumer, j'avais beau établir les plus ingénieux paravents... Pfoutt !... Alors je me suis résigné et j'ai dit : à demain !...

*Carrière lorraine, 13 novembre.*

*Mon oraison.* « Et les Mages offrirent de l'Or, de l'Encens, de la Myrrhe. » La jolie pensée pour des âmes païennes ! les gracieux présents qui adorent symboliquement la royauté, la divinité et l'humanité du Christ. Je comprends leur joie d'offrir ce

qu'ils avaient de plus beau, de plus riche à ce Dieu volontairement pauvre.

Et moi, mon Maître, je voudrais bien vous offrir aussi quelque chose... De l'or? Mais, mon Jésus, j'ai juré d'être pauvre comme vous, et d'offrir mon or aux pauvres !... De l'encens? Oui, Seigneur, j'espère vous offrir l'encens qui ajoute tant de poésie à nos grandes prières collectives... Oui, mais plus tard... Que vous offrirai-je aujourd'hui?... De la myrrhe?... Que servirait la myrrhe à votre corps glorieux?...

Et alors je ressens en moi un désir étrange... de « me donner », de faire l'oblation totale de mon *pauvre moi*, et, à la place des trois présents des Mages, de vous offrir les trois facultés qui constituent ma personnalité : *mon esprit*, *mon cœur*, *ma volonté*...

*Mon esprit* ... Illuminez-le, élargissez ses conceptions, donnez-lui souplesse et gravité. Que cette amélioration ne tende qu'à Vous servir mieux, Vous et les âmes que vous voudrez bien me confier...

*Mon cœur !*... Oh ! réchauffez-le près du Vôtre, donnez-lui la soif de sauver les âmes et le zèle constamment ardent de le bien faire !...

*Ma volonté* enfin !... Je vous l'offre, ma volonté si frêle... Virilisez-la, mon Christ ! faites que je sois un *homme*, un *moine !*... plus que cela, si vous le voulez : un autre Christ...

Mon présent jusqu'ici est bien peu de chose, mon Jésus ; mais, attendez, il va devenir très riche !... : je vous offre mes « *tant aimés* »... Je vous en confie la possession... A Vous, à Vous mon trésor caché, à Vous ces êtres qui sont ma douce vie...

— Merci à tous, mes très chers, pour vos bonnes pensées vers moi ; merci à petite maman pour sa gentille lettre... Une messe pour moi ! Comment n'aurais-je pas confiance?... Quelquefois je ressens une joie subite, que je ne m'explique pas... C'est vous, mes aimés, qui venez me visiter... Oui, je ressens en moi votre présence *mystique* à côté de la présence réelle du Maître... et c'est très doux.

Savez-vous que je me mets en *bel état* pour aller vous voir, mes aimés ; on me dit que je grossis à vue d'œil... Et puis, imagine-toi, petite maman, que je deviens coquet : je me *coiffe*, s'il vous plaît. L'habitude de porter le calot et le casque m'a rebroussé... mes pauvres crins, si bien que j'ai une « brosse magnifique ! » Tu ne te désoleras plus de me voir tondu de trop près.

Les gars de la première lisent beaucoup, et comme ils n'ont que peu de livres, ils relisent toujours les mêmes. Ils sont tous d'ailleurs très intelligents. Si vous pouviez m'envoyer quelques-uns des livres de Pierre l'Ermite, la *Grande Amie*, *Restez chez vous*, etc., je crois que nous ferions une excellente œuvre d'apostolat... Priez pour eux !

*14 novembre.*

Récits d'avant-hier. — « Vous serez ce soir chef de corvée ! Vous irez au P. C. de... Ma foi, je ne sais trop où c'est... Regardez, voici la carte. Tout droit jusqu'à Pontavert... Vous tournez à droite, puis à gauche, puis... puis... enfin, vous vous débrouillerez. » — « Oui, mon lieutenant ! réponds-je (!)

d'un air très sûr, qui, au fond n'était ni assuré, ni rassuré, mais qui était peut-être rassurant.

Et le soir je partais avec mes cinq hommes, casqué, masqué, botté, capoté, approvisionné car on est très *précautionneux* chez nous ! Sur la route, les Boboches s'amusent à envoyer des fusants, mais, les maladroits! ils tapaient trop court et nous passions majestueux et dédaigneux !... Bientôt, un tournant à droite... Est-ce celui-là? On se regarde, on discute, la lampe électrique vers le poteau indicateur... brisé... Non ! pas celui-là !... On continue... On tourne enfin un peu... au hasard. Moi, j'ai une peur bleue de me tromper. Enfin, je confie notre petit groupe à Saint-Dominique... Un bois !... De mieux en mieux !... J'entre résolument : « Eh ! dis donc, vieux, sais-tu où se trouve la 13e (car les trois batteries ont déménagé)? » — « Oui, j'suis d'la 13... Suis-moi. » Et nous le suivons tous les six, emboîtant son pas dans le petit chemin creux qui court entre les buissons grisailleux... Au bureau de la 13, je demande le P. C.... Un aspirant fort aimable envoie un guide pour nous piloter... Un rude merci à saint Dominique, et allons-y !...

Cette nuit-là j'ai appris le métier de mineur. Voyez le tableau. Au fond d'une sape solidement étayée, mais où l'on entend rouler sourdement les éboulis, à la lueur d'une bougie, pelle ou pioche en main ,on travaille... Oh ! ce n'est pas très dur, mais on a un peu sommeil... De 7 heures du soir à 1 heure du matin, j'ai rempli, à moi seul, 80 sacs à terre... Les sacs pleins, on fait la chaîne et on se les passe de main en main. A 10 heures, au cri de

« Tabac ! » on s'asseoit autour de la bougie. Sardines, chocolat, un coup de pinard... et on est d'attaque. A 1 heure nous partions un peu lourds sur la route boueuse. A 2 heures 30 on ronflait dur... A 10 heures 30 seulement, j'ouvrais de grands yeux bien reposés.

Oui, ce matin je suis content, le *chef* m'a dit qu'il y aurait un départ prochain de permissionnaires et que *peut-être* j'en serais de ce départ ! Sapristi ! je serais si heureux... Je ne veux pas y croire... et pourtant ? Enfin, si je ne fais pas partie du premier tour, j'espère bien au moins que ce sera du second ! Ah ! quand pourrai-je donc vous griffonner dans un délire de bonheur : « Ce soir je pars : demain, mes Sœurs ! après demain, vous ! »

Mais revenons à ma lettre du 11 ; je ne vous ai pas encore présenté notre nouvelle position : c'est la fameuse *Carrière Lorraine*. Justement, la brume s'évapore et la lune jette un rayon langoureux et vague sur ces visions brutales... la craie s'illumine et tout devient neigeux : un grand cirque troué de deux entonnoirs que les obus de l'attaque d'avril ont creusés... A droite, camouflés de blanc, des abris formidables, rondinés, bétonnés, où l'on aperçoit des trous noirs... Ce doivent être les portes... et je regarde autour de moi, tout étonné de me trouver là, moi, l'homme des bois...

*15 novembre.*

Je viens de... vider la boîte à ordures de ces Messieurs les *logis*... Que voulez-vous ! j'étais de corvée... Ah ! oui, j'ai eu du mal : la fichue boîte ! elle était

joliment lourde, allez ! ma brouette était toute engluée de boue, un énorme tampon de terre faisait frein et immobilisait la roue... J'ai renversé la moitié du contenu, j'ai failli être entraîné dans un trou d'obus (un tout petit trou d'obus, un vieux trou datant de l'attaque d'avril)... et je tirais, et je poussais, et je secouais... Je grognais un bon coup... sentant que des yeux moqueurs étaient posés sur moi... J'enrageais un brin...

Enfin, ça y est.. .et je viens te souhaiter une bonne fête, mon papa tant aimé. Et dire que j'espérais être le premier à te la souhaiter, ta fête ; oui j'espérais que j'aurais été ce matin au milieu de vous, que j'aurais communié pour toi, près de toi, et le Bon Dieu en a disposé autrement. Je dis mon Fiat... pour toi.

Ah ! comme je voudrais voler près de vous, voir en passant nos chères cornettes ! puis aller t'embrasser, et, tout ému, te murmurer : O papa ! mon papa tant aimé ! Bonne fête !... Tiens ! j'embrasse ma lettre, là... pour toi...

Partons en corvée ce soir... Tout bien.

*16 novembre.*

Mes bons souhaits d'hier ont été arrêtés net par la corvée du soir... Cette fameuse corvée s'est admirablement passée... Nous nous sommes bien un peu égarés dans le bois...

Je suis toujours ballotté d'une journée à l'autre pour ma pauvre perm'. Vrai, la vie militaire est une belle école de patience.

Avant-hier je vous ai brusquement laissés au clair

de lune dans ma *Carrière Lorraine*. Quel décousu dans mon récit, j'y reviens :

G... se dirige vers une des ouvertures qui trouent la Carrière...; il disparaît dans le noir. J'essaie de le suivre, je tâtonne, je trébuche... Un frottement. une étincelle, et une belle flamme jaune jaillit de son briquet... Je regarde curieusement : nous sommes dans un couloir très étroit ; des murs solidement bâtis et cimentés ; au-dessus, un plafonnage bétonné soutenu pas des barres de fer en T. Cet étroit couloir ouvre sur une chambrette où s'étagent deux rangées de lits superposés ; d'un rude coup d'épaule je lance mon sac sur un des grillages supérieurs... J'ai choisi le bon coin... Mais je sors, on me réclame pour la mise en batterie. J'arrive ; sur le haut de la carrière les huit chevaux s'avancent lentement, se détachant superbement sur le ciel ruisselant d'étoiles. Derrière, la pièce suit, massive... On dirait un animal monstrueux qui s'arc-boute, se ramasse, concentre son poids pour résister, ne se laissant traîner qu'à regret.

Le maître-pointeur est à califourchon sur le tube. « Halte ! »... un rétablissement magnifique, et il se laisse glisser... dans la boue. Je le vois serrer nerveusement les freins... « En avant, doucement ! » Tous les regards se fixent sur la pente raide et gluante. La pièce arrive sur le bord, le pointeur fait un dernier effort et bloque les freins... les conducteurs sont en garde... et le canon semble s'animer, il commence à glisser... Les chevaux d'arrière se retiennent, s'agrippent du sabot à la terre qui fuit sous leurs fers trépidants... ils se sentent gagner, la pièce

s'enfonce dans leur croupe, ils font un bond, rentrent dans les chevaux de devant... Mais la pièce vient de s'incliner, ses roues formidables s'immobilisent... Le monstre patine dans la boue, puis, colossal, reprend sa descente... et s'arrête.

La pente est franchie. Les attelages embrouillés se redressent sous les jurons des conducteurs : la pièce est acculée dans un trou.

Alors, un immense silence... courte détente après l'angoisse... On dételle... et les huit chevaux s'écartent dans une buée chaude et puante. « Maintenant, les gars, allons-y ! » Pour la besogne délicate, nous nous attelons à la pièce. Des leviers sont embarrés dans les roues... On *en met un coup*, un de ces coups rageurs qui centuplent les forces et sont toujours vainqueurs... La pièce s'ébranle : en entend des halètements fiévreux, des grognements brefs...

Et quand notre pièce fut garée, il fallut assister à la dégringolade des trois autos et les garer, elles aussi, pour la nuit... Cela fait, la Carrière fut bientôt déserte ; dans les abris on aperçut des lueurs, puis, retomba le silence... le silence des anciennes positions abandonnées, entrecoupé par le galop et les cris répétés... des rats.....

..... Toujours mes lettres sont interrompues par quelque incident : hier, deux permissionnaires de la première sont rentrés et ça a été la grande fête ! poulet aux petits pois, veau, pommes... du beurre ! du beurre à volonté et puis du *jus*, de l'eau-de-vie, du kirsch, des cigares... Une petite fête de famille, très convenable, très gaie... et en même temps.. sobre !

Bonnes lettres, mais le papa semble un peu... cafardineux à son tour. Je le vois bien entre les lignes... Ah ! mon pauvre papa aimé, si tu savais comme je voudrais te l'arracher ta tristesse... je serai tenté de demander au Christ de la prendre sur moi... Mais, je me souviens de ce que tu m'as dit... Je ne puis que prier et travailler... pour toi et pour vous tous. Mais patience ! Allez, je l'aurai ma perm'... et bientôt...

*18 novembre.*

Dimanche. Ce matin messe de communion à 7 heures... A 9 heures messe officielle. Ma matinée va être pieusement remplie ; c'est pour vous, très aimés, que j'offre toutes mes actions, pour que Jésus enlève bien vite le cafard que je vois poindre dans vos âmes si chères et que je voudrais si heureuses !...

Nous venons de tirer un fusant sur les Boches ; du haut de la carrière nous apercevions le petit nuage noir en plein ciel gris... Ce qui me rappelle un souvenir tout récent ; la deuxième nuit passée ici, nous avons tiré. Encore un tableau, en passant :

Dehors la Carrière est toute lumineuse de clartés pâles... Dans le fond, des caissons, des attelages tout embués d'une vapeur argentée... Les portes du premier caisson s'ouvrent lourdement, et, d'un vigoureux coup de main, on arrache un obus et l'on s'en va en *clochant*, les 50 kilos sur l'estomac. Tout va bien et Dieu donne une force géante losrqu'on a confiance. Tout le monde se met à la besogne sans trop rechigner... ; le tir fini, les portes des caissons

se referment brutalement avec un bruit de ferrailles creuses...

On va se recoucher, lentement, comme on était venu, avec la lourdeur lassée du sommeil interrompu. Par une petite échelle verticale, très incommode d'ailleurs, je grimpe à mon premier étage, sous le toît de tôles et de rondins... Tout courbé j'arrive à mon lit, à droite, le long du mur. Le treillage de fil de fer a dû jadis être délicieusement moelleux... mais des fils sont rompus...

*19 novembre.*

Pas de lettres de moi, dites-vous ! mais pourtant je vous écris régulièrement chaque jour ! mais le secteur est calme ! et quand bien même ça tapoterait de part et d'autre, les liaisons et les communications sont telles que pas une lettre ne devrait subir de retard. Ne vous basez donc pas sur la plus ou moins grande régularité de mes lettres pour conclure à l'agitation ou à la tranquillité de notre petit coin. Je la comprends, la cause du cafard !... Ce ne peut être qu'un retard de quelques jours. Donc, pas trop d'imagination... Secteur calme. Installation confortable à tous égards ; permission assurée et prochaine... Sachez donc que je suis le quatrième du prochain tour... J'ai là devant moi la jolie feuille rose qui me conduira jusqu'à vous.

Maintenant, écoutez comment je suis installé dans mon nouvel abri.

A ma couchette quelques fils de fer du treillage ont cédé, et le grillage repose en partie sur la tôle...

Bah ! C'est peu de chose pour un vieux briscard ! De la paille poussièreuse traîne, tassée sur les lits... Je la *ratisse* avec mes doigts et je la dépose charitablement sur la couchette du voisin... Ces vieux grognards ont le dos rhumatisant, ils aiment que le grillage soit rembourré ; ils ont, par contre, la peau dure et ne craignent pas les puces... Moi, au contraire, j'ai le dos bon et la peau délicate, j'aime mieux sentir le dur que le... piquant... Mes godillots sont enlevés ; je commence à border la couverture lorsque le veilleur ouvre la porte avec fracas ; j'entends son frôlement le long des couchettes « Nouveaux caissons !... Aux obus !... » Et j'arrache la couverture, et je bondis au dehors, un peu rageusement.

Le caisson s'est embourbé là-bas et la pile d'obus est loin. Je vois tous mes gaillards qui gracieusement jettent l'obus sur leur épaule et s'en vont le décharger à une trentaine de mètres de là. Je vais essayer... Hum ! cela ne monte pas vite ! Encore un effort... encore..., ça y est ! et me voilà parti tranquillement comme eux... seulement l'ascension est un peu pénible...

Le caisson est vidé... On se recouche et le sommeil vous fige aussitôt... Une heure après, la porte s'ouvre avec la même brusquerie ; même frôlement le long des murs, même cri : Aux obus !... Et on se lève encore une fois... Je murmure tout bas mon petit mécontentement... Mais tout de suite je m'en veux de cette faiblesse ! C'est là petite épreuve qu'un moinillon devrait subir avec joie... et je rougis de voir tous les poilus qui m'entourent se lever *sim-*

*plement*, aller *simplement* là « où il faut ». Oh ! belle simplicité, comme je l'admire !

On se recouche... encore un appel !... debout encore ! cette fois, c'est pour des caisses de douilles. Je m'approche du chariot avec inquiétude... une soixantaine de kilos? soixante-dix? peut-être plus, mal équilibrés dans chaque caisse... Hum !... Petit signe de croix rapide... Je m'adosse contre la voiture, j'empoigne la corde, un coup de rein ! Ça y est ! Ah ! j'ai ma charge ! je trébuche un peu de droite et de gauche, je roule sur les cailloux... Je me raidis et je vais jusqu'au bout... presque sans fatigue ! Très fier, je reviens, inconsciemment, je compte sur mes forces, *à moi tout seul*, j'oublie mon petit signe... Cette fois... ça ne va pas. La caisse bascule, d'un côté, de l'autre, elle m'entraîne. Patatras !... La voilà qui se décharge par dessus mon épaule... Un copain complaisant m'aide à la porter... Troisième essai, avec, cette fois, mon appel à la force divine... et cela va tout seul... Elle est finie la corvée de déménagement...

— Ma journée encore offerte pour que le bon Jésus jette un peu de lumière dans votre *gris*, beaucoup d'espérance dans votre tristesse ! Qu'il remplisse le vide de nos cœurs.... Ah ! tu souris, papa, ça y est ! Merci, mon Dieu ! et vive la perm' !...

*20 novembre.*

Après ma communion, ce matin, j'ai fait un beau rêve... Il me semblait que j'étais transporté « là-bas... » Il était 7 heures, je poussais la porte de

l'église Saint-Clément... Je regardais au haut de la nef, à gauche, et près de la chaire, j'apercevais de loin... Alors, j'oubliais de prendre de l'eau bénite, je me hâtais, le cœur palpitant de joie... Je tousse légèrement, l'un de vous se retourne... légers appels du bras, chuchotements discrets... les chaises s'écartent, on me fait place entre papa et maman... Je vous souris tout pâle de bonheur... Puis, on se recueille... La communion !... Quelques-uns pleurent doucement... Puis l'action de grâces s'achève,... on se lève... L'Eglise est déjà déserte... et je vous embrasse sous l'œil de Dieu...

Oui, il serait grand temps que la perm' arrive !

Vous ai-je dit comment nous avons plus solidement installé notre pièce? Ecoutez :

Un beau matin, brusque réveil : « *Au boulot !* » crie le chef de pièce. Tout le monde est vite debout et quelques minutes après, on pioche, on encadre l'emplacement de la pièce avec des tôles, et on roule la pièce sur la plateforme... Le maître-pointeur, que nous appelons le *patron*, gars trapu, moustache noire, grands yeux noirs aussi, sourire très doux, le maître-pointeur dessine la courbe de la circulaire, on pioche encore, on fait un barrage solide avec des rondins et des sacs à terre. Le travail a été vite enlevé et bien. La première pièce est l'*as* de la batterie. Le soir, tir, la bêche de la crosse mord dans les sacs à terre, puis reste immobile. Elle ne bougera plus... Vive la première !...

*21 novembre.*

*Que la sainte Volonté de Dieu soit faite en toutes choses...*

Devinez d'où je vous écris... Cherchez bien... Non ! J'ai pitié de vous... Je vous écris de notre ancienne cagna de l'é-che-lon !... Pas possible ! mais... attendez, je vais vous raconter ça.

Hier soir j'ai été envoyé au P. C. porter un pli. Je revenais paisiblement, mon chapelet à la main. Je rencontre le cuisinier...; petit signe de tête amical ; mais lui : « Dis donc... tu pars ce soir à la 14e faire un stage de quinze jours, comme *fonctionnaire brigadier.* » — « La jolie blague ! » — « Mais non... d'ailleurs voilà H... qui, lui, est envoyé à la 13 pour le même motif..., il te renseignera. » Il arrive, lève les bras au ciel : « Tu ne sais pas ! nous quittons demain la position... etc., etc. » Je n'en reviens pas, puis je continue mon chemin en me disant : J'en ai vu d'autres... passer brigadier??? et Charles qui reste à la 15...

Ce matin vers 9 heures, vous auriez pu voir, suivant le *taco* qui unit Gernicourt à Pontavert, deux canonniers, capotes énormes, toutes les poches bourrées, musettes bedonnantes, bidon..., les couvertures sur l'épaule... Grands pas lourdauds et lassés... Pas un mot entre eux... Il fait chaud... L'un d'eux se laisse tomber sur le remblai... « Tabac ! », l'autre fait de même : « On casse la croûte? » — « Allons-y. » Et on y va, seulement... il n'y a pas grand'chose à casser... pas même de croûte... Alors l'un d'eux

(celui que vous savez), semble avoir trouvé..., il fouille dans sa musette, retire une petite boîte qui sent la vanille, l'ouvre, écarte des papiers mystérieux... Oh là ! L'un se régale tout bonnement, tout prosaïquement..., mais l'autre goûte les yeux fermés et semble respirer un parfum plus délicat que la vanille..., quelque chose de très doux...

Ils se sont quittés à la lisière du bois...

A la 14, le lieutenant vient de se lever, il achève sa toilette... Un canonnier, debout devant lui, un peu embarrassé : « Eh bien, non, mon ami, il n'y a pas de place de fonctionnaire à la position, ni au téléphone... mais il y en a à... l'échelon !... Vous allez manger ici, puis vous partirez pour Ventelay. » — « Bien, mon lieutenant, mais permettez-moi de vous faire remarquer que je n'ai pas eu ma permission de détente, que j'étais du premier tour à la position et que... » — « Entendu, vous en parlerez au chef... »

L'échelon !!!... Demi-tour, correct quand même, et je sors suivi du lieutenant Godfrin, celui qui avait écouté mes petites misères avec tant de bienveillance... Il s'approche de moi : « Vous savez, c'est pour vous faire passer brigadier incessamment, dans dix ou douze jours... Soyez énergique... Faites du service. Quant à votre permission, parlez-en au chef. Bon courage ! » et il me serre la main. Ah ! le brave cœur !... Je le remercie, et, pensif, je me dirige vers les cuisines... Deux parts de viande, du camembert, deux quarts de vin... Je suis d'attaque. Seulement, avant de me rendre à l'échelon, je tiens à retourner à la position, à préparer mon sac et en même temps

à prendre quelques photos qu'un infirmier de la 8e m'a promises... Sur la route, je... rêve un brin, je regarde vos visages tant aimés que j'ai toujours sur moi... Je dis mon chapelet... L'échelon !? Fiat ! *Fiat ! Fiat voluntas tua !* J'accepte cette petite épreuve pour que vous enleviez, Maître, tout ennui de l'âme de mes aimés...

A la position, grande activité, les quatre pièces tirent... J'aperçois Charles la figure noire de cendre plaquée de taches blanches de craie, la veste jaune, d'un jaune brun, humide, sale. « Et ben ! ça barde !» — « Oh, mon vieux !... » et il lève les épaules en hochant la tête. Je lui fais mes recommandations, je lui confie mes sacs pour qu'il les mette au ravitaillement le soir même... « A Dieu ! vieux Charlot... » — « A bientôt... Tu m'écriras?... »

Un dernier regard sur la Carrière où j'ai passé des heures intéressantes, impatientes aussi. Merci, mon Dieu, de toutes les grâces que vous m'avez accordées dans ce petit coin de la grande bataille !... et je m'éloigne...

Roucy !... Je suis un peu fatigué, j'ai la bouche sèche, je voudrais prendre un petit repas. J'entre dans un restaurant. Une femme, très aimable s'excuse, répond qu'elle n'a rien... Je ne crains pas alors de me faire... mendiant : je vois un poilu sur le seuil d'une porte : « Dis donc, vieux, tu n'aurais pas un peu de pain à me donner? » — « Si, je n'ai pas fini ma boule... Viens, petit ! » J'ai du pain, je vais vers la fontaine pour l'humecter d'eau et me rafraîchir..., un poilu m'arrête : « Mais, à deux pas d'ici une société américaine prépare des

boissons chaudes... gratuites. Vas-y, mon petit gars... Au fond de la ruelle à droite. »

Au fond de la petite ruelle à droite, une cour... Sur une table : une boîte de conserves vide... une louche. A côté, d'immenses marmites où fument des infusions gigantesques de thé... Je demande timidement... Le cuistot me répond paternellement : « As-tu ton quart? » — « Non. » — « Eh bien, prends la boîte sur la table, et ne te gêne pas... Vide la marmite, si tu veux... » La « boîte » de tout le monde... J'ai presque envie de refuser... Mais, je contrarierais le brave homme... et j'y vais... tout simplement.

Je sors, gratuitement bien réchauffé... J'aperçois une auto qui se dirige vers Ventelay...

Au bureau, le chef me reçoit gentiment et me dit : « Débrouillez-vous pour faire signer votre perm' le plus tôt possible... et vous partirez. » Ravissement ! Je savais que l'affaire tournerait bien ! Aujourd'hui c'est l'anniversaire de mon engagement... c'est, surtout, la Présentation !

Comme il n'y a pas de place à la 14[e], je vais coucher dans la petite cagna qui a vu mes espérances.. mes déceptions... mes tristesses... des joies aussi... Demain je ne dois me trouver au bureau qu'à 9 h. 30, je pourrai donc communier... Alors...

*Ventelay, 22 novembre.*

Merci, ma Jeannette, pour le petit colis si bien ficelé, qui contenait une paire de chaussettes, si chaudes... Comme tu t'es donné du mal pour moi ! Mais sois contente, elles me font tant de bien tes

chaussettes ! Hier j'ai fait une vingtaine de kilomètres dans de la boue liquide, par moments j'enfonçais bien au-dessus de la cheville... et je n'ai pas eu les pieds mouillés... Explique cela comme tu voudras. Mes souliers ne sont certes pas imperméables... j'ai, en outre, été obligé de les fendre parce qu'ils étaient trop étroits... Tes chaussettes sont... miraculeuses !...

Bonne lettre aussi de ma *grande* qui attend la perm' avec une confiance patiente... Tu as bien raison ! Moi je ne suis pas de même ! ma confiance est très impatiente... Je crois pourtant que cette fois « Elle » est toute proche !... Le tub !... les draps sentant la lavande ! Quand pourrai-je m'étendre dans un lit moelleux? Précisément, hier soir, j'ai couché tout simplement... par terre, dans notre ancien abri, ma capote étendue sur moi pour me protéger du froid. Sous moi des couvertures de cheval humidement graisseuses... Ah bast ! cela ne m'a pas empêché de dormir comme un bienheureux... Je me demande si je pourrai dormir, là-bas, la première nuit, tant je serai bien ! Les permisionnaires, dit-on, n'y peuvent parvenir... on est trop bien...

Ah ! mes aimés, ne vous inquiétez donc pas de ce que disent les communiqués... Jusqu'à avant-hier le « *secteur très calme* » demeurait le vrai bulletin de chaque jour... Avant-hier, chez nous, une superbe attaque de notre artillerie s'est déclanchée : l'air a hurlé lamentablement toute la journée et j'ai fait la route avec du coton dans les oreilles, ça aboyait, ça tonnait à droite, à gauche, devant, derrière moi...

et c'était splendide... magnifique fête sans aucun danger puisque les Boches n'ont rien répondu... Pas un obus ! par un litre de gaz !

*Ventelay, 23 novembre.*

...Voilà qui est fait ! je viens de transporter mon petit ballot à la 14e batterie dont je fais partie comme *subsistant*. Je suis *fonctionnaire brigadier* de la 3e pièce, la bonne, bonne pièce, m'a dit un vieux, en me voyant arriver. Les « *gars d'la pièce* » m'ont fait bonne figure, je suis sûr que tout ira merveilleusement... Mais, j'ai la charge sans les galons... enfin !

J'ai porté ma feuille de perm' ce matin, au bureau. Le chef m'a dit qu'il la ferait *monter* ce soir pour que le lieutenant la voie et que le commandant la signe. Je suis un peu inquiet : le lieutenant voudra-t-il laisser partir un *fonctionnaire* en plein stage ?.. Je remets tout entre les mains de... qui de droit.

Je couche dans une charmante petite cagna au flanc d'un coteau, piqueté çà et là d'arbustes et de vieux pins. Au bas, les écuries, les chariots, les hangars surgissent d'une boue affreuse, sillonnée par les récents passages de centaines de voitures, tourmentée par des milliers de pas d'hommes et de chevaux. A gauche sur le haut de la petite colline, roussie par l'automne, une petite lumière brille chaque soir : c'est l'infirmerie des échelons où j'irai saluer dans quelques jours (si je suis encore là !!!) l'aimable aumônier, M. de Ch..., de retour de convalescence après sa blessure.

Dans le fond du vallon, un bois sans feuilles et

aux profondeurs mauves... Là se cache la 13ᵉ, puis derrière le coteau où passe chaque jour un *taco* affairé, la 15ᵉ.

Tout au fond, dans une brumasse lourde de pluie, le petit village de Ventelay, et, tout là-bas, une légère teinte grise, sur le gris plus blanc du ciel, les terres que je traverserai, fou de joie, en me rendant à la gare.

Ma toile de tente se soulève ; un fonctionnaire brigadier comme moi me dit le visage rayonnant : « Tu pars demain matin... » Mon cœur bondit ! « En perm'? » — « Oh non !... en corvée. Tu iras, comme chef de corvée, chercher des obus à... Tu auras six attelages sous tes ordres... » Allons ! en corvée, soit ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse en toutes choses... Oui, mon Jésus, je me perds en Vous. Je m'abandonne... Je vous aime...

*Ventelay, 24 novembre.*

Voici la corvée terminée, je viens d'avaler mes lentilles... et mes confitures (!) en lisant vos lettres. J'ai les houseaux et les godillots pleins de boue, mes mains sentent le bourrin ! Tant pis ! Je me précipite sur mon papier pour vous écrire ma petite chansonnette de chaque jour...

Ce matin, réveil à 5 heures 30. Dans une demi-obscurité je cherche un bridon, une selle... Je détache le cheval du logis de la 3ᵉ : un bon canasson rouan, bas sur pattes, mais allongeant bien quand même, caractère très tranquille. Puis, je remonte dans ma cagna ; un conducteur *trop* complaisant

m'apporte du *jus trop* fortement gnolé..., un crouton de pain et une croûte de fromage, que les rats ont grignoté cette nuit, me mettent le cœur bien d'aplomb. Vers 7 heures je pars avec trois conducteurs et six chevaux... Nous sommes en retard... Au trot !... et de chaque côté, c'est une gerbe de boue qui s'éparpille en grosses gouttelettes épaisses. Nous arrivons au petit bois ; cinq conducteurs de la 13 se joignent à mon petit bataillon... et je regarde leur longue file sur la route... elle me paraît très longue : huit hommes, seize chevaux ; et je me dis tout bas, pas trop rassuré : je commande à tout cela !

A l'ancienne position du P. C. où, il y a trois mois, je me rendais chaque soir, l'âme anxieuse, cherchant une nouvelle raison diplomatique pour me *débourriner* et me *dépuriner*..., à l'ancienne position du P. C. s'est établie la *section des munitions*. C'est là que je dois me rendre pour recevoir les ordres de la journée. Mon ancien adjudant des échelons arrive, assez froid : « Bonjour, vous ferez quatre corvées d'obus que vous porterez à la 13... la 13 a avancé ses positions de deux kilomètres. »

On charge ; on part. Un caisson s'embourbe, glisse, penche dans un trou... Jésus ! Marie ! saint Dominique !... Les chevaux font un effort surhippique... Ça y est !... Nous sommes sauvés ! Merci !

Les conducteurs ont entendu : *quatre corvées !* Ils fouettent, éperonnent, hurlent, et la batterie se met en branle. Elle part au petit trot, tressaute sur la route, dans un bruit de ferraille assourdissant. Nous traversons des bois immenses où les fûts argentés des bouleaux se dressent éclatants sur les ombres

violettes de la forêt. Là dessous, des cagnas, des abris..., partout une activité fébrile : dépôts de grenades et d'artifices, ateliers de menuiserie, des postes de Croix Rouge et jusqu'à un « *poste de réconfort pour les militaires fatigués* » annoncé par une pancarte flamboyante sur laquelle fume joyeusement une énorme tasse de chocolat.

Puis, brusquement, à quelques pas, une clairière : immense champ de petites croix blanches, chacune avec son écriteau et sa cocarde qui scintille au soleil, petite étoile qui fait penser à l'au-delà...

A la 13 on décharge, et je décharge comme les autres, moi aussi... Je suis content de leur montrer, à mes hommes, que je ne rechigne pas lorsque je puis leur donner un coup de main.

Quatre fois nous avons fait le même voyage : 300 obus, plus de 12.000 kilos ; les pauvres gens commencent à en avoir assez, les chevaux aussi, et moi, cavalier seulement de temps en temps, j'ai les muscles des jambes qui se crispent. Pensez, une quarantaine de kilomètres...

## CHAPITRE VI

### *PERMISSION DE DÉTENTE*

DU 27 NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 1917

*Nuit du 7 décembre 1917.*

Je me réveille... Caen ! Vite je vous griffonne toute mon affection immense... Ah ! mes tant aimés !... jusqu'ici Jésus et Marie m'ont accordé la grâce de demeurer calme dans ma tristesse.

Je viens de vous quitter, vous qui êtes mon bonheur et ma vie... Mais nous demeurons toujours unis dans le Cœur du Maître et de sa Mère ! Que la volonté du Bon Dieu s'accomplisse ! et tâchons de marcher tout droit vers Lui dans une résignation joyeuse.

Toutes les corvées de l'échelon, je les envisage avec le sentiment que je plais à Jésus et que je puis faire *du bien* à quelques âmes autour de moi... Tout mon idéal est réalisé..., cela me console... Il me semble que je commence à aimer l'échelon...

Avant de vous embrasser, je veux remercier chacun de vous... Oh ! vous avez été si bons pour moi ! Je vous en suis infiniment reconnaissant...

*Villers-Cotterets, 8 décembre.*

Il est 12 heures 45, je viens de faire timbrer ma permission et de m'informer de l'endroit où je devrai retrouver mon groupe : toujours Ventelay, aucun changement. Je vais partir pour Breuil à 13 heures 30... Je n'ai pas grand'faim et je n'ai pu que grignoter légèrement un peu des provisions que vous m'avez préparées avec tant d'affection... Oh ! comme je vous suis reconnaissant !... Mais, je n'ai pu regarder que très furtivement les friandises que vous avez glissées dans mon sac, sans que je le sache... Je n'ai pu y jeter qu'un coup d'œil bien rapide, et encore en mordant mes... moustaches ! car... n'en parlons plus ; cela me rappelle de trop bons moments... Je perdrais tout mon sang-froid...

Je suis entièrement entre les mains du Bon Dieu... Je m'abandonne totalement... Ah ! si vous étiez près de moi, cet abandon serait doublé d'une joie immense...

Tout pour Jésus et pour les âmes ! Jésus ! ce que vous voudrez !... Vous m'aimez...

*Ventelay, 9 décembre.*

Il est 5 heures 30... je viens d'aller embrasser chacun de vous, là-bas...

Hier, je vous ai envoyé deux cartes-lettres, une d'Achères, l'autre de Villers-Cotterets... Excellent voyage. J'ai toujours eu un *bon coin* et je me suis débrouillé de mon mieux... Que Dieu vous accorde à tous ses grâces... Priez !

J'offre ma journée *d'hier* et celle d'aujourd'hui à Marie Immaculée... « *Je me complais dans mes angoisses pour Marie* », ai-je lu dans *ne crains pas*... Angoisse est exagéré ; ma confiance est trop entière et *mon abandon trop complet*..., mettons « lourdeur d'âme... » et encore le Bon Dieu vient d'être si bon... Ma méditation vient d'être suivie d'une telle paix que mon âme a acquis une liberté, une légèreté qui m'étonnent... Encore merci !... Fiat !...

*Gernicourt, 10 décembre*

*Que la Vierge Immaculée nous bénisse tous !...* Je me précipite, mes tant aimés, je prends une feuille de papier au hasard... j'ai bien peu de temps mais je veux vous mettre au courant de tout. Samedi soir, avant-hier, en arrivant à l'échelon, j'ai été remettre ma chère feuille de permission au bureau ; le fourrier m'avertit alors que je devrais passer au même bureau le lendemain à 8 heures. Donc hier dimanche après ma communion à la messe de 6 heures 30 que j'ai eu le bonheur de répondre, j'ai couru à la rencontre du fourrier... « Tiens, c'est vous ! et bien vous monterez dès ce soir à *la position* : le lieutenant Godfrin veut vous parler. » Vrai, j'étais heureux ! le lieutenant Godfrin, c'est cet excellent officier du P. C., celui à qui je m'étais ouvert de mes tristesses et de mes ennuis de l'échelon, celui qui m'avait consolé et qui m'a toujours tendu la main avec grande sympathie. Il commande actuellement la 14, ma batterie ! à Dieu merci !

Le soir même, après avoir confié mon sac à un




AU FRONT

(4 Août 1917)

complaisant brigadier (quels soucis m'a-t-il donnés, mon sac !) je pars, à pied, pour la position. Heureusement une auto rencontrée sur la route m'a conduit jusqu'à Roucy ; je me suis arrêté à la « *Société anglo-américaine des boissons chaudes pour le réconfort du soldat* ». Cette fois, je l'avais, mon quart. Puis, j'arrive au bois de Gernicourt où la 14 a pris ses positions depuis une quinzaine de jours. Il commence déjà à faire nuit. Je demande des renseignements, réponses contradictoires... J'appelle (pourquoi si tardivement ?) la Sainte Vierge à mon aide. Je cherche, j'erre dans le bois... Enfin, une lumière ! La 14 ? — Oui ! la 14, me répond une voix dans l'ombre... Je rencontre un adjudant qui me conduit à la chambre du lieutenant... « Bonjour, mon ami ; j'avais donné l'ordre qu'on vous fasse monter ici, où j'allais vous trouver un emploi... Mais après demain nous partons pour le repos... Vous coucherez ici cette nuit et redescendrez avec les servants... Après, on verra ! » — « Merci, mon lieutenant... » Enchanté j'admire avec quelle délicatesse le Bon Dieu récompensait mon pauvre petit *Fiat*...

Quelques minutes après j'arrivais à la cuisine mourant de faim et je dînais magnifiquement avec les *cuistots* eux-mêmes, à qui j'offris saucisson et biscuits comme remercîment... Ils ne sauront jamais le sacrifice que j'ai fait là..., ces provisions dont la seule vue m'avait tant ému pendant mon voyage de retour au front !

Après le repas, hospitalité charmante à la 3e pièce... A 3 heures 30 ce matin, nous sortions le canon et, quelques-uns de nous à pied, nous nous sommes

rendus à Ventelay. Là, j'ai donné un coup de main aux servants : il s'agissait de gratter les caissons avec des petites râclettes en bois.

Cette après-midi j'ai installé mes petites affaires en ordre dans mon sac... Demain nous partirons à 7 heures et j'espère faire l'étape tranquillement assis sur mon caisson. Nous allons, paraît-il, à Azy Bonneil, à sept ou huit kilomètres au-delà de Château-Thierry ; première étape : Beuvardes.

Tout s'annonce bien ! Que Dieu soit béni ! Je n'ai pas le temps d'avoir le cafard... Tous mes souhaits de bonne fête à grand'maman que je n'oublierai pas le 12.

*Fismes, 11 décembre.*

... Ce matin nous avons quitté Ventelay à 7 h. 30, moi, sans regrets, bien sûr ! Je suis fonctionnaire brigadier à la 2ᵉ pièce ; il n'y a pas de cheval pour moi et je fais tranquillement la route assis sur un caisson... Délicieux voyage ! Que le Maître soit béni ! Nous avons passé par Romain, Courlandon, et nous sommes arrivés à Fismes vers 10 heures. A Fismes, un de nos chevaux s'est abattu de fatigue. Le logis de ma pièce m'a donné l'ordre de le garder, avec un conducteur, et d'attendre, près de lui, le vétérinaire. Celui-ci ne venant point, un officier me conseilla d'aller chercher le vétérinaire de la place. Je fus ainsi obligé de traverser la jolie petite ville ; j'étais enchanté... A la dernière maison de la dernière rue, je sonne ; un vétérinaire à trois galons apparaît à une fenêtre, cause avec moi et me promet de venir à notre secours... Je reviens auprès de la pauvre bête...

Le vétérinaire avec un Commandant... Consultation avec le premier ; puis aimable causerie avec le second qui me pose de nombreuses questions sur mes études, ma situation présente. Sur son ordre nous dînons au *poste de garde* où nous sommes reçus à bras ouverts... Puis, j'attends les ordres...

*Fismes, 12 décembre.*

Anniversaire de grand'maman ; je lui ai écrit tous mes bien affectueux souhaits, que Dieu entende mes prières.

A 2 heures un logis de la 13 sonnait à la porte du docteur X..., chez qui loge le Commandant et où celui-ci nous avait invités à nous caser, nous et notre cheval. Il venait nous donner l'ordre suivant qui nous combla d'aise : « Ne pas bouger jusqu'à nouvel avis... » La soirée se passa charmante. J'allai rendre compte de l'état de *notre malade* (l'incident intéresse vivement les Fismois), et en même temps j'en profitai pour faire un petit tour en ville. Le soir, sur *ordonnance* du vétérinaire cette fois, j'allai chercher, dans un sac, du foin et du son et je rapportai gaillardement le tout sur mon épaule, malgré ma haute situation de fonctionnaire *cabot*, évitant cette petite corvée à mon compagnon.

Tout le monde est charmant avec nous... le Commandant vient même à l'Hôtel-de-Ville pour nous débrouiller. A midi, dîner chez nos aimables hôtes... mais je ne veux pas abuser de leur hospitalité. Le brave Commandant me fait délivrer un bon de ravitaillement et de transport. Ce soir nous coucherons

dans un vaste abri de permissionnaires et demain matin nous prendrons le train de 5 heures 27 et serons rendus à destination dans l'après-midi. J'allais oublier de vous dire que nous venons d'assister à une représentation de cinéma gracieusement offerte aux permissionnaires de passage.

*Azy-Bonneil, 13 décembre.*

Je vais pouvoir reprendre, je l'espère du moins, mes lettres quotidiennes plus longues que ces jours-ci. Nous sommes arrivés à destination en bon état... Ce matin à l'heure dite, nous prenions le chemin de fer départemental jusqu'à Dormans, puis la grande ligne jusqu'à Château-Thierry. Un petit tour dans la ville intéressante. A l'église Saint-Crépin, une rapide prière pour mes aimés, puis nous partons gaillardement pour Azy. Sur la route nous retrouvons quelques retardataires de notre groupe... Une petite fille nous indique la route et nous supplie d'emmener le chien qui l'accompagne. Cette bête l'a prise en affection et la suit partout... elle l'aimerait bien, mais il faut la nourrir, et dame !... Nous acceptons, l'un de nous va se charger de l'animal.

Nous voici à Azy-Bonneil... Mon premier soin est de me rendre aux caissons et de tâcher de retrouver mes pauvres affaires... Il ne me manque qu'une musette, j'y avais mis ma gamelle, mon quart et mon couvert, mon nécessaire de toilette... Tout cela me venait de vous, et représentait pour moi des souvenirs avec un peu de confort... encore un sacrifice !

Vous ai-je dit que pendant mon voyage de retour

de permission, j'ai voulu lire, pour me fortifier, quelques passages de l'*Imitation*... Qu'y ai-je trouvé? deux images qui m'ont bien ému : le *sommeil de la Vierge* avec les jolis vers... puis une photo de papa avec son canonnier que petite sœur avait eu la si délicate pensée de glisser entre deux pages, avec au dos de chacune la date de la chère semaine... Oh ! comme je vous remercie !

*Azy, 14 décembre.*

Ce matin je ne me suis réveillé qu'à 7 heures après une bonne nuit de près de douze heures d'un profond sommeil... A 7 heures 30 je répondais la messe à M. de Chivré, messe à laquelle j'ai communié en union avec vous tous... Après un petit déjeuner (où sont donc ceux de la maison?) j'ai assisté à la visite des chevaux que j'ai accompagnés à la forge. Voici quelle est ma situation : le fonctionnaire de la 2e est actuellement à la cuisine. Pendant les étapes il se servait de son cheval et moi je montais sur un caisson. Maintenant que nous voici au repos et que les étapes sont terminées, son cheval me revient, et je dois le soigner... Je n'y tiens guère, mais puisque je dois le faire, je le ferai.

Vers 11 heures, le déjeuner approchant (n'oubliez pas que j'ai perdu gamelle et couvert) je suis entré dans une chaumière où une bonne femme m'a vendu ces indispensables objets pour 1 fr. 25. D'où venaient-ils ?

A midi, le brigadier de jour m'annonçait que j'étais chef de poste à la garde des canons et des voitures alignés le long de la rivière...

Je viens de ranger le cher paquet de vos lettres et des cartes que j'ai reçues à mon retour de permission et à notre arrivée au repos. J'espère n'avoir perdu aucune de ces pages où je vous retrouve et qui forment pour moi un véritable *bréviaire*... Je viens de lire et de relire vos lettres du 23..., l'avant-veille de mon départ pour la bienheureuse permission si vite écoulée, si loin déjà ! Nous ne savions, ni vous, ni moi, que la grande joie était si proche.. A présent !!...

Mais ne croyez pas que le regret me déprime et que j'aie le moindre sentiment de découragement ! Je dis au Christ : *Fiat !*... Tout ce que vous voudrez ! Si vous voulez me donner un joli Noël, envoyez-moi vingt-quatre heures à Paris..., si vous voulez me donner un bon *jour de l'an*, vous savez bien... Fontainebleau ! Si vous me refusez ces deux joies, Jésus. d'avance je vous dis mon *fiat joyeux*... Mais pour Bleau j'ai confiance, vous êtes si infiniment bon, j'irai tôt ou tard n'est-ce pas?

*Azy, 15 décembre.*

*Que Jésus, que la Vierge sainte vous bénissent, mes aimés.*

Cette nuit j'ai pris la garde pendant deux heures et demie pour décharger *mes gars* d'une partie de leur besogne... et puis, j'aime tant cette méditation nocturne ! Les heures passèrent tout entières à causer avec le Maître et à vous aller voir, à la maison là-bas et à Paris... Je vous ai embrassés tous... Mes petites bonnes sœurs étaient dans leurs chapelles... J'ai parlé au Bon Dieu en particulier de celle qui près de vous

attend son heure. J'ai dit à l'Esprit-Saint : Je vous offre neuf journées pour elle toute seule. Faites de moi ce qu'il vous plaira, mais envoyez-lui votre lumière ; faites-lui connaître votre volonté, afin qu'elle puisse dire elle aussi bientôt, comme elle le désire : « *Ecce ancilla Domini. Fiat mihi secundum verbum tuum...* »

Et puis, de temps en temps, je m'arrêtais : la brise froide faisait flotter le cache-nez qui m'emmitouflait... Je regardais la Marne coulant doucement à mes pieds, et son clapotis murmurait tout bas une chanson très triste comme les choses qui passent... Et dans ses eaux ridées, j'apercevais la lumière des étoiles, qui miroitait, dansait, s'éparpillait... Je regardais le ciel et le ruissellement de ses constellations ; je me disais qu'à la même heure vous pourriez, vous aussi, les contempler et que notre regard pourrait se croiser là-haut... cette pensée me faisait plaisir... Tout à coup j'entendis un roulement lointain, précipité... puis derrière la petite colline déboucha un train à grande allure... la vapeur s'échappait tout rouge... puis s'estompait en grisaille. Il s'arrêta brusquement devant une petite lumière qui avait brillé toute la nuit... Et je regardais la longue chenille lumineuse, interrompue çà et là par des ombres mystérieuses... Il repartit... il disparut derrière une autre colline et je suivais le feu rouge et avec un sourire un peu mélancolique je me disais : « Et moi? Quand donc? »

A 6 heures 30, je rentrais pour écrire à mes Parisiennes ; puis je me mis à faire ma petite rédaction promise pour le *Cercle Saint-Jean* : « Carnet de route.

2 novembre. » J'ai fait la description d'un cimetière militaire en Champagne. Qu'est-ce que cela vaut? Je ne sais trop, on est bien mauvais juge de son œuvre.

A midi j'apprenais que j'étais « *de jour* », c'est-à-dire à la disposition du logis de jour également, et chargé de commander le service général de la batterie. Cela semblerait indiquer pour moi les bi-galons de laine assez proches. Mon service n'étant pas chargé, je pris la résolution de donner un coup de pansage à mon pseudo-cheval. J'étais à l'ouvrage... le logis entre : « Mais, que faites-vous là? Ce cheval est à X... et vous n'avez pas à vous en occuper... Vous êtes fonctionnaire brigadier... Voulez-vous m'envoyer promener pansage et astiquage !... »

Et moi qui mâtais mes répugnances, animé des meilleures résolutions... Voici ce que j'avais dit au Maître :

« Jésus, vous savez mon antipathie pour tous ces travaux de palefrenier... Je vais pourtant m'y mettre de bon cœur... Mais je voudrais que ma bonne volonté, ma constance servent à la conversion d'une pauvre âme qui se perd... loin de vous... » Mon apostolat a été vite fécond... à moins que?...

*Azy, 16 décembre.*

... Vous imaginez-vous le bourg où nous cantonnons?

Tout près d'une délicieuse rivière, la Marne, dans une des plus jolies vallées que je connaisse, toute ornée de villages et de clochers : un bourg... Longue

rue formée de chaumières et de villas toutes neuves (un peu trop neuves), quelques maisonnettes semées en désordre hors du sillon de cette rue. Une vieille église ornée d'étranges et minuscules kiosques en bois avec des statuettes de Saints drôlement sculptés... Les gars du pays s'amusaient, paraît-il, à de petits concours artistiques, et le premier lauréat avait l'honneur de voir son œuvre accrochée à un pilier...

Tout près de l'église, à droite en remontant la rue principale, une porte cochère... Entrez !... Petite cour boueuse... trognons de choux, fumier, ça sent... le pittoresque, la soupe aussi, car, au milieu de la cour, trône la cuisine roulante triomphalement empanachée de fumée... En bas, les écuries... Passons vite... Vous voyez cette échelle à droite? Montez... et tenez-vous bien... Grenier très vaste, très propre, sans araignées...; le long des murs blanchis à la chaux, des litières de paille sur lesquelles traînent casques, bidons, sacs... Je couche ici bien au chaud.

Un de mes camarades m'a montré hier sa jolie chambrette dans le village : plumard moelleux où il plonge délicieusement, tapis (!), commode et pendule sonnant régulièrement les heures, guéridon, et, avec cela, vue reposante sur une cour de ferme... Charmant, direz-vous... Oui... Il est infirmier et a bien raison de s'offrir ce confort... Mais, moi, je suis fonctionnaire à la 2e et je dois coucher au milieu des gars de la 2e...; et puis, j'aime mieux ma paille que... sa plume ; j'aime mieux écrire, à plat ventre sur mes couvertures, éclairé par une tremblotante bougie que d'être gentiment assis à un guéridon... parce

que c'est plus « *moine* », c'est plus pauvre et que je veux être un pauvre...

*En route ! 18 décembre.*

Hier, après vous avoir écrit et avoir dîné de bon appétit, j'ai été voir mon ami Louis à son infirmerie, puis je suis revenu à notre petit home de passage ; j'ai renforcé ma litière avec un peu de paille, hélas très usagée, puis je me suis niché dans mes couvertures et je n'ai pas tardé à m'endormir entre les mains de Dieu, entouré par vos chères affections...

Le matin à 4 heures 30, le logis entrait en coup de vent : « Tout le monde debout ! On part ! » En une minute mon petit ballot était prêt, et, le premier (je suis presque toujours le premier... sauf pour la soupe), je dégringolais la petite rue glissante pour renfermer mes affaires dans le caisson, puis, après être remonté au village pour faire la visite du cantonnement, je regagnais mon caisson où je trône en heureux philosophe.

Bientôt nous démarrions, les crampons des fers de nos chevaux *crochant* dans la neige durcie... Je priais, je pensais à vous, puis, lorsque le jour se mit à *grisonner* dans le ciel neigeux, je pris vos chères lettres, je les relus, je les méditai... Merci, mes aimés, merci à tous...

Et nous roulions sous le ciel cuivré, au milieu des campagnes étranges... paysage vraiment artificiel : le *peintre* semblait s'être amusé à badigeonner de blanc les coteaux, jaunes ou verts par places... à hacher de noir les bois, et à tracer les petits chemins en lignes blanches, d'un blanc pur, éclatant...

Et nous roulions toujours... Blesmes, Saint-Eugène, Condé, Baulne, Orbais...; enfin nous sommes arrivés à Janvillers, où nous cantonnons ce soir jusqu'à...?

Dieu nous garde... et cela suffit... D'ailleurs nous ne sommes pas à plaindre ; la 2e pièce a un logement magnifique : en bas, les chevaux, très tranquilles après les 45 kilomètres de la journée. A l'étage, notre chambre à coucher... Voyez les monceaux de paille toute fraîche et sentant encore l'été... on enfonce à mi-corps entre les bottes croulantes, et, demain matin, repos... *ad libitum*.

Je n'ai pas froid dans toute cette bonne paille; une chose me manque... du pain ! Nous n'avons pas la « carte » comme vous, là-bas... Nous sommes amplement pourvus, les portions sont très raisonnables, c'est vrai, mais j'ai une faim dévorante ; content de tout... jamais rassasié... Je me suis donc mis en quête... de pain ! Acheter... demander... mais en avoir !... Je frappe à une porte, la table était déjà occupée par les hommes de la 1re pièce... Deuxième porte, ah ! j'ai plus de chance ! on veut bien me céder deux livres de pain ; ce sont de braves paysans ; une vieille me propose même du lait, j'en accepte de bon cœur un demi-litre.

Et me voici en train de vous écrire sur une table, près d'un fourneau qui réchauffe mes pauvres pieds, éclairé par une belle lampe, coiffée d'un magistral abat-jour... Entendez-vous? un abat-jour ! Cela me semble d'un luxe !... Pendant ce temps, le mari, un vieux, lit son journal en regardant souvent par dessus ses lunettes... Près du feu, le journalier s'assoupit sur son banc. L'horloge tictaque ces minutes chaudes

qui me font penser au *bon chez soi*, et mon lait tiédit sur un coin du fourneau...

*Janvilliers, 19 décembre.*

Je voulais vous écrire cette lettre dans la petite église de Janvilliers; j'aurais été heureux de vous dire mon affection immense, assis sur les marches de l'autel, mais le vieux sacristain m'a emmené chez lui, il a voulu absolument que j'aille me chauffer au coin de son feu... Il m'a dit, avec une grande émotion, qu'il avait un petit-fils de dix-neuf ans, comme moi, qui se rendait au front par étapes, lui aussi. Il a ajouté : « Oh ! si la paix était signée ce soir, je vous paierais du champagne... Mais je veux la paix glorieuse ! »

Le facteur vient d'apporter une lettre du cher absent... regards attendris... Moment très doux... Puis, une jeune fille, la petite fiancée, vient de frapper timidement... elle apporte un gentil cadre de tapisserie qu'elle a patiemment façonné pour la photo du cher soldat... Et mon imagination s'est élancée vers vous... Mais elle n'a pas eu besoin d'aller bien loin... je vous ai rencontrés en route...

Ce matin mon premier soin a été de m'informer s'il y avait une messe, car notre aumônier campe... je ne sais où... Réponse négative !

J'ai été boire un grand bol de lait à la ferme. J'ai brièvement écrit à ma bonne Sœur Marie dont j'ai reçu un gentil mot à midi...

Après avoir assisté à la distribution du fourrage, car je ne fais plus qu'assister aux corvées et les surveiller, j'ai été visiter l'église. Extérieur banal, toiture

en tuiles rousses, clocher en pierres grises... J'entre... Intérieur imprévu, tout neuf, tout blanc avec un Chemin de Croix polychrôme... Autel quelconque; de chaque côté, vieilles statues, raides, gauches, badigeonnées de blanc... Mais, j'aperçois dans le mur des éraflures étranges, je me retourne... Dans une des chapelles latérales, un trou immense maladroitement bouché par des planches. Un obus est entré là, brisant les colonnettes, émiettant les vitraux. Par terre, des débris douloureux; seule une madone intacte dans sa niche piquetée par les éclats... Encore une grande blessée de la Marne, cette église ! et combien d'autres !

Sur la route, j'ai vu une ferme immense aux murs calcinés : « *Ils y ont mis le feu*, m'a-t-on dit, et lorque les gens du pays sont accourus pour l'éteindre, ils ont croisé la baïonnette... Canailles! ».

Dans le village même on aperçoit un café aux murs enfumés; mon sacristain m'a raconté qu'il avait lui-même, avec cinq autres vieux et deux femmes, voulu éteindre l'incendie commençant, ce que voyant, les Boches allaient les fusiller tous les huit,... l'avance des nôtres, à la Victoire de la Marne, les a sauvés.

N'ayez aucune crainte, nous ne souffrons ni du froid, ni de la faim, mais, puisque je vous dois la vérité tout entière, une de mes chaussures m'a *mordu* le talon... C'est si peu de chose que cela ne vaut pas la peine de l'*offrir pour vous*, et pourtant j'offre tout, tout, même ce petit *rien du tout*... Et voilà comment je transforme en joies mes moindres contrariétés.

*Janvilliers, 20 décembre.*

Rien de bien saillant aujourd'hui... Le colonel est venu visiter le cantonnement. Tout a très bien marché, nous étions prévenus. Après, distribution de fourrage d'abord, puis, soupe... et me voici à l'église dans une stalle : les vitraux brisés ont été mal bouchés avec de vieux sacs qui tremblent dans la brise. Les saints des tableaux en lambeaux semblent frissonner, grelotter... L'eau du bénitier est gelée, et pourtant, mes aimés, je m'y trouve si bien, oh ! si bien dans cette église.

Je viens de relire vos lettres, du jour et du lendemain de mon départ ; la première mélancolique et si émotionnante ! La deuxième égayée vaillamment pour faire sourire le *petit*, si loin...

Soyez toujours confiants... Moi, je le suis absolument. Le Maître est pour moi d'une bonté infinie ; il conduit chacun de mes pas..., même les petits reproches qu'on me fait parfois, les petits ennuis qui m'arrivent, je les sens préparés, voulus par Lui pour ma correction, mon *élévation*... Le bon Jésus me fait accomplir mon noviciat... et quel noviciat !

Mes chefs? Le lieutenant, vous le connaissez, toujours charmant. L'adjudant plutôt bienveillant, mais froid. Quant au logis, il parle peu... Qu'est-il? Mystère... Mais Jésus est là, je suis tranquille, ce caractère fermé du logis le fait craindre et... cela facilite ma tâche.

Quant aux hommes? Les servants sont presque tous des débrouillards, mais leur langage !?... J'ai peu de rapports avec eux... Les conducteurs sont de jeunes

campagnards jurant et blasphémant à tout propos... Pauvres gens ! On s'est presque disputé ce matin pour quelques poignées d'avoine... Bah ! je ne m'en fais pas ; je tâche d'être diplomate et énergique... mes dix-neuf ans me font la tâche délicate.

Peut-être cela me rend-il un peu faible en service? enfin, je vais faire de mon mieux bravement, joyeusement... oh ! je sais pour qui offrir ces petites difficultés dues à ma situation spéciale. J'ai les fonctions, mais pas les galons... *inde irae*...

Nous allons probablement rester ici quelques jours encore ; je pourrais avoir un lit, si je voulais, et prendre mes repas à la ferme, mais, vous le savez, j'aime mieux faire mon noviciat jusqu'au bout..., j'aime mieux ma gamelle et ma paille... Tout ce que je me permets, c'est mon litre de lait par jour.

*Janvilliers, 21 décembre.*

Eh bien, je crois que nous sommes ici pour une quinzaine ; une quinzaine ! c'est bien long... Nous ne sommes pas mal, c'est entendu... Pendant le jour, je peux me retirer soit à la ferme, soit chez mon vieux sacristain ; là, je suis *au chaud*, et surtout je peux vous écrire tranquillement. J'ai, encore et surtout, l'église, ouverte de 8 à 16 heures, où je peux prier à mon aise et m'unir intimement à vous. C'est bon tout cela, mais une grande chose me manque et elle est essentielle à ma vie : ma communion chaque matin... Et les jours passent et les délicieuses fêtes de Noël approchent... Comment fêterons-nous ici l'Enfant-Jésus?

Tout va bien. Ce matin, à 7 heures 30, les hommes de ma pièce (9 conducteurs, 11 servants) ont été promener leurs bêtes et je suis resté tranquillement à surveiller plus ou moins activement la toilette des écuries.

Dans la matinée, j'ai appris que j'étais *chef de poste* à la garde des voitures... Le poste? Une chambrette aux murs dénudés : un porte-manteau vermoulu, des rideaux déchirés, un vieux lit en fer à moitié affaisé et bourré de paille rappellent un vague confort que nous trouvons superbe... mais c'est surtout la cheminée qui nous enthousiasme ; elle est pourtant drôlement bâtie! Trop petite pour être la cheminée de campagne classique, trop grande pour avoir la prétention d'être une vraie cheminée d'appartement urbain !... enfin, peu importe, un bon feu de bois y ronronne tout bas. C'est donc une *cheminée* et nous ne cherchons pas à la classer dans une catégorie quelconque... On s'y chauffe voilà tout. « Mais où prenez-vous donc ce bois? » Et bien voilà : le petit sacristain, mon bienveillant ami, pousse la complaisance jusqu'à nous approvisionner de fagots... Il faut voir comme il les aime et les soigne ses poilus !... C'est lui qui leur est reconnaissant des soins qu'il leur apporte...

Ce soir donc je prendrai deux heures de garde, de 4 à 6 probablement, j'y serai *corporellement* présent, mais mon esprit...

Quant aux galons? l'Enfant-Jésus attend peut-être le 25 pour les déposer dans mes godillots... Je suis tout entier entre ses mains... Je ne désire qu'une chose : votre bien à vous, et, si Dieu le permet, le

bien de beaucoup d'âmes... Si le Maître me faisait savoir que je ferais un apostolat plus actif, que je deviendrais meilleur en restant trois ans encore conducteur à deux chevaux, je dirais joyeusement : « Faites, faites, je vous en supplie, ô mon Christ ! »

*22 décembre.*

Mon Jésus ! Je viens de me prosterner à vos pieds et de vous crier avec toute la supplication de mon âme : « Faites-nous connaître votre volonté ! laissez tomber sur nous un peu de votre lumière ! » Nous sommes des hommes de bonne volonté, Seigneur, et vous avez fait chanter par vos Anges, le jour de votre naissance, la grande parole qui calme et qui repose : « *Paix aux hommes de bonne volonté !...* » Mais l'aurons-nous votre *paix* si nous ne connaissons pas vos voies? Vous avez, par vos Anges, prévenu les bergers, vous avez fait jaillir votre étoile pour guider les Mages. Seigneur, nous ne vous demandons pas des grâces extérieures et surnaturelles..., au moment de la Communion épanchez seulement vos désirs dans nos cœurs...

— Enfin ! une lettre de mon papa aimé, datée du 17... cinq jours ! de vieilles nouvelles déjà ! cette lettre me souhaite le plus tôt possible les deux galons qui rendront mes fonctions moins pénibles... Eh bien, mes aimés, votre désir est réalisé, l'Enfant-Jésus n'a pas attendu le 25... Je suis BRIGADIER par décision du 21 décembre... Cette fois, je les tiens vraiment ces pauvres petits galons... Cette nouvelle vous donnera un peu de joie... et c'est là ce qui me

fait plaisir... J'offre galons et joies à Jésus et Marie, toujours aux intentions que vous savez.

Je voudrais que ce soit à « la maison » que vous me les cousiez ces petits bouts de laine, mais impossible et pourtant, si !... achetez donc quatre petits losanges en drap bleu horizon, cousez-y les galons noirs et me les envoyez, deux pour la veste, deux pour le manteau.

Ce soir il faudra que j'arrose... ma dignité nouvelle et que je paye une *tournée* (!) à la pièce... Enfin, noblesse oblige... (à quoi, grand Dieu !) Ah ! la 2e pièce! je l'aime avec tout mon cœur d'apôtre, mais... Priez, priez, je vous en supplie, pour ma 2e pièce...

*23 décembre.*

Sapristi ! il commence à faire frisquet ! Mes longues (?) moustaches blondes sont raidies par la gelée, et je n'ose plus les friser de peur de les... casser... Mais oui, il est temps que j'exhibe mon *passe-montagne !* Et pourtant le ciel est d'un beau bleu très pâle, le soleil brille toute la journée, il fait scintiller les paillettes blanches accrochées aux branches des arbres, et donne à la neige son éclatante beauté... mais il fait frisquet, très frisquet et cela congèle un peu l'admiration et l'enthousiasme poétique.

Hier soir j'ai été obligé de fermer ma lettre en grande hâte : les conducteurs de ma pièce attendaient impatiemment leur nouveau et bien jeune brigadier... et réclamaient pour les deux petits galons un arrosage magistral. Me voilà donc parti avec ma bande joyeuse, nous dirigeant vers le... *bistrot.* Ah ! ils la

connaissent la route, mes gaillards, et les raccourcis donc !

J'entre le premier comme roi et organisateur de la petite fête. Nous cherchons à la cuisine une table où nous pourrions être seuls et bien tranquilles... tout est occupé ! Nous sommes obligés d'entrer dans la « grande salle » presque remplie... Fumée âcre des cigares et des pipes mêlée à une odeur alcoolopinardeuse : atmosphère étouffante pour moi, le jeune ignorant des plaisirs d'un vrai poilu ! Les conversations se taisent, le choc des verres s'interrompt... Coups de coude... on se retourne : « Tiens ! v'là *l'curé chez l'bistrot !*... » Et moi, l'homme public futur, je me trouve gêné par ces yeux moqueurs et je suis intimidé au milieu de mes neuf grands gaillards intimidés eux-mêmes... On cherche des chaises, on se tourne, on se détourne, on se retourne nez à nez et on rit pour se donner contenance... Je me ressaisis un peu : « A l'unanimité ! qu'est-ce qu'on boit? » Nouveau silence... mes grands dadais se regardent avec un gros rire... moi, je suis de plus en plus gêné... décidément l'enthousiasme me manque au cabaret. Enfin, le plus *soiffard* de la bande prend la parole — il n'y a plus de réserve pour lui lorsqu'il s'agit de boire un bon coup. — « Si qu'on essaierait l'cidre? » Allons-y pour le cidre ! et tous opinent du calot. La patronne apporte deux litres de cidre, je remplis les verres, on trinque à la prospérité de la 2e !...

Je m'éclipse un instant, et dans un coin du couloir j'emmène ladite patronne : « Madame, je voudrais payer *une tournée* à ma pièce pour fêter mes

galons. Nous sommes dix... Composez vous-même le menu ! » — « Voulez-vous... des cigares, du bon vin de Saint-Emilion à 3 fr. 50 la bouteille? » — « Va pour les cigares et le Saint-Emilion ! »...

Trois bouteilles arrivent sur la table... Magistral effet avec leur enveloppe en papier rose !... On déballe... On débouche ! et, allez-y ! les verres sont pleins... Le centre commence à causer, mais l'extrême droite et l'extrême gauche restent assez froids... Je voudrais, pour clore magnifiquement la partie, finir par une tournée de café... « Oh ! le café n'est pas bon ici, me souffle tout bas un conducteur silencieux jusque-là, le vin est bien meilleur... » Oui, pensais-je, mais il coûte plus cher aussi... Enfin, il faut être grand seigneur jusqu'au bout... et je commande deux nouvelles bouteilles.

— Lorsque celles-ci furent vidées, je fis mes adieux à mes invités qui restaient là pour *maniller*. La petite fête avait été très gentille et très calme...

Je sortis dans la nuit ruisselante d'étoiles, tout heureux de me retrouver seul... seul avec Dieu et avec vous... dans l'air pur.

*24 décembre.*

Décidément, nous aurons au point de vue température un Noël classique... Neige, ciel noir, maussade et un froid ! Imaginez-vous que j'ai trouvé ce que j'ai laissé dans ma gamelle, hier soir, un morceau de *rata*, transformé en un énorme glaçon ; le pinard gèle dans les bidons, et j'ai eu de la peine ce matin à décoller mes doigts d'une gouttière que je voulais déplacer !... Pourtant je ne

souffre pas, mais pas du tout : je n'ai pas d'engelures et je sors sans capote. Combien j'aimerais mieux avoir à m'emmitoufler dans mon manteau pour aller *là-bas* lutter contre la grande brise du large... J'ai la *nostalgie du vent de chez nous*, même de celui qui crispe les visages, tourne les parapluies et transforme les chapeaux en bonnets informes...

Quoi de nouveau? Rien, absolument rien... Et pourtant si ! le bon Dieu a écouté vos prières : le *logis* commence à sympathiser avec moi... et, je suis en excellents termes avec les hommes de ma pièce. Tout va à merveille... Je n'ai rien à faire sinon la petite surveillance des travaux, les ordres à transmettre, et « le jour » à prendre une fois par semaine. Je suis tout à fait tranquille et je vais me remettre à mon travail de préparation aussi active que possible, pour Bleau, que je ne perds pas de vue. C'est très bien de se promettre de piocher dur... mais où me fourrer pour cela, me disais-je hier : je ne puis passer que relativement peu de temps dans les fermes dont je vous ai parlé, d'ailleurs le travail y est difficile au milieu de l'agitation d'une grande maison... Dans notre grange?... Mais on n'y voit goutte, et puis, comme je commence ma journée à 4 heures du matin, je ne veux pas réveiller mes gars par de la lumière, ni me singulariser par d'aussi matinales occupations... Alors?... l'église?... mais les vitraux brisés, le froid glacial... Savez-vous ce que le Bon Dieu m'a inspiré, puisque je ne veux pas, pour le moment et *par pauvreté*, louer une chambre?... Et bien, la sacristie !

Et voilà comment j'opère. A 4 heures 5 lever dans

l'obscurité, sans bruit ; sorti de la grange, pfuitt ! j'allume une bougie, je lace mes souliers, et, en route pour l'église sans oublier ma petite lanterne de bicyclette que j'avais emportée à tout hasard... Je soulève la brique sous laquelle le sacristain cache soigneusement la clef chaque soir... Je la saisis toute gluante de gelée... Tâtonnements... un grincement amplifié par les échos mystérieux des voûtes... J'entre, je fais glisser mes doigts sur la surface polie de l'eau bénite congelée... je monte dans la nef froide et sombre, au milieu des échos étranges... Je m'agenouille à la Table Sainte : « Seigneur, ayez pitié de votre serviteur... Seigneur, bénissez-*les*... » Je me dirige alors vers la sacristie bien close... J'allume de nouveau la bougie de « *mon phare* », vous vous la rappelez cette lanterne vénitienne que vous m'avez donnée pour ma bicyclette d'enfant? Une petite fenêtre que j'y ai découpée, laisse filtrer sur ma feuille ou mon livre un étroit rayon de lumière. Je peux ainsi travailler sans que la lueur soit vue du dehors , un abat-jour que j'installe avec des canons d'autel arrête tout rayonnement et laisse la pièce dans une obscurité complète. Personne ne viendra me déranger !

Je suis appuyé sur une console, au pied d'un grand crucifix, le front sous sa main douloureusement bénissante et il me semble que l'autre main s'étend, bénissante aussi jusque *là-bas*... où j'aime et où je suis aimé... Je me souviens de la prière que je faisais là, ce matin, l'adaptant à notre situation présente et où je répétais les paroles du Maître : « C'est moi qui suis la lumière du monde !... Je suis la Voie,

la Vérité, la Vie!... Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie... »

*Janvilliers, 25 décembre.*

Hier soir, j'entrais dans une ferme. Une petite fille se présenta à la porte, elle me regarda avec des grands yeux pleins de bonheur enfantin : « Le petit Jésus va venir. » Elle se mit à rire en trottinant.. Cela m'a fait rêver à beaucoup de choses déjà si lointaines... et qui étaient si bonnes ! Lointaines? Mais, l'année dernière encore mes *godillots* n'étaient-ils pas pleins de surprises !... Le mois d'août a clos mon enfance, si heureuse par vous... ma vie austère a commencé là...

Quand je me suis réveillé ce matin à 4 heures, ils étaient vides mes pauvres godillots !... J'étais loin, très loin du *nid si doux*... Oui, Noël est un peu triste cette année, mais non d'une tristesse inféconde... et, au point de vue du Ciel et des âmes, mon Noël a été bon. Comme j'étais dans l'impossibilité de me confesser à un prêtre, je me suis confessé à Dieu lui-même, et je me suis donné une pénitence ! L'acte n'avait aucune valeur sacramentelle, mais Dieu a eu pitié de « *son petit* » et Il m'a lui-même directement remis mes péchés... je l'espère..., je le crois... Hier aussi, j'ai supplié mon Christ de venir habiter le Tabernacle vide, si froidement vide !... et je crois ceci encore, c'est qu'Il veut bien y résider pour moi... J'ai peur d'être trop présomptueux...

A midi, hier encore, tout de suite après notre soupe, je suis retourné à ma chère église et je me

suis mis en devoir de lui donner un petit air de fête pour la messe d'aujourd'hui. Rapide coup de chiffon sur l'autel, les stalles ; vigoureux coup de balai dans le chœur, la nef, les bancs... la chaire surtout !.. j'étais heureux.

J'ai ajouté des candélabres au maître-autel, j'ai porté deux fusains qui se lamentaient dans un coin, je les ai disposés sur les marches. C'était maigre, mais enfin !... En travaillant, je répétais : « Enfant Jésus, ayez pitié de nous ». Je l'ai dit pour chacun des hommes de la batterie, et je le disais pour ceux qui ne le disent jamais et dont le cœur est fermé, et je le disais pour ceux qui oublient, et je le répétais avec ceux qui prient... pour ceux qui sont heureux... pour ceux qui souffrent...

Une nouvelle qui va vous surprendre désagréablement et qui me fait peine à moi : l'excellent lieutenant Godfrin quitte la batterie pour aller à l'Etat-Major. Ne vous inquiétez pas... Dieu agit toujours pour le bien de tous... Soyons confiants.

*Janvilliers, 26 décembre.*

... Je vous envoie un petit souvenir bien pauvret, bien insignifiant : une feuille de fusain, d'un de ces fusains que j'ai portés hier sur les marches de l'autel. Chacun de vous aura la sienne... Pauvre petit arbuste, il assiste tous les jours à ma communion spirituelle et à mes prières pour vous au pied de l'autel. Je l'ai frôlé plus d'une fois hier en répondant la Messe... Ce sera pour vous un souvenir de cette petite église où j'ai travaillé... où j'ai souffert un peu pour mes aimés...

Vous m'annoncez l'envoi de deux colis. Rien encore. Je vais m'occuper activement de savoir où sont passées ces gâteries qui mettraient un si joli rayon de soleil dans ma vie, matériellement un peu monotone. Mais je ne souffre pas de cette monotonie; et puis l'austérité dans nos repas et dans le couchage est pour moi une vraie joie...

*27 décembre.*

Il est 6 heures 30... Il y a un mois, j'arrivais à Caen et sans bien comprendre mon bonheur, je répétais : « Je vais les voir... Je vais les voir... » Quelques heures après c'était le bonheur, presque brutal et douloureux... Je ne m'attarde pas sur le passé pour le regretter mélancoliquement... non pas ; ce serait faiblesse et j'aime la virilité. Si je reviens sur le passé, c'est pour remercier Dieu de me l'avoir fait si bon...

Vous pouvez être tranquilles, tout va bien : les petits ennuis du début ont totalement disparu, et la fête de l'autre jour a produit merveilleux effet... Et puis, une bonne parole, parfois une petite générosité glissée simplement à un homme, vous l'attache aussitôt... Lundi, le soir, deux servants causaient à voix basse, mais je pouvais les entendre : « Hein, vieux, t'as des sous? » — « Pas plus que de poil dans le fond de ma cuiller ! » — « Alors... on est frit ! C'est tout de même triste que d'être obligé de s'la rincer avec d'la glace ! » J'ai pris la parole : « Ah ! mais je ne veux pas que tu boives de l'eau *la veille de Noël*... Tiens... Combien un litre de cidre? » — « Huit sous ! » — « En voilà dix, tu achèteras un cigare avec... » Le plus content, c'était moi...

*28 décembre.*

Mes pauvres aimés, vos galons ne sont malheureusement pas arrivés assez vite. Je suis resté quatre jours sans *mes insignes !* espérant toujours que ce serait les vôtres que je porterais. Mais on commençait à plaisanter de cette soi-disant négligence, et mes chefs semblaient la considérer comme de l'indifférence. J'ai donc été voir le tailleur qui m'en a cousu, des galons... Mais ce n'étaient pas les vôtres !

*29 décembre.*

La vie du *repos* est assez monotone, mais moins que celle de l'échelon... Peu d'incidents, voici pourtant quelques détails qui vous feront comprendre les misères du troupier en campagne... Je suis de nouveau devenu un monde à moi tout seul! la gent *toto* a fait sa réapparition ! j'avais cependant fait bonne garde ! réapparition picotante, aussitôt j'ai entrepris une chasse libératrice.

En allant faire coudre mes fameux galons chez le tailleur, j'avais remarqué qu'il logeait dans une vieille maison où il y avait plusieurs chambres, donc propice à mon cas... C'est une très ancienne chaumière (dix-sept cents et quelques années, ai-je vu gravé au-dessus de la porte), poutres basses, mais formidables : un travail d'anciens ! Dans cette chaumière, une famille campagnarde, pauvre mais délicieusement hospitalière... Je m'approche de la maîtresse de la maison, et, tout bas, discrètement

pour ces choses qui réclament un doigté de diplomate : « Madame, vous n'auriez pas à mettre à ma disposition une chambrette inoccupée... vous me feriez chauffer un peu d'eau... je prendrai un bain, et... » Réflexion lente ; la bonne femme fait part de mes désirs et de mon cas à *haute voix*... Légère rougeur du brigadier... intimidation consécutive... Nouvelles réflexions collectives cette fois... On sonde le problème... l'homme dit *oui*, et la femme dit... *oui*... Justement, dans la petite chambre à côté, ajoute-t-on, il y a un four où mijotent carottes et betteraves pour les bestiaux... J'aurai chaud, je serai bien... etc. Quelques instants après, j'entrais dans la pièce embuée de lourdes vapeurs âcres... De l'immense bassine s'élevait un glouglou joyeux... Un grand baquet à ma disposition..., dans une marmite, l'eau bouillante ; dans un seau, l'eau froide...; une chaise...; je suis à merveille... Mes hôtes se retirent discrètement ; on enlève de force la petite Henriette très intéressée par ce remue-ménage et scandalisée, bien sûr, par ce désordre... On m'enferme et la chasse commence vigoureusement savonneuse et terminée par un copieux arrosage de *vinaigre de Bully*... Oh ! luxe !... Peu de temps après, je réapparaissais aux yeux de mes hôtes attablés, rose, frais, radieux ! Une gamelle de soupe fumait, à mes intentions, sur le fourneau... Je m'assieds à la table commune et je mange de bon appétit.

Le patron voulut me faire goûter de son cidre... Il versa dans un verre un liquide pâlot, douceâtre et aigre à la fois... « Hein? » et je voyais tant de fierté dans ses yeux pétillants que je dis : « Déli-

cieux ! » — « Ah ! eh bien ! ce jus de la poire fait du cidre aussi bon que celui de votre Normandie !... » et je pensais : le pauvre homme !... Ce n'est pas tout, pour me rappeler mon cher pays, ils m'offrirent une pomme, que j'ai déclarée délicieuse aussi. Cette fois c'était vrai.

Le repas fini, je me levai, discrètement encore, je demandai combien je devais... La patronne fit un grand signe de tête négatif : « Rien, Monsieur... Si vous y tenez pourtant, donnez ce que vous voudrez à mon gamin. » Je glissai quarante sous dans la main du gaillard et je me sauvai confus et reconnaissant.

Un détail encore : la demi-boule que je touche de l'ordinaire ne suffisait pas à mon vaillant appétit et j'étais obligé d'acheter du *pain civil ;* aussi ai-je demandé la double ration... le médecin me l'a accordée facilement... et à présent je touche mon kilo et demi par jour... C'est suffisant cette fois.

*Janvilliers, 30 décembre.*

De temps en temps la tristesse voudrait m'envahir. Vous êtes si loin !... Heureusement le Maître est tout près...

Notre vie est monotone, disais-je hier, c'est vrai, mais depuis quelques jours j'ai trouvé des occupations intéressantes. Vendredi, adjudant, logis, brigadiers, servants se sont rendus dans un bourg à cinq kilomètres d'ici (Fromentières) et dans un grand champ nous avons mis une pièce en position de tir. Un

sous-lieutenant de la 14ᵉ faisait une instruction suivie immédiatement de l'application pratique. Très intéressant..., mais s'est mise à tomber une petite neige très fine, très entêtée. Aussitôt mes gants! mon passe-montagne ! et j'étais à l'abri, tandis que je voyais les visages de mes pauvres voisins se crisper souffreteux... J'en avais pitié... Le lieutenant a continué son cours, stoïquement, jusqu'à ce que nos points de repère les plus rapprochés aient disparu derrière un nuage gris, tremblotant. Après cela, nous sommes allés à la Mairie du petit village voisin où le Commandant fit à tous les gradés une conférence sur les rouages d'un Corps d'armée : le groupe, la batterie... ceci, pas très empoignant.

J'ai été dire un petit bonjour à Dieu dans son église. J'y ai trouvé notre aumônier qui m'en a fait les honneurs : il m'a fait admirer une œuvre d'art merveilleuse, un rétable aux scènes très curieusement fouillées...

Il y a chaque matin un cours pour les élèves sous-officiers, cours auquel j'avais grande envie d'assister. J'ai été trouver l'adjudant qui me promit d'en parler au lieutenant. Le soir même le sous-officier de *jour* venait me dire : « Demain, après avoir assisté au cours de 8 à 10 heures, vous irez voir le lieutenant. »

Le lendemain à 6 heures je partais, une heure avant les autres brigadiers, pour pouvoir faire l'adorable communion... Il avait neigé toute la nuit, mais le ciel était illuminé d'un beau clair de lune, dans la neige étincelaient des milliers de paillettes. Mes pas faisaient crier la neige, rappel des stridences des gril-

lons pendant l'été... et je regardais curieusement les toutes petites fossettes capricieuses que les lièvres et les lapins avaient tracées dans leur course craintive.

Bientôt le ciel pâlit et le spectacle devint comme un rêve : devant moi l'immense plaine blanche aux profondeurs bleutées et aux reflets laiteux... et je croyais voir la mer avec les nuances imprécises de l'aurore... et je m'arrêtais pour écouter son murmure... Là-bas, les bois profilaient leur masse sombre comme un long ruban grisâtre; à l'horizon, pareils à une digue, certains bosquets formant d'énormes forteresses.

J'arrivai à 7 heures 30, je répondis la messe et je communiai... Le cours commença bientôt après, il fut fait par l'aspirant de la 14 sur les soins à donner aux obus, aux douilles, aux fusées... Causeur infatigable et bien documenté.

A mon retour au cantonnement, je fus appelé par notre nouveau lieutenant : « Mon ami, il y a quelques jours, je vous ai aperçu sur la route, vous reveniez avec des attelages après avoir conduit une de vos pièces à... Il y avait des attelages à droite, d'autres à gauche de la route. C'était en désordre... » — « Mon lieutenant, permettez-moi de vous dire que je ne me suis occupé que des quatre attelages de ma pièce..., la route était très glissante ; un de mes conducteurs était tombé sous son cheval, j'avais cru sage de laisser à chacun le soin de trouver le passage le moins difficile... » — « Oui, c'est une raison qui atténue la gravité de ce désordre, quoique, à la réflexion, il me semble que tous auraient dû suivre

le passage trouvé le meilleur par le conducteur de tête, mais, j'ai autre chose à vous dire, vous pouvez faire un bon sous-officier... même mieux que cela... et... vous manquez de poigne ! Commandez avec moins de... douceur, et si quelques-uns de vos hommes ne marchent pas, signalez-les à votre chef de pièce... Je sais bien que le grade de brigadier est le plus délicat : le galon est modeste et il faut donner des ordres à tout propos... Allons, soyez plus ferme !...» On s'occupe donc de moi... je tâcherai d'être rude !!???

Surprise ! nous partons demain matin pour Sainte-Menehould...

*En route, 31 décembre.*

Bonne année, mes tant aimés ! Oh ! si vous saviez comme mes souhaits sont ardents ! Souhaits de lumière ; souhaits de paix ; souhaits de sanctification !... Tout mon cœur, dans un élan immensément affectueux, crie vers Dieu : « Vous les aimez ceux que j'aime... Je vous les confie ! » Comme je voudrais vous écrire tout au long les vœux que j'adresse au Maître pour chacun de vous... Mais j'ai si peu de temps... et puis je ne me sens pas à l'aise pour vous exprimer mon affection. Nous venons de faire une étape de vingt kilomètres et je vous écris debout, accoudé sur la cheminée, dans une maisonnette banale, les pieds grillés par le feu, la tête pleine du brouhaha de l'installation.

Nous sommes partis ce matin à 6 heures 30 ; le froid s'était complètement amolli, il faisait une pe-

tite brise tiède. Nous avons roulé toute la matinée au milieu de la plaine immense, toute blanche, entrecoupée par des bosquets bas et noirs.

Vers 10 heures du matin nous arrivions dans un tout petit village glorieux depuis 1814 ! Champaubert. Dans un coin étroit, étouffée par des maisons basses, une colonne de granit surmontée de l'aigle impérial, au pied, de lourdauds petits canons du temps, qui semblaient regarder nos pièces avec ébahissement.

Puis nous avons recommencé à rouler sur la grande route bordée de peupliers géants ; à droite et à gauche des coteaux blancs piquetés de souches de vignes.

Nouvau petit village, Etoges, dont je vous envoie aussi des cartes postales achetées en courant dans une épicerie ; pas de choix.

Ce n'est que vers 2 heures que nous gagnions le cantonnement de notre première étape, Bergère-les-Vertus. Félicitations du lieutenant pour notre défilé impeccable ! Recherche des écuries d'abord, puis du logement qui nous était désigné : un hangar immense pour les bêtes ; pour nous et de l'autre côté du bourg, une maisonnette basse à deux chambres. Litières formées de paille usagée, épandues sur le carrelage (aïe, les totos !), vitres brisées et bouchées avec des bottes de foin... mais, il y a une cheminée, du feu, et, ma foi, nous serons comme des rois !

Savez-vous à quoi le feu nous a servi ce soir? Devinez-le... crime qui y a été perpétré?... Deux poules! deux poules volées et assassinées par les gars de la 2e et que lesdits ont plumées et fait cuire... puis,

qu'ils viennent de m'offrir !!!... et que j'ai acceptées... un bon morceau du moins ! Comprenez-vous tout ce qu'il y a dans un drame pareil?... Ecoutez !... Un de nos chevaux écrase une poule..., un conducteur la ramasse pieusement, la rapporte à la propriétaire émue de l'honnête désolation de ce consciencieux soldat... Mais le si charmant militaire, à couvert derrière sa pseudo-honnêteté, empoigne deux volailles bien repérées, les plume, les fait cuire aidé de bénévoles et empressés complices et me les apporte... m'en offrant une large part... que j'accepte... Gros cas de conscience ! Qu'auriez-vous fait?... oui, qu'auriez-vous fait, consciences scrupuleuses... et repues?

*Vélye, 1er janvier 1918.*

Ce matin je me suis levé à 5 heures 30, après une bonne nuit de huit heures de repos. J'ai embarqué mes couvertures dans un caisson, puis j'ai été demander à quelle heure notre aumônier disait la messe... On n'a pu me dire où il couchait. J'ai fait le tour de l'église *clenchant* les portes... Tout était fermé... Je suis alors retourné à l'écurie, déçu... A 8 heures nous partions.

Grand'route au milieu d'une plaine plantée, çà et là, de larges bosquets de pins en quinconce, puis, là-bas, des coteaux grisâtres, des vignobles.

Et pendant que je marchais dans l'ornière creusée par la roue du caisson dans la neige, ou bien pendant que j'étais « tout doucement » secoué, assis sur l'avant-train dans ses sursauts ouatés, mon âme

était parfois toute rêveuse... Je revoyais le salon, là-bas, le 1^er^ janvier, tout éclatant de lumière, les rideaux de la grande portière tout boursouflés de paquets mystérieux... puis, majestueux, les rideaux s'écartaient, et alors... alors les yeux des tout petits s'ouvraient bien grands, leur bouche restait entrouverte dans une admiration enfantine... j'étais un de ces heureux tout petits... même le plus petit...

Plus tard d'autres *jours de l'an* où nous comprenions mieux notre joie, où, surtout, l'on ressentait mieux la douce paix d'une famille merveilleusement unie !

Puis les années ont passé..., les ailes ont poussé aux oiselets... Des départs !... Alors la journée charmante s'est assombrie... Mélancolie à la maison, là-bas,... et à Paris pour deux cornettes pensives... Retours, un peu poignants, sur le cher passé, et, dans un village de la Marne, le soldat rêve..., la campagne est froide, sous la neige...

Oui, sous la neige, le petit soldat traversait des villages puis arrivait à Vélye. « Enlevez-vos masques ! » et précipitamment, d'un seul mouvement, les masques un peu gênants, tombèrent. En cours de route nous faisons des exercices d'entraînement contre les gaz... Les trois quarts d'heure passés sous la *muselière* n'ont pas été trop angoissants... c'était mon premier essai un peu long ; une seule chose me gênait, la buée épaisse qui se forme sur les lunettes... Je ne pouvais plus voir le paysage !

Nous coucherons ce soir dans un grenier : encore paille usagée et, probablement habitée... Merci, mon Dieu ! ces ennuis je les offre pour mes aimés.

Près de nous, entre ses berges toutes blanches, roule une petite rivière qui tapote les ailettes d'un vieux moulin immobilisé. A côté, une maisonnette où je viens de prendre une tasse de café... c'était un prétexte, je n'en avais nul besoin, mais je voulais être tranquille pour vous écrire.

... Oh ! je voudrais pouvoir vous dire toute mon affection immense, tant aimés, je voudrais vous remercier de vos bonnes lettres qui me font tant de bien ! Je viens de relire vos joyeuses et si affectueuses félicitations pour mes pauvres petits galons... Oh ! que vous êtes bons ! Quelle est ma reconnaissance pour les joies infinies que vous m'avez données et qui ont fait de moi le plus heureux des enfants, puis, des jeunes gens ! Merci en particulier pour tout le bonheur que vous avez versé dans mon cœur pendant la permission si douce...

Tout va bien physiquement et moralement... Il ne fait plus froid... Dieu nous garde.

*Faguières, 2 janvier.*

Nouvelle étape au milieu de la plaine immense plantée d'arbustes minuscules ; on dirait des sapins en miniature. Nous sommes arrivés à Faguières, petit village à quatre kilomètres de Châlons. Tout va bien... pourtant mes chaussures sont un peu étroites et j'ai... des engelures légèrement écorchées. Mais aucune souffrance, aucune, je vous l'affirme..., encore une grâce !

Le major cependant m'a conseillé d'acheter des chaussons... Je pars donc pour Châlons ; j'aurais

bien voulu visiter la ville, très intéressante, dit-on, mais le lieutenant m'avait donné l'ordre d'être prompt, et, par discipline, je n'ai fait qu'entrer dans un des faubourgs. Peut-être y ai-je eu quelque mérite, mais ce petit *service d'obéissance* aux pieds du Maître, je l'offrais pour réparer mes négligences éventuelles dans mon service de soldat.

*3 janvier.*

Nous avons quitté Faguières à 6 heures 45. Nous roulons, nous roulons toujours. Nous apercevons les tours des églises de Châlons, superbes dans une belle déchirure rouge entrouvrant les nuages lourds de neige.

Nous avons traversé les faubourgs de Châlons ; nos canons roulaient avec un bruit creux et nos caissons sautaient gaîment sur les pavés.

Lorsque nous sommes arrivés dans la campagne au milieu des ondulations blanches, longues et monotones, j'ai retiré de mon carnet vos lettres, et, assis sur le haut de mon caisson, le nez frileusement niché dans mon fameux passe-montagne, j'ai relu... et j'ai passé quelques bonnes minutes avec vous.

J'ai besoin de toutes vos délicates attentions pour me soutenir dans cette vie étrange, si éloignée de vous, si éloignée de mon idéal... Ce matin, avant de partir, l'aumônier m'a donné la communion... Quand je suis revenu aux écuries, le bidon de jus était vide ; mes gars n'y ont pas regardé de si près... tant pis pour les absents. Mon pain aurait donc été un peu sec sans le délicieux chocolat de ma *grande*...

et les crèpes de ma petite Elise. Après les repas, un peu maigres parfois, j'ouvre un cornet mytérieux ou un sac, et alors quelque friandise me fait oublier le bouillon assez pauvre et les monotonies un peu rudes de l'ordinaire... Nous couchons ce soir à Tilloy.*

* Extrait du carnet de l'aspirant Louis O. — 3 janvier. En étape depuis le 31, par un temps de neige et de gel. Je voyais Henry C., presque tous les jours. Des engelures le faisaient souffrir, mais il acceptait tout gaîment.

Ce soir, sur la grande route Paris-Châlons-Verdun-Metz, nous causions de notre vie d'après-guerre. Guidé par la voix d'Henry, mon rêve le voyait en robe blanche, prêchant au peuple pressé devant sa chaire; et sous le ciel pur des nuits de l'Est en hiver, nous avons demandé à Dieu de bénir notre avenir et de protéger ceux que nous aimons.

## CHAPITRE VII

*Elise, 4 janvier.*

Nous sommes arrivés dans un petit village assez étrange, au nom évocateur, Elise !... Nous sommes là pour quelques jours sans doute. Demain j'espère pouvoir vous raconter mes aventures. Tout va bien... Nouveaux colis encore ! Que de *merci !* Gourmandises, encrier étanche, savons glycérine (mes mains vont rester sans engelures malgré le froid de nouveau très vif). Tricot, travail immense de la bonne Jeannette. Je ne puis vous exprimer ma reconnaissance immense elle aussi.

*Elise, 5 janvier.*

Ce matin je voulais me reposer jusqu'à 6 h. 30, mais le Bon Dieu m'a, bien plus tôt, fait sortir du chaud abri de mes couvertures. Pendant la nuit j'avais glissé de mon lit de paille et je me trouvais blotti le long de la cloison mal jointe, les pieds en plein courant d'air ; le froid m'avait réveillé. J'ai vite envoyé promener couvertures et sac à avoine et je me suis mis en devoir d'enfiler mes chaussures... Pénible devoir ! J'avais eu beau hier soir en me couchant, cacher mes godillots dans la paille, je les

retrouvais ce matin gelés, durs comme du bois. Je tire, je frappe du pied, je tire encore... impossible de pénétrer... J'appelle à mon aide les saints du Paradis... J'entends le cuir craquer comme de la glace qu'on brise. Enfin, je suis dans la place... Vite, ma bougie, mon papier !... Très bien ! et je dégringole de notre tas de paille et je sors sur la route gelée, où mes souliers claquent comme des sabots...

A droite l'église, ma chère petite église !... Je monte prudemment le raidillon glissant, j'ouvre la grille rouillée qui pousse une lamentation aigue... J'ouvre la porte et je vais me jeter aux pieds de mon Jésus... Au moins ici le temple n'est plus *sans voix, ni sacrifice*, Jésus réside sacramentellement dans sa demeure. A voix basse je prie pour vous tous, en marchant de long en large dans la nef et en venant m'agenouiller souvent tout près du Tabernacle...

Puis, j'allume ma bougie, je prends mon cher encrier de poche où je retrouve chaque fois mon signe J. M. D. entrecroisés ! Je m'installe sur l'harmonium et tout près du Maître... Oh ! la douce causerie !...

*Elise, 7 janvier.*

Hier j'ai reçu une bonne lettre du 2, de mon papa bien aimé : « Si tu savais, ami, comme je suis content de toi ! » Ah ! voilà une phrase qui m'a rempli l'âme de lumière et de bonheur fortifiant... Cette joie si vraie est une grande puissance morale. Tu es content, content par moi !... Oh ! Jésus, je suis heureux !

En route pour Elise ! je remonte sur le cais-

son d'où j'examine très philosophiquement les efforts crispés des chevaux sur la glace... Les crampons glissent, un cheval s'effondre, fait perdre l'équilibre à l'autre qui s'abat lourdement. Embrouillamini des harnais ! on décroche, on fouette..., l'une des bêtes se relève, mais l'autre n'a pas de prise sur le versant de la route... On la fait traîner par le cheval d'avant, on fouette encore, on hurle, on gesticule... Enfin, Ça y est ! Vite l'attelage est remis en ordre et on rattrape, mais avec une lenteur prudente, le temps perdu.

Vers une heure, nous arrivons dans un petit village quelconque... Il paraît que c'est là !... En effet, on aligne pièces et caissons au bord de la route : « Dételez ! » On nous conduit vers un hangar... J'ouvre la porte... Au milieu de gerbes croulantes, un homme aux formidables moustaches de Gaulois et aux yeux presque hagards bat à plein fléau. Le bras retombe régulièrement dans la paille d'où jaillit l'avoine en jolies paillettes dorées... « Vous venez ici? » — « Oui... » et alors avec la résignation muette des gens habitués à souffrir, il se mit à ranger ses bottes et des bûches de bois, jeta une bâche sur son avoine si fraîchement battue... puis partit lentement, tristement, sans se retourner... Quelques minutes après, les chevaux secouaient leur givre et balançaient joyeusement leurs musettes... Les harnais étaient affaissés en tas, un peu partout, mais tant pis !

On apporte le bouillon fumant... Vite, gamelles et boules de pain forment un cercle autour de l'énorme « bouteillon »... Les uns s'asseyent... d'au-

tres se mettent à genoux dans la neige glacée ; on mange gaîment, et, peut-être me croirez-vous difficilement, mais je n'ai pas souffert du froid, pas une minute encore !

Tout près de notre hangar aux planches mal jointes, sur un mamelon se dresse coquettement la petite église. Vous comprenez, à peine le bouillon avalé et tout en finissant de grignoter ma demi-boule avec le chocolat que vous m'avez envoyé, je me mets à gravir le raidillon... J'ouvre la porte... Charmante petite chapelle admirablement entretenue, avec bas-côté minuscule, tout cela réduit, tout petit, tout propret, tout gentillet... Mon premier soin est de jeter un coup d'œil sur la lampe du sanctuaire... elle est éteinte ! mon Jésus n'est pas là? et pourtant les canons d'autels sont grand ouverts ; je fais une courte prière pour vous tous, puis je descends la nef et au-dessus du bénitier, je vois une petite pancarte : « Tous les matins, sauf mercredi et jeudi, messe à 7 heures 15... » Il y a donc un curé ! Je sors de l'église, j'aperçois de l'autre côté du cimetière une étrange maison en bois. Je ne sais pourquoi je me dirige vers elle ; j'ouvre la barrière, je traverse l'austère jardinet, je frappe... Rien !... Je me retirais, lorsque la porte s'ouvre tout doucement et un vieux Curé de campagne, aussi bon qu'il semblait vieux, m'appela, et, soulevant sa barrette : « Que désirez-vous, Monsieur?... »

*Elise, 8 janvier.*

... Je lui exprime ma joie de voir un *prêtre*, un « *homme-ami* », je lui dis ma situation de *novice*...,

par le cœur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Aussitôt il ouvre la porte toute grande et, dans un sourire : « Entrez. »

Petite chambre très simple ; dans un coin, un lit archaïque aux lourds rideaux, qui, par un baillement, laissent entrevoir un énorme édredon rouge...; à côté, au-dessous d'un immense Crucifix, un prie-Dieu maladroitement taillé dans un bois grossier. Tout près, un bureau dont le vernis très clair détonne au milieu de toutes ces vieilles choses. Sur le bureau, des livres pêle-mêle, des paperasses soigneusement entassées, et çà et là, quelques bibelots, souvenirs d'une mère, d'une sœur, dont le sourire semble fané depuis longtemps.

Sur une table, des éclats d'obus ramassés au milieu des champs... Sur la cheminée une pendule bat mélancoliquement les heures sur son socle piqueté par les vers, et contre lequel s'appuie grand ouvert un vieux livre latin, couvert en cuir, aux tranches poussiéreuses et aux couleurs passées...

Il approcha une chaise des trois tisons qui s'éteignaient dans un tas de cendre, il me fit signe de m'asseoir, prit les pincettes d'une main tremblotante, releva la tête en plissant les yeux : « Alors, vous voulez être dominicain?... J'en ai reçu quelques-uns chez moi depuis la guerre..., en particulier un aumônier divisionnaire à trois galons... » La conversation s'engagea..., bientôt on quitta les dominicains pour parler... de la guerre, naturellement... Et lorsque je lui ai demandé où je pourrais trouver une place pour me recueillir et écrire

« Dans mon église, sur l'harmonium, comme j'ai vu plusieurs prêtres le faire déjà. »

Il était 3 heures 30, je le quittai. C'était l'heure de l'abreuvoir. Le bon curé me conduisit jusqu'à la petite barrière et je courus à l'écurie... Les chevaux étaient bridés et nous partions gaillardement dans la direction d'un abreuvoir superbe, tout près de la mairie, m'avait-on dit... Oui, pompe magnifique... mais hélas... gelée ! Et il nous fallut aller à trois kilomètres plus loin, au petit village de Daucourt... Là-bas, le soleil, rouge, splendide, descend vers les étendues blanches, froides, sépulcrales... Mais, pas de poésie ! il nous faut de l'eau ! Au-delà du village nous trouvons un « doué » plein d'une eau savonneuse... et passablement sale. Les chevaux y entrent joyeusement, plongent leurs lèvres, reniflent, s'ébrouent, agitent l'eau de grands coups de tête, puis reculent, dégoûtés... Trois kilomètres pour quelques seaux d'eau... de lessive ! « Allons, les gars, dépêchons-nous ! » Et vite par les raccourcis nous regagnons le cantonnement.

Je suis *de jour*, j'ai à rendre tous les sacs vides au train régimentaire... Un coup de trompette annonce son arrivée... Vite, j'empoigne mes sacs et je cours... Sur la petite place personne ! et j'aperçois là-bas, sur la grand'route, le camion qui s'ébranle. Vite, je dépose mes sacs et j'appelle : « Ohé le T. R. ! » Mais le T. R. est déjà loin !... je vois le camion qui s'amincit, diminue, diminue... et surtout je sens que je m'essoufle, lorsque j'entends une forte voix derrière moi : « Débrouillez-vous comme vous voudrez, mais il faut qu'avant demain tous les sacs

soient rendus là-bas... » C'est le *logis de jour*... « Où là-bas? » — « A Daucourt ! » Je réfléchis... Qui envoyer?... Alors, j'ai conclu l'affaire tout simplement, je me suis dit : « J'irai. » Et la journée faite, j'y ai été...

Il faisait nuit, une splendide nuit d'hiver étincelante de la lumière froide des étoiles... Je marchais dans le tout petit sentier, au milieu des étendues phosphorescentes, et j'étais heureux de me trouver pur au milieu de la pureté des choses. C'est sublime de se trouver tout seul... seul à seul avec Dieu et avec sa splendeur sensible...

La mission fut vite accomplie et ce fut heureux car la batterie n'aurait pas eu d'avoine le lendemain, et c'est moi qui en aurais été déclaré responsable.

J'avais fait mes prières en route et tout de suite j'allai me blottir dans la paille, il était huit heures et je m'impose régulièrement huit heures de sommeil.

La nuit fut bonne, mes couvertures me protégeaient presque complètement du froid très vif qui entrait par les planches mal jointes : je fus réveillé une ou deux fois par la lamentation des fils téléphoniques qui pleurent ici, toute la nuit, étrangement, lugubrement...

Le lendemain matin, je me réveillai vers 4 heures, je vous ai raconté mes efforts pour entrer mes godillots gelés... Lorsque je revins de la petite église vers 7 heures 20, après avoir écrit mes lettres et fait la sainte Communion, je trouvai mes gaillards groupés autour d'un feu de paille gigantesque. Ils

suspendaient, au-dessus de la flamme dansante, godillots, pains, bidons... car tout avait gelé pendant la nuit !... Le pain était dur comme de la pierre, impossible à couper. On le faisait griller dans la flamme fumeuse. Cela avait bien un petit goût âcre... mais, avec un peu de vos confitures, c'était délicieux.

Lorsque tous les liquides furent revenus à leur état normal, j'allai chercher de l'eau à la pompe qu'on avait dégelée aussi. Je voulais faire un petit bout de toilette... Ne frissonnez pas à cette pensée : par ces grands froids l'eau me semblait tiède. Une chose m'a amusé, à laquelle je ne m'attendais nullement, lorsque je voulus reconstituer *ma brosse*, mes cheveux étaient collés en mèches *glaçonneuses* et les dents de mon peigne se chargaient de givre...

Emploi de ma matinée :

Lever 4 heures. Lecture, relecture de vos lettres. Travail.

6 heures 30. Mise de mes lettres à la boîte.

7 heures. Communion.

7 heures 20. Petit déjeuner. Toilette. Surveillance du pansage. Quelquefois, coup de main aux gars pour faire l'écurie et remettre tout en ordre.

Entre 9 heures 30 et 10 heures. Abreuvoir. Nous avons trouvé un puits et un seau... Je me charge de monter l'eau.

De 10 heures à 10 heures 15 je distribue l'avoine dans les musettes.

Entre 11 heures et 11 heures 30, la soupe !

Tout de suite après je me rends à l'église jusqu'à une heure.

La suite à demain sans doute...

*Elise, 9 janvier.*

Fin de l'emploi de mes journées :

Depuis la soupe jusqu'à une heure, méditation à l'église, lecture de vos lettres. Un petit mot à mes aimés.

1 heure. Retour à l'écurie où j'attends les ordres en travaillant mes examens ou en continuant mes lettres.

2 heures. Surveillance du pansage.

Vers 4 heures. Abreuvoir comme le matin et *souper* des chevaux. Travail et conversation avec les hommes jusqu'à 5 heures 15.

5 heures 15 à 5 heures 30. Soupe, rata. Exceptionnellement : soissons, nouilles, lentilles.

Après le souper, je remonte à l'église où je vous écris ainsi qu'aux sœurs à Paris, jusqu'à 7 h. 30.

7 heures 30. Visite de l'écurie. Prière.

8 heures. Extinction des feux et vite dodo !

Vous pouvez me suivre heure par heure dans mes journées très monotones, monotonisées encore par la lumière terne du jour sous les nuages noirs, et ce soir plus encore par la neige qui tourbillonne en rafales, tapote les vieux vitraux qui craquent, s'infiltre par les plombs mal joints et descend en minuscules paillettes jusque sur cette feuille de papier qui vous portera mes pensées...

En somme je n'ai pas trop à me plaindre, mais je souffre du manque de sympathie de mes hommes. L'un d'eux affecte depuis quelque temps des airs d'insoumission, il me répond par de grossières paroles et cherche à monter les autres contre ma pau-

vre petite autorité. Il est, à ma joie, parti en permission, mais, vraiment, il nuit à mon action militaire, et... apostolique. Pourtant, je suis moins isolé que dans les premiers jours..., ma bonne volonté, aussi quelques sous pour acheter un litre de pinard ou de cidre, ont rompu les glaces anciennes... J'ai souffert... un peu... S'ils savaient comme je les aime !

Je me souviens : l'autre jour encore, les conducteurs s'étaient creusé une vaste niche dans la paille..., il n'y avait pas de place pour moi et j'avais entendu l'un d'eux s'écrier : « Il est assez grand pour en trouver une ! » J'ai couché loin des autres, entre deux bottes de paille... Tout seul !

Avant-hier, ils se sont construit une petite cabane, et ils m'ont dit le soir, mais avec une gêne visible « Il n'y a pas de place pour toi... c'est le logis qui a voulu qu'on la construise ainsi !... » Je leur exprimai mon étonnement, ma peine de voir que, malgré mes efforts, je n'étais pas considéré comme de la pièce... Ils s'excusèrent... Le soir, à l'occasion du « premier de l'an » (on le fête un peu tard dans la lourde), il y eut distribution de cigares et d'oranges. Je donnai les miens à mes hommes... Je les avais touchés... B... m'offrit pour la première fois une « *douceur* » de son colis... et, à 7 heures 30 lorsque je revins pour la visite de l'écurie, sa grosse voix tonna dans la baraque au risque de réveiller tous les dormeurs : « Dis donc, il y a une petite place pour toi ! » Je soulevai la toile de tente, je vis que j'allais les déranger et je pensai que je les gênerais par mon lever de 4 heures... Je prétextai qu'ils étaient déjà

trop serrés... et je pris, mes couvertures sous le bras, le chemin de l'église... J'avais trouvé mon lieu de repos !

Je me dirigeai à tâtons vers l'autel dont je connais si bien le chemin... Je m'agenouillai là, tout près du tabernacle... « Oh, Jésus ! les hommes ne veulent pas de moi qui désire pourtant leur bien... J'ai résolu de prendre mon repos près de vous, *sous votre aile*... Vous semblez dormir, Jésus, mais *votre cœur veille*... Qu'il veille sur mes tant aimés, sur votre serviteur... Seigneur, je suis heureux, j'ai été chassé, un peu comme vous de Nazareth, mais je vous retrouve, Vous, mon grand ami... et, comme notre Bienheureux Père, Saint Dominique, je vais avoir l'honneur et la joie de m'endormir entre vos bras... Seigneur, vous semblez dormir, mais votre cœur veille !... »

Je me lève, je prends un gros missel oublié dans un coin, et je le dépose respectueusement sur la marche la plus haute de l'autel..., je place dessus ma veste enroulée... voilà mon oreiller... A côté, la photographie de mes aimés... Je me niche dans mes couvertures... Oh ! les délicieuses nuits aux pieds de Jésus !

Depuis trois jours, j'ai ce bonheur ! Que de grâces, mon Dieu ! que de grâces !... permettez que je n'en abuse jamais... Et vous, si loin de moi, priez pour moi... je suis si indigne de pareilles faveurs...

... Et je vous embrasse de tout mon cœur joyeux. Tout va bien, vous le voyez ! Je pouvais bien, n'est-ce pas, malgré les petites misères que je dois à mon entourage, vous le dire, que tout allait bien.

*10 janvier.*

... Je viens de m'éveiller... Un jet de lumière électrique sur ma montre : il est 4 heures... Allons ! vite debout le petit gars !... et joyeusement je bondis hors des couvertures, en songeant aux chères Petites Sœurs, qui, à cette même heure, commencent leur rude journée, elles aussi, sous l'œil du Bon Dieu... Je salue Jésus-Hostie, je lui confie mes aimés, puis je me prépare à la douce causerie avec vous...

Voyons, quelle date? Hier le 9... aujourd'hui le 10... janvier... oh, l'anniversaire émotionnant ! Il y a trois ans, nos chéries Marie et Madeleine allaient essayer leurs ailes un peu tremblantes... Pauvres chéries... elles venaient de quitter toute une enfance infiniment heureuse... Papa allait les conduire dans une maison inconnue... puis les laisser seules pendant un long mois... Ce n'était pas encore la vraie, la grande séparation... mais cela la faisait pressentir... Oh ! leur douloureuse nuit dans cette maison, pourtant si accueillante, dans ce quartier perdu de Paris... Maître ! comme elles ont souffert pour vous !... Elles ont senti leur cœur se déchirer à ce premier éloignement et elles ont quand même accepté le second qui était sans retour celui-là, par amour pour Vous, par amour pour les petits, pour les pauvres, pour ceux qui pleurent... Elles ont subi le martyre le plus douloureux, celui du cœur...

De pareils sacrifices éveillent chez les âmes nobles le même désir de se donner et de souffrir... Une troisième petite âme, ardente aussi, admira les grandes ailes palpitantes de ses sœurs et leur vol

vers les hauteurs... Elle murmura : « Voulez-vous, Maître?... J'essaierai moi aussi... et je volerai vers vous ! » Et le Maître a incliné son front lumineusement divin, et en montrant son cœur : « Suis-les... Suis-moi ! »

... Vos lettres témoignent de quelque inquiétude à mon sujet... Vous me demandez de vous rendre compte précis des souffrances physiques et morales endurées pendant les étapes, et au repos, pendant ces grands froids... Mais, si je souffrais, je vous le dirais ! Notre devise n'est-elle pas VERITAS ! Je vous assure que je souffre moins du froid, ici, où le vent d'ordinaire est nul, que vous, là-bas, où le plus petit froid est intensifié par le vent du large.

Mon ami Charles nous a retrouvés ici, il est conducteur à deux chevaux et m'édifie par sa vaillance et son entrain en même temps que par son abandon total entre les mains de Dieu. J'ai pu voir aussi Louis, ce qui m'a fait grande joie.

Reçu la série complète de vos chères lettres qui me soutiennent et me font marcher joyeusement de l'avant jusqu'à la permission prochaine. La série complète? non, une lettre me manque, celle du 31 décembre. Ces chères lettres m'arrivent assez irrégulièrement, mais elles arrivent. Je vous suis en particulier reconnaissant de vos souhaits si affectueux... hélas mélancolisés par les souvenirs d'antan... Vous êtes tous venus me dire votre mot très doux... et toute cette affection est grandie en Dieu et confiée au Sacré-Cœur dont la petite image de maman est un symbole... Merci ! En particulier, un merci profond pour tes lettres quotidiennes, oh !

mon papa bien aimé ! Tes leçons, tes conseils sont ma « *règle morale...* » Si tu savais quel apostolat tu fais auprès de ma pauvre petite âme bien faible, bien chancelante, bien indigne.

*10 janvier.*

Monsieur le Curé *, je n'ose plus vous faire mes souhaits de bonne année, tant ils sont tardifs... et pourtant, laissez-moi vous dire quand même les vœux respectueusement affectueux que je forme pour vous et Mademoiselle D... Je les confie à l'Enfant divin et à sa mère pour qu'Ils les transforment en grâces de lumière, de paix, de force...

Vous excuserez j'espère, mon retard en songeant à l'étrange vie que nous menons. Je me souviendrai toujours de notre premier janvier 1918. Nous étions en étapes. Toute la matinée nous avions roulé silencieusement dans la neige : les pas des chevaux étaient comme ouatés et les hommes suivaient les larges sillons creusés par les roues des canons et des caissons.

L'on marchait sans rien dire... l'âme était pleine de souvenirs et tâchait de se réchauffer au contact du passé, mais le passé, même très doux, porte avec lui la grande mélancolie des choses qui ne reviennent pas... et tous les mille riens délicieux d'une jeunesse heureuse tourbillonnaient autour de moi, vaguement, floconneusement, comme la neige...

Vers une heure de l'après-midi, le long serpent

* M. l'abbé Durand, curé de Condé-sur-Vire (Manche), très ancien ami de la famille.

grisâtre s'arrêtait dans un petit village tout souffreteux de froid : le groupe devait cantonner là ! On aligna canons et caissons au bord de la route, puis l'on s'éparpilla pour chercher le logement assigné à chaque pièce. Les hommes pataugeaient dans la neige boueuse ; les chevaux suivaient lentement, d'une lenteur lasse, en faisant tinter tristement les chaînes de leurs attelages. La 2e pièce devait coucher dans un grenier, les chevaux dans un hangar... On distribua l'avoine, puis on attendit la soupe qu'un gars nous apporta joyeusement.

On se mit à manger, dans la neige, au milieu des harnachements affaissés, pêle-mêle... Le 1er janvier ! Et pourtant on *blaguait*, la *blague* du poilu qui rit de sa misère, parce qu'il ne peut pas l'empêcher et parce qu'*il ne faut pas s'en faire.*

Et c'est étrange comme Dieu donne des grâces aux hommes de bonne volonté ! nous ne souffrions pas... Et c'est en riant qu'un vieux en avalant sa dernière gorgée de bouillon tiède : « Oui... On se souviendra du 1er janvier de l'*année de la Victoire.* »

*11 janvier.*

On est en train de préparer (confidentiellement !... Tout le monde en parle !) de gros changements dans nos groupes et batteries, qui n'aboutiront sans doute jamais.

Cela n'a toujours pas diminué mon appétit féroce, au contraire! Malheureusement, cette fameuse double ration que j'avais saluée avec tant d'enthousiasme, nous est actuellement supprimée jusqu'à nouvel or-

dre du général... Je vous avoue que cela m'a gêné. En un seul repas je dévorais presque toute ma demi-boule que j'achevais avec le *jus* le lendemain matin, et depuis 7 heures 30 jusqu'à 17 heures 30 je me serais trouvé... sans pain, si je ne m'étais débrouillé... *Struggle for life?*

J'ai été demander du pain aux vieux tringlots contre mes deux quarts de vin ! Ils m'ont très gentiment donné ce qui leur restait, en me faisant remarquer qu'il leur en restait bien rarement. Le lendemain, même situation, que faire? J'entre dans une maisonnette, au hasard : « Madame, voulez-vous me vendre du pain? nous n'en avons plus pour le reste de notre journée. » — « Ah ! mon pauvre Monsieur, nous sommes rationnés nous aussi... mais ma fille est malade, elle ne mange pas... Voici sa part. » — « Merci. Combien vous dois-je? » — « Mais, absolument rien ! et même... prenez donc une tasse de café avec nous. » Je m'excusai, remerciant encore et je partis tout content... Au moins la journée était assurée... Hier, je m'en suis procuré chez Mme Vincent... Oh ! cette bonne, cette excellente dame Vincent. C'est toute une histoire. Je la commence aujourd'hui.

Il y a quelques jours, le fourrier m'a envoyé à la Mairie pour prendre un renseignement...

> J'ai descendu le chemin creux
> Qui conduit à la vieille église...

puis j'arrive à une maison moderne aux fenêtres encadrées de briques... Je frappe. Rien ! J'ouvre...

Dans un corridor, une porte à gauche, une porte à droite... Je frappe à gauche, à tout hasard.. Une femme vient m'ouvrir : cheveux gris où s'accroche une paire de lunettes prestement relevées ; visage amaigri ; yeux clignotants... En quelques mots je lui demande les renseignements dont j'avais besoin ; la bonne dame me les donne, aimable, puis au moment où je me retirais : « Monsieur... entrez donc un peu chez nous. » Elle ouvre la porte toute grande, et j'aperçois, près du fourneau encore chaud, une bonne vieille affaissée sur son ouvrage et regardant curieusement par-dessus ses lunettes mises tout de travers... « Vous êtes ici pour longtemps?... Que faites-vous?... Croyez-vous que la guerre dure longtemps encore?... » — « Non, Madame, je crois à la fin prochaine de la guerre. Il faut confier tout cela au Bon Dieu... et prendre patience... » Alors, elle me regarda longtemps... « Oh ! comme vous avez l'air d'un *bon garçon !* » dit-elle... Puis redressant ses lunettes, la bonne vieille joint les mains... « J'aime les bons sujets ! » et, fermant les yeux : « Parlez-nous un peu, Monsieur, voulez-vous? » Et moi, naturellement, je ne disais plus rien... « Oh ! vous ressemblez tant à l'un de nos cousins qui est prêtre... Il me semble le voir... » L'autre dame : « Venez donc demain prendre le café avec nous... Je vous en prie. » J'acceptai pour leur faire plaisir, mais le lendemain j'étais occupé et je ne revins que le surlendemain.

*12 janvier.*

... Pour le moment laissons un peu Mme Vincent, je dois vous mettre au courant de ma si-tua-tion... Dans une de vos dernières lettres, l'un de vous me dit : Je suis « engeluré » très *agaçamment*. Et bien moi aussi je suis engeluré... mais très délicieusement... peut-être... Ne vous étonnez pas, ne vous impatientez pas, je vais vous expliquer cela... Mes chaussures, trop étroites pour l'hiver, m'ont écorché les pieds, et... donné des engelures. Je vous l'ai déjà dit... Comme ces meurtrissures (?) n'étaient pas douloureuses, moi, je courais, je gambadais, je circulais avec une insouciance parfaite... Un soir pourtant je sentis une douleur assez vive en me déchaussant, mes pieds étaient gonflés... J'enlevai mes chaussettes et je vis à la base du gros orteil, une plaie saignante de la grandeur d'une pièce de deux francs. Le lendemain je passais la visite ; un petit major très doux me gronda d'avoir attendu si longtemps sans me présenter à lui et me défendit de faire du service... Mais, comme je vivais à la pièce, je continuais bel et bien à trotter sans aucune souffrance, je le répète, et sans trop me soucier des soins nécessaires. . Avant-hier le major devint sévère... Je veux 1° que vous louiez une chambre puisque vous en avez le moyen. 2° Vous vous mettrez les pieds bien à l'aise dans vos chaussons, et vous ne sortirez plus... D'ailleurs l'infirmier vous fera des pansements tels que vous ne pourrez plus marcher... » Et l'infirmier m'a fait des pansements tels... que je peux encore marcher... Oh, je n'abuse pas... par devoir. Je me

rends seulement à l'église, toute proche, pour recevoir mon Jésus ! J'ai trouvé une chambre, celle qu'occupait mon adjudant, actuellement en permission : chambre très vaste, cheminée immense, table gigantesque ! lit phénoménal où je me perds totalement dans la plume... le tout pour... un franc par jour !

Vous comprenez maintenant tout ce qu'il y a de délicieux dans mes engelures, à moi !

Et puis, voilà, j'arrive à un point délicat... Le logis de ma pièce vient dans ma chambre, je prenais un bain de pieds... « Mais vous en avez pour tout l'hiver ! Vous allez être évacué ! Veinard !... » Je pourrais donc être évacué sur un hôpital de l'arrière?... peut-être même obtenir une *convalescence???* Et je me laissais bercer par cette idée charmante : aller près de vous peut-être, soigner mes *blessures?...* Et la petite idée faisait son chemin... Evacué?... Congé?... Là-bas, au cher logis pour quelques semaines?... Mais, dois-je accueillir cette perspective?. . Bonne Mère, je vous confie tout. Si vous m'envoyez faire un petit tour là-bas, Merci !... Si vous préférez que je reste à mon poste de combattant et... d'apôtre en herbe... Encore Merci ! Tout pour Jésus ! Tout pour Marie ! Tout pour mes aimés ! et pour les âmes !... Les âmes?... Mais dois-je écouter l'homme qui parle en moi... ou le religieux?... Je ne ferai rien pour quitter la batterie.....

Hier encore, j'étais en train de vous parler de la bonne Madame Vincent, lorsqu'un de mes hommes vint m'apporter vos lettres... « Ah ! c'est votre ordonnance? » me demanda la brave femme chez qui

je loge... « Oh non ! Madame, non » ai-je dit d'un ton dégagé... et jetant un coup d'œil sur mes *galons*... « Ah ! ah ! mes petits, quel prestige vous me donnez !... Mon ordonnance ! » Nous n'en sommes pas encore là mes galons et moi !

Vraiment, je me repose bien dans ma fameuse chambre. Cette espèce d'isolement me va très bien... Je n'ai à ma pièce qu'une sympathie bien restreinte. Indifférence plutôt... Les officiers ne me connaissent pas... Ah ! je regrette le bon lieutenant Godfrin, et le commandant Maury de mon ancienne batterie, si braves l'un et l'autre et qui s'intéressaient à moi...

Enfin, c'est le Bon Dieu qui m'a mis ici... donc... tout va bien !

*13 janvier.*

Et Madame Vincent, cette bonne Madame Vincent?...

Donc jeudi dernier je suis retourné à la Mairie ; j'ai ouvert discrètement la porte extérieure... J'ai frappé à la porte de gauche, dans le corridor et la voix chevrotante et enrouée de la bonne vieille dame m'a crié : « Entrez ! » Ce jour-là Mme Vincent m'a fait asseoir tout près de son fourneau toujours tiède et m'a confié toutes ses tristesses. « Avant la guerre, Monsieur, j'étais institutrice à X... Mon mari est clerc de notaire. Nous avions élevé deux enfants d'une famille riche, et, en reconnaissance, les parents nous offraient chaque année de beaux cadeaux... Nous étions largement à notre aise avec cela et notre travail... Je faisais la classe tout le jour, et, la nuit.

je travaillais encore à m'instruire moi-même, à corriger les devoirs de mes élèves... Notre aisance nous coûtait cher, vous voyez...

La guerre est venue... Les Allemands ont envahi la Somme, l'Aisne, la Marne... Je me suis entêtée à rester chez moi avec mon mari... Le pauvre homme ! je me souviendrai toujours de l'arrivée des abominables brutes allemandes ! Je l'avais fait se cacher, mon mari, sous mes matelas, sur lesquels, moi, je restais assise... Les Allemands ont fouillé la maison... Ils ne l'ont pas trouvé... Parfois, pour le changer de posture, je l'enfermais dans une boîte d'horloge, ou je le dissimulais derrière un rideau... Mais tout cela ne pouvait durer bien longtemps, une nuit je m'échappai avec lui et ma vieille mère. En route, nous rencontrons une patrouille ; je donne à mon mari l'idée de gesticuler, de faire des grimaces et je parviens à faire croire au chef de la patrouille que le malheureux est devenu fou... On nous laisse passer... Nous arrivons dans une maison abandonnée, nous cachons l'argent que nous avions pu sauver... Une section de « recherches » fouille la maison, vole d'abord les quelques billets de banque que j'avais dans un sac à main, puis on me remet le sac vide en me remerciant et en se moquant. On nous fait déshabiller, on nous attache sur des chaises ; les misérables découvrent bientôt notre petit trésor, nous menacent et nous emmènent devant un soi-disant tribunal, en nous criant « kapout ! kapout ! » Longue procédure, longue agonie pour nous... On nous conduit au pied d'un mur... le peloton d'exécution arrive. Mon mari s'évanouit... mes nerfs se tor-

dent... Heureusement un officier, passant par hasard, nous voit, demande des explications, fait des reproches à notre juge, qui était un officier subalterne, nous libère et nous dit : « Si l'on vous fait souffrir, venez me trouver... » Le soir même quelques hommes armés entraient dans notre logis, emmenaient de force mon mari et l'embarquaient dans une charrette... Je cours chez l'officier : « Monsieur ! on emmène mon mari en Allemagne !... Une charrette... » — « Par quel chemin?... » Aussitôt il fait seller son cheval et part dans la direction indiquée... C'est à lui que je dois d'avoir conservé mon mari près de moi ainsi que ma vieille mère qu'il a envoyée chercher par une patrouille... et lorsque je lui demandai : « Mais, Monsieur, pour être si puissant, qui êtes-vous? Vous êtes le Kronprinz? » — « Non, Madame, pas tout à fait... » et il tira de sa poche deux glands d'argent... « Voilà mon grade ! »

Toutes ces émotions et en particulier les contractions nerveuses que j'ai ressenties pendant notre attente au pied du mur d'exécution, m'ont, je crois, ébranlé le cerveau... j'ai les yeux fatigués : ma vue est souvent troublée par mille paillettes brillantes... j'ai des bourdonnements d'oreille... On m'a dit que c'est de l'artério-sclérose. »

C'est une excellente personne... Imaginez-vous qu'apprenant les difficultés que nous avions à nous procurer du pain, elle m'en a coupé un gros morceau, a creusé une niche dans la mie où elle a caché un gros morceau de beurre délicieux... Puis elle m'a invité à déjeuner avec elle et sa mère jeudi prochain... Elle m'a très gentiment fait appeler ce ma-

tin et cela pour me donner encore du pain, et pourtant elle a grand mal à s'en procurer. Elle m'a demandé de prier pour elle et son mari... Elle ouvrait même déjà son porte-monnaie pour m'offrir les honoraires, sans doute, de mes prières ! (les prières d'un pauvre apprenti religieux !) Ah ! cette fois, j'ai refusé... lui conseillant de donner cet argent aux pauvres, ou au curé pour les pauvres, si elle veut faire œuvre charitable.

La vieille mère est désolée de n'avoir pas de livre de prières, les siens étant tous restés là-bas... Je lui ai promis de lui procurer le Recueil de Mme de Flavigny, que vous voudrez bien m'envoyer, n'est-ce pas, ce sera mon merci pour tant de gentillesse.

C'est bien intéressant, certes, tout cela me direz-vous, mais... et les engelures de notre soldat?... Et bien je suis toujours emprisonné dans ma chambre. oh ! sans grande désolation !... Le gonflement a disparu... les plaies sont à peu près dans le même état.

Je profite de ma claustration pour lire, travailler mes math !... J'ai reçu hier votre chère visite : vos lettres et deux colis de mes chères cornettes. Du chocolat dans le premier... Dans le second des livres: « Le renouveau catholique dans les lettres » et « l'Ame de tout apostolat ».

*14 janvier.*

Eh bien ! je viens de recevoir aussi votre visite sous la forme d'un superbe jambonneau envoyé par maman et que je garde soigneusement avec le pâté du

cher papa. Ces provisions me remettront le cœur en due place, un jour de longue étape ou bien un jour *noir* où les vilains fantômes du regret... Merci... Mais ce n'est pas tout, un brigadier vient de m'apporter un colis mou avec une étiquette sabrée de la grande écriture de ma bonne aînée. J'ouvre, très intéressé, ému... Tout un complément de confort et de luxe ! Moufles ! gants ! serviettes ! Cela me rappelle les bons mois passés au quartier du Val de Saire où j'avais toutes mes aises, alors que j'étais un bleuet ! Dans le colis encore, la carte Taride, anxieusement questionnée avant mon départ pour le front... Et je voyais ma chère « *grande* » à genoux devant l'armoire, fouillant dans les piles impeccables, ouvrant les étuis à gants, déposant le tout sur le fauteuil rouge... J'entends ses pas menus, précipités ; je la vois puisant dans la caisse à papiers d'emballage, puis dans le panier aux ficelles... Elle redescend de la mansarde... toujours les mêmes petits pas menus trottinants, précipités... La porte du bureau de papa gémit : « Papa ! dis, pourrais-tu m'aider? » Oh ! mes aimés ! si vous saviez comme je vous suis reconnaissant !

Petite anecdote de cabaret... « Viens-tu avec nous boire une bolée? » C'était tout de suite après le repas. Vous savez comme ça me tente, moi, les bolées ! mais c'était la première fois que les conducteurs de ma pièce m'en proposaient une... de bolée... J'ai dit oui, par... apostolat, si j'ose dire... et nous avons été au bistrot... Toutes les tables étaient occupées, nous avons bu debout la bolée de cidre... Je m'apprêtais à disparaître, lorsque C... et L... « Ah ! mon vieux, nous venons te voir... Nous avons une

soif ! » Ils demandent du vin,... je les regarde faire en causant, puis, nous nous dirigeons vers la porte... L... l'ouvre... et nous voyons entrer majestueux et... terrible ! le lieutenant B... qui, furieux, menace le patron de « consigner la boîte... » (ce qu'il a fait d'ailleurs.) Vous devez fermer à 1 heure et il est 1 heure 30 ! et vos salles sont pleines !... » Nous sortons pendant qu'il parle au pauvre patron décontenancé... et nous nous éclipsons sans trop de hâte... A quoi bon me montrer au lieutenant, à cette heure fâcheuse dans un café où je ne mets jamais les pieds... Mais ce diable de lieutenant a bon œil !... et l'après-midi même l'adjudant me reprochait « de m'être attardé *au cabaret !!!* en dehors des heures légales... et un gradé encore !... et le lieutenant qui était exaspéré par mon espèce de fuite ! ce qui aggravait mon cas ! » Ma pauvre démarche toute de complaisance tournait bien mal !...

Je vois le lieutenant dans la rue, je l'arrête, et je lui explique que n'allant jamais au *cabaret* je n'en connaissais pas les heures d'ouverture et de fermeture... Je lui raconte le cas de mes deux camarades de la 15 et j'ajoute : « l'adjudant m'a reproché de m'être dérobé hypocritement... L'hypocrisie me dégoûte... » — « Mais je ne vous ai pas accusé de la sorte !... si je vous avais trouvé gravement en défaut, je vous aurais fait appeler... Votre tort était de ne pas savoir les heures réglementaires... Un gradé doit être au courant de ces détails... » Pour une fois que je vais prendre une « bolée »!!...

*15 janvier.*

Bonne fête, ma chère petite sœur ! Bonne fête !... Nous trois, les trois absents, serons un peu rêveurs aujourd'hui. Des souvenirs remontent au cœur. Dans le salon, là-bas, ma petite sœurette voit entrer, car il est bientôt midi, ceux qui restent ou plutôt que Dieu laisse au logis. Chacun l'embrasse tour à tour, puis l'embrasse encore en prononçant nos noms à nous les exilés, et dans leurs baisers ils veulent mettre la tendresse des trois petits absents, les remplacer autant que possible... As-tu senti parfois comme une goutte de lumière et de joie tomber sur ton âme, petite amie? C'était l'un de nous qui venait d'envoyer vers toi sa pensée...

Décidément mes engelures se refusent à m'accorder une quinzaine de jours de convalescence. Les plaies se referment avec une rapidité superbe et le gonflement disparaît. J'en ai malgré moi un regret... Cette contrariété de n'avoir pas de convalo... je l'offre au Maître pour ma chère petite sœur... C'est mon humble cadeau de fête...

*16 janvier.*

J'ai reçu toutes vos gâteries... Je vous envoie un bon merci et toute mon affection émue, de cette chambre confortable d'où j'entends, sans en souffrir, gronder la tempête.

La tempête? Depuis hier souffle du Sud un vent tiède qui nous jette ses rafales et ses tourbillons chauds avec une majesté grondante, superbe... La

neige a entièrement fondu, et, de ma fenêtre, par une échappée entre les maisons, j'aperçois la plaine toute brûlée où le vent semble se griser de vitesse en effarouchant les saules qui font de grands gestes désespérés. La tourmente se brise aux maisons du village, puis s'engouffre par les ruelles et balaie la rue en faisant tournoyer les poules effarées qu'elle fait rouler dans la boue... Cela grince, cela siffle, cela ronfle... On se croirait *chez nous !*

Engelures, de mieux en mieux... Je vous l'annonce sans exubérance dans ma satisfaction.

*17 janvier.*

Bientôt deux mois que je partais pour vivre près de vous cette grande semaine de joie, de bonheur intense ! Deux mois ! la moitié de l'austère tétramestre... Peut-être le 25 mars la Sainte Vierge me voudra-t-elle au milieu de vous?... D'ici là que de choses peuvent se passer !... Bleau peut-être?... Je confie cet avenir à Jésus, mais en même temps je lui crie mon *fiat !* un *fiat* total et joyeux toujours...

Je viens de rêver... et je me retrouve dans ma chambre, appuyé sur la table, tout près de la fenêtre embuée... J'y suis bien tranquille et j'aime cette solitude que seuls vous venez interrompre à part de rares visites...

Il y a quelques jours, le 13, ma chère solitude a été précisément troublée, animée plutôt, par une invasion très amicale, le Tout Saint-Paul de notre secteur s'est trouve réuni chez moi... Quelle bonne surprise ! D'abord Charles et Louis qui entrent céré-

monieusement et m'annoncent : Petitev et Pinch..., ce dernier, président de notre cercle (le collège ! souvenir déjà lointain, mais très doux !) Cris joyeux, enthousiasme ! On s'assied un peu partout... Bonne causerie... Charles va chercher de ma part, une bouteille... dont je ne prendrai pas une goutte... on proteste !... mais... rien entre les repas... Deux coups discrets à la porte... Notre aumônier, M. de Ch... et mon camarade Marc L...!!! Vite, des chaises ! ma chambre immense devient trop petite... Pinch... le Prrrésident d'autrefois est au 10$^{e}$ d'infanterie : calot bordé de jaune, capote étroite, bandes molletières, godillots tout neufs, canne et avec ça un petit air gentiment crâneur... On le questionne : il a passé vingt jours dans les tranchées de toute première ligne... Sensations?... Impressions?... Alors tout simplement, avec la jolie simplicité des braves gens et des gens braves, le bon Norbert commence... Petits grincements de chaises, jambes qui se croisent, mains qui caressent les moustaches à venir, calots qui se penchent, intéressés...

Il a subi de longs entraînements dans un bataillon de marche, où par degrés on charge le sac... toujours si lourd quand on monte en position, car outre le fardeau réglementaire, il y a des choses qu'on ne laisse pas derrière soi, des souvenirs très chers...

Un jour on demande des volontaires de la classe 18 pour la tranchée... Il a donné son nom, et le soir même il est monté *là haut*, vers ce coin de terre où l'on se tapit, où l'on se cache, où l'on rampe, vers ce coin des grands assauts et des petits engagements

tragiques, vers cette terre éclairée lugubrement la nuit par la lueur verdâtre des fusées... Il y est monté joyeux, le cœur assoiffé d'aventures.

Au créneau. Tout à fait en première ligne, debout, les mains frileusement enfouies dans les poches, la pipe au bec et tapant des pieds dans la boue glacée... De temps en temps, un coup d'œil par le créneau... Rien, la plaine tourmentée, ridée de mille petits canaux, les boyaux ; les fils de fer là-bas, où s'est empêtré, la nuit dernière, un boche qui y est resté accroché... Rien ! Un coup d'œil, et l'on se baisse, car l'ennemi remarque bien vite que le trou du créneau s'est assombri et les balles sifflent, agaçantes...

La nuit est venue, tourmentée par les alertes incessantes... Un sous-officier vient de passer : « Les volontaires pour la patrouille ! » Il a donné son nom, toujours simplement, le bleuet... rêvant un peu de la Croix de guerre.

7 heures 45, les hommes de patrouille sont tous là... un cuistot vient d'apporter la *gniole*, il l'avale comme les autres, mais il n'a pas soif, il n'a pas faim... il sent là comme un tremblement nerveux... 7 heures 50, l'aumônier vient d'arriver, il accompagne toujours les patrouilleurs... Grand gaillard, soutane très courte et culotte de *biffin*... « Eh bien? tout le monde est prêt, les enfants? » Tous se sont confessés, sauf un... pas mauvais gars, mais, qui ne sait comment faire...

*18 janvier.*

Si vous ne recevez pas mes lettres régulièrement, ne vous en inquiétez pas, elles vous arriveront sans

doute quelque jour, je viens bien de recevoir une de vos lettres, celle du 31 décembre... Nouvelles un peu anciennes, mais qui me font quand même tant de plaisir... J'ai une grande joie à lire et à relire le Matin de Noël... Tout ce passé dans une évocation rapide et émue...

Du bonheur vision bénie,
Doux rappel du passé joyeux,
Chers fantômes des jours heureux...

Mais j'ai reçu aussi des nouvelles plus fraîches, du 13 janvier... Depuis deux jours notre groupe n'avait touché aucun courrier...

Vous êtes un peu inquiets à mon sujet... N'allez pas croire que mes petits ennuis, provenant de la froideur de mon entourage, me fassent réellement souffrir. Non. Un peu de tristesse, bien vite effacée d'ailleurs, et puis, c'est tout ! C'est étrange, mais Jésus, dans sa grande bonté, tourne ces petites désillusions en véritables joies : rien d'aussi doux que de « travailler » pour un être qui ne vous comprend pas... ou ne vous aime pas. Je suis cependant encore trop novice pour savoir goûter pleinement la douceur... de l'ingratitude... mais cela viendra !... Celui qui *travaille* pour le Christ ne doit point se lasser ; n'avez-vous pas vu déjà une certaine camaraderie qui s'établit... Et puis, votre affection si profonde me suffit avec celle... de *là-haut*... Je vous suis si reconnaissant de cette *communion* très douce et très fortifiante de nos esprits, de nos cœurs, de nos volontés...

A mon récit maintenant...

...Alors, un gars lui frappe sur l'épaule : « Allons donc ! pas tant de manières... l'autre jour t'étais pas si fier... » et l'aumônier l'entraîne dans l'ombre où on chuchote facilement toutes ses misères... puis le pardon descend dans le silence tragique de la nuit, le grand pardon avant la lutte... peut-être le dernier.

8 heures moins 3 ! Ah ! encore trois minutes dans l'angoisse de l'attente... On voudrait bondir, s'élancer... mais, attendre ! attendre ! Le petit bleu est pâle et il serre en tremblant son revolver... « Allons, les amis, à la grâce de Dieu ! » et le lieutenant se hisse sur le parapet. L'aumônier retrousse sa soutane, s'accroche, glisse, se crispe dans l'effort de tout son être, puis disparaît dans la nuit... et le sergent... et le petit bleu, et tous, les uns après les autres... Dans l'étroit sillon, on rampe, on s'aplatit... quelquefois le soulier fait craquer une petite plaque gelée... On fait le mort, on se confond avec la terre, on ne fait plus qu'un avec elle... Une minute... deux minutes, longues... Le lieutenant reprend, dans la nuit, l'avance lente, tortueuse... Le voilà aux fils de fer... il connaît les passages, il s'aplatit plus encore pour glisser sans se laisser happer par une des petites dents aigues.

*19 janvier.*

... Tout à coup, un sifflotement très doux, puis une lumière brutale éclate, illumine la plaine de sa froide clarté... Instinctivement, on se fait plus petit encore, on se tasse dans le fond du sillon... C'est trop tard ! les mitrailleuses crépitent rageusement,

elles fouillent le terrain suspect... Les balles font crier la terre gelée... le pauvre bleu s'est abrité derrière un support, et il entend des sifflements à droite, à gauche... Bssim ! Le support vient d'être percé par une balle et sa vibration a fait sursauter le petit.

Mais, la fusée vient de s'éteindre là-haut, et tout retombe dans le noir... « On nous a vus, murmure le lieutenant, demi-tour !... » Une seconde fusée s'élève, et on s'aplatit de nouveau... Puis un déchirement d'air horrible... Le bleu est assourdi, aveuglé par de la boue chaude, et lorsqu'il peut ouvrir de grands yeux effarés, il voit, à la lueur d'une fusée, tout près de lui, le touchant, une loque sanglante, sans bras, sans jambes... « Pierre ! » et, pour ne pas être vu, il se blottit contre ces lambeaux et attend que la nuit l'enveloppe...

Il a eu peur, le petit bleu, et de retour dans la tranchée, en secouant sa capote toute raide de sang gelé, il a murmuré avec un frisson : « Je n'irai plus. »

Et, il y est retourné... et à la première patrouille encore ! Seulement cette fois ils ont été plus heureux. Ils ont dépassé les fils de fer, ils ont rampé auprès des sentinelles d'avant poste qui dormaient *de froid*, et ils sont allés jusqu'à la tranchée boche... Le lieutenant bondit, après lui, le petit se trouve face à face avec un boche, il est ébahi... Un vieux briscard, heureusement près de lui, décharge son revolver... Le géant boche s'écroule... et pendant que cinq ou six gaillards font, dans la tranchée, avec des grenades, un bombardement terrible, trois autres empoignent le cadavre, le roulent jusqu'aux fils

de fer et de là le traînent jusqu'à la tranchée française. Le capitaine attendait, debout, en mâchonnant sa pipe... « Mon Capitaine, nous allons avoir des renseignements » fait simplement le lieutenant en déboutonnant la capote boueuse et puante...» Voilà le récit du biffin mon ami... Je suis entré dans les détails pour vous faire comprendre qu'il est parfois pénible... de faire comme moi la volonté du Bon Dieu... Ne vous étonnez pas. Cette vie du biffin est dure, c'est entendu, mais c'est une vie toute d'intelligence et d'énergie. Le simple petit gradé peut se dire : « On ne me connaît pas... mais demain on me connaîtra... Je les forcerai à m'aimer... »

Et puis le pauvre poilu, le troufion, comme on dit ici, qui touche la mort du doigt, regarde plutôt en haut et répète machinalement, instinctivement, les paroles d'espoir qu'il bégayait sans comprendre au catéchisme ; l'aumônier devient pour lui l'ami, et ses camarades, des frères. Chez nous? Nous sommes trop loin... Nous ne voyons le danger que rarement, jamais palpable, jamais à tous les instants de la vie... Laissez-moi vous dire : notre vie est idiote !... les petites corvées occupent toutes les heures et lassent les énergies... Les hommes qui ne voient jamais, on bien rarement, un camarade s'effondrer auprès d'eux ne songent pas à la mort et se moquent de l'au-delà. Pas de croyance en quelque sorte familiale de toute une batterie...; l'aumônier se demande ce qu'il fait là... Dieu est bien loin... et ces petites corvées dont je vous parlais tout à l'heure, petites corvées agaçantes, amènent les mesquineries égoïstes, jalouses... Enfin ! Dieu m'a mis où je suis,

et je dis mon grand mot *Fiat !...* Mais j'ai le cœur autrement fait que pour cette vie banale, souvent grossière... et le *fiat* est quelquefois un peu pénible... « Tes journées, me dis-tu, sont monotones, certes, mais il faut les subir en en faisant des occasions de mérites. » *Filius cogitat quod pater dixit !...*

Toujours même situation pour moi. J'ai la messe tous les matins et je passe le reste de mes journées à travailler et à vous écrire. Ce matin j'ai été passer la visite à Daucourt. Notre Major est absent et c'est un Major d'infanterie qui nous soigne. Toujours même traitement et trois nouveaux jours de repos. Je ne souffre pas, je n'ai jamais souffert... On se croirait au printemps, température délicieusement tiède... Ma propriétaire est enthousiasmée : son linge a séché en quelques heures !

Je ne suis pas à plaindre. Dans la journée, une ou deux *passées mélancoliques* provenant de l'éloignement des aimés... Rien de bien pénible... un peu de grisaille seulement... Que Dieu soit béni de toutes ses grâces ! Et puis, chaque après-midi vos lettres, vers 2 heures 30, m'apportent d'immenses joies... Mais ne vous inquiétez de rien ! je n'ai jamais eu froid pendant mes nuits à l'église, j'avais quatre couvertures ! et j'étais blotti contre l'autel... Personne ne se doutait que je passais mes nuits ainsi, on croyait que j'avais loué une chambre près de la Mairie... Mes engelures vont très bien... L'enflure des pieds a disparu. Ces deux plaies sont presque guéries... Je ne marche qu'avec chaussons et sabots... Luxe bourgeois ! un poilu en pantoufles !

*20 janvier.*

Je suis assis près de la fenêtre tout égayée par des petits rideaux... Je me figure être dans ma jolie chambre bleue, là-bas..., accoudé sur ma table, la plume en main, je vous vois là, tous, autour de moi... nous causons... Parlons donc un peu de la bonne Mme Vincent. Jeudi, elle est venue me trouver ici et m'a dit très aimablement : « Vous allez venir dîner avec ma mère, à midi... Si, si ! c'est convenu !... Pas de *mais*. Nous comptons sur vous...» Alors, j'ai ciré mes leggings... J'ai fait un nœud superbe à ma cravate. Suprême coup de peigne à ma *brosse*... Dernier coup d'œil à mon *pocket looking glass*... et, en route !

Réception charmante. On tire une serviette de dessous la courtepointe. « C'est là notre armoire à présent, Monsieur. » On se met à table gaîment. Soupe au lard ! J'ai bon appétit et Mme Vincent a mis devant moi double ration de pain... « Cher Monsieur vous allez boire avec nous notre dernière bouteille de bon vin, gardée pour une grande occasion... Seulement vous allez la déboucher vous-même, nous n'en avons plus la force ! » Le bouchon résiste... j'insiste..., les bonnes vieilles dames sourient du sourire infiniment doux des aïeules... Enfin, ça y est ! Elles s'excusent de « l'hétéroclisme » du couvert..., elles n'ont même pas trois verres pareils. Elles rient de leur misère, tout en regrettant, on le sent bien, l'aisance passée, vaisselle, argenterie, chambres confortables... « Délicieuses vos pommes de terre. » Des choux, des carottes cuites au lard! Il y

avait longtemps que je n'avais été à pareille fête !... Après, de l'oie froide... Où sont certains Noëls d'antan?

Au café, Mme Vincent comme témoignage de son luxe d'autrefois, ouvre un panier où sont cachés quelques chers bibelots sauvés à grand'peine... Quelles tristesses ! Pauvres femmes !

J'allais me retirer. « Tenez, mettez cela dans votre poche... Mais si... vous me ferez plaisir. » Morceaux de lard et d'oie, soigneusement ficelés dans un beau papier blanc... et puis, trois belles pommes. Deux que j'envoie à Charles et à Louis en bon souvenir ; l'autre, vous verrez pour qui l'autre, la plus belle...

Autre histoire : j'avais promis à la chère dame de lui rapporter un peu de chocolat et de fromage. Nous en trouvons facilement à la *Copé*... Je frappe... j'entre... Enthousiasme de revoir le *bon garçon*, le cher *petit ami !* On me fait asseoir... Mme Vincent me parle longuement de ses fatigues optiques, de ses craintes pour l'avenir, qu'elle me prie de transmettre au plus cher, pour moi, de tous les Docteurs, en réclamant de lui conseil et traitement... Enfin, elle me demande de supplier le Bon Dieu de lui épargner la cécité... Je lui propose, après promesse d'écrire, trois médailles miraculeuses, une pour elle, une pour sa mère, une pour son mari. Elles acceptent, et je leur raconte l'histoire de Catherine Labouré...; elles tressaillent très émues, et j'ajoute : « Demandez vous-même cette grâce, que vous désirez tant, au Bon Dieu et à la Sainte Vierge et récitez chaque soir : *Je vous salue Marie... O Marie conçue sans péché... Saint Dominique et saint Vincent dc*

*Paul protégez-nous.* » Elle me regarde longuement... puis me dit ceci : « Et bien, Monsieur, voulez-vous me faire un signe de croix sur les yeux avec la médaille... Vous êtes une âme pure. » Tout interloqué : « Mais Madame, je ne suis rien de plus que vous. » — « Si, faites-le en toute simplicité. » Elle me remet la médaille, courbe le front, se recueille... et moi, étonné, ému, je trace mon cher signe d'une main tremblante, ma foi, sur les paupières baissées...

*21 janvier.*

« Des petites pensées sans tristesse profonde, mais ternes et sans lien, tombent goutte à goutte de nos esprits sur nos actions, comme la pluie... Ces minutes-là, on ne les vit pas, on les traîne... » Oui, voilà bien ce que je puis dire de certains moments de dépression qui ne sont amenés par rien... et qui en fait, cher papa, sont causés par la longue distance qui me sépare de vous...

Mais que fait notre brigadier? Comment va son pied?... Il va très bien, le brigadier, et ses pieds aussi ! Il sera sans doute exempt de service quelques jours encore, ce qui ne le contrarie pas trop ; à l'échelon, le service est si peu intéressant !...

Quant à mes relations avec les hommes, elles ne sont pas ce que je voudrais certes... Mais sur les neuf, il n'y en a qu'un de véritablement hostile à ma pauvre petite autorité, trop peu énergique sans doute, (je crains tant pour eux quelque manquement grave envers moi...) Encore n'est-ce point par méchanceté mais par bravade d'homme mal élevé. Si celui-là

n'était pas à ma pièce, les autres seraient très gentils, très dociles. Tout cela, je vous dis, manque d'éducation et non manque de cœur ! Je reste en dehors de leurs grossièretés, ils me prennent pour un poseur, et, sans mauvais sentiments, me laissent à l'écart, parce qu'ils ne savent quoi me dire... Ils sont bien excusables.

22 *janvier.*

...Et mes pieds! et bien, ils sont tout à fait en bonne voie... Quant à l'état général, prospérité complète ; voici mon signalement : gros, gras, frais et rose... Si bien que l'adjudant m'a fait appeler hier : « Vous n'êtes pas exempt de *service*, mais seulement exempt de *chaussures ;* vous ne ferez pas de grosses corvées.. vous surveillerez les écuries 1re et 2e pièces. » Je ne demande pas mieux... J'offre à Dieu la toute petite épreuve... Est-ce bien une épreuve? J'irai passer la visite demain matin ; au médecin de juger si je suis en état de reprendre mon service, même réduit.

Merci pour l'envoi des livres demandés... Hier j'ai porté le Flavigny à Mme Vincent... Il a été accepté avec enthousiasme. Sur la première page, j'avais écrit :

Vous savez tout
Vous pouvez tout
Et vous m'aimez... *Fiat !*

Ces mots ont fait grande impression.
Je sème... au bon Dieu le soin de récolter...

*23 janvier.*

« Vous ne savez pas? — Quoi? — Et bien, la guerre finit le 27 février. — Pas possible! — Dam !... c'est le Curé d'Ars qui l'a dit...??? » Voici un dialogue dont je vous dois l'explication.

Mme Vincent m'a invité à dîner, dimanche dernier, avec sa mère et son mari. J'arrive à 11 heures, M. Vincent, dans le jardin, est accroupi et à grands coups de serpette coupe du bois vert. Il se relève. « Bonjour, jeune homme ! » Magistrale poignée de main... A la bonne heure, nous voici tous les deux à l'aise... L'excellent homme ! petit, gros, énormes bras hirsutes sortant d'une chemise rose... Ce qui frappe d'abord : une masse, une force... Figure réjouie, un peu large, mais avec de tout petits yeux intelligents qui rient derrière un lorgnon... Trois ou quatre grosses mèches grises plantées en bataille sur un front tout ruisselant de sueur...

« Vous ne savez pas? — Non. — Et bien, la guerre finit... etc. » Conversation sans conclusion.

On se met à table : Fricassée d'oie et de petit salé... Légumes... On cause très cordialement. Au dessert : Confitures... Madelonnettes... et Champagne !!! puis Café... Les braves gens ! Ils se sont attachés à moi et me reçoivent de si bon cœur.

Ah ! une petite nouvelle, fait divers si vous voulez... Hier, je me suis trouvé sur le pavé, ou plutôt sur la route, sans feu ni lieu... L'adjudant C..., dont j'occupais la chambre et le lit, est revenu de permission et par application de la loi métaphysico-psychologico-morale du premier occupant... j'ai été

obligé de décamper. Heureusement que le Bon Dieu a toujours tiré d'affaire votre grand nigaud ! En face de mon ancien et provisoire logis habite M. D...

— Le petit major m'a bel et bien exempté de *tout service*, j'ai donc retrouvé « mon repos » *laborieusement intellectuel*... » Ça, c'est très littéraire !!!

*24 janvier.*

...De nouveau sans gîte. Le lieutenant dont j'occupais la place vient de rentrer lui aussi... Très vif ennui d'abord, puis j'en ai pris mon parti. J'ai fourré tous mes bibelots dans mon grand sac, je l'ai confié à Mme D..., puis je me suis mis en campagne. Deux maisons où je croyais avoir quelque chance de trouver un lit et une table me répondent par un refus... j'arrive trop tard. La bonne Mme Vincent tâche très aimablement de débrouiller son jeune ami... pas plus de succès que moi.. Elle me conseille d'aller demander l'hospitalité... au curé.

Il est 16 heures, le Curé n'est pas chez lui. Je me suis réfugié auprès de mon Jésus et je vous écris sur « *mon* » harmonium... La petite église est toute chaude des rayons du soleil couchant... Oh ! que je serais heureux si j'entendais la *clenche* tressaillir et la porte s'ouvrir pour livrer passage... à mes aimés ! Quel cri joyeux ! Comme je me précipiterais vers la petite grille toute basse qui ferme le chœur ; je l'ouvrirais à deux battants... et nous viendrions nous agenouiller, aussi près que possible, du tabernacle !... Oh ! mon doux rêve ! Jésus ! Comme ce

serait bon : Vous !... Eux !... mes grands amours, avec votre Mère !

Et bien, puisque vous ne pouvez venir à moi en personne, venez-y avec votre cœur et votre imagination. Je vais, moi, faciliter votre visite.

Elle est bien petite l'église d'Elise, petite, oh si petite ! Lorsque vous arrivez par la grand'route, vous ne la voyez même pas : les maisons en torchis et les baraques en bois vous la cachent complètement, et, pourtant, elle est sur un mamelon !

Entrez dans le village, vous l'apercevez à un coin de route... Les murs de brique rouge, la toîture et le minuscule clocher d'ardoises bleues ; et tout cela surmonté d'un grand coq verdâtre qui tournoie dans le vent en poussant de longs cris... Montez le raidillon, poussez la grille rouillée et grinçante...

Un portail peint en jaune, et très bas... Entrez ! Nous sommes *chez nous*... A droite, dans une coquille de marbre, l'eau bénite... Au-dessus, un tronc pour la chapelle de la Vierge... Merci ! vous y laissez un petit souvenir de votre première visite !... Au-dessus encore, le calendrier des semaines : messe tous les jours à 7 heures 15, sauf le mardi et le jeudi où le bon Curé me donne la Communion à 6 heures 30.

Retournez-vous : les yeux joyeusement fixés sur le tabernacle, approchons-nous, agenouillons-nous sous la bénédiction de Jésus et de Marie... Vous venez de vous relever, de me sourire, de m'embrasser... puis vous regardez autour de vous : c'est ici que j'ai été réconforté, fortifié, heureux... oh ! mes aimés !

Voyez ! Pas de voûtes ogivales ou de plein cintre,

un simple plafonnage rayé de lattes bleues. Dans le chœur seulement, quatre nervures aboutissent à une sorte de clef de voûte grossièrement sculptée en pendentif.

De gros piliers bas et massifs séparent la grande nef du bas-côté. Les vitraux blancs laissent passer largement les fauves rayons du couchant, qui font violemment vibrer les ocres des bancs fraîchement vernis.

Au-dessus du grand portail, un vitrail en couleurs, assez banal : la fuite en Egypte. Chemin de Croix très sobre : vieilles gravures aux nuances éteintes, encadrement noir.

Mais regardez donc les statuettes au bariolage insensé, ainsi que les grandes statues blanches et or : toutes portent assez maladroitement un énorme bouquet de fleurs artificielles d'où jaillit un immense ruban rose qui pend jusqu'à leurs pieds. C'est une coutume de ce pays-ci, d'imposer aux bons saints un bouquet et de les affubler d'un ruban ! Ne rions pas des vieilles choses pieuses, toujours touchantes... Dans le bas-côté, à gauche, et derrière une balustrade en bois, les fonts baptismaux et un tout petit confessionnal où je cachais mes couvertures pendant le jour... A droite, deux petits autels de la Vierge : l'un est travaillé minutieusement, peint blanc et or, et renferme dans une niche une très vieille statue de la Vierge, peinturlurée étrangement ; l'autre est un autel de fortune élevé en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes dont la petite statue en biscuit est d'un banal !... En bonne compagnie de la Sainte Vierge, à droite saint Antoine... à gauche la Bienheu-

reuse Jeanne d'Arc. Puis des bougies bien pauvrettes qui ballottent dans leurs bougeoirs en cuivre et penchent à tribord... à babord... Enfin, voyez donc ces garnitures de fleurs aux grands pétales de cuivre qui étalent leur luxe campagnard sous des globes aux dômes poussiéreux. Les jours de fêtes, le bon curé allume toutes ses bougies, fleurs et globes étincellent... C'est magnifique !

Mais avant de retourner au chœur, ouvrez ce vitrail, tout près de la bonne Vierge... Bien souvent je me mets là pour regarder la campagne immense... A vos pieds, le cimetière aux tombes pieusement entretenues, et au buis fidèlement taillé... Au-delà, les coteaux roussis par les rudes gelées, et, au loin, les dernières ondulations bleuissent et se noient dans la brume... Tout là-bas, c'est *le front*... et, la nuit, on aperçoit quelquefois la fulguration d'une pièce et de temps en temps une fusée s'élève dans le ciel... elle semble toute proche, tant elle est grandie par la brume... elle monte, monte tranquillement au-dessus de ces coins de misère, descend sur eux sa lueur pâle, puis s'éteint... et en s'éteignant, semble vous retirer un peu d'espoir... Heureusement les étoiles ne s'éteignent pas, elles, et leur scintillement mystérieux fait penser à « *un au-delà où l'on ne souffre pas, un au-delà où l'on se retrouve, un au-delà où l'on aime... toujours.* »

*25 janvier.*

...A droite de l'autel de la Vierge, et adossé à l'un des piliers qui ferment le bas-côté, la chaire... Plus tard, il faudra que j'y monte dans cette chaire-là, et

que je parle aux braves gens d'Elise de l'*hospitalité dans le Cœur du Maître !*

Revenons au chœur : Petite table de communion en bois, très basse, où je m'agenouille chaque matin pour le grand réconfort.

A gauche, la porte de la sacristie... Quelques stalles. A droite, le trône cérémonial... simple fauteuil en osier, l'harmonium..., une stalle.

L'autel est petit, orné de marbrures, d'or, et de fleurs..., tout artificiel. Un minuscule Tabernacle sur la porte duquel est maladroitement buriné le Bon Pasteur ramenant la brebis égarée. De chaque côté, dans une niche de roses fanées, saint Michel, et, encore, la Bienheureuse Jeanne. Puis entre deux colonnettes où s'enroulent deux vignes d'or, un tableau de la Résurrection du Maître : le Christ sort du tombeau, tout ruisselant de lumière... Dans les fortes ombres des premiers plans, les gardes renversés... Dans un rayon, des Anges en adoration.

Vous comprenez bien que de cette scène puissante je tire une allégorie, assez mièvre : saint Michel Jeanne, encadrant la Résurrection !... donc, nous obtenant enfin de Dieu... *la Victoire !* Et il me semble que j'aperçois la France ressuscitée, en pleine gloire, ses ennemis roulant dans la poussière, dans la honte.., et les nations alliées s'inclinant vers la grande Nation anoblie et triomphante....

Hier soir, j'ai été trouver le Curé. « Monsieur le Curé, je vous demanderai un grand service... Pourriez-vous m'indiquer où je pourrais louer un lit?. . Le Major m'ordonne, etc... — Ah ! je ne sais pas... j'arrive... je suis encore en bottes... Je n'ai pas

dîné... » — « Vous n'auriez pas un tout petit local où je pourrais m'isoler dans la journée pour travailler??... » — « Ah ! mon pauvre ami, je n ai rien qui puisse convenir. » Je me retire un peu décontenancé, puis, dans le petit jardin même du presbytère, je m'écrie : « Mais oui !... Merci Jésus... » Et me voilà parti tout joyeux... L'église !... Je vais reprendre ma place près de lui !...

Et je me suis réfugié de nouveau auprès du Maître, où j'ai passé la nuit... N'ayez aucune crainte, les nuits sont tièdes comme en été... 4 couvertures + 1 manteau = *Bien-être !...* Je passe la nuit tout près du Tabernacle... Je pourrais aussi y passer la journée et je serais tranquille pour travailler... Oui, mais il faut que, le jour, j'aie un logis moins... original... où l'on puisse me trouver facilement si l'on avait besoin de moi à la batterie.

Et c'est encore l'excellente Mme Vincent qui m'a tiré d'affaire ; elle m'a dit : « Je serais si heureuse de vous offrir un abri pour la nuit, mais je n'ai rien... Seulement pour la journée j'ai un cabinet de débarras... Je vous ferai une petite place, vous pourrez y mettre vos affaires, vous aurez votre table, votre chaise et vous pourrez travailler tout à votre aise... Et puis, faites-nous un grand plaisir... midi et soir, apportez votre gamelle et vous mangerez avec nous. »

Quelle bonne chance ! sans compter que ma ration de pain est vraiment insuffisante (au repos elle est singulièrement diminuée) et cette excellente dame m'offre, aves une grande simplicité affable, un supplément de pain... avec des confitures...

27 *janvier.*

Depuis plus de quinze jours Dieu m'a accordé un repos complet au point de vue militaire ; j'en ai profité joyeusement et avec reconnaissance pour vous écrire longuement et travailler mes examens. Aujourd'hui il me retire ce privilège... encore merci ! En avant dans le devoir gaîment et consciencieusement rempli ! Parfois ce devoir, à l'échelon ou au repos, paraît bien monotone, bien ennuyeux, mais bast ! je sais le moyen de le rendre agréable, attrayant, varié... C'est en l'accomplissant pour Dieu, pour vous, pour la France... Bien mieux ! je vous avoue que je suis heureux de reprendre mes occupations d'humble brigadier... On y mettra toute sa bonne volonté, soyez sûrs ; on tâchera d'être doux, conciliant, oui, on tâchera ; mais ce qu'on est sûr de faire, c'est de marcher, sous l'œil de Dieu, très confiant et par conséquent moralement très fort.

Voici comment j'ai moi-même mis fin à mon exemption de service : ce matin l'infirmier avant la visite me défait mon pansement (il s'appelle Lepape, *servus servorum Dei*). « Mais tu es guéri ! Ah ! ça va vite avec toi... tu as le sang joliment sain et généreux ! » C'est vrai, les plaies sont refermées, la peau morte fait place à un épiderme rose superbe... « Oh ! avec ça, tu vas pouvoir reprendre ton service ! » — « N'y a-t-il pas danger que tout se rouvre? » dis-je un tantinet paresseusement... « Oh non ! mais veux-tu voir le Major?... » Alors, moi, héroïque : « Cela n'en vaut plus la peine !... Allons ! » Et quelques instants après, je remisais sabots et chaussons ! j'en-

filais ma jolie paire de godillots neufs, une merveille...

Et me voilà assis à ma table de travail dans le cabinet de débarras de Mme Vincent, près d'une fenêtre très haute qui donne à perte de vue sur la campagne radieuse, illuminée par un beau soleil. Je viens de l'ouvrir toute grande ma fenêtre, et l'air, un air tiède et vivant, vient me caresser, me baigner, faisant tressaillir ma jeunesse et vibrer mon ardent désir de me donner à Dieu pour les âmes.

Au premier plan, des champs, des terres fraîchement labourées dont le revers des sillons, polis et laqués par le soc, jette d'étranges reflets violets, comme s'il reflétait un peu du bleu du ciel ; ou bien terres labourées depuis de longues semaines, grises et sèches, et qui ont connu tour à tour la crispation des grands froids et l'effervescence du plein midi déjà radieux... Çà et là, un orme, un hêtre, semé au hasard dans la plaine, étale au soleil librement et harmonieusement ses rameaux où va bouillonner la vie... Plus loin, à demi enfoui sous les roseaux jaunâtres, l'étang d'Elise qui semble aspirer tout le ciel dans ses eaux toutes bleues... bleues comme la mer, là-bas... Au-delà, des ondulations très basses, aux croupes jaune et ocre... J'aperçois encore, nichés dans un repli de terrain, un bosquet de grands arbres, un petit village qui se serre autour de son église... et puis les nuances s'uniformisent dans un bleu très doux, très pâle, le bleu des horizons en plein midi... et il me semble que j'aperçois aussi, perdus dans le lointain, là-bas, les bois d'où partent la nuit les mystérieuses fusées...

Ce mot « *fusées* » fait beaucoup trotter déjà vos imaginations inquiètes... S'il voit les fusées, il est tout près du front, s'il est tout près du front, il est sous les obus... Soyez tranquilles, mes aimés, nous sommes absolument hors de danger, nous ne pouvons recevoir ni la visite des obus, ni celle des gaz. Je vous avoue même que notre situation, un peu trop « arriérée », finirait à la longue par être monotone... mais elle me vaut *ma communion* chaque matin... et un petit bien-être que le Bon Dieu m'accorde et auquel, dans mon peu d'austérité, je suis sensible... et dont, à la vérité j'avais, un réel besoin...

*28 janvier.*

Il est deux heures du matin. Grand branle-bas de combat !...

Hier midi j'ai appris que j'étais *de jour* jusqu'à midi, aujourd'hui 28... Où coucher? A l'église?... Mais si on a besoin de moi durant la nuit, on n'ira jamais me chercher là... et je ne puis prévenir que c'est tout près du Tabernacle que j'ai l'honneur de dormir, c'était bon quand j'étais exempt de service... Je me suis donc permis de coucher dans le petit cabinet que Mme Vincent a mis si gracieusement à ma disposition ; j'ai auparavant dit à un conducteur de venir me prévenir ici en cas de besoin.

Je m'endors... A 10 heures je suis réveillé par un bruit de pas dans l'escalier : « Vite à Daucourt pour commander un chariot, etc... » Je me lève en toute hâte et me voilà parti dans la campagne toute lumineuse d'un beau clair de lune.

La corvée est décommandée... je me recouche... je m'assoupis... Nouveaux pas dans l'escalier : « Tu pars à 6 heures 30 demain matin avec armes et bagages pour Arcis-sur-Aube !... »

Et voilà, je viens de préparer mes affaires... Je quitte le 10e groupe pour aller avec quelques hommes former de nouveaux groupes avec d'autres contingents envoyés par chacune des unités du front.

J'ai appris mon départ avec joie... Je sens que Dieu me mène là pour mon plus grand bien. Que me réserve-t-il ? Je ne sais... Mais mon abandon est joyeux... Peut-être Bleau prochainement ? peut-être brigadier de tir ???

Soyez tranquilles et joyeux comme moi...

## CHAPITRE VIII

*Thiéblemont, 28 janvier.*

Voici ma journée faite, il est 9 heures 30 du soir.. je viens vous griffonner bien vite mes impressions.

Point de vue d'ensemble : excellent ! Maintenant quelques détails : à 7 heures 30 ce matin, je faisais mes adieux à M. de Ch... et à mon camarade Marc. J'écrivais à Charles et à Louis un petit mot de *revoir.* Vite, je grimpais avec mon logis F... dans un fourgon qui nous emmena tout doucement à Sainte-Ménehould.

Et je regardais la campagne blanche dégelée, et, au-delà des champs que j'ai traversés tant de fois. je regardais avec émotion la chère petite église d'Elise descendre, descendre au milieu des terres, puis disparaître derrière le coteau... Pauvre petite église où j'ai été réconforté, fortifié... Pauvre Mme Vincent, si émue de mon départ. Promesse de correspondre... Adieux reconnaissants... Tout cela fini pour toujours peut-être !...

A Sainte-Ménehould nous avons consulté les horaires, puis j'ai... perdu mon « logis »... J'étais content d'être seul pour faire un petit tour dans les rues de la ville. Déjeuner à 11 heures ; à 1 heure 30 nous nous embarquons, hommes, armes, bagages...

et le train nous a ballottés toute l'après-midi au milieu de la campagne triste... Nous sommes arrivés à Thiéblemont à 19 heures. Vivement à la Copé américaine ! Etablissement très propre, très confortable, très spacieux. A côté de la salle à manger, salle de lecture, tables discrètement éclairées à l'électricité !... piano !... chaises longues !!! C'est sur une de ces chaises longues que je vais passer la nuit avec F... et quatre gars du 113e envoyés comme nous au nouveau groupe. J'ai fait connaissance plus particulière avec l'un d'eux brigadier, autrefois étudiant, distingué, très intéressant.

Demain nous partirons à 4 heures 57 ; dès que je serai arrivé là-bas, je vous donnerai ma nouvelle adresse. J'ai appris qu'il y a grandes chances pour que je sois versé au 105.

A la grâce de Dieu qui conduit chacun de mes pas avec une tendresse immense dont je lui suis infiniment reconnaissant... Soyez confiants. Tout va bien, tout ira bien...

*Les Grandes Chapelles, 29 janvier.*

Ouf !... je me laisse tomber sur un banc dans le petit bureau de tabac... Ah ! je suis un peu fatigué, il fait chaud pour la saison et j'en ai abattu ce matin de la route !

A 4 heures, j'ai soulevé ma capote, qui me couvrait tout entier... je me suis secoué, j'ai replié ma chaise longue et dans la cour de la gare j'ai fait les cent pas pour m'assouplir, puis, j'ai demandé à Dieu, à défaut de communion sacramentelle de descendre dans mon cœur...

Je suis rentré dans l'immense hall presque désert : pain, fromage, café... et me voilà d'aplomb.

A 4 heures 45, nous nous dirigeons vers le quai... le train arrive en gare... Vite, un bon petit coin ! Je m'appuie la tête contre mon sac et je me rendors paisiblement entre les mains de Dieu, pendant que le train court dans la campagne déserte.

*Arcis-sur-Aube !* Je bondis !... mon sac, ma musette, mon bidon, mon manteau !... Nous voilà sur le quai un peu désorientés... On se charge et instinctivement, on suit la foule des poilus courbés comme nous sous le sac. Puis, un peu à l'écart nous groupons nos bagages. F..., mon logis, est ennuyé, il ne sait que devenir, qui suivre... Il me regarde... je le regarde... c'est un désarroi amusant.

Mais voici un adjudant qui se pose au milieu de la cour, et, levant les bras avec une solennité d'orateur : « Pour les sous-officiers et brigadiers ! rassemblement ! » F... confie nos sacs à un planton et nous suivons le même adjudant qui va de l'avant, magnifique, en brandissant sa petite valise, lui. Nous marchons très longtemps dans du sable gelé superficiellement et qui cède sèchement sous le pas. J'écoute les conversations : on se dirige vers les « Grandes Chapelles », un « petit village » perdu à quatorze kilomètres de là, quatorze kilomètres ! hum !

Enfin on part avec un suffisant entrain. Bientôt nous rejoignons la route dont les ornières sont gelées : des voitures passent à chaque instant, la marche devient irrégulière, lassante. Encore un fourgon ! mais qu'aperçois-je là-haut, trônant superbe-

ment sur le siège? Eh oui ! c'est bien lui ! Un des petits bleus dont j'ai fait la première instruction à Cherbourg. Joie de la bonne rencontre... On a gardé de moi bon souvenir... Il me promet de venir me voir avec quelques copains de Saint-Clément... La caserne Saint-Clément ! comme c'est déjà loin !

Je cours pour rattraper le petit groupe. Aïe ! les chaussures commencent à me grignoter le talon. Mais bah ! je dis deux chapelets pour me faire paraître le temps moins long et m'unir malgré les distractions, inévitables dans ces conditions, au Maître, à mon Jésus et à la Vierge.

Elle est tellement monotone la grand'route au milieu des champs labourés et des clairières moussues !... En certains endroits, elle est plantée d'arbres et l'on tâche de se défiler dans la demi-fraîcheur. Les ornières gelées se fondent en boue et ça colle aux pieds ! Vers midi nous arrivons enfin dans le joli village des Grandes Chapelles, aux maisons neuves et très gaies ; les rues sont *bleu horizon*. Il y a de 3 à 4.000 hommes entassés là les uns sur les autres. Le 105 est un régiment de transition qui reçoit des détachements des autres régiments pour former des groupes nouveaux. Si vous voyiez ce *fourbi* gigantesque, cet embrouillamini fantastique... l'affolement des fourriers et des cuisiniers... Il y a bien une trentaine de batteries qui comprennent chacune une centaine d'hommes.

Un bon est établi au bureau pour nos deux repas. Dans un couvercle de bouteillon on nous verse trois ou quatre *louchées* de haricots et de viandes réduites en miettes par une cuisson exagérée... C'est parfait !

nous allons au bistro ! j'y vais cette fois pour mon propre compte ! un litre de pinard, un jus avec du rhum... et on est retapé...

Je suis affecté à la 12e... Nos sacs n'arrivent pas... Inquiétude légère.

*Les Grandes Chapelles, 30 janvier.*

Hier soir, après avoir regardé vos chères photographies, je me suis couché. Un vieux m'a prêté une couverture, un autre a partagé avec moi sa toile de tente (car, aucune nouvelle de nos sacs, restés en route, ou expédiés... vers quelle destination?)

Je me suis vite endormi dans la paille jusqu'à six heures. Ah ! la bonne nuit... Vers 6 heures 30 je me suis décidé à me lever... Mon pied me fait un peu mal... Oh ! infiniment peu ! Je m'aperçois alors que ma chaussette est collée à l'ancienne plaie pourtant si bien refermée... Vite, mon nom sur le cahier de visite, et je déjeune tranquille. Bout de toilette assez rudimentaire, et j'apprends avec un singulier plaisir que je ne suis pas nommé *cabot de pièce*, c'est-à-dire chef de 90 bons hommes, bons? je veux bien, mais pas commodes toujours avec un *petit* comme moi.

Je me dirige vers l'église... Encore fermée ! Il n'y a donc ni prêtres, ni aumôniers militaires? En descendant la petite ruelle je me trouve nez à nez avec le Capitaine de la 10e, je l'aborde et lui fais part de mon désir de suivre les cours de Fontainebleau. Il me répond : « En ce moment, il n'y a rien à faire... Si vous avez été proposé déjà à votre groupe, atten-

dez, votre demande aura peut-être été égarée... On me le fera savoir aussitôt, et je vous préviendrai... »

Que va-t-il se passer? Au mois de mars il y aura de nouvelles entrées à Bleau... Pensera-t-on à moi?... Et dire qu'hier j'ai croisé dans la rue des petits aspirants de la classe 18 ! J'ai cru reconnaître l'un d'eux, que j'avais sous mes ordres à Cherbourg ! Mais que la volonté de Dieu soit faite, et, tout pour sa plus grande gloire et le plus grand bien des âmes.

Après cette démarche auprès du Capitaine, je suis allé tout doucement à l'Infirmerie, charmante installation, confortable, propre, sobrement et coquettement moderne... Chaque homme est examiné rapidement... Coup d'œil du Major : « Deux jours de repos... au lit ! » Ample « beurrade » avec de la pommade de Reclus, pansement, bande artistement enroulée. Comme j'ai laissé mes chaussons à la bonne Mme Vincent qui en avait grande envie et voulait même me les acheter et que d'un autre côté ma chaussure était devenue trop étroite avec mon pansement, j'ai tout simplement placé mon pied sur ma chaussure et j'ai ficelé le tout avec mon lacet... Çà, c'est un truc de poilu... Nouveau repos... En suis-je bien fâché? Pas de souffrance. Ne vous inquiétez pas surtout. Aucune enflure... C'est à cause de mon ancienne « gelure des pieds » que le Major a été si large.

Donc, actuellement je suis exempt de tout service. Lorsque je serai capable de le reprendre, je serai à la disposition du Commandant pour partir à mon tour lorsqu'on aura besoin d'hommes dans quelque batterie. Je crois que j'ai bien encore huit jours à

passer ici ; puis, très probablement, je serai affecté à un groupe d'artillerie lourde dans un des petits villages du voisinage. Nous y resterons peut-être deux mois... Oh ! que Bleau vienne vite me tirer d'ici.

*Grandes Chapelles, 31 janvier.*

Je n'ai pas encore retrouvé mon sac... ni mes chers souvenirs. C'est à contre-cœur et sur l'indication du logis F... que je l'ai laissé l'autre jour à Arcis. J'ai obtenu une permission pour retourner à cette gare où j'ai appris qu'on l'avait embarqué pour les Grandes Chapelles. Le retrouverai-je? J'ai encore bon espoir.

*1er février.*

Mon sac ! mon pauvre sac ! j'ai passé toute ma journée d'hier à courir après lui ! Pas encore retrouvé... A la grâce de Dieu !

Après mon dîner je voulais vous écrire, mais le jeune étudiant, dont je vous ai parlé, est venu me voir. Nous avons causé trop longtemps peut-être... le sujet était intéressant : Fontainebleau ! Imaginez-vous que cette après-midi une note a paru au bureau: « *les canonniers et gradés* DÉSIRANT se présenter à l'Ecole d'Artillerie sont priés de se faire inscrire *d'urgence* », les braves gens ! *sont priés de s'inscrire !* Ah ! oui, nous nous sommes inscrits... *d'urgence* vous pouvez croire... Il y a donc des places à Bleau?... J'ai donné mon nom... à Dieu le reste.

*2 février.*

Pas de sac ! Je n'espère plus guère rentrer en possession de mes pauvres affaires... Je serais désolé pourtant de les avoir perdues, mais au milieu de tout ce désordre, nous sommes ici plus de 4.000.

Souvenirs, lettres, livres ! tout mon travail de géométrie et d'algèbre !... Enfin, que la volonté de Dieu soit faite !... Ce sera un gros sacrifice à Lui offrir... Ah ! je l'ai assez promenée mon exemption de service et tout cela pour rien jusqu'à présent...

Ce matin j'ai été de corvée bénévole. Le cabot téléphoniste dont c'était le tour m'a demandé de le remplacer ; il en a profité pour se rendre à Paris...

Nous avons été chercher du bois pour les cuisines : vous me voyez perché sur le haut du chariot, à côté du sous-off de corvée, secoués tous deux par les sauts de la voiture dans les ornières gelées.

Oh ! l'étrange campagne avec ses champs immenses, jaunes, roux et verts, coupés par des taillis d'arbustes minuscules. Et puis, des villages...

Bon ! encore dérangé ! A demain, mes très aimés. Vous voyez je suis assez actif pour un exempt de service...

*Les Grandes Chapelles, 3 février.*

Ah ! enfin ! deux cartes de vous ! Vite, j'ouvre l'enveloppe... Mais ! est-ce donc vrai? Je serais désigné pour FONTAINEBLEAU ! Quel bonheur ! Merci, mon Jésus !... Oh ! quelle joie ! Merci de la si bonne nouvelle !...

Je viens de courir au bureau du Capitaine pour lui

demander, dès à présent, ma perm' de détente... Il m'a répondu que cela lui était absolument impossible... Comme le Bon Dieu voudra... Je suis content ! Dans quinze jours à BLEAU !!!

J'avais été désigné pour suivre les cours de téléphoniste, je vais demander au lieutenant instructeur de me laisser tout mon temps libre pour travailler seul et revoir mes math...

*4 février.*

Oui ! vos bonnes lettres d'hier m'ont fait un plaisir immense ! J'avais été sevré longtemps de vos nouvelles ; j'en reçois, et, quelles nouvelles ! Bleau !... Dans quinze jours je passerai par Paris... notre rêve est tout près de se réaliser !

Pas encore retrouvé mon sac... En revanche j'ai rencontré de nouvelles sympathies... L'autre jour, j'entre à l'église et je me trouve nez à nez avec un vieux curé : figure jaunie empreinte d'une courtoise bonhomie, yeux pleins de sourires au-dessus d'un lorgnon aux verres à moitié brisés et planté horizontalement sur un grand nez sévère.

La conversation s'engage... Je me présente... les âmes s'unissent... nous sommes heureux de cette rencontre. Il me fait visiter l'église, la sacristie... Il me confesse ; je lui fais part de mon grand désir de communier chaque matin. « Mon pauvre ami, je comprends ce grand désir... Mais, pour aller à Petite Chapelle où je dis la messe tous les matins, il vous faudrait faire quatre kilomètres et, quatre pour revenir... Une bicyclette serait indispensable ; tenez, je vais aller demander à Mlle X... de vous prêter la

sienne. » Je refuse d'abord par discrétion... Mais il m'entraîne, fait la proposition délicate... Mlle X... consent... Me voilà heureux... Le Bon Dieu a simplifié encore les choses, car le lendemain un prêtre brancardier disait la messe aux Grandes Chapelles.

Ce bon vieux curé, avec une gentillesse charmante, m'a invité à déjeuner avec lui, mais, il m'est difficile de m'éloigner du cantonnement.. Hier, j'ai fait la connaissance d'un jeune novice jésuite. Je suis bien moins isolé qu'à la 14, comme vous voyez. On me respecte à la pièce et on a des petites attentions pour moi... mais hélas je n'ai plus le voisinage de Louis et de Charles.

Mon service se borne à ceci : le matin, à 7 heures je fais un appel, puis je porte les noms des malades au bureau. Aux repas je distribue le *pinard* à mes vingt servants... et c'est tout.

*5 février.*

Levé ce matin à 5 heures 30, je sautais dans une voiture de ravitaillement. Je n'étais pas chef de corvée cette fois, mais simple passager, ce qui m'a permis de goûter le charme de la petite promenade sans le tracas des responsabilités et la perspective des... acerbes reproches... « Où allais-tu donc? » Je vais vous le dire tout bas, tout bas... La censure ! Ma pauvre lettre ne vous arriverait pas si j'étais imprudent... J'allais à Arcis-sur-Aube. « Mais alors qu'allais-tu faire, brigadier, à Arcis-sur-Aube? » Cette fois je puis répondre ouvertement je n'avais aucune

* Dans toutes les lettres, le nom des localités n'est indiqué que par les initiales.

mission militaire.. ni diplomatique. Voilà : en perdant mon sac ou en me *le laissant faire perdre*, si vous voulez, j'ai dû faire mes adieux non seulement aux chers souvenirs, mais aux livres et cahiers de mathématiques, à mes notes recueillies avec soin... J'étais donc désarmé au moment du combat et puisque l'on me laissait fort aimablement tout mon temps libre pour travailler, il m'en fallait pourtant des livres et des cahiers et... je réponds enfin à votre question, j'allais en chercher à Arcis-sur-Aube.

Pas de choix dans cette petite ville et j'ai été obligé de prendre les seuls spécimens existant. Je n'ai pu trouver une Algèbre ; veuillez m'envoyer celle que j'ai laissée avec mes livres...

J'ai eu le bonheur de communier dans la jolie église d'Arcis...

A la gare, je rencontre un chariot qui se dirigeait vers Grandes Chapelles. Je saute dedans... Malheureusement, il fait un kilomètre, s'arrête... Je suis obligé de débarquer.

Une voiture, une espèce de breack, emmitoufflé dans sa capote, roule là-bas sur la grand'route. Je cours, je vole, je le rattrape... « N'y aurait-il pas une petite place? » — « Mais si, Monsieur. » Et une grosse dadame se pousse dans un coin et me montre la place libre avec un geste superbe. Mon merci entraîne une conversation inattendue. Elle en a gros sur le cœur, la chère dame. « Ah ! les militaires ! Monsieur, quelle engeance ! » Je réitère mon merci mais avec changement de sens et de ton... « Mais oui, Monsieur, je tiens un Bureau de tabac, et, pareils à des sauvages, mon pauvre Monsieur, ils se jettent

sur le tabac, le vin, l'absinthe... vous entendez bien, l'absinthe ! et puis, tout disparait chez moi, je n'ai plus de verres, plus de cuillers, ils vont même jusqu'à me voler... mes poulets... » Cette bonne dame serait très heureuse de me conduire jusqu'à destination, car elle ne m'en veut pas à moi... oh ! pas du tout, mais elle habite à P... La voiture s'arrête, je débarque, je la remercie, encore un peu froid pourtant, en raison de ses sentiments trop anti...militaristes, car elle exagérait bien sûr...

Et me voilà sur la route monotone, je marche, je marche, je dis mon chapelet, je relis vos lettres, je feuillette mes nouveaux livres... Puis je m'étends au bord du fossé pour me reposer... et je m'assoupis quelques instants...

Allons, debout ! Je me secoue, je repars, je marche... Enfin, une ferme !... Je me suis trompé de route... Oh ! tant pis, il est une heure, je vais déjeuner là, et je demande à la brave fermière de me faire cuire trois œufs avec lesquels je déguste la délicieuse boîte de jambon du 1er janvier, restée dans la poche de ma capote... Sans cela où serait-elle, *bone Deus !*... On me remet ensuite dans la bonne voie et je repars après vous avoir écrit... ce que vous venez de lire.

*6 février.*

Hier, après avoir fermé ma lettre, j'ai payé, j'ai salué... et je me suis mis en route gaillardement par la voie romaine qui s'enfonce, moussue et à peine tracée, en pleine campagne... Me voilà seul, loin des hommes, dans ce désert où l'on sent vibrer au-

tour de soi l'âme des choses, qui vous baigne, qui vous étreint... Clairières immenses, à l'herbe rase et jaunie, petits bois de sapins mystérieux qui étendent leurs ombres lourdes sur un sol rougeâtre. Et sur tout cela, un soleil qui flamboie, qui incendie tout avec une brutalité superbe. Là-bas, là-bas sous le ciel mauve, des coteaux bleus...

Et je marche, et je marche au milieu de cette campagne qui se révèle à moi... Au coin d'un petit bois, un troupeau de moutons surveillé et tassé par deux chiens qui gambadent follement... Un berger vieux, cassé, un bâton poli dans sa main calleuse et tremblante. Je le salue, il me répond avec une majesté que les modernes ne connaissent plus... Il m'arrête, prend mon livre que je tiens à la main, en regarde le titre attentivement... Puis, levant ses grands yeux de philosophe vers moi... « Et la guerre? » — « La guerre... Oh ! ce sera bientôt la fin... » Ses yeux s'illuminent et nous nous quittons... contents.

Bientôt les terres de labour commencent... oh les interminables sillons ! De ci, de là, un vieux cheval trapu suit son chemin dans la terre molle, tirant la charrue ou la herse, il lève haut les pattes et secoue la tête gravement, noblement... on dirait qu'il a conscience de sa tâche splendide...

A mon retour, un des plus mal embouchés de ma pièce, très gentil toujours pour moi d'ailleurs, m'interpelle... « Eh ! le cabot ! on a gardé ta soupe, ton pain, ton pinard... Je t'ai mis de la paille toute fraîche pour te coucher... » et, quelques secondes après, en riant : « Ça vaut bien un litre, ça? » —

« Allons-y !... » Il est content... moi aussi ; je sais que je puis compter sur lui.

*7 février.*

Je reçois ces jours-ci un courrier formidable ; toutes vos lettres égarées au secteur 48 ont été remises en bonne voie ; et, les détails de la sensationnelle et enthousiasmante nouvelle me parviennent enfin ! « *Désigné pour Fontainebleau !* » Ah ! quel bonheur, très chers aimés. Papa me raconte la scène émotionnante de l'annonce de notre nomination à Charles et à moi... Bleau ! Bleau à toutes les lignes, dans toutes vos lettres ! Ah ! il est content le petit brigadier, pour vous surtout !...

Vous me croyez déjà en route, et en route pour aller vous voir avant l'entrée à... à Bleau ! Mes sœurettes me chantent leur joie fraternelle de voir le rêve du *petit* réalisé et croient aussi mon arrivée imminente. Hélas ! le Bon Dieu n'a pas voulu nous la donner, cette fois, immédiatement. J'ai encore dix jours à passer ici... Mais disons-lui quand même un grand Merci !

Je suis très heureux que mon bon ami Louis vous ait tirés d'inquiétude au sujet de mon brusque départ d'Elise.

Hier et ce matin j'ai fait des recherches, je désirais avoir une chambre pour travailler à mon aise pendant les dix jours qui me restent à passer ici : une bonne personne m'avait prêté ou plutôt loué sa salle à manger que deux sous-officiers habitaient auparavant. J'espérais moi-même occuper un de leurs lits de camp pour me reposer... Dans l'après-midi,

les lits disparurent !... Ce matin j'ai trouvé la *patronne* toute en colère : elle ne voulait plus louer sa chambre à personne..., les sous-officiers ayant... décrotté leurs bottes... dans la cheminée ! et il y a une telle boue ici !... Moi-même j'avais bien déposé sur le parquet mon petit apport personnel dans mes allées et venues... *Inde iræ !*... Nous nous sommes quittés bons amis quand même. J'ai heureusement été hospitalisé par un bon vieux qui me prête sa table et la tranquillité de son logis.

*Grandes Chapelles toujours, 8 février.*

Vous allez, je vous en prie, excuser la brièveté de mes lettres. Aujourd'hui le 8 et dans dix jours l'Ecole ! Je vais occuper tout mon temps libre à faire des *repasses* comme on dit au collège.

J'espère que je possèderai suffisamment mes matières pour ne pas être exclu à l'examen *éliminatoire*. Non ! c'est impossible que je le sois, vous m'aiderez jusqu'au bout par vos prières... J'ai confiance !... Savez-vous que j'ai triomphé (moi non, mais la volonté de Dieu) des plus grosses difficultés. J'ai parcouru les 9/10 de la route scabreuse. 1° Proposition du Capitaine agréée par le Commandant. 2° Agréée par le Général ! Vous le voyez d'ici le terrible général ! Il raye des noms, il raccourcit impitoyablement la liste ! Il fronce les sourcils, regardant les notes des candidats... Et mon pauvre nom reste intact ! les cruels traits d'encre ne l'ont pas fait disparaître... 3° Que dis-je? Son excellence le Ministre de la Guerre a, par ses bureaux, réduit encore

la liste qui n'en peut mais... et mon nom échappe à tous ces dangers... *Fluctuat nec...*

Il paraît que les derniers pas sont aisés. Je veux bien, moi, et je l'espère... Mais travaillons... et que Dieu soit béni !

*9 février.*

Régulièrement à présent je reçois vos bonnes lettres... dans l'une d'elles vous me demandez si j'ai des nouvelles de mon sac... Je n'ai plus le temps de m'en occuper, mais j'espère encore. D'ailleurs la catastrophe (!) aura des suites moins fâcheuses que je ne l'ai craint d'abord. Mes livres perdus, mes cahiers, mes notes... et cela à la veille de l'examen éliminatoire ! Et bien ne vous désolez pas : l'étudiant en math, dont je vous ai parlé, m'a fait un petit résumé *é-pa-tant !* (il me témoigne beaucoup d'affection) et puis un « logis-avocat », qui prépare Bleau, m'a prêté des bouquins et de plus, ce matin, m'a donné des notions très claires de trigonométrie. Je vais finir par avoir gagné à cette perte de mon pauvre sac.

Et je suis encore dans l'enthousiasme de la grande nouvelle, de la délicieuse, de la glorieuse !?! nouvelle. Oui, je suis très heureux, et je ne suis plus *seul* à la connaître, la chose *est officielle :* non seulement j'ai eu le plaisir de voir mon nom sur la liste des candidats, mais le Capitaine m'a fait appeler pour me montrer la note qu'il a reçue de mon ancien groupe... Je lui ai posé cette question : pourrai-je partir d'ici assez tôt pour que j'aie le temps de passer

par Paris voir des parents (oh ! mes petites sœurs) avant d'entrer à Fontainebleau? Il m'a répondu qu'il le croyait. Demain je vais lui faire ma demande écrite... et j'ajouterai après le mot Paris... et Cherbourg... Puisque vous ne pourrez venir à Paris m'embrasser, c'est moi qui irai vous faire la commission. Je m'en chargerai avec quelle joie !... Pas trop d'espoir pourtant !... à la grâce de Dieu.

*11 février.*

Quelle joie pour moi votre joie à vous ! *Te Deum laudamus*... Quant à mon changement de régiment, le Bon Dieu m'a certainement ménagé cette surprise pour mon plus grand bien... notre plus grand bien... Peut-être ainsi pourrai-je rentrer dans mon ancien régiment et vous voir plus facilement quand les circonstances me ramèneront au Dépôt...

Je vous écris, bien entendu, dans ma chambre, appuyé sur une longue table très droite et qui sert à mon propriétaire de... planche à lessive !... Le jour me vient d'une petite fenêtre assombrie par de superbes rideaux... de toiles d'araignée. Je suis séparé de ladite fenêtre par une *meule ;* J'ai voulu la changer de place pour me rapprocher de la lumière. mais mon vieux maniaque, ennemi de toute nouveauté et de tout progrès, s'est écrié : « Mais vous vous fatigueriez la vue au *grand jour !* »

Dans le fond de la pièce, deux petites couchettes : cadre en bois, léger matelas..., celle de gauche, c'est la mienne... Tout près de mon lit, la grande cheminée dont l'âtre tout noir tranche singulièrement avec

la craie toute blanche des piliers. Sous le manteau, dissimulé dans le mur, le *four à pain*...

*13 février.*

Hier la bonne, la si douce, la si lumineuse lettre de mon papa a été abrégée... C'était à cause du « Salut... » C'était la « faute » du Bon Dieu !... aussi n'ai-je rien dit et je me suis contenté de penser que le lendemain tu me donnerais meilleure mesure... Sois tranquille, mon papa bien-aimé, je me garde d'entasser *gloutonnement* une foule de matériaux pour l'examen... Je vois peu de choses, mais je les vois à fond et si je vous ai demandé les quatre *bouquins d'artillerie*, ce n'est que pour repasser quelques pages intéressantes disséminées par-ci par-là.

Je vous écris toujours sur ma longue et étroite table à lessive... Il fait tiède..., la lourde porte vermoulue est grande ouverte et la réverbération du soleil qui illumine la jolie petite cour, vient s'épanouir dans la sombre chaumière en notes très douces.

Cette pièce brutalement rustique sert d'atelier au vieil horticulteur. Un établi grossier et une infinité d'outils rouillés, archaïques chevauchent dans un désordre curieux... puis des outils tout modernes rangés sur des tablettes comme des livres dans une bibliothèque. Il y a des rabots de toutes les grandeurs et de toutes les formes ; des truelles rondes, carrées, triangulaires, des scies... Oh ! toutes les espèces sont représentées depuis l'*égoïne* souple et fine jusqu'à la scie aux dents énormes et au gigantesque châssis.

Et le vieux philosophe sait où est chacun de ses outils, et gare à celui qui déplacerait le moindre morceau de bois, car il est maniaque et grogneur, le bonhomme !

*13 février.*

Aujourd'hui le *Mercredi des Cendres*. J'ai reçu les cendres ce matin dans la jolie petite église gothique des Grandes Chapelles. Le chœur d'habitude lumineux avec ses piliers de calcaire blanc et ses verrières immenses par où le soleil entre à flots, était sombre, presque endeuillé... La flamme des cierges était sans vigueur dans la lumière grise... Un prêtre, quelques soldats, trois femmes... « *Memento, homo, quia pulvis es... et in pulverem reverteris...* » Ce retour à la poussière?... Quand vous voudrez, Seigneur ! et comme vous voudrez !

Le Carême commence et va passer vite. Si Pâques, à cause de Fontainebleau, ne m'apporte pas la permission à laquelle j'aurais droit, il me vaudra bien 48 bonnes heures près de vous et marquera le milieu de mon temps d'Ecole... A la sortie j'aurai mes dix jours, j'y compte.

Ces jours-ci j'attends avec une grande impatience la réponse du Capitaine à ma demande d'aller à Bleau par Paris et... la Normandie... Que la volonté de Dieu soit faite ! Je me soumets d'avance.

Hier, dans la lettre du papa aimé, le si beau rêve : la réunion autour de l'Hostie rayonnante et tenue par qui?... par moi... le moins digne de tous...

*Les Grandes Chapelles, 14 février.*

... Quelquefois, lorsque je sens mon esprit s'appesantir sur le travail, je me lève et je vais faire un tour dans les champs. Ma vieille chaumière est la dernière du village, elle est là tout au bord de la plaine immense, la plaine triste, si triste, que si devant elle je m'abandonnais trop longtemps à mon rêve, je tomberais dans une grisaillerie mentale lassante. Oh ! qu'elle est différente de la nôtre cette campagne plate et monotone... Pas de prairies reposantes, pas de chevaux se roulant dans l'herbe haute ou de vaches couchées et ruminant... Des sillons, des sillons à perte de vue, par-ci par-là des bœufs accouplés sous le joug traînent lentement la charrue, l'homme pèse sur les manches tremblants, dirige, commande ses bêtes et les voix montent de la plaine, s'entrecroisent dans une clameur étrange... Et les sillons s'ajoutent aux sillons... jusque là-bas, très loin là-bas, jusqu'aux ondulations couronnées de petits bosquets.

Pas de chemins capricieux et pittoresques, la grande route file toute droite à travers les champs sans fin, toute droite avec ses deux rangées de hêtres... Et dans le ciel laiteux, un long triangle d'oiseaux migrateurs, au lieu des mouettes si blanches au vol plané, gracieux, ondoyant.

Sans m'en apercevoir, j'ai suivi les sillons mous. . et je suis arrivé près d'un laboureur... Je m'amusais à le suivre en regardant la longue vague terreuse monter sur le soc puis déferler sur le sol, lorsque

le travailleur me dit en souriant : « Voulez-vous essayer? » Je dis : oui. Je saisis les mancherons polis sous la main calleuse...; mais hélas ! le soc prend des airs désorientés, va, par à coups, à droite, à gauche... et lorsque les bêtes s'arrêtent au bout du champ, je me retourne : à côté des sillons bien dressés, bien parallèles, il y en avait un, le dernier, qui finissait en zig-zag... alors, le vieux sourit... et reprend son travail...

Hier très longue lettre de mon papa aimé : ta première page surtout si amusante ! J'en ai ri aux éclats tout seul dans la rue...

[Ce même jour, le 14 février, brusque départ. En route toute la journée du 15. — Arrivée au logis le 16 à midi. — Départ le dimanche 17 à 6 heures du soir pour arriver à Paris le 18 à 5 heures 15 et à Fontainebleau dans l'après-midi.]

## CHAPITRE IX

*Paris, 18 février 1918.*

Il est 5 heures 20 ! nous venons d'arriver à la gare Saint-Lazare... Avant de sortir, je vous écris, mes tant aimés, debout sous un arc électrique. Voyage sans encombre ; excellente nuit ! Dans quelques instants, je serai chez ma bonne petite Sœur Madeleine... Oh ! la douce et sainte joie !... Oui, le Bon Dieu me gâte et nous a tous gâtés... Bien vite va venir le jour où je me retrouverai ici dans cette gare, pour aller vous embrasser de nouveau.

Soyons confiants ! le Bon Maître et la Sainte Vierge protègent chacun de nos pas, dirigent chacune de nos pensées...

*Fontainebleau ! 18 février.*

Il est 9 heures du soir, j'ai été mettre ma dépêche joyeuse au bureau de Poste et je viens vous dire mon affectueux, très affectueux bonsoir...

Et d'abord : à Dieu, merci ! Je résume les impressions de la journée en un seul mot : *enchantement.*

Ce matin, à Paris, communion à la messe de 6 heures chez Sœur Madeleine... Longue causerie... Comme elle est heureuse ! Que Jésus soit béni ! Vers

9 heures, Sœur Marie arrive, complétant la réunion des *trois petits absents*... On parle de vous, de vous, de vous..., puis je leur arrache des détails sur leur vie si belle : elles sont contentes, les classes marchent bien... Santé. Gaîté.

A 11 heures on me fait passer à la table du Père K.. Les bonnes petites Sœurs se font une joie de me servir. Elles sont heureuses de me voir heureux... C'est bon... c'est très bon...

A midi il faut se quitter et l'on se dit : « Peut-être à dimanche... » Gare de Lyon, vite, je saute dans le train ; les wagons sont bondés ; la route est faite debout... Melun ! Bois-le-Roi !... Fontainebleau !

Nous descendons ; plusieurs voitures sont là, attendant les paquetages de MM. les élèves de l'Ecole d'Artillerie ! Quelques-uns prennent des fiacres, moi, je pars tout simplement à pied... 1 kilom. 500, une promenade... Nous cotoyons le château, splendide, puis tout près du jardin public, l'Ecole !!! Très jolie, avec ses bâtiments tout neufs. Au pied du perron, une centaine d'élèves attendent... On entre par petites bordées dans de grandes salles où l'on fournit les renseignements nécessaires : noms, provenance ; on vous classe par brigades (une brigade comprend 25 élèves).

Je sors pour me diriger vers notre chambrée et je vois Charles, mon ami Charles, qui était dans le même train que moi sans que nous nous soyons vus...

J'ai pour voisin de lit un séminariste ; j'ai déjà fait la connaissance d'un autre séminariste... donc je ne serai pas isolé. Dieu soit loué !

Dîner ce soir au mess (gigot, riz... ceci pour les curieuses sœurettes)... Cela vaut décidément mieux que... le passé.

*Bleau ! 19 février.*

Hier je vous ai écrit une lettre toute décousue ! J'ai voulu tout y mettre, et alors... Aujourd'hui je serai plus raisonnable et je vous raconterai les choses avec une modération... plus ordonnée.

Dimanche soir..., avant-hier !... Je vous vois encore, mes bien aimés, sur le quai de la gare, dans la grisaille de la nuit qui tombe et du départ qui m'éloigne de vous. Je voudrais me recueillir et vous confier à Dieu, je ne le fais que dans une rapide pensée, la présence de mon grand ami Jean Le Bl., novice S. J. qui regagnait son couvent, m'en empêche et me distrait... Le train part, roule doucement, un dernier geste d'au revoir vers vous... Oui au revoir ! l'absence sera courte... Mon âme ne ressent pas cette tristesse du dernier départ après la si bonne permission... Je m'assieds, la conversation s'engage, et dissipe la lourdeur des souvenirs. Mon pauvre Jean m'ouvre son cœur. Deux premiers mois terribles, tentations de quitter le noviciat pour les tranquilles études du séminaire... Chaque matin il se lie par une promesse à Dieu de ne pas partir dans la journée... la si longue journée ! et la période désolée dure deux mois... Après, c'est la lumière, la joie, la paix, la certitude d'être bien dans la voie... Actuellement, il est en plein apostolat, avec quatre jeunes frères : il a la direction du patronage.

Ils font tout pour intéresser les jeunes gens. Que de dévouement ! les novices officiers se privent et envoient leur solde pour le développement des œuvres de jeunesse : que d'efforts ! Dernièrement Jean a été à Paris acheter un cinéma; actuellement il monte une bibliothèque... mais le travail est très dur ; les enfants auxquels il s'adresse sont de véritables sauvages. Dans une bagarre, tout dernièrement, l'un d'eux a eu la gorge ouverte, un autre la vessie écrasée à coup de talon. La salle de patronage qu'on avait fait construire à grand'peine a été détériorée et rendue inutilisable pour longtemps le soir même de son inauguration... Pauvres enfants !... Quelle pitié.

Les novices ne peuvent porter la soutane, car la population... L'autre jour au moment de la sortie d'une usine, Jean passait, il a été littéralement lapidé. Il était avec trois autres novices, dont l'un est aspirant. Bravement, ils ont remonté le flot des ouvriers et des ouvrières, qui les insultaient, ils ont été jusqu'à celui qui leur jetait des pierres et l'ont forcé à reconnaître qu'il avait tort...

*20 février.*

Milliards d'impressions admiratives et joyeuses qui se bousculent en mon esprit ravi ! Patience ! vous saurez tout, mais petit à petit, car le travail est abondant et je veux être un bon élève.

D'abord merci pour ta si bonne carte, papa, me souhaitant la bienvenue à l'Ecole ; aujourd'hui, lettres, lettres si douces de « *la maison* » : comme je vous suis reconnaissant de toutes les bonnes prières

que vous adressez à Dieu pour votre pauvre petit élève-aspirant.

Il est enchanté, votre protégé auprès du Bon Dieu; oui, cela va bien, et surtout cela ira bien. Notre vie est très active, très régulière ; les cours se succèdent sans interruption... Nous avons touché toute une bibliothèque : 16 ou 18 volumes... Je ne m'effraie pas, je me mets en « devoir » de savoir tout ce que nous disent nos professeurs (qui sont charmants) et tout doucement, sans fatigue, ni brutale ingestion, j'accumulerai les matériaux indispensables. Tout ira bien, je le sens, je le sais, et je m'y emploierai de tout cœur. Jusqu'ici nous avons eu deux « *amphi* » de math., une instruction sur le tir, une sur l'hippologie et une leçon de manège... Je vous raconterai tout cela avec ordre et méthode... si j'ai le temps?... Je reprends ma lettre d'hier :

Jean va me quitter ; avant de nous séparer, nous nous donnons l'accolade « *en frères* », dans une prière... Il part...*, prière encore, puis pensées vers vous, et je m'endors... Réveil gare Saint-Lazare, un petit mot à mes tant aimés, et je m'engouffre avec mes invraisemblables paquets dans l'escalier de sortie... Me voilà dans le Métro vers la Concorde... je consulte le petit itinéraire... La Tour-Maubourg !...

*21 février.*

Encore et toujours obligé de vous écrire au galop. Vraiment la journée est laborieusement occupée... Cette vie surchargée de travail, très intéressant d'ailleurs, deviendrait bien vite desséchante sans ta bonne lettre quotidienne, mon cher papa.

Ne vous effrayez pas de l'examen probatoire ! Je travaille ferme, ça ira.

Un petit détail... Les brigadiers qui lors de leur proposition pour l'école étaient encore conducteurs restent avec ceux-ci dans les mêmes brigades, ce qui va me donner quatre mois au lieu de trois que j'aurais passés ici, si j'avais été versé avec les sous-officiers.

*Baromètre physique et moral :* Très beau.

*22 février.*

... Oui, j'ai passé une délicieuse matinée lundi avant d'entrer à Bleau; quelles bonnes heures à Paris auprès de mes chères cornettes. Elles vont toutes les deux admirablement bien et sont enchantées.

Je les ai quittées à midi ! Vite à la gare de Lyon ! je suis arrivé deux ou trois minutes avant le départ ; les wagons étaient bondés, j'ai pu me faufiler dans un couloir ; beaucoup d'E. A. (élèves aspirants) sont restés sur le quai.

A 3 heures, nous arrivions à l'Ecole ; l'après-midi s'est passée à donner des renseignements au Trésorier, aux bureaux ; puis, présentation au Commandant.

Notre chambre est charmante. Le soleil y entre à flots avec le grand air par quatre baies très hautes. Le soir éclairage électrique. Au milieu, un poêle. Tout autour de la chambre des isolateurs sur lesquels sont placées des paillasses toutes neuves, l'oreiller, la couverture, le sac de couchage. Au-dessus de chaque lit, une série de tablettes et une petite armoire.

Quel bien-être ! Quel luxe après nos misères du front !

Au milieu de la chambre encore, deux tables immenses avec des bancs. Chaque matin un « *tampon* » dépose sur la table pour les Elèves, un broc rempli de bon *jus* et un pain de fantaisie... Oh ! comme le milieu est intéressant. Des jeunes gens instruits et bien élevés... Plus de mots grossiers ; une bonne camaraderie faite d'une politesse vraiment française et d'une grande condescendance. Jamais de cris, jamais de bousculade... une tranquillité, un ordre délicieux... après les rudes manières du front.

Comme instruction, un jeune sous-lieutenant très doux, très patient, charmant en un mot : M. Ma...

Le lendemain de mon arrivée, nous attendions, de bonne heure, dans la chambre, les ordres supérieurs. Le lieutenant arrive, jette un coup d'œil...

A demain la suite... On m'attend.

23 *février.*

... Nous sommes tous réunis dans l'amphithéâtre A2. Voici un quart d'heure que nous attendons le professeur de Topo (graphie) ; c'est un élève de Centrale, devenu ingénieur, puis... Marianite. Nous sommes-là deux cents, pressés dans les bancs étagés et circulaires de l'immense amphithéâtre. Pas de surveillance, ordre parfait ; seul le bourdonnement formidable des chuchotements échangés entre voisins. Les E. A. ne sont pas des *gamins* difficiles à tenir... J'ai été frappé, dès le premier soir, de l'ordre, du calme et de la tranquillité de l'Ecole.

Puisque le distingué Marianite, Sous-lieutenant,

Professeur, n'arrive pas, nous pouvons bavarder un brin. Chaque semaine il réunit les prêtres et les séminaristes de l'Ecole. Nous sommes nombreux. Le premier soir, une dizaine d'élèves causent ensemble, je suis au milieu d'eux, mais inconnu encore : « Vous me trouverez peut-être fort indiscret, me dit un grand jeune homme au lorgnon interrogateur ; à quoi vous menaient vos études? » — « A être novice dominicain. » — « Mais alors, ajoute-t-il avec enthousiasme, vous êtes des nôtres et je fais les présentations : je suis séminariste du diocèse de Rennes ; mon camarade, à votre droite, est du diocèse de Nantes... » — « D'où êtes-vous donc, me demande un autre jeune homme, l'air très gai, les yeux pétillants d'esprit, derrière d'immenses lunettes? » — « De Cherbourg. » — « Mais c'est vous que je désire rencontrer depuis si longtemps. Je suis Joseph Lecl. ! » Exclamations ! Satisfaction générale.

Et alors, union splendide de ceux que le Maître a réunis ! le cercle se resserre, les visages sont joyeux et confiants... « Et moi, je suis prêtre de Mende ! » — « Moi, de Lyon ! » etc...

Le soir même je faisais encore connaissance avec le Père Deb., novice jésuite, qui nous conduisit chez le Père C... notre Marianite... Un couloir très sombre ; à tâtons nous montons un escalier ; une porte s'entr'ouvre : grande chambre avec un beau feu plein de joie ; sur la table du milieu, des livres, des revues, des cahiers. Le Père n'est pas là ; nous nous asseyons, puis nous attendons en causant à voix basse. La porte s'ouvre plusieurs fois : M. l'abbé X..., professeur de philosophie à Autun... M. Y..., séminariste; M. Z...,

novice. Enfin un homme bien planté, moustaches fortes, lorgnon : M. L..., du diocèse de Bayeux... Après lui entre enfin le maître du logis. Bout de causerie sur l'Ecole, sur la Topo... Puis, les nouveaux venus se présentent et il inscrit soigneusement leurs noms, provenance et... vocations.

Ensuite, nous nous rendons à la chapelle où le professeur de Philo nous fait une très jolie exhortation...

Demain dimanche j'irai voir Petite Sœur Marie. Oh ! comme je suis heureux...

*Dimanche, 24 février.*

Il est 9 heures 45 du soir, je reviens... tout simplement de Paris ! Ce matin à 5 heures 15, je me levais prestement, puis j'éveillai le F. Joseph Lecl. et ensemble nous nous rendions à la Messe. Les prêtres de l'Ecole disent leur Messe dans une chambre mise à leur disposition dans le voisinage. Communion pour mes tant aimés, puis, vite à la gare. Nous ne prenons pas même le temps de déjeuner ! Sur le quai, longue attente ! Trois express passent sous nos yeux fulgurants d'impatience. Enfin, le voilà, notre train à nous. Il est 7 heures 50. Une demi-heure de retard. Vite, dans un bon wagon ! A 9 heures 30 débarquement à Paris. Dans un restaurant tout proche, café, crème (??), croissant minuscule. La disparation en est rapide. Le Métro nous sépare. Avant d'entrer chez ma très aimée petite Bonne Sœur, j'achète un plan du Métro pour mes futurs voyages ; puis, comme j'ai encore une faim

terrible et la tête vide, je dévore un énorme morceau de pain avec du chocolat. Enfin restauré, j'arrive au parloir ; il est 10 heures 40... Sœur Marie, s. v. p.? Elle est à la grand'messe !... Attente impatiente... Paraît Mme la Supérieure... De nouveau : « Sœur Marie... » — « Mais nous sommes en Carême ! » me dit-elle avec un sourire... sévère... et un regard très bon !... Et votre examen? » — « Vendredi prochain. » — « Oh ! je suis sûre que Sœur Marie priera... les bras en croix... et Sœur Madeleine, donc !... Et bien, comptez sur nos prières, toute la Communauté priera pour vous... En attendant vous allez déjeuner ici... Moi je vous laisse, mais Sœur Marie va rester avec vous jusqu'à deux heures... » Je me confonds en remercîments émus... Ma chère sœurette arrive, nous causons, je lui raconte mes premières impressions d'Ecole. Nous parlons de vous, c'est charmant !

Hélas ! 2 heures 30 arrivent trop vite ! Il faut nous quitter. Sœur Marie me dit : « Va donc faire une petite visite à Sœur Madeleine... Tu le peux... Tu seras reçu là-bas, comme ici... notre frère ! et un soldat !!! »

On priera beaucoup pour moi vendredi.

*25 février.*

A présent, chez Sœur Madeleine !... On va me la chercher à son patronage... Quelques instants après, ma bonne chérie arrivait toute joyeuse... Nous avons causé quelque temps, mais elle-même a mis fin à notre entretien ne voulant pas trop écourter un of-

fice qui lui donne quelques ennuis, encore moins s'y faire remplacer...

En sortant de chez elle je suis allé à Notre-Dame des Victoires où j'ai retrouvé tant de souvenirs ; puis j'ai fait le pèlerinage de Montmartre. Trop tard, les portes étaient closes.

A 7 heures 30, je reprenais un train spécial pour l'Ecole de Fontainebleau.

*Bar.* Très beau, physiquement et moralement.

Voulez-vous, en détail, l'une de mes journées? Voici : à 5 heures 30, M. Ch..., un prêtre, ouvre tout doucement la porte de la chambre, il se dirige à pas de loup, vers mon lit : « Venez-vous à la Messe, cher Monsieur? » Je ne puis que rarement, hélas ! lui dire *oui.* Dans ce cas, sans bruit mais en toute hâte, je m'extrais de mon *sac de couchage ;* habillé en cinq sec, je me rends à grande allure à notre chapelle provisoire. Je vous en ai brièvement parlé. Dans un petit parc, sur une table allongée, deux prêtres disent bien vite leur messe coude à coude; sur un simple lavabo, un troisième achève le divin sacrifice... et dans ce pauvre petit réduit, il se passe des choses mille fois saintes, il se dit des paroles sublimes, il s'opère des miracles merveilleux... La Messe... La Communion... La Communion parfois un peu distraite grâce à l'ambiance... Pauvre cœur humain si léger !

Après la courte action de grâces, retour au grand trot ; petit déjeuner, café et pain de fantaisie... Bien-être pour l'imberbe poilu retour du front. Toilette. A 6 heures 45, rassemblement. Appel rapide fait par le chef de brigade (brigadier le plus ancien de la

chambre)... et voilà des détails qui valent mieux qu'un trop sec horaire.

L'examen vendredi matin ; les résultats peut-être mardi, au plus tôt mardi...

*26 février.*

Gros courrier hier, lettres de vous tous, chaque jour d'ailleurs vous venez les uns ou les autres, papa chaque jour, me tenir compagnie. De tout mon cœur très aimant et très reconnaissant, merci !

Un petit retour en arrière pour compléter le récit de mon arrivée ici... A son entrée dans notre chambre, le lieutenant Ma, après un regard circulaire sur tous, s'avance et me dit : « Vous êtes brigadier, bon ! vous serez chef de brigade. » Ces paroles déclanchent dans ma pauvre cervelle des sentiments bien antithétiques : étais-je content ? Oh, non ! plutôt inquiet.

Arrivés dans la grande salle d'étude, le lieutenant me demande, en citant ma date de promotion, s'il y a quelque brigadier plus ancien que moi. Heureusement, il s'en trouvait un d'un mois plus ancien... Je ne suis vraiment pas de taille à faire à la fois un bon élève et un bon chef de brigade.

Revenons aux successifs détails de nos journées. A 7 heures, rassemblement, appel, puis nous nous dirigeons vers l'une des innombrables classes de cette immense école. Carrelée, bien éclairée par des fenêtres très larges où la lumière entre à flots et vient se réverbérer sur les murs tout blancs. Des tables sur tréteaux, des bancs, un tableau noir. Voilà le croquis d'une de nos salles.

Un *fixe !* formidable nous fait tous bondir et tomber au *garde à vous !*

Le lieutenant arrive, souriant, très affable. Il commence son cours qui dure à peu près une heure. Les dessins, les tracés, les formules balistiques se succèdent au tableau. Certains (je suis de ceux-là) prennent laborieusement des notes, d'autres fixent le tableau avec un intérêt de mathématiciens au courant et suivent les calculs et les formules avec une intensité grande d'attention, mais une sorte de froideur dans le regard. Quelques interrogations, puis toujours souriant : « Je vous remercie... Vous êtes libres... » Un second *fixe !* retentit ; il sort... nous le suivons.

Bien vite à la chambre. Les manteaux ! Au manège ! Nous traversons la cour des ébats, nous longeons les étangs du Parc. Nous voici dans le quartier hippique, une merveille de propreté et d'élégantes constructions. Des centaines de chevaux de selle, classés par ordre de robe...

*27 février.*

Aujourd'hui pas de lettres, mais l'annonce d'un mystérieux paquet. Ce doit-être la valise que ma bonne grande m'a annoncée... Je me rends au guichet du vaguemestre qui, à l'énoncé de mon nom, se met à fouiller fièvreusement dans divers tiroirs... Moi, toujours serviable : « C'est un grand... un gros colis... » Il modifie ses recherches, puis, découragé, peut-être ramené à ses casiers par quelque vague souvenir, il fouille de nouveau au milieu d'un tas de postaux... « Ah ! voilà... » et il prend un paquet...

minuscule qu'il me remet, sèchement... « Voilà votre grrros colis !... »

Je regarde l'étiquette, haute écriture de ma chère grande. J'ouvre... Un délicieux carnet grenat à tranches dorées... J'ai compris et je feuillette le cher calendrier familial. Merci, pour ces éphémérides pleines de souvenirs... Un entre autres : l'an dernier à pareille date, je partais pour Querqueville. C'était la première séparation, si on peut appeler ainsi un éloignement à si courte distance ! Depuis... oh oui ! nous sommes séparés !...

Au manège ! Avant de commencer les séances, le lieutenant instructeur, ancien adjudant, à la barbiche noire, aux yeux terribles, excellent homme au fond, nous fait minutieusement la description anatomique et physiologique du cheval, puis s'étend à plaisir sur les conseils qui doivent faire de nous des écuyers de haute envergure. Il nous emmène ensuite vers le manège ; nous déposons nos grandes capotes au vestiaire. Des ordonnances nous amènent les chevaux tout prêts sellés. Nous entrons. Un hangar immense, bien éclairé par des verrières. Des tribunes avec des potiches ornées de plantes jaunies. Deux glaces placées au milieu du manège, pour que les cavaliers vérifient et corrigent d'eux-mêmes leurs défauts de position. Un sable très fin, très mou, où l'on enfonce profondément ; dans les tournants, des tampons amortissent les chûtes... Nous nous rassemblons... « Sautez à cheval !... » Une petite prière intime... Hop ! une batterie, je m'accroche, je me hisse... Ça y est !... Me voilà sur les poignets, mais mon joli petit cheval de selle, agacé par ce poids

ballottant qui s'agite gauchement le long de ses flancs, quitte brusquement le rang... J'enfourche, je le mâte et... fièrement nous rentrons tous deux dans ledit rang, pendant que plusieurs autres s'escriment désespérément à cette escalade, qui, soyons modeste, me coûtait autrefois tant d'efforts.

Vendredi matin *examen probatoire !* Brrr !!!

*Jeudi, 28 février.*

Il est 7 heures 45. Je vous écris bien vite, mes tant aimés, puis... je vais me coucher ; je veux être bien reposé pour la bataille de demain... demain matin ! je remets tout entre les mains de Jésus, de Marie, de saint Dominique... et gaîment, tranquillement, en route ! Vous prierez tant et si bien pour moi que j'ai complète confiance.

*Vendredi, 1er mars.*

Je m'étais promis d'offrir ce premier vendredi du mois pour ma bonne aînée. Les préoccupations de l'examen ne m'ont pas fait oublier ces intentions pieuses, et ce matin, j'ai communié pour elle toute seule. Heureusement que vous avez bien prié pour moi... cela me donnait confiance ; mon examen n'a pas été très brillant, mais si je suis « collé », j'aurai toujours à courir les chances du *repêchage*... Espérons donc. D'ailleurs, que la sainte volonté de Dieu soit faite ; attendez tranquillement les résultats, ne vous *en faites pas* et continuons le récit de mes journées d'Ecole.

A 11 heures, nous quittons l'étude, ou le cours, nous allons porter nos livres et cahiers dans nos chambres et nous nous rendons au réfectoire. Grande salle aux murs blachis à la chaux ; trois longues rangées de tables : verres, assiettes, couverts soigneusement disposés avec ici et là une magnifique flûte dorée, appétissante. Alternance magistrale des bouteilles de vin et des carafes d'eau.

Rata aux carottes, aux soissons... puis d'autres viandes aux sauces variées et cela à discrétion ! tant que nos jeunes appétits en réclament... Dessert : confitures, figues sèches ou pommes, parfois même, biscuits.

Vous voyez, on nous soigne ! A la cantine ensuite, café. Ce matin, même, pour activer mes facultés cérébrales avant la bataille, j'avais consciencieusement absorbé le jus réglementaire + un chocolat + un nouveau café, ces *apéritifs intellectuels* ne m'ont pas donné toute la lucidité espérée...

Voilà... je reviens à l'examen : première question, la plus importante, était toute théorique avec, à la fin, une application numérique. J'ai complètement réussi la partie théorique, mais j'ai barboté un peu dans la seconde partie... Algèbre, assez bien... Le Bon Dieu veut-il me recevoir à cet examen-ci ou bien au repêchage??? je n'arrive pas à croire au renvoi... Faites comme moi, ayez confiance.

2 *mars*.

Il est 4 heures, et pas encore de lettres de vous, mais à midi j'ai été appelé pour 2 P. R. Or en lan-

gage de vaguemestre 2 P. R. = 2 paquets recommandés. Naturellement je me voyais déjà en possession de ma valise... Non ! Deux petits paquets. Des livres? Je regarde : sur l'un l'écriture de petite maman, sur l'autre celle de Johanna. Vite dans une étude où je pourrai ouvrir les chers paquets. Je m'installe dans un coin, isolé... Très jolie petite boîte verte et sous une enveloppe de papier d'étain, j'aperçois le carrelage de tablettes de chocolat... Voilà un mot employé bien souvent par votre E. A... Tentation trop forte... Il est délicieux, petite maman, ton envoi ! Quelques minutes d'un recueillement actif et peu austère, et je passe à l'autre paquet... L'Almanach Hachette ! ma bonne sœurette n'a pas oublié ses fraternelles traditions ! Rapidement je goûte aussi cet envoi. Vite, je tourne les feuillets, je voudrais voir tout à la fois : Infanterie... Tanks... Artillerie ; ah ! voici mon affaire ! Un coup d'œil... Je passe à l'Agenda... Bonne surprise ! Jeanne s'est souvenue de la perte de mon petit calendrier, car je ne reverrai jamais mon pauvre sac ! et elle a réparé le malheur en inscrivant jour par jour nos dévotions particulières... Que vous êtes bons !

Je suis très bien à tous égards ! Attente patiente, oui patiente ! des résultats de l'examen. Ce matin, à 5 heures, M. Chaumette m'a réveillé, mais je me suis cru obligé de rester au lit, malgré mon grand désir de la messe et de la communion... Je me suis plié à ce devoir, avec quel regret ! Je m'étais hélas ! couché trop tard ! Nous dînons bien à 6 heures 15, mais de 7 heures à 10 heures 15, coup de collier général dans la grande étude où nous sommes de

cent cinquante à deux cents. Pas de surveillance, le silence est bien gardé, on pioche ferme.

A mon lever, vers 6 heures, les toîts tout blancs ! Il tombait une petite neige très fine ; lumière grise, infiniment triste... Et nous avions au progremme du jour : service en campagne ! c'est-à-dire longue ballade en camion-auto, arrêt à un endroit-type choisi d'avance ; là, croquis, perspective, relevés, etc., etc... Donc pas de chance, car ce serait intéressant... On se prépare quand même pour l'équipée lointaine. On remplit une musette de pain, de chocol... bon ! encore ce mot ! ne le lisez pas... On va chercher au bureau des appareils, de nombreux trépieds, des planchettes et chacun est muni de son sitomètre et de sa jumelle...

*Dimanche ! 3 mars.*

10 heures du soir ; assis à la grande table de notre chambre, je vais ouvrir pour vous mon cœur, comme je le fais chaque soir.

Nous rentrons de Paris, mon ami Charles, Joseph Lab., élève de Bleau comme nous et neveu d'une des compagnes de Sœur Marie, et moi. Nous n'avions pas pris le temps de dîner à Paris avant de prendre le train de retour. A l'Ecole, toutes les cantines fermées ! un camarade nous offre un morceau de pain gros comme le poing et le fond d'une boîte de rillettes ; moi j'apporte un gros carré de pain d'épice et quelques tablettes de... chocolat, vous l'avez dit ! (que m'ont envoyés nos cousins Drouet.) Avec cela, on ira jusqu'à demain... en attendant, causons un peu de la délicieuse journée que je viens de passer.

Communion à la messe de 6 heures, dite par un prêtre-soldat dans la petite chambre que vous savez ; aussitôt après la messe, Charles et moi courons à la gare. L'espress de 3 heures du matin arrive avec un retard de... 4 heures 30, nous sautons dedans. A 9 heures 35 seulement nous arrivons à Paris. Le temps de nous faire délivrer des tickets de pain, et, au galop ! vers le premier restaurant venu ! Quatre à quatre, café, petit pain engloutis... Le Métro... Concorde... La Tour-Maubourg...

Le parloir : « On va chercher Sœur Madeleine. » J'attends en songeant à votre joie, si comme moi vous alliez voir apparaître la frémissante cornette... Elle arrive ; petit coup d'œil réciproque interrogateur... Bonne mine de part et d'autre. Tout va bien ! Nous voici dans sa classe... Je lui montre quelques photos de Bleau... Mais, j'y pense ! les plans, les cartes que j'avais emportés pour que la bonne petite Sœur Marie vous les envoie ?... Qu'en ai-je fait ?... Etourdi !... je les ai laissés au restaurant... Les retrouverai-je à midi ?... Je raconte mes impressions d'examen, mes craintes, mes espoirs... Je fais part à ma jeune conseillère de mes petits ennuis spirituels : je ne suis pas assez à Dieu, j'agis trop comme un chrétien banal, pas assez comme un jeune religieux... Confession très douce... bonnes paroles encourageantes.

... Mais il est déjà 11 heures 30 et je suis obligé de quitter ma très chère petite Sœur... Un dernier coup d'œil échangé... Que Jésus la bénisse, la si dévouée !

*4 mars.*

Oui, humblement je le confesse, je suis un grand distrait ; aussi quelles mésaventures m'a values mon étourderie d'hier. Après avoir confié à Dieu ma petite Sœur, au grand galop je me rends au restaurant de ce matin... Mais c'est là-bas, tout près de la gare de Lyon ! J'arrive, je réclame mes fameux plans et cartes, personne n'a rien vu... Je me console en absorbant rapidement un déjeuner simple mais copieux... Où donc ai-je pu laisser mes plans?... Dans le train? Au bureau des objets trouvés, je fais faire des recherches... Rien !... Alors?... dans le Métro?... Je m'informe au bureau Gare de Lyon. Un bon vieux chef de station me tutoie à *la poilu*... « Mon vieux, va Porte Maillot ! » Quel trajet !... Tout à coup j'aperçois sur la table dévernie de son bureau, un rouleau de papiers... Je pousse un cri : « Les voilà ! » C'était bien eux.

... A présent, vers Sœur Marie, qui m'a appelé pour faire la connaissance du neveu d'une de ses compagnes, M. Joseph Labaigue, ci-dessus déjà nommé ! Enchanté de cette convocation j'arrive... On va la chercher, mais qui vois-je apparaître? Le jeune élève aspirant en question qui me dit d'un ton navré : « Votre sœur vient de partir pour les vêpres... » Nous causons, il est fort aimable et très sympathique. L'entretien ne se prolonge pas et je me dirige vers l'église paroissiale, au clocher bizarre avec ses sortes de marches en saillies neigeuses.

J'entre, je monte jusqu'auprès du chœur, j'aper-

çois les grandes ailes des cornettes, mais de trop loin, je ne peux distinguer les traits... Un bon franciscain monte en chaire, il est aveugle, paraît-il, il prêche très bien... mais très longtemps. Je prie saint Dominique d'abréger la prédication car je sens vaciller ma pensée... et je m'endors profondément, consciencieusement... Je suis réveillé par le brouhaha discret d'une procession. Oh ! qu'elle est belle cette procession du premier dimanche de chaque mois en cette paroisse !... Long flot blanc ondoyant et si recueilli des Enfants de Marie au-dessus desquelles planent çà et là les grandes ailes blanches des cornettes... Voici la Supérieure, les Sœurs... parmi elles ma bonne Sœur Marie qui me frôle au passage et que je ne reconnais qu'à la main qui tient le cierge... Pas même un coup d'œil vers moi... Puis le Bon Dieu passe... je m'incline, je suis tout à Lui...

Je sors de l'église parmi les premiers et je regagne le parloir où j'attends, impatient.

*5 mars.*

Journée laborieuse, pas un moment de perdu... Vos lettres m'encouragent, me disant toutes : Aie confiance, tu seras reçu ! Et j'espère, j'espère avec vous N'allez pas croire que je suis ennuyé, fatigué par cette attente. Je n'ai guère le temps d'y penser et si j'en avais le loisir, je serais encore très tranquille... « Mon Dieu, faites de moi ce que Vous voudrez... »

... Me voici donc dans le parloir ; la bonne Supérieure arrive avec ma chère petite sœurette et nous fait monter dans le parloir d'en-haut pour que nous soyons plus et mieux ensemble. Sœur Marie, au lieu

du patronage, a parfois la visite des pauvres, c'est son ambition, réalisée de temps en temps. Grand bonheur pour elle de s'enfoncer dans les escaliers sombres : elle est heureuse alors, en vraie Fille de la Charité.

Savez-vous que nos bonnes petites Sœurs ont fait prier, pour leur grand... nigaud de frère, les enfants de leurs classes. Ainsi vendredi, les fillettes, après la classe, ont été à la chapelle réciter une dizaine de chapelet pour « *une personne qui avait grande confiance en la prière des petits* ». Et je m'inquièterais. . Allons donc !

A l'Ecole nous travaillons ferme ; cela marche ; nous avons formé dans ma brigade un petit comité où chacun est chargé d'une partie qu'il travaille pour les autres et pour lui-même.

*6 mars.*

De ma plus belle écriture je viens de transcrire trois dépêches, une pour *là-bas*, les deux autres pour Paris : « Reçu, joyeusement vous embrasse. » Ah oui, joyeusement ! je sais toute la joie que vous apportera le bref petit bleu, si plein de choses... Merci ! Mon merci chante au Bon Dieu toute ma reconnaissance et s'étend à vous qui avez tant prié pour moi. J'ai reçu ta lettre, mon cher papa, avec la carte si bienveillante du T. R. P. Monpeurt. Ah ! oui, j'irai dimanche.

*Cherbourg* *, *7 mars.*

Saint Thomas d'Aquin.

Cherbourg ! dans 28 jours j'espère pouvoir l'inscrire de plein droit le cher nom.

Cet après-midi j'ai reçu votre dépêche... Vous êtes contents... et moi aussi, surtout pour vous... Dieu est bon, infiniment bon... Nous touchons presque à la réalisation de notre rêve. Travail, énergie, constance, et dans trois mois je vous débarquerai un *aspirant* en perm' de vingt jours ! Oui, Dieu le permettra.

Communion à 6 heures 10 comme chaque jour à présent. Puis travaux de toutes sortes. Amphis variés. Exercices. Manège, etc. Je n'entre pas dans le détail, je le ferai simplement lorsqu'il y aura quelque numéro ou quelque événement intéressant. Je travaille ferme ! Pas une minute de perdue.

*8 mars.*

Tout très bien, mais... du travail..., je vous embrasse.....

*9 mars.*

Hier, je m'apprêtais à vous écrire ma lettre habituelle lorsqu'un coup de clairon retentit dans la cour, en même temps, l'électricité s'éteint brusquement... C'est l'alerte : les Boches allaient sur Pa-

* Par le désir, car c'est seulement plus tard qu'Henry devait s'y rendre

ris !... Je confiai aussitôt mes petites sœurs au Bon Dieu et, à la lueur d'une bougie allumée quelques secondes, je vous ai écrit les quatre ou cinq mots que vous avez dû recevoir... Pourvu qu'ils ne vous aient pas inquiétés ; mais, pouvais-je passer ma soirée sans une pensée écrite vers vous? Après ma prière du soir faite dans l'obscurité profonde, je me couchai... Ce matin, j'ai appris que mes sœurs n'avaient pas été dans la zône d'action ennemie : Gare du Nord et Montmartre, quartiers seuls atteints. Que le Bon Jésus et la Vierge sainte soient bénis ! demain je vous donnerai des détails, car je les aurai vues mes chères petites sœurs (avec petite ou grande S à volonté). Oh ! que je suis heureux de cette perspective.

J'ai reçu cette après-midi le paroissien tout petit et si pratique, merci, chérie maman, merci... Mais ma pauvre valise, pas encore venue !

Hier nous avons été faire un croquis perspective à Bessonville.. ....

.............................................

*Dimanche, 10 mars.*

Ce matin, messe à 6 heures. Communion. Départ pour la gare où nous arrivons Charles et moi dix minutes avant le départ du train. Nous grimpons dans le train. A 9 heures 30, gare de Lyon, moi je pique vers la Concorde et les Invalides. Petit parloir si connu de nous tous, si accueillant. Sœur Madeleine arrive. Pour que nous ne soyons pas trop dérangés, elle m'entraîne au premier dans un petit cabinet de

lecture auprès de sa classe. Avant d'y arriver, cris perçants : « Ma Sœur ! Ma Sœur ! » Quatre bambinettes entourent Sœur Madeleine qui sourit et distribue à chacune un « bon point » tout doré : le bon point de présence à la messe. Mais, moi aussi, j'ai été à la messe, il m'en faut un, et je vous envoie le bon point doré que ma *sœur* à moi aussi m'a donné toujours souriante.

Elle m'a demandé de l'excuser auprès de vous pour la brièveté de la lettre qu'elle vous a griffonnée avant-hier. Pauvre chérie, elle en était désolée, mais tous ses instants sont pris en ce moment, car ses fillettes de sept à dix ans sont en *retraite* sous sa surveillance.

Vos deux Filles de la Charité vont très bien, j'ai vu l'une, et le bon P. Kam... lui a donné d'excellentes nouvelles de l'autre. Elles étaient toutes les deux hier en dehors de la zone de bombardement (Nord et Est), mais gare à la censure, je n'insiste pas.

L'extinction des feux est sonnée !... Je vous embrasse à tâtons...

*11 mars.*

Hier j'ai quitté ma mignonnette de Sœur à 11 heures 30, aussitôt j'ai filé vers la gare de l'Est ; tu te souviens, mon pauvre papa?... le restaurant Duval, tout près de la gare, quand tu me conduisais à Noisy, en route pour le front? Je voulais le revoir... Souvenirs émotionnants...................................

..................................................

*12 mars.*

Ah ! les canailles ! Juste au moment où je m'apprêtais à vous raconter un tas de choses... « Alerte ! » Extinction subite des feux et ma lettre coupée net ! Obligé de vous embrasser en vitesse... Les Boches sont encore venus hier soir sur Paris, ils ont fait beaucoup de bruit... peu de dégâts. J'étais tranquille comme toujours, j'avais confié, de façon instante, nos petites Sœurs à la Vierge Sainte. Quant à moi, il n'y a aucun danger, c'est par prudence qu'on éteint les feux ; jamais les Boches, quelqu'enragés qu'ils soient n'iront se perdre dans l'inutile recherche de notre pauvre ville entièrement obscure...

Retournons à Paris nous aussi... Après avoir quitté notre bonne petite amie, je sautais dans le Métro... Après avoir regardé avec émotion la façade de *notre* Duval, j'ai été au Buffet du soldat, de l'autre côté de la gare de l'Est, où pour mes vingt-six sous ! j'ai copieusement déjeuné ; encore étions-nous servis par des dames du monde, et si complaisantes !

Nouveau bond dans le Métro, cette fois, je suis chez Sœur Marie... Hélas ! partie à la Communauté !

Métro encore !... A la Porte Maillot ! Je vais à Neuilly voir nos si bons cousins Laronze. Charmant accueil. Ils veulent me retenir à dîner. Impossible d'accepter... et je me retire au milieu de l'enthousiasme le plus amical produit par ma mine superbe, ma... robustesse, mon épanouissement dans toutes les dimensions.

Je bondis (oh ! toujours très posément) dans un re-Métro ! je sillonne Paris en tous sens... Cette fois

la visite que je vais faire a un caractère tout particulier... Je suis reçu par le T .R .P. Monpeurt. Je me nomme, il m'embrasse paternellement, me fait asseoir, cause avec moi de la plus bienveillante façon... « Ne pourrais-je pas être novice dès à présent? C'est mon plus cher rêve. » — « Mon ami, impossible en ce moment, nos jeunes gens sont éparpillés dans tous les coins du front..., mais vous êtes nôtre ; comme tertiaire vous êtes d'ailleurs tout à fait à nous déjà. »

*13 mars.*

... Puis le bon Père me parle de ses occupations, de ses déplacements obligatoires qui lui prennent beaucoup de temps... Je crains d'être indiscret, je lui présente tous les respects de mon papa bien aimé, il me bénit et vous tous avec moi... et très bienveillant m'invite à déjeuner dimanche prochain.

A pied, cette fois, je me dirige vers la chapelle de la rue du Bac. Dans la cour, les coiffes bien connues des *Petites Sœurs*... Je suis ému à ce souvenir du passé, un passé peu lointain encore. A la chapelle, tant de souvenirs aussi...

Le Métro (!), dont je suis le très actif client, me dépose à la gare de Lyon... Excellente journée... pourtant, à cause du Carême, je n'ai pas vu l'une de mes *Bonnes Sœurs*....

... Ah ! enfin je l'ai ma valise, ma bonne grosse valise rebondie : un vrai magasin de bonneterie et, en plus... du cho-co-lat ! Choco et Métro ! quels mots usuels pour moi !

Hier matin, service en campagne entre Ury et

Chapelle-la-Reine, au Sud de Bleau, sur la route d'Orléans. Des camions nous ont débarqués à l'entrée du village d'Ury ; très intéressant : établissement d'un *observatoire de Commandement*, puis d'un *observatoire de batterie*... Samedi nous établirons les liaisons téléphoniques.

*14 mars.*

Bonne lettre habituelle de papa ; il s'inquiète, le très aimé papa... Et bien non ; nos journées ne sont pas trop rudes et la santé est parfaite...; mais, je ne vis pas assez avec Dieu... Priez tous pour ma conversion.

Ne vous inquiétez pas non plus pour la suite des études. Je ne suis pas bien... transcendant ! Oh non ! je suis même dans la dernière moitié de ma brigade, et pas parmi les premiers de la dite moitié, mais, ça ira, je le sais, je le sens, je le veux.

A présent je ne sors presque jamais le soir, je n'en ai pas le temps.

Ce matin les sections attelées ont bien marché, j'étais de milieu au deuxième caisson. Magnifique promenade. Nous avons pris la route de Paris à Lyon cotoyé l'Obélisque ; place superbe où aboutissent sept à huit grandes avenues plantées d'arbres splendides, puis nous avons pris la route d'Orléans jusqu'au Polygone dont la partie Est est réservée aux sections attelées. Manœuvres intéressantes. Bons chevaux.

Ce soir nous sommes revenus en fourragère, mais côté Ouest réservé aux écoles à feu. Armés de nos jumelles nous avons observé un tir de trente coups,

dirigé par le Capitaine sur une colline à deux kilomètres de nous, où un immense panneau représentait une maison. Passionnant d'intérêt ce 75.

*16 mars.*

Vos causeries sont un peu inquiètes : les Gothas? Mais ne nous avez-vous pas confiés, nous, vos trois *petits*, à *la* Sainte Vierge? Soyez donc absolument tranquilles, abandonnés... Pour moi le danger n'existe pas. Bombardement? Mais nous ne valons pas la peine qu'on s'occupe de nous. Et puis, Dieu me réserve, soyez-en sûrs, pour son service, sous la robe blanche. Confiance !

A Pâques nous aurons au moins quarante-huit heures de perm'.

Route superbe ce matin pour aller sur le terrain d'exercice entre l'avenue de Romulus et la route de Maintenon. Plus loin encore le Carrousel et le Manège principal. C'est là que nous nous rendons le plus souvent pour *le cheval*. Cours coupées de jardins ; écuries luxueuses avec les plus beaux chevaux de France, puisque Saumur a envoyé ici une grande partie des siens. Ces chevaux sont rangés par catégories de robes. Ils sont vraiment magnifiques... mais nous ne les voyons que de loin ; ils dédaigneraient des apprentis cavaliers comme nous.

*Dimanche, 17 mars.*

22 heures. — Naturellement, je reviens de Paris ! Délicieuse journée !... En cas d'extinction brusque de l'électricité, je me hâte de vous en donner le som-

maire : Communion, dans la petite chambre que vous savez à l'hôtel des Cascades. — Matinée chez Sœur Madeleine. — Déjeuner chez le Très Révérend Père. Réception très paternelle et réinvitation pour dimanche prochain. — Après midi, chez Sœur Marie, Salut du Saint-Sacrement dans le préau de sa chère maison. A défaut d'enfant de chœur j'ai eu l'immense bonheur d'accompagner mon Jésus et de porter le dais. Nos bonnes petites sœurs sont en parfaite santé, joyeuses, très tranquilles. Si bonnes ! Merci à Dieu ! et maintenant entrons dans le détail.

Sœur Madeleine est à la messe avec ses petites fillettes. Elle va bientôt arriver... La voici, rayonnante sous la cornette. Tout de suite on parle des Gothas. Des bombes sont tombées un peu partout dans Paris ; la plus rapprochée d'elle est tombée à près d'un kilomètre de sa maison. Elle a entendu le sifflement de la chûte qu'on perçoit à de grandes distances, et l'écroulement lointain des murailles des maisons atteintes. Pendant toute l'alerte elle a récité son Rosaire avec quelques autres Sœurs dans leur petit Oratoire et, tout près du Maître, elle ressentait cette confiance abandonnée, comme celle que j'éprouvais au front : Mon Dieu ! votre volonté !

Un des jours de cette semaine, mardi, je crois, vers deux heures, une détonation formidable retentit ouvrant les fenêtres de sa classe. Sœur Madeleine rassure aussitôt ses fillettes terrifiées ; c'étaient des expériences de tir, leur dit-elle... et la classe continue. Quelques minutes après, nouvelle explosion. Cette fois elle croit comprendre : les Gothas attaquent !... En même temps elle entend le sifflet de

Sœur Thérèse qui sonne l'alarme. Elle rassure son petit monde, les fait s'habiller à la hâte... On descend dans les sous-sols... Mais déjà les parents arrivent : on s'effraie mutuellement, et c'est une scène extravagante. On pleure, on s'agite, on crie... Une pauvre femme arrive en courant : « Ma fille ! » — « Comment s'appelle-t-elle?... » — « Je ne sais plus ! » — « Sa classe?... » — « Non plus !... »

Mais ces affolements laissent les bonnes Sœurs très calmes... Nulle intervention de la police jusqu'ici, donc aucun danger immédiat... L'ordre se rétablit peu à peu... Une demi-heure après, fin de l'alerte... C'était l'explosion de la Courneuve.

*18 mars.*

Ma bonne *grande*, je suis infiniment heureux de te voir si ardente à répandre le culte le plus humain et en même temps le plus divin qui soit, le *culte du Sacré-Cœur de notre Jésus*. J'en ai parlé à nos sœurs à Paris, elles vont s'unir à nous et te fixer leur jour. Si tu le veux bien je choisis le lundi en l'honneur du *Cœur de mon Jésus* et le samedi en l'honneur du *Cœur Immaculé de Marie*.

Bonne lettre de ma chère petite maman à midi, et, du cher papa, le soir, la lettre journalière. Elles me font un bien immense...

Je viens de voir que les permissions de Pâques commenceront le samedi à midi et finiront le mardi à midi... Dans moins de quinze jours je serai près de vous !!!

Ce matin après quelques tours de manège en plein

air, promenade à cheval dans la forêt. L'instructeur m'a donné une bête pas commode qui plusieurs fois a manifesté quelques envies de me débarquer. A ma grande satisfaction je suis arrivé à la maîtriser complètement. Je commence vraiment à tenir à cheval.. il n'y a plus aucun danger.

Ne vous inquiétez pas. La bousculade du travail n'est pas terrible, j'arriverai à être un bon élève.

*19 mars.*

Que saint Joseph vous porte ma reconnaissance et mon immense affection...

Demain commence une retraite pour les élèves de l'Ecole. Elle sera prêchée par le R. P. Gilbert. Les exercices auront lieu mercredi, jeudi, vendredi, le soir. J'irai, naturellement.

*20 mars.*

Revenons à dimanche ; 11 heures 30 arrivent bien vite. Tu m'avais écrit de me rendre à pied chez le R. P. Monpeurt et m'avais donné un itinéraire qui m'aurait rapidement conduit à destination... Je regarde le plan de Paris, je suis effrayé par la distance qui me paraît trop grande... Vite le Métro... Mais je m'emberlificote dans le changement pour le Nord-Sud, moi vieux pilote des voies souterraines, et j'arrive en retard d'un bon quart-d'heure. On est à table. Confus, je remets mon pain au frère qui m'ouvre la porte et m'introduit... Très paternellement on m'excuse et je me trouve assis entre deux aumôniers à Croix de guerre. Quels charmants causeurs ! et quelle bienveillance à mon égard ! L'un de

mes voisins le P. Sou... à qui je parlais brièvement de mes désirs d'apostolat, m'a dit que l'on peut faire plus de bien dans les batteries que dans l'aviation ou les tanks : c'est ce que je croyais moi-même.

*21 mars.*

... Après déjeuner, nous avons passé dans le cabinet du Père... On a causé naturellement du bombardement : son quartier a été assez éprouvé, une bombe est même tombée sur une maison voisine... Discrètement je me suis retiré, il a bien voulu me reconduire jusqu'à la porte, m'a réinvité pour dimanche et même m'a aidé à remettre mon manteau et mon revolver. Au moment où je le quittais, il m'a dit avec son si bon sourire : « Ce sera dur de quitter ce bel habit bleu... » ... Oh non !

Vite chez Sœur Marie ; au parloir, la Supérieure est venue me voir, très bienveillante toujours. Ma chère mignonne arrive : bonne figure joyeuse, reposée ; elle est tout à fait bien. Elle me raconte ses impressions de bombardement, les orphelines en bonnet de nuit, enveloppées dans leurs couvertures, se réfugiant dans une cave spécialement réservée pour elles et les Sœurs. Elles y ont admis certaine nuit, par complaisance, une femme qui leur a joué une comédie ridicule ; elle a fait la malade, tout en se préoccupant de replacer minutieusement en bonne posture sa perruque qui roulait de côté, malencontreusement.

Sœur Marie a peu de *manquantes*. Elle a décoré les plus braves et les parents sont venues la remercier.

Merci pour toutes vos lettres et particulièrement

pour les bonnes pages quotidiennes de papa, qui jettent la douceur attendrie dans ma vie un peu trop sèchement laborieuse... Ne me croyez pas fatigué... Comment le serais-je avec la joyeuse perspective des permissions de Pâques, si prochaines.

22 *mars*.

Tout bien... Beaucoup de travail.

Hier, je vous ai envoyé une simple carte voulant dire : je ne vous oublie pas. Le temps m'a manqué pour vous écrire longuement.

Demain je vais à Paris et je n'ai pas encore terminé mon récit de dimanche dernier...

Donc, après la bonne causerie dont je vous ai transmis quelques passages, nous descendions Sœur Marie et moi au préau (d'où les blessés et malades ont été évacués depuis peu de temps) pour admirer le joli autel nouvellement installé, lorsqu'une de ses compagnes s'approche d'elle, et, en s'excusant auprès de moi, lui dit quelques mots à l'oreille. Sœur Marie répond : « Oh ! cela va lui faire grand plaisir... » et, avec un sourire vers moi : « Il va y avoir un *Salut* au préau... Veux-tu servir d'enfant de chœur? » Ma réponse fut rapide, joyeuse et affirmative...

A 5 heures 30 je me rendais à la chapelle. Un jeune enfant de chœur venait d'arriver, on ne l'attendait plus... On lui confie la sonnette et à moi *l'ombrelline*... Un bon religieux se chargea de la Sainte et Adorable Hostie, et je les suivais, étonné, honoré, heureux. Les escaliers, les corridors, la cour,

le préau !... Sur le petit autel artistement préparé, le prêtre déposa l'Hostie divine... Sermon très bref : des exemples, et en particulier celui d'une famille de *Saints à Paris*, ouvriers catholiques dont le *benedicite : « Mon Dieu, bénissez-nous, bénissez notre nourriture et donnez du pain à ceux qui n'en ont pas* », indique le grand esprit de charité.

J'avais en outre pour mission de passer la chape et le voile... J'étais tout près de mon grand ami, Jésus !... et je lui confiai de tout cœur votre groupe tant aimé et en particulier mes petites bonnes Sœurs... J'ai été bien, bien heureux de cette cérémonie sainte et je voudrais demain passer des heures aussi pieuses et aussi heureuses.

Aujourd'hui, samedi 23 ! dans huit jours exactement je serai en route pour aller vers vous !

*Dimanche, 24 mars.*

Votre confiance a beau être immense, je suis sûr que cette annonce des journaux : PARIS BOMBARDÉ PAR UN CANON BOCHE », vous a un peu alarmés. Je viens vous donner des nouvelles toutes fraîches et excellentes de nos chères et vaillantes Parisiennes.

Hier et avant-hier à Bleau nous avons été au courant des attaques ennemies sur Paris et cependant, chose étonnante, je reste calme, tranquille, sans aucune crainte au sujet de mes sœurs... Je me le reproche même un peu, je m'en veux de ce calme... vous savez bien que ce n'est pas de l'indifférence...

Ce matin donc j'ai débarqué à Paris et cela sans appréhension sur le compte de nos chéries.. Le Mé-

tro ne marchait pas... Il fallait aller à pied ; un *tampon de l'Ecole*, Parisien, m'a proposé de me servir de guide, il se rendait, lui, à Issy, nous suivions le même chemin... Nous longeons la Seine, puis gagnons le boulevard Saint-Germain, la rue du Four, la rue de Grenelle... Oh ! alors je me retrouve dans mon quartier et capable de me conduire tout seul.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

... Je viens de voir Sœur Marie ; demain je vous parlerai de Sœur Madeleine qui n'a assisté que de loin au bombardement. Il me suffit pour le moment de vous dire qu'elle est tout à fait bien, abandonnée autant que je le suis moi-même, ce qui n'est pas peu dire.

Sœur Marie, elle, a assisté de plus près aux effets d'un des obus du *canon* au calibre inconnu encore (150? 240??) qui, de la région de Laon, bombarde Paris.

Hier donc, à 9 heures du matin, Sœur Marie était tranquillement dans sa classe avec ses élèves lorsque l'alerte est donnée ; longs hurlements des sirènes... Dans un ordre parfait les enfants s'habillent et se rendent dans une maison du voisinage dont les caves sont mises à la disposition des Sœurs par le propriétaire, excellent catholique, et, de plus, aviateur du camp retranché. Les voilà toutes en pleine sécurité. Il était à présent 9 heures 30 ; les enfants de Sœur Marie avaient été casées dans un couloir, elle, au milieu de ses élèves, armée d'une bougie et, pour plus de sécurité, munie de sa lampe électrique. Les fillettes prenaient l'aventure en riant, mais comme les rires devenaient un peu trop nerveux, Sœur Marie, en

bonne éducatrice, leur dit, l'air très calme : « Allons! nous continuons la classe ! » Et la récitation des leçons reprit très sérieusement. Lorsque ce fut fini, elle commença le récit de la Passion ; elle en était arrivée à la scène de Ponce-Pilate, lorsqu'une très forte détonation, assourdie par le sol, retentit, suivie d'une dégringolade de pierres... « Mes petits enfants, n'ayez pas peur, la Sainte Vierge nous garde ; disons-lui un *Souvenez-vous.* » Cette prière, très pieusement faite, finissait à peine qu'une voix crie dans l'escalier : « La maison brûle ! la maison des Sœurs ! » Tenant à se rendre compte Sœur Marie confie ses filles à une de ses compagnes et remonte dans la rue. La maison en effet est toute empanachée de fumée. Les fenêtres en sont ouvertes, brisées ; les murs sont criblés... Elle se retourne : le toît de la maison en face est crevé, c'est là que l'obus est tombé en projetant des centaines d'éclats sur la maison des Sœurs... L'une d'elles accourt et rassure tout le monde. Personne n'a été atteint... Il est 10 heures 30, les enfants ont faim, on leur apporte des vivres... Toutes les vingt minutes, une détonation sourde retentit, mais s'éloignant de plus en plus... A 4 heures, sonnerie de la *breloque* et chacun est heureux de revoir la lumière du jour.

A 8 heures du soir, alerte encore... Détonations assez lointaines, puis... le grand silence.

Ce matin (dimanche) à 8 heures 30 nouvelle alerte et de demi-heure en demi-heure, détonations sourdes. Cette après-midi le tir se ralentit et quand j'ai quitté Paris, le calme était revenu.

Sœur Marie m'a fait voir les endroits atteints, nous

en avons profité pour visiter la maison tout entière.

Par la grande cour nous arrivons dans les bâtiments des classes. Dans le vestibule donnant sur la rue, la grande porte d'entrée et de sortie des enfants est trouée par plusieurs éclats, la barre de fermeture en fer est brisée. A gauche, dans la grande salle d'attente où l'on réunit les enfants chaque matin et par classes, où l'on fait aussi manger les demi-pensionnaires, carreaux brisés, deux ou trois fenêtres enfoncées. A droite, le couloir des classes du rez-de-chaussée, au fond duquel, vous vous rappelez la grande statue du Sacré-Cœur... Tous les carreaux sur rue sont brisés ; les cadres des fenêtres sont arrachés et jonchent le sol ; les barreaux en fer, de fort diamètre pourtant, sont tordus, quelques-uns coupés net. Tout le vitrage des classes donnant sur le corridor est enfoncé ; le bois déchiqueté. Dans les classes elles-mêmes les parquets, les tables, les bancs sont couverts de débris de bois, de fer, de vitres ; la chaise d'une des Sœurs est coupée en deux par un éclat plus gros qui s'est enfoncé dans l'enduit du mur... Mais là-bas, au bout du couloir, la statue du Sacré-Cœur est intacte, entourée de ses fleurs artificielles dont les globes de verre n'ont pas la moindre fêlure. Dans la classe de notre Sœur les panneaux vitrés sont défoncés, les barreaux en fer tordus, tout est recouvert de plâtras et de débris de verre ; là encore les statues pieuses sont intactes, sa belle Vierge n'a pas une égratignure.

Au premier étage mêmes dégâts.

Dans un escalier descendant au sous-sol, s'était réfugiée une Sœur avec dix-huit enfants, un peu avant

l'explosion... Les fillettes sont affolées par la terrible détonation et poussent des cris... Tout à coup la porte s'ouvre ; une dizaine d'hommes entrés par les fenêtres défoncées et, à cause de la fumée croyant la maison en flammes, se précipitent... La pauvre Sœur est enlevée par des bras vigoureux et remontée au rez-de-chaussée... « Mais, je veux rester avec mes enfants ! », elle s'arrache des mains de ses sauveteurs, retourne dans l'escalier, et, entourée de ses fillettes accrochées à ses jupes, elles les emmène dans la cave...

Visite des autorités, police, officiers, etc. Constatation des dégâts ; et tous se tournent vers la Sœur . « Mais c'est bizarre ! pas une de vos statues n'est atteinte ! »

Il faut que vous soyez confiants comme les bonnes Sœurs et comme moi. Dieu a tout arrangé... Pas d'accident !... C'est merveilleux... Merci, Maître très bon...

Excusez papier et écriture, je vous écris ces lignes sur des pages arrachées à mon carnet, et dans le train... Voici Bleau !

Je n'ai pu aller chez le P. Monpeurt.

*Lundi, 25 mars.*

Annonciation. Toutes sortes de souvenirs pour nous tous, mon entrée dans le cher Ordre, il y a déjà six ans. Que Dieu soit béni et remercié ! que les gloires de la Sainte Vierge soient chantées !

Cette après-midi, j'ai été Commandant de batterie ! Notre Commandant, le vrai, était présent... Cela

n'a pas été bien merveilleux, mais cela n'a pas été bien mal non plus... est-ce assez Normand ! J'avais à détruire une mitrailleuse abritée dans une tranchée.

Demain matin, service en campagne, Ury, Recloses ; demain soir, hippologie, manège et cours de fortifications en campagne.

Très édifié aujourd'hui par l'admirable résignation, en Dieu, d'un de mes amis qui, refusé à l'examen probatoire, puis au repêchage, quitte Bleau et repart pour le front.

Encore un mot de ma journée d'hier à Paris. Au moment où je quittais notre chère Sœur Marie, nous avons été submergés par un flot de cornettes entourant... le Vicaire Général des Lazaristes qui a daigné me serrer la main avec beaucoup d'amabilité...

Bonnes nouvelles de la guerre commentées par les Sœurs. — Nous approchons du reste de la vraie fin, ce sera très dur, mais le succès n'est plus loin et sera très glorieux, croyez-moi.

Quant au canon monstre, voici ce qu'on en dit à Bleau : canon de calibre ordinaire, mais renforcé pour allonger le tir ; les dégâts ne seront jamais considérables ; qu'on se rassure donc. Nous avons bien trouvé nous aussi le moyen d'allonger le tir, mais à quoi bon? nous n'avons pas de villes particulièrement intéressantes à bombarder.

J'oubliais de vous dire que Sœur Marie n'a plus de classes, les élèves sont licenciées... Comme occupation savez-vous ce qu'elle désire le plus? aider les Sœurs de la cuisine !!!...

Après avoir vu les locaux bombardés, j'ai visité la

crèche (où un éclat d'obus est entré, traversant le cabinet du Docteur, une cuisine et crevant deux portes), diverses salles, la lingerie, la salle de bain, le grand dortoir avec ses petits lits et ses berceaux, la salle où jouent les bébés, avec d'ingénieuses dispositions pour qu'ils ne puissent faire de chûtes sérieuses. Dans tout cela des merveilles de bonne tenue et d'installation... je ne disais plus rien, j'admirais...

*26 mars.*

Ce départ de mon pauvre ami me laisse tout attristé... Avant de regagner le front, il va passer quelques jours auprès de ses parents. Qu'ils acceptent la volonté de Dieu et que notre Jésus leur accorde toutes les grâces nécessaires... C'est certainement pour son bien que cette déception leur arrive.

... Aujourd'hui parlons de Sœur Madeleine. Elle va tout à fait bien. Dimanche matin elle a appris que les éclats de l'obus avaient frappé la maison de Sœur Marie. Heureusement le bon P. Kamer est venu la tirer d'inquiétude et lui a donné tous les détails que vous savez. Notre pauvre petite Sœur se trouve elle aussi sans ses fillettes, car les Supérieures ne veulent plus prendre de responsabilités aussi graves. Elle va rattraper le travail en retard, raccommodages, couture... Pas une minute de perdue de quatre heures du matin à neuf heures du soir. Mais elle va souffrir la pauvrette de n'avoir plus sa classe à laquelle elle est si attachée...

27 *mars.*

Pas de lettres, mais j'ai été gâté hier... je me résigne. Les jours passent et, demain, entendez-moi bien, je pourrai dire : « *Après-demain, tangente*φ ! » Il paraît que nous aurons un train supplémentaire, pour nous seuls, vers 2 ou 3 heures. Pourrai-je prendre à Saint-Lazare le train du soir pour vous arriver le lendemain matin ?... Ne comptons sur rien.

Aujourd'hui, le lieutenant nous a demandé qui d'entre nous désirerait être *observateur* en avion ou en ballon... Je n'ai pas donné mon nom, pourtant quelle belle envie j'en avais... Mais dans cette spécialité on vit isolé des hommes, donc, pas d'apostolat... Alors !... et puis vous seriez trop inquiets, vous, là-bas... Donc...

Ce soir, je reviens d'une réunion monastico-ecclésiastique. On a beaucoup causé, beaucoup plaisanté, beaucoup ri...

Le travail va bien... et moi aussi. Ah ! j'allais encore oublier de dire à ma *grande* que Sœur Marie offre le vendredi, et Sœur Madeleine le samedi pour le règne du Sacré-Cœur dans les familles.

28 *mars.*

Je viens de lire sur la *décision du jour* un angoissant paragraphe : « *Jusqu'à nouvel ordre, suspension des permissions. Le Commandant attend la réponse du Ministre relative aux permissions exceptionnelles de Pâques.* »

Espérons toujours, mais je n'aime pas ce point

d'interrogation après mon joli rêve. Enfin je mets la chose entre les mains de mon Jésus et j'attends...

Aujourd'hui, le Jeudi-Saint, la fête de l'Eucharistie, fête un peu assombrie par la pensée du lendemain cruel, mais enfin c'est la fête de mon Jésus, la fête de l'Amour, la fête du Cœur. A 6 heures l'un des prêtres-élèves de l'Ecole nous a dit la messe, nous étions au moins trente. Cérémonie très pieuse... De mon mieux j'ai fait accueil à Jésus.

Je suis assez content de mon travail... Oh j'ai d'immenses progrès à faire encore au point de vue de l'attention et surtout de la vie intime avec Jésus que je ne voudrais jamais quitter... Mais enfin je ne suis plus débordé, tout se tasse et ça ira ! Le baromètre physique et moral est *bon*, tout simplement *bon*. Il serait *excellent* si j'apprenais d'ici samedi le rétablissement des permissions.

Consolation de n'avoir pas choisi l'*aviation*, mon acuité visuelle vient d'être constatée insuffisante légèrement de l'œil droit...

## CHAPITRE X

[Permission de quarante-huit heures pour Cherbourg. — Arrivée le dimanche 31 à 11 heures 30. — Départ le lundi 1er avril à 6 heures du soir.]

*Fontainebleau, 2 avril 1918.*

Me voici de retour à l'Ecole ; je suis accoudé, pour vous écrire, sur la table de notre chambre où règne l'activité coutumière. Comme ils ont passé vite ces deux jours, mes bien aimés !... Allons ! pas de regrets ! Un merci plutôt... et attendons la Pentecôte... Puis, voyez-vous, je ne ressens pas de tristesse, je suis presque heureux, je vais travailler avec ardeur pour Vous.

Ce matin je suis arrivé à Paris à 6 heures 50 ; les messes étaient depuis longtemps finies à Notre-Dame des Anges, j'ai communié à l'église paroissiale, puis j'ai passé avec notre bonne petite Sœur une demi-heure bien délicieuse mais bien courte...

*2 avril.*

Encore moi ! Je viens vous dire mon bonsoir le plus affectueux et vous remercier de toutes les gâteries dont vous m'avez comblé pendant ces deux jours

de bonheur auprès de vous. Remerciez pour moi le bon P. Lemonnyer de sa constante bienveillance. Grande joie aussi de l'avoir rencontré à la maison.

Cette après-midi, reprise du travail : école à feu où j'ai fait fonction de brigadier de tir.

Devinez qui je viens de retrouver, élève du dernier groupe? Mon ami Louis, Loïs... Il a vu hier Sœur Madeleine... Quel dommage que notre trio de Gernicourt ne se soit pas reconstitué ici !

Voulez-vous une preuve nouvelle de la confiance que nous devons avoir en la Bonne Vierge? Le Vendredi-Saint, à l'église Saint-Gervais, bombardée, vous le savez, ce jour-là, il y avait comme quêteuses au grand portail deux Sœurs de Saint-Vincent de Paul. A trois heures, je crois me rappeler l'heure précise, un pauvre, pendant l'Office, vient leur parler, leur demandant conseil et secours ; les Sœurs pour mieux l'entendre et lui répondre plus à l'aise, quittent leur place et sortent sous le porche avec lui. Au moment même, une horrible explosion ! des pierres s'écroulent, des cris retentissent ! et à l'endroit même où étaient les Sœurs s'abat une partie de la voûte.

Un fait encore : lors de l'explosion de la Courneuve, dans une maison voisine du point de déflagration, un homme déjà âgé (père d'une Sœur) était à son bureau placé devant une fenêtre ; il se lève brusquement sans savoir pourquoi, ouvre une armoire située entre les deux fenêtres de la pièce, se demande ce qu'il peut bien chercher là... Formidable explosion!... et un bloc de pierre vient écraser la chaise sur laquelle il était assis... Coïncidence?... Intervention?

*3 avril.*

Je viens d'aller avec Louis quelques minutes en ville, mais je l'ai quitté, à mon regret, très vite ! J'ai si peu de temps ! En revenant j'ai passé devant une librairie et j'ai aperçu un livre : *la forêt de Fontainebleau.* Je l'ai fait expédier à l'adresse si aimée. Je suis tout heureux de vous envoyer cette pauvre petite chose avec tout mon pauvre cœur.

Une vilaine nouvelle ! Les perm' pour Paris sont supprimées jusqu'à nouvel ordre ! Précisément Sœur Madeleine me disait avant-hier qu'il serait peut-être plus raisonnable de cesser mes dominicales visites... On consulterait Sœur Marie et, après délibération, on m'écrirait... Attendons et vive la volonté du Bon Dieu partout, toujours, malgré tout !...

Quel bien m'a fait ma permission. De bon cœur je reprends le travail ! Ta Croix, la chère Croix me pousse en avant !...

Journée remplie par des amphi de topo, de T. S. F., de fortif ; un cours sur le 105.

*4 avril.*

Ce matin, on nous a réunis dans l'immense étude des Héronnières et là nous avons reporté nos points sur planchette, en attendant la composition pratique de topo qui aura lieu demain à la Génevraie. Cette après-midi, promenade à cheval au sommet d'un mont abrupt au Nord du Polygone. Dégringolade superbe dans les rochers aux fougères rouges et aux arbustes tout bourgeonnants ; traversé une forêt de pins, puis le polygone où ronflent les obus.

Demain matin section attelée, je ferai fonction de *logis* de la deuxième pièce.

*5 avril.*

Excellentes lettres de tous. Composition de Topo n'a pas trop mal marché, grâce à Dieu. Priez pour moi. Mes petites Bonnes Sœurs me supplient de ne pas aller les voir... Justement les perm' sont supprimées.

Il est 10 heures, la journée a été bien employée. Bonne nuit !... Toujours unis bien fort dans les cœurs de Jésus et de Marie.

*6 avril.*

Ah enfin ! je souffle un brin ! La Composition de Fortification est terminée et je viens de fourrer mon gros *cours* bleu dans le coin réservé aux bouquins en retraite ! Cela n'a pas marché trop mal. Oui, toujours de l'avant ! joyeusement, pour l'amour du Maître, le vôtre et celui des âmes que moi, indigne, j'aurai le grand devoir et l'immense tâche de bien conduire.

Le repos va être de courte durée. Lundi matin, composition sur le tir. Je vais bûcher cela, ce soir et demain... Oui, demain dimanche ! Ah ! où sont les bons dimanches du début, où j'allais régulièrement voir mes Sœurs?

Santé physique et morale parfaite ! Jamais je ne me suis aussi bien porté...

Ce matin, service en campagne à Achères, le Vaudoué, Noisy-s.-l'Ecole. Déterminé l'emplacement d'un observatoire sur le mont Guichau ; dégringolade

splendide de rochers, recouverts par places d'une mousse épaisse, les pins poussant à flancs de côteau. Vue magnifique sur le Vaudoué et Noisy. Puis nous sommes redescendus par le ravin séparant le Mont Guichau du Mont Caillau. Ascension de ce dernier.

Nous nous sommes ensuite enfoncés dans les bois... Nous nous y sommes perdus. Il a fallu se servir de la boussole... Intéressant, ces recherches. Cette après-midi Amphi de T. S. F. Manœuvre au sabre... Sois tranquille ma *grande*, tout à fait inoffensif ce jeu-là.

Demain, j'irai à la messe de huit heures dite par M. Chaumette aux Cascades.

*Dimanche, 7 avril.*

Levé à 7 heures, Messe à 8 heures 15. Communion ! En sortant, nous nous sommes rendus à l'hôtel, où nous avons attendu un pauvre chocolat une heure ! Revenus à l'Ecole nous avons redéjeuné, 10 heures 30. Travail jusqu'à 5 heures 30. Dîner, puis j'ai été retrouver Louis. Retour à 8 heures 15.

Pauvre dimanche moins doux que ses devanciers pour vos trois *Tout petits*... Mais toujours mon grand mot Fiat ! Fiat joyeux... et en avant !

Le tableau de service porte une semaine très active : Compositions diverses. Manège. Automobile. Bicyclette. Topo. Ecole à feu. T. S. F. Service en campagne, etc.

*8 avril.*

Il est 9 heures, l'étude où je vous écris est archibondée. Sous la lumière éclatante qui cascade des lampes électriques, des jeunes gens tous habillés de bleu horizon comme au front, sont penchés sur les tables. Il y en a de toutes les séries et de toutes les brigades. Certains vont sortir dans quelques jours et rattrapent paisiblement leur correspondance... Quelquefois, on entend un murmure joyeux : « *Tangente* $\varphi$ = 3 ! » D'autres viennent d'arriver à l'Ecole et pâlissent sur leur géométrie ou leur algèbre dans les transes fiévreuses et fatigantes du *probatoire*. D'autres, à mi-chemin, piochent les fameuses *Compo* ou bien discutent au tableau quelque problème, un réglage de précision percutant !! Moi dans mon petit coin après le travail, je pense à vous et je viens remercier mon papa bien aimé de sa bonne lettre d'aujourd'hui...

Composition de tir de ce matin : assez bien, résultats justes (ai-je entendu chuchoter...) A la grâce de Dieu ! Les classements sont, paraît-il, établis dès à présent d'après surtout les notes des instructeurs et ne changeront qu'infiniment peu d'ici la sortie... Toujours confiance, mais priez...

Ce matin communion en l'honneur du Sacré-Cœur. C'est ma journée !

*9 avril.*

Mes très aimés, un petit billet seulement tous ces jours-ci... Il paraît que la chère maison de notre petite Sœur a failli être transportée ici, à cause des

bombardements, mais les logements ont été trouvés trop petits ; d'un autre côté, Paris serait moins menacé, le projet a été abandonné. Quelle joie ç'eût été pour moi ce voisinage...

Je crois que Paris va reprendre son calme. Vous savez que si nous sommes bloqués à Bleau, c'est uniquement à cause des transports considérables et du retour en France de l'armée d'Italie.

*10 avril*

Dans un mois l'Ascension ! Y a bon !... Ce matin, tir réduit. Vous ne vous doutez pas de ce que cela peut-être, le *tir réduit?* Et bien, voilà, c'est très amusant. Imaginez-vous un grand champ, où sont représentés en miniature des tranchées, des murs, des villages. Dans ce champ, lignes françaises, lignes allemandes ; des observatoires, mais en grandeur naturelle, ceux-ci ; un P. C. pour le Commandant de la batterie. Tout là-haut, un escabeau gigantesque sur lequel on s'imagine, *par ordre*, être dans la nacelle d'une saucisse. Le Commandant de batterie (un de nous) commande son tir comme un tir ordinaire. D'après ses indications et suivant les lois de la dispersion, un logis met un flocon blanc qu'il retire après quatre secondes, figurant ainsi l'éclatement. L'observateur agit comme dans un tir réel. Oui, très amusant.

*11 avril.*

Cette après-midi, service en campagne entre Noisy-s.-Ecole et Vaudoué. Extrêmement intéressant. Cela marche ; tout ira bien... mais au milieu de nom-

breux camarades à l'intelligence très vive, très prompte, je fais d'excellentes réflexions, qui je l'avoue, ne me mènent pas au péché d'orgueil. Ce séjour à Bleau me fait grand bien à tous égards.

*12 avril.*

Tout à merveille. Beaucoup de travail ce soir. Rapport sur service en campagne.

*13 avril.*

Samedi. Cœur Immaculé de Marie...

Hier, mon petit mot a été trop bref, n'est-ce pas... J'avais du travail par-dessus la tête. Nous avions fait, dans l'après-midi, fonction de Chef d'escadron ; nous avions établi nos batteries à l'Est de la grand'route entre la Chapelle de Vaudoué et Ecurie. Le soir même, il nous fallait dresser un long rapport détaillé sur chacune d'elles, le défilement, les avantages et les inconvénients, les travaux à exécuter, etc.

Le lieutenant vient de nous donner les résultats de la Composition d'artillerie dont je vous ai parlé en termes ennuyés... je suis le 11$^{e}$ sur 23 avec la note 10. Ceci est le résultat dans ma brigade. Mais les brigades réunies ont aussi leur classement général et dans ce classement je suis 53$^{e}$ sur 108. J'avoue que je m'attendais à un plus mauvais rang et que cela me donne bon espoir. Sur ces 108, 8 à 12 seront éliminés, si l'on peut en juger par ce qui se passe d'habitude... Donc, espérons ! Ce demi-succès ne va pas diminuer mon ardeur, au contraire... Je travaille pour vous, c'est la seule chose que je puisse offrir à Dieu.

Bien chère Jeannette, comme je suis heureux de te voir reprendre ta classe... Tous mes souhaits d'apostolat fraternels et religieux.

*Dimanche, 14 avril.*

Deuxième dimanche sans visite à mes Sœurs de Charité... Ce matin Joseph Lec. et moi, nous avons été à la messe de 8 heures à l'église d'Avon plus proche que celle de Bleau... Communion chaude dans la petite église vieillotte, triste, froide. Retour à l'Ecole. Petit déjeuner au galop. Nous nous rendons rue Saint-Honoré, chez les bonnes Sœurs de Saint-Vincent de Paul où le P. Gilb. nous attendait pour la récollection mensuelle des séminaristes et prêtres. Longue instruction, je suis obligé de dire *paraît-il*, car j'ai eu une absence... non justifiée d'ailleurs, si j'en juge par ce que j'ai entendu dans mes moments lucides ; le Bon Dieu et le Père me pardonneront ce petit repos dominical... supplémentaire. Il me semble pourtant que je ne suis pas fatigué...

Nous aurons, cette semaine, une Composition de Balistique et dispersion, peut-être une autre de Topo et plan directeur.

*15 avril.*

Aujourd'hui lundi, ma journée au Sacré-Cœur. Bonnes lettres comme toujours. Je suis si heureux de recevoir de vos nouvelles régulières, toujours si affectueuses, de voir votre chère écriture, de presque entendre votre voix. Merci.

Bonne petite maman, tu veux me consoler de mon

classement peu brillant en me rappelant ce que tu appelles *mes succès de bachot !* Mais tu ne sais donc pas, chérie maman, que c'est là souvent *brevet de médiocrité.* Fais-toi donc raconter par papa l'amusante histoire de ce soldat, qui, dans le train nous ramenant au logis, le soir même du susdit triomphe, nous parlait de son village et de la sottise d'un politicien qui se croyait très malin, et le poilu concluait, en haussant l'épaule : « Du reste il est... bachelier ! »

*16 avril.*

Encore des gâteries, un colis recommandé ; merci ; toutes vos attentions me font grand bien.

Ce matin nous avions manège ; le lieutenant est... enthousiasmé de nos progrès à cheval !... Il doit être très indulgent... Pourtant nous avons fait plusieurs reprises au galop, et dame, c'était tout simplement merveilleux !

Pas de lettres de vous... mais excellentes nouvelles de mes bonnes sœurettes. Ayez immense confiance... Je vous assure que nous pouvons être absolument tranquilles ; Dieu les garde.

Rien de neuf. Nous repassons nos instructions sur le tir, car nous avons vu tout le programme... Prions toujours et en avant ! Tout cela est peu de chose... *Songeons surtout à notre éternelle réunion bienheureuse dans le ciel...*

Dieu est bon !

Toute mon âme avec vous....

*17 avril.*

A midi j'ai encore été appelé au bureau du vaguemestre. Par le guichet, on m'a passé une boîte que j'ai reconnue tout de suite... Pauvre boîte que j'ai trimballée longtemps au front, dans laquelle je renfermais vos chères lettres et que j'ouvrais tout ému, si ému ! lorsque j'avais le *cafard*... Dans la boîte, trois petits paquets, un de chacune de mes sœurs de *làbas*... et j'ai reconnu les mêmes douceurs que lors de ma permission au milieu de vous et puis, sur chaque paquet, une suscription si affectueuse... Si vous saviez, mes bien aimées grandes sœurs quel bien vous me faites... et j'ai trouvé papa et j'ai trouvé maman au milieu de toutes ces délicatesses... *Toute la maison dans ces chères petites choses...*

*18 avril.*

Voici la composition de tir terminée. Content ? Non, pas trop... Quelques gaffes aperçues après coup Puisse le correcteur être indulgent. Enfin c'est fait ; il est inutile de se préoccuper... et en route pour la suite !... J'espère bien cependant avoir une note moyenne qui ne compromettra pas l'avenir.

Cette après-midi école à feu. Deux pièces à commander, et à tir fusant, s'il vous plaît.

Baromètre : *excellent.*

Deux mois juste que j'arrivais ici.

*19 avril.*

Reçu ce soir invitation de Jeanne à m'unir à vous pour le Rosaire perpétuel. Merci ma sœurette.

Reçu aussi une lette du P. Lemonnyer. Demain samedi, ma communion en l'honneur du Cœur de notre « *Mère du Ciel* », donc journée familiale aux pieds de la Sainte Vierge et, comme j'aurai quelque temps à moi dans la journée, je pourrai dire mon chapelet en union avec vous. Oh Marie ma confiance !

Cette après-midi nous avons été à la Génevraye. Nous avons fait la dernière composition et la dernière séance de Topographie, trois par trois. C'est une composition qui a pour but surtout de classer les brigades, chaque note individuelle se trouve cependant modifiée en + ou en — du 1/10 de la note maximum. Cela n'a pas trop mal marché, je crois, j'étais avec le plus calé de la brigade. Ah ! ce pauvre petit *patelin* de la Génevraye... Regardez sur la carte, Cugny (cheminée d'usine), Sorgues (cheminée), Launaix (peuplier). En voilà des points que j'ai visés fièvreusement avec l'alidade ! Que de vérifications désespérantes quand je m'apercevais que cela ne marchait pas... Moi, d'ordinaire assez calme pour les compositions... J'affolais littéralement. Ah ! clocher de Génevraye ! Ah ! cheminée de Cugny ! cheminée de Sorgues ! église de Fromonville !... Enfin, c'est fini !

Ecrit à mes Parisiennes. Envoyé à Sœur Marie ta lettre amusante, mon cher papa, sur le soi-disant bombardement de Cherbourg (oh ! les maudits colporteurs de nouvelles fausses !), aussi, celle du Père qui y faisait plaisamment allusion.

*20 avril.*

Le 20 ! et les jours passent et les groupes de gradés ont une tangente = 20 ; nous, brigadiers et conducteurs, nous la comptons = 50, ce qui veut dire qu'ils sortiront dans 20 jours, nous dans 50. Et les jours passent, rapides étrangement dans leur monotonie, leurs petites joie, leurs petites épreuves. Chaque jour bien rempli nous rapproche de la grande réunion où nous serons tous si pleinement heureux. Maintenant notre vie est de plus en plus *toujours la même ;* je n'aurai pas grand'chose à vous dire... A plus tard les choses intéressantes, grandioses, glorieuses...

Quand donc courrai-je à la poste vous envoyer la dépêche : « *reçu aspirant*, tg. $\varphi$ = 2 ! » En attendant il faut accomplir la volonté du Seigneur là où Il nous a mis, et joyeusement encore et énergiquement jusqu'au bout.

Aujourd'hui, mes très chers, puisque je n'ai aucune aventure à vous raconter, j'éprouve le besoin de vous dire que... je vous aime ! Vous le savez bien, mais j'ai une si grande joie à vous le répéter... Mon Jésus tout d'abord ! puis vous et mon apostolat. Voilà toute mon âme ! En dehors de cela, quelques rares amis très sympathiques...; mais, Jésus, vous, les âmes, oh ! voilà qui j'aime passionément et à qui je veux donner tout mon avenir, dévouer toute ma vie ! Oui, je vous donne mon cœur, présentez-le à Jésus et à Marie comme l'offrande d'une chose bien pauvre mais que vous aimez, mes chers « vous ».

*Dimanche, 21 avril,* 13 h.

Ce matin je me suis levé à 6 heures et je suis allé à la *paroisse.* J'ai communié à 7 heures 30. Derrière un pilier, agenouillé dans l'ombre rose, oh, j'ai prié pour vous ! Il me semblait que j'étais *là-bas* près de vous, comme autrefois..., cet autrefois qui était si doux et dont je comprends seulement à présent la douceur ! J'étais près de vous, au milieu de vous, et en voyant des groupes s'approcher de la Table Sainte, des groupes comme le nôtre, je rêvais au passé... et surtout à *l'avenir, qui sera bien meilleur que le passé...*

Je termine ma lettre à l'étude, il est 13 heures, je vais travailler un peu, aller visiter le Château, puis re-travailler... et je vous embrasse...

*21 heures 30 soir.*

Vous ferez avec moi la visite du Château un de ces soirs, mais je ne veux pas remettre à plus tard le récit d'une aventure dont une des fillettes de Sœur Marie a été l'héroïne. Encore un cas de protection due à la Médaille miraculeuse.

Cette enfant, Raymonde Billon, faisait ce matin-là des commissions pour sa mère ; un obus tombe à ses pieds, défonce la chaussée et l'enfant est précipitée dans un égoût, sans aucune blessure d'ailleurs. La pauvrette y est restée trois quarts d'heure ; elle n'a pas perdu courage, elle s'est relevée et a marché sans trop de frayeur, entraînée par le courant. Elle priait la Sainte-Vierge. La main sur la muraille, elle cher-

chait à s'accrocher à quelque saillie. Trois fois elle aperçoit un peu de lumière, mais le courant l'entraîne toujours. Enfin elle rencontre un échelon en fer, elle monte jusqu'à la plaque de fonte d'un « regard », agite sa main par l'ouverture, un passant marche sur la pauvre menotte sans même s'en apercevoir. Raymonde, malgré sa souffrance, recommence sa manœuvre. Une femme voit ces petits doigts qui remuaient, elle appelle du secours... l'enfant est sauvée.

*22 avril.*

Ne vous effarez pas, mes aimés, j'ai un aveu à vous faire : depuis ce matin nous n'avons pas quitté, ou presque, les moelleux fauteuils du... Théâtre de Fontainebleau !... Un quasi novice O. P.!... Voici l'explication du phénomène : la fin de notre séjour et de nos études à l'Ecole approche et nous arrivons à la période des conférences. Ce matin, conférence sur *l'aviation* qui m'a bien emballé un peu, mais ne vous inquiétez pas, je resterai sur terre pour faire de l'apostolat, comme je vous l'ai dit. Ce soir, conférence sur l'Alsace-Lorraine par un Colonel qui nous a enthousiasmés et c'est chose rare, peut-être, l'enthousiasme chez la jeunesse sceptique et gouailleuse d'à présent...

Quelques petites phrases sympathiques et paternelles, puis, en plein sujet ! Patriotisme débordant : accents superbes, violents même, sur l'affection pour nos chères provinces ; enfin, des mots du cœur, des pensées très douces sur le retour prochain... Un vrai type d'officier français... Oh ! comme j'ai pensé à...

quelqu'un que j'aime tant ! Energie et douceur... c'est si rare.

*23 avril.*

Ce matin, longue randonnée dans la forêt splendide. Départ du Carrousel à 7 heures sur de bons petits chevaux, tranquilles bien entendu. Chemin délicieux au milieu des roches monstrueuses ; des arbres tout jeunes et tout vibrants d'un vert tendre, et des vieux arbres encore roussis par l'hiver et plus lents à reprendre vie. Arrivés à une petite place formant manège, nous faisons halte. L'instructeur appelle ceux qui sont *sûrs d'eux*... naturellement j'en suis, et nous voilà partis à sa suite, au grand galop, dans des chemins au sable fin et ouaté... C'était idéal !

Au retour, hippologie ! Contraste : jusqu'à présent j'avais... brillé (!?)... quelques réponses heureuses, mais aujourd'hui, pas de veine !... Maladies du cheval, tares dures, tares molles... Je me souvenais à peu près des noms, mais plus du tout de leur valeur, du caractère de gravité de la maladie, des remèdes à y apporter. J'ai agi de... toupet, mais, lamentable affaire, ledit toupet a fait fausse route, et... j'ai dit juste le contraire de ce qu'il fallait... Oh ! sainte humiliation !... Cela ne me nuira pas d'ailleurs, car l'instructeur m'a dit, il y a quelques jours, qu'il était content de moi...

Demain, école à feu. Nous serons réglés par T. S. F. d'avion... Epatant !

*24 avril.*

Ce soir, une petite pluie fine... de la grisaille partout. Observation aérienne impossible. C'est donc à recommencer. Le bruit court que les permissions pour Paris vont être rétablies. A la volonté de Dieu ! mais quelle joie ce serait pour moi !

*25 avril.*

Aujourd'hui, un peu dédommagé ! Deux lettres de papa et de maman... Je vois que mes bien aimés ont été un peu inquiets par mon silence sur mon état *barométrique*... Soyez tranquilles, si l'aiguille descendait (car elle ne peut guère monter qu'au point de vue spirituel) je vous préviendrais aussitôt. *Veritas ! Veritas !*

Pour la première fois depuis que je suis ici, j'ai « *planché* »... J'avoue que je suis content, cela n'a pas trop mal marché... Plus que quatre compositions:

1° Téléphone — T. S. F. — Munitions.

2° Organisation du matériel.

3° Auto.

4° Plan directeur. (Peut-être deux ou trois compositions de Plan directeur.)

Les compositions finies, c'est-à-dire vers le 15 mai, dit-on, nous n'aurons plus qu'à travailloter tranquillement. Oui *tranquillement ;* car d'après les *promo* qui sortent aujourd'hui, il n'y a guère qu'un élève de collé par brigade... et ce ne sera pas moi.

26 *avril.*

*Bar.* = *Excellent*, au physique et au moral.

Sœur Marie me donne d'excellentes nouvelles d'elle et de Sœur Madeleine ; elles sont braves toujours, si calmes ! Le Bon Dieu les fortifie.

Travail toujours intensif, mais sans fatigue. D'ailleurs c'est pour *vous*, tout ce travail ! Que le Sacré-Cœur vous accorde son amour, puis, *après la vie, souvent douloureuse, l'infini bonheur où l'on s'aimera plus encore qu'ici-bas, dans la paix lumineuse...* Si la vie étrange, hachée de travail que je mène ici, m'empêche de penser assez souvent à vous, sachez bien que vous êtes après Jésus, Marie, mais avant toutes les autres âmes, le plus gros morceau de mon cœur.

27 *avril.*

Ce soir, dans notre brigade, on supputait les chances de succès de chacun de nous ; à mon nom : « Oh ! il sera reçu ! » ce fut l'avis unanime et comme je soulevais *douteusement* les épaules : « Ah ! mon vieux, espérons que tu seras reçu, ou bien alors il y aurait la moitié de la brigade de *collée*. Tu es sûr de sortir, va. » Cela me donne courage et me fait plaisir.

Le lieutenant devient de plus en plus gentil avec nous. Cela va vraiment bien... Mais priez pour ma *conversion totale*, pour que je sois enfin plus « moine », plus ardent, plus laborieux, plus attentif.

*Dimanche, 28 avril.*

*Bar. :* encore plus superbe !

Grande et bonne nouvelle ! Je reviens de Paris, et j'ai vu mes petites sœurs ! Sœur Marie très gaie, tout-à-fait confiante à notre égard, n'a qu'une crainte... c'est qu'à cause du bombardement on l'envoie dans l'Ardèche avec les colonies scolaires... Mais, tranquille, elle attend la volonté du Bon Dieu. Sœur Madeleine très bien aussi, confiance et abandon absolus...

Quelle joie pour nous de nous revoir ainsi... Quel réconfort pour elles et pour moi.

Paris, disent-elles, est retombé dans le calme ; plus que très rarement des bruits d'explosion, et, encore, lointains ; pour un peu elles ajouteraient : ce n'est plus intéressant...

*29 avril.*

A propos des bonnes lettres que je viens de recevoir, une petite anecdote. Vous savez que j'ai tenu et que je tiens à réciter chaque soir *Pater* et *Ave* au pied de mon lit. Bien que la plupart des élèves de la brigade aillent à la messe, quelques-uns trouvent un peu exagérée ma petite manifestation pieuse et bien que, par bonne éducation, ils ne m'en parlent jamais, je les entends parfois échanger à voix basse quelques mots plus ou moins moqueurs. Samedi soir, il y avait cinq lettres pour moi et j'ai trouvé ces cinq lettres disposées pieusement en croix sur mon lit. Plaisanterie spirituelle, n'est-ce pas? dont j'ai bien ri.

Hier matin je n'ai pu aller à la messe avant de partir pour Paris. C'est à Notre-Dame-des-Victoires que j'y ai assisté et que j'ai communié... devinez à quel autel?... dans la chapelle du Sacré-Cœur, agenouillé tout contre le confessionnal qui nous est si cher... J'étais infiniment heureux ; cela m'a fait grand bien.

*30 avril.*

... Dans quelques instants nous allons nous rendre dans la cour des *ébats* pour exécuter une manœuvre de 155 Schneider. Nous revenons de l'école à feu. Seul avec un camarade je suis resté aux pièces pour « observer ». Cela n'a pas trop mal marché . j'envoyais par téléphone mes observations. C'était très intéressant ; nous avions des 120 longs, comme ceux que vous nous avez vu manœuvrer devant le Casino. C'était superbe de voir la pièce au milieu d'un nuage de fumée grimper sur ses plans inclinés, puis redescendre majestueusement.

*1er mai.*

Mai ! Le mois plein de pureté, de joie, de lumière, de vie ! Oh ! douce Vierge Marie, *la maman si bonne*, je vous confie ce mois qui est le vôtre. Souriez à chacun de nous, épanchez votre tendresse dans le cœur de ceux qui souffrent et qui vous cherchent alors que vous êtes tout près d'eux... Répandez sur nous votre paix... en même temps fortifiez-nous, réchauffez-nous...

... Vos lettres semblent un tantinet inquiètes au

sujet de nos Parisiennes. Si vous voyiez leur calme, elles n'ont un peu de crainte que l'une pour l'autre, mais rien de personnel. Ce sont des braves.

Il y a quelques jours Sœur Madeleine m'écrivait : « Sais-tu bien que j'ai été... humiliée que tu croies qu'il a été question de *notre départ* pour Fontainebleau ! Nous ne fuyons pas devant le canon ! nous savons l'entendre sans sourciller... il ne s'agissait que du départ de nos orphelines ; notre quartier est jusqu'à présent tout-à-fait épargné... nous en avons presque honte... »

Elle me racontait dimanche que dans les premiers jours de bombardement, une sorte de détonation avait été entendue, si bien que les braves gens du quartier avaient cru à un obus tombé dans le voisinage... Un obus ! un obus ! on sort des maisons, on voit une fumée blanche qui s'élève ; un rassemblement se forme. La police accourt, des agents se précipitent, le sauvetage s'organise !... dans un jardinet, plein de fumée, une bonne femme brûle tranquillement de mauvaises herbes et regarde avec une surprise terrifiée cette cascade d'agents et de sauveteurs intrépides...

*2 mai.*

Il est 9 heures 30 : avant de faire ma prière, de vous dire mon bonsoir bien affectueux et de m'endormir entre les bras de la Sainte Vierge comme un *tout petit* sur les genoux de sa mère, je viens faire ma causette avec vous : *Bar.* = Beau fixe... Jeudi, permission pour Paris ! et... je me berce de l'espoir

d'aller vous faire une courte visite dans une quinzaine de jours... Rien d'officiel.

Dimanche, j'arrive chez Sœur Marie. La maison est en toilette de guerre ! Les carreaux de sa classe sont soigneusement zébrés de grandes croix de papier blanc. C'est elle qui s'est donné tout ce mal... Elle fait à présent la classe dans les locaux de l'autre côté de la cour.

Les caves de leurs maisons sont éclairées maintenant à l'électricité... C'est le confortable absolu en cas d'alerte !!!

*3 mai.*

Je suis assoiffé de vos lettres... et à midi, rien ! Allons, consolons-nous, ce sera pour ce soir.

Hier, service en campagne, nous avons, dans la région Féricy-Machaut, déterminé l'emplacement de l'observatoire avancé... La campagne est si jolie par là ; ce n'est plus la majesté chaotique et mystérieuse, mais c'est le charme de délicieux petits vallons très variés où dégringolent les champs, où s'accrochent les bois, où s'agrippent les villages.

*4 mai.*

Aujourd'hui, je sortais du réfectoire en compagnie de deux camarades, un incroyant et un protestant... « Je vais te poser une question, me dit le premier, comment se peut-il faire que Dieu qui est prescient et infiniment bon... etc... », et il me débite toute la chaîne des raisonnements relatifs à la Prédestination. Déjà la question redoutable m'avait été posée par un de mes bons camarades, mais sans insistance,

et un peu embarrassé j'avais ce jour-là tourné doucement la conversation sur un autre sujet. Aujourd'hui je me trouvais au pied du mur, il fallait sauter ou faire demi-tour... je priais Dieu... la discussion commença lente et grave. Plusieurs camarades se joignent à nous, l'affaire prend de l'ampleur. Tout-à-coup une idée lumineuse que je développe avec feu, une idée à laquelle je n'avais jamais songé et qui demeure triomphante ! (le temps me manque ce soir, je reviendrai sur ce chapitre)... Il ne répondit plus rien et je me retirai, heureux... et reconnaissant.

Ce soir, la pensée me vint d'exposer aussi ma théorie au camarade qui, l'autre jour, m'avait embarrassé... mais je me rappelai le conseil de mon grand ami... et j'offris à Dieu le petit regret de me taire et d'offrir mon silence pour le plus grand bien de cette âme... Ne dois-je pas le désirer uniquement, ce bien des âmes qui m'approchent, et les confier à Dieu au lieu de rechercher la satisfaction personnelle du joli parleur, alors que je ne sais rien et que je suis un pauvre esprit, si pauvre et si impuissant !

*Dimanche, 5 mai.*

Excellent voyage à Paris, trop de travail et tant à vous dire ; à demain, si je puis, car ma composition de tir (théorique) m'appelle...

Un mot pourtant, hier soir, je me suis confessé au P. Ch..., nous nous promenions dans la cour sombre, de long en large, il m'a donné l'absolution en marchant... C'est beau, cette simplicité.

*6 mai.*

Oui, demain *compo* d'Artillerie, grand travail, mais je veux quand même vous embrasser et vous envoyer deux fleurettes cueillies dans le jardin de Sœur Marie et qui vous porteront notre grande affection de la part de vos *trois tout petits.*

Nous recevons très irrégulièrement de part et d'autre nos correspondances en ce moment ; que se passe-t-il donc?...

Cette après-midi, promenade superbe dans les gorges du Franchard et d'Apremont. Cette partie de la forêt est vraiment magnifique.

*7 mai.*

Mon bonsoir seulement ! demain nous partons pour l'école à feu, à 6 heures.

*8 mai.*

Promenade à cheval splendide dans des allées cavalières, autrefois, nous dit-on, très bien entretenues.

Les *compos* ont bien marché.

Demain encore Paris ! Dans *six jours* le train m'emportera vers vous... Sûr !

Sœur Madeleine s'intéresse de plus en plus à ses nouvelles petites dont quelques-unes sont charmantes et intelligentes.

*9 mai.*

Ascension ! Elevons nos âmes dans l'espérance et la lumière... Jésus est monté au ciel pour nous préparer une place, la place qui nous réunira tous dans l'éternel bonheur.

Je vous rapporte de bonnes nouvelles de Paris. Sœur Madeleine très gaie, et très heureuse. A l'école maternelle elle trouve des occasions spéciales de « s'élever » en élevant ses petits. Causerie sur le passé, sur la vocation double, sur cette concordance étrange du même appel... Mêmes sujets de conversation entre Sœur Marie et moi... Elles pensent à nous avec plus de tendresse, nous comprennent et nous aiment en Dieu de plus en plus, mais, d'abord, sont toutes à leurs grands devoirs...

*10 mai.*

*Ascendit in Cœlum !*

Oh ! le splendide triomphe du Maître ! Plus haut dans le ciel bleu ! Plus haut dans la lumière plus pure ! Plus haut au milieu des mondes qui frémissent ! Plus haut au milieu de millions et de millions d'anges qui se prosternent et qui chantent : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !*

Oh ! Jésus que vous êtes beau ! De mon pauvre petit coin d'ombre je me lève pour voir votre aurore; *je voudrais me jeter à votre suite dans la lumière chantante, mais, Jésus ! je ne puis pas !... Mon heure n'est pas venue...* Vous me permettez *seulement* de m'unir à cette joie et je le fais grandement, vous le savez...

...Allons, mes bien aimés, rejetez la grisaille des craintes humaines... Aspirez le parfum du Ciel ! Réjouissez-vous dans le Seigneur Jésus ! A nous tous, mon Dieu, donnez votre joie !

...Je viens de me faire inscrire pour la permission de la Pentecôte...

*11 mai.*

Hier je disais : « *Ascendit in Cœlum...* »

Je me réjouissais de votre montée glorieuse, Maître; dans quelques jours descendra *l'Esprit !* Dès aujourd'hui je me recueille, je m'enferme avec la Vierge et les Apôtres dans le Cénacle, j'entre dans le grand recueillement qui va précéder le Sacrement mystérieux de l'Esprit... *Veni, Veni Creator Spiritus...*

Nous, les pauvres hommes de chair, nous ne vous comprenons pas, ô Père, ô Esprit... Vous êtes trop *hauts*, trop « *Dieu* »... Notre raison se perd et notre cœur s'effarouche, tandis que le *Verbe* lui, est descendu jusqu'à nous, a pris notre poussière, nos misères et notre cœur; il a pensé comme nous, aimé comme nous, et s'est fait notre Ami de la Terre comme du Ciel...

Je sais bien qu'en vous adorant, mon Jésus, j'adore le Père et l'Esprit, je le sais, mais cette semaine, je veux une pensée spéciale pour Celui que j'adore sans comprendre et que j'aime sans connaître.

Cette semaine sera la vôtre, ô Esprit ; et quand elle va prendre fin, je voudrais que vous vous intensifiez en nous, mes bien-aimés et moi... Vous êtes *lumière*, éclairez-nous ; vous êtes *feu*, embrasez-nous et que vos traits ardents palpitent en nous, comme ils palpitaient dans les âmes extasiées des Apôtres... *Amen.*

*...Bar. = Superbe*. Lettres nombreuses qui me font vivre avec vous. La semaine s'achève et m'a rapproché de vous. J'ai reçu vos mandats, un autre du cher parrain... ; je profite de ces richesses à la Cré-

sus pour améliorer l'*ordinaire*, bien suffisant d'ailleurs, et pouvoir soutenir le travail des compositions dernières... Demain je n'irai pas à Paris... Gros sacrifice !

*Dimanche, 12 mai.*

Pour être plus à mon aise et pouvoir travailler seul, je me suis retiré dans une étude écartée. J'étais plongé dans de hautes considérations sur la fusée *d. p.* 30/45 *M*le 1878 — 81 *M* 1915 et sur le déchiffrage d'un obus *CS* — *MB* — *ATS* — 42.16, lorsque tout-à-coup une sorte de cri rauque..., léger sursaut... Devant moi, un petit annamite qui me salue d'un grand geste... Je réponds, moi, par un salut de la main, Montebellien, Jupitérien... Nos anciennes ordonnances sont remplacées par des *jaunes*. Bleau est devenu un nouveau *Saïgon*. Mais le petit *nain jaune*, aux pommettes saillantes, aux joues ridées, aux yeux incompréhensibles m'a fait perdre le charme... *STF. ALN*. 4 — 615 — *SSC* 24-15 — *TSC*5 — 15 !... Ah ! de grâce !... et je ferme le livre précipitamment...

*13 mai.*

*Accende lumen sensibus !*... Le recueillement du Cénacle, puis le grand souffle divin... et la lumière du ciel, la lumière ardente, foyer de vie !... *Fons vivus !*

Les jours passent, le grand anniversaire approche, la fête où l'esprit de l'homme se réveille, s'ouvre comme une fleur qui demande un peu de lumière pour faire châtoyer ses couleurs... *Accende, accende lumen sensibus*...

Seigneur, donnez-nous la Foi... la Foi en vous, la Foi dans la vie, la Foi dans l'Eternité...

Intensifiez la foi de ceux qui croient ; rassurez la foi qui s'émeut ; clarifiez la foi qui se trouble... Souvent l'avenir nous effraie... l'esprit, le cœur, la volonté d'un homme sont si misérables et la puissance des ténèbres si forte !... « *Nolite timere !* » Ne craignez pas, répond Jésus ! Vous ne me voyez pas, mais je suis là... *Ego sum*... et je vous aime avec la force et la puissance d'un *Dieu*... Dans vos tentations, je suis là... Votre esprit ne veut plus croire, votre cœur ne veut plus aimer... Ne craignez pas... Je suis là... et avec moi est l'*Esprit*...

— Mais il faut que je vous quitte, demain composition... Priez pour moi... Téléphone. T. S. F. Munitions... Vaste programme.

Vos lettres me sont d'un grand secours dans cette vie trop douce, trop agréable et où l'on ne peut réserver que si peu de temps au Bon Dieu... Malgré ma lâcheté grande, je vois que *pour vivre vraiment avec Dieu, il faut avoir des peines, il faut souffrir*... Le bonheur engourdit et empêche l'énergie de l'âme... et pourtant je vous remercie de me donner tant de joie par vos affectueuses lettres...

*14 mai.*

Ma méditation : Oh ! Esprit divin que j'adore à deux genoux ! Esprit, synthèse de l'Amour du Père et du Fils, Esprit, qui faites éclater la Foi ! Esprit qui épanchez la Charité ! Esprit, qui faites scintiller l'Espérance, *Fons vivus, Ignis, Caritas et spiritalis unctio !* Jetez donc votre lumière et votre rosée dans

les âmes que tourmente le doute ou qu'aveugle la négation !... *Et emitte cœlitus Lucis tuæ radium !... O lux beatissima...*

Il est près de 3 heures ; dans une heure je serai perché sur un haut tabouret et je griffonnerai ma pauvre petite... science (!) sur un pupitre immense. Ah ! si vous les voyiez nos salles de *compos*, de vraies études de géants.

*15 mai.*

Je me suis supprimé ma permission dimanche à cause de ma fameuse tri-composition. Sacrifice heureux. Mes notes sont bonnes et j'espère bien aller vous sauter au cou dimanche prochain.

Aujourd'hui trois ans, un échelon douloureux allait être gravi par deux de nous, mais c'était un de ces échelons qui élèvent tout de suite très haut, et que d'autres graviront à leur tour, je le sais, lorsque l'heure de Dieu sera venue. « Ecoutez donc la prière de ceux qui ont pleuré à cause de Vous, mettez-les dans la paix... *in fletu solatium, in labore requies !...*

Mais surtout et toujours de la gaîté !

*16 mai.*

Mauvaise nouvelle ! Les perm' sont encore suspendues ! Faisons-en carrément notre deuil dans le cœur du Maître ! Si Dieu veut nous éprouver, remersions-Le..., ce nous sera plus profitable que la joie...

Demain *compo* de Plan directeur ; après, tout sera fini ou presque, car jeudi prochain la composition d'Auto sera, dit-on, insignifiante.

Si je ne vais pas vous voir là-bas, écrivez-moi ! écrivez-moi tous ; j'aurai tant besoin de vous en-

tendre me dire les bonnes choses affectueuses... Oh ! que je voudrais vous voir, vous dire, moi aussi, que je vous aime, vous raconter des histoires, des histoires et des histoires, vous faire sourire, vous jeter de la lumière !

Cette après-midi nous avons été au Mont Merle pour tirer au mousqueton. J'ai tiré mes six cartouches... Grandes cibles à deux cents mètres ; aucune mouche, mais cinq balles dans la cible.

Promenade délicieuse au milieu des rochers fantastiques, des pins qui sentent bon, très bon. Oh ! la mousse glissante et parfumée !...

*17 mai.*

Toutes mes pensées aux sœurettes... Le sacrifice s'accomplissait, il y a trois ans !

Les perm' seront accordées... Hurrah!

*18 mai.*

Je viens de régler mon deuxième tir, cela a vraiment bien marché ; pas une seule erreur ; j'ai fait mes calculs assez vite, avec assez d'aisance... je suis content. C'est une note qui aura une immense influence sur la sortie.

Pendant que mes gros 155 étalaient leur panache de fumée en plein *bled*, une gazelle a traversé le champ de tir en bondissant gracieuse. Aussitôt les jumelles quittèrent les éclatements blancs pour se porter sur l'insouciante bête.

*Good hope ! Good hope for all !*

De la joie ! de la joie... Après demain, en route !... A vous de toute mon âme...

## CHAPITRE XI

[Permission de la Pentecôte. — Arrivée le 19 mai. — Le départ était fixé au lundi 20, mais, sursis de départ de huit jours pour bronchite légère (grippe contractée à l'Ecole et portée sur pied.)]

*Fontainebleau, mercredi 29 mai.*

J'ai très peu de temps pour vous écrire, le lieutenant M... vient de m'apprendre que demain je subirai un examen oral sur l'Auto et que les notes que je pourrais obtenir pourraient m'être très avantageuses, donc deux petits mots seulement.

Excellent voyage. A mon arrivée à Paris, vite chez Sœur Madeleine où je communie, oh ! ma chère Communion auprès d'elle !

Elle est superbe d'entrain, notre petite sœur, de santé... de sainteté. Toute la matinée avec elle, petit déjeuner servi par elle et le grand déjeuner aussi... On est si bon pour moi dans la chère maison ! Plus de danger d'obus... je ne vous dis pas pourquoi... Censure ! Silence !... Donc, douce causerie. Je n'ai vu qu'elle aujourd'hui ; c'était son tour puisque je n'avais pu visiter que Sœur Marie à mon passage pour me rendre auprès de vous...

Pris train 12 heures 35... A Bleau tout parfait ! Le lieutenant charmant, je le croise en route, il descend de bicyclette, poignée de main, accueil fort aimable. Demain, après l'auto, mon *dossier* sera terminé... Un seul *tengent* dans notre brigade et on espère qu'il sera repêché... Tout splendide... Merci à Dieu.

Demain longues nouvelles.

Merci pour toutes vos gâteries !... Je crois, j'en suis sûr même, que je vais être reçu... Priez, priez pour que je choisisse un régiment... apostolique... Vous comprenez?... où je puisse faire du bien.

*30 mai.*

Et bien, ça y est ! j'ai tout fini ! Ce matin j'ai été trouver le lieutenant automobiliste qui m'a interrogé : « Le différentiel? », et je marche... « Bon, c'est bien, vous possédez bien votre affaire... Si vous répondez à une petite colle que je vais vous poser, je vous mets une bonne note : un petit problème sur l'avance à l'allumage dans l'emploi de la 2e et 3e vitesse dans la moitié d'une côte... » Je pars en 4e vitesse, moi... « Ah ! mais non ! attention ! Voici ce que je vous demande... etc. » « Bon. Pas mal !... » Ma note est vivement jetée sur un bout de papier, cachetée, et je l'apporte au lieutenant M... pour qu'il puisse enfin terminer mon fameux dossier.

Aujourd'hui nous avons eu plusieurs expériences sensationnelles : Traversée de nuages de gaz. — Lance-flammes. — Asphyxie de pauvres chiens enchaînés dans une tranchée pendant un tir à obus toxiques.

C'était passionnant ! Je vous raconterai tout en détail...

Hier matin je débarquais à la gare Saint-Lazare à 5 heures 15, — après un bon voyage sans fatigue — nuit bonne — Repassé mon *auto...logie.* Quelques douceurs dégustées ; merci à mes tant aimés ; ma prière..., un bonsoir à tous à chaque bout de la ligne et... je m'endors doucement...

A 6 heures 15 j'arrivais à la chère Maison, la-bas... J'ouvre la porte... ma petite Sœur aimée ! Je l'embrasse... je vous représentais tous à ce moment, moi, si « *rien* »... « Viens vite, nous n'avons pas de messe à notre chapelle, viens à l'Eglise... nous pourrons communier ensemble ! » Elle part, ma chère petite cornette, et je la suis de loin... Lourde robe bleue, cornette frémissante au vent... et c'est elle, ma petite sœur, ma petite amie si chère !... A l'église, je me suis mis tout près d'un pilier, et, sans l'avoir cherché, je m'agenouille derrière elle... Et je regardais la blanche cornette, toute paisible, toute harmonieuse : elle était comme une fleur, une grande fleur du ciel, divinement pure... Lorsque se mit à tinter la clochette, elle inclina sa corolle vers l'autel... La communion... : elle se lève, je la suis, troublé, essayant de comprendre ma joie profonde... je m'agenouille près d'elle... Elle est là toute droite, toute palpitante comme si elle demandait un peu de rosée, un peu de lumière, beaucoup d'amour... Et Jésus descendit, et nos âmes communiaient en Lui...

...Sœur Madeleine m'a dit de l'attendre à sa chapelle : je finis donc mon action de grâce et je vous confie tous à mon Jésus, à notre mère du Ciel... La

porte s'ouvre, un pas menu que je reconnais bien, un appel dans un sourire.

Le petit déjeuner m'attend au parloir... Et Sœur Madeleine est heureuse... et son grand *petit frère* donc ! La Supérieure vient me voir, très bonne, très douce, très sainte... Sœur Gabrielle s'active et va préparer le déjeuner de sa compagne. C'est fête *aujourd'hui* par ma présence, et la bonne Sœur veut que nous passions ensemble le plus de temps possible... Alors nous causons tout bas, presque pieusement, échangeant des confidences, nos petites histoires de guerre.

Sœur Madeleine est gaie, tout-à-fait bien portante.., très haute, très haute dans le Christ Jésus... mais ne lui dites rien de mon appréciation...

*31 mai.*
*Dernier jour du mois de Marie.*

Ce soir, je suis allé m'asseoir près de l'Etang aux Carpes... Je suis frappé par le grand calme des eaux où les ormes et les saules étirent languissamment leurs branches. De temps en temps une hirondelle effleure de ses ailes ce lac étrange où le vert doré des bois se reflète en s'accentuant, où l'on perçoit de tremblants reflets rouges, puis un bouillonnement... une carpe saute toute droite hors de l'eau et retombe avec un clapotis sec... Sur l'herbe, un cygne lisse ses plumes avant de s'endormir.

C'est la poésie apprêtée des parcs où la nature ne s'épanche plus, brutalement puissante, mais où l'on sent la touche d'une âme distinguée, qui la façonne

à sa guise... et par antithèse, je me reporte à ma journée d'hier : les gaz, le lance-flamme, les obus spéciaux... un exercice d'asphyxie... Je vais vous raconter ça.

Nous sommes partis de l'Ecole à une heure : soleil ardent, poussière fine, légère, énervante. Toutes les toiles du camion soigneusement fermées, et en route ! A 1 heure 15, débarquement sur le champ de tir. Les bonbonnes à gaz sont là toutes prêtes ; la grande séance va commencer..., mais le Capitaine a pris précipitamment sa jumelle, il semble vouloir fouiller une fumée qui s'élève, bonnasse sur le haut de la Salamandre : « Mes amis, il y a le feu là-haut, aux landes. Allons couper les ajoncs. En avant ! »

A l'assaut sous le soleil qui fait fumer les bruyères ; on arrache les genêts qui se laissent briser en éparpillant leurs clochettes d'or... Et nous partons à l'escalade de la Salamandre, armés de nos branches de genêt. Allons-y, les gars ! on sabre les ajoncs qui craquent, qui pétillent, qui se tordent sous de petites flammes méchantes. Comme des feux-follets, celles-ci courent le long des branches, s'éteignent, reparaissent plus loin, galopent, puis s'évanouissent dans l'air brûlant.

On piétine les bruyères fumeuses... Enfin ça y est ! nous avons vaincu les petites flammes dansantes, maintenant, en bas ! pour le gaz...

...Je cesse pour aujourd'hui ma description mais je tiens à vous dire encore :

1° Que je suis reçu très probablement.

2° Que nous sortons le 13 juin.

3° Que les permissions sont... suspendues.

Prions, remercions, ayons confiance ! D'après des tuyaux ramassés ces jours-ci, je ne choisirai pas probablement les *crapouillots*, mais l'artillerie légère?... la lourde???

*1er juin.*

Bien aimés tous, mon baromètre moral toujours très haut, faut-il dire trop haut? Est-ce le grand soleil, ou la perspective prochaine de sortir aspirant, je ne sais..., mais je suis d'une gaîté exubérante...

...Donc nous allons affronter les gaz... Nous frôlons les bonbonnes qui reflètent le soleil sur leurs flancs gris et semblent si inoffensives... Voilà le long tuyau qui file sous les herbes en serpentant comme une vipère, traîtreusement, avec une méchanceté aigue... Nous allons nous ranger à une cinquantaine de mètres... Chacun vérifie son masque, l'applique de son mieux contre les tempes et l'on attend avec une certaine émotion curieuse... « Ouvrez !... » Un long susurrement... le gaz fuse brutalement, les brins d'herbe se couchent... Affolés les grillons jouent de leur petite crécelle un chant désespéré... Les jets de chlore fusent toujours, puissamment, régulièrement. La gorge se serre, le nez pique, les yeux pleurent, car le masque n'empêche pas l'odeur du chlore... le ciel devient vert, l'herbe jaunit... Là-bas les lanceurs, la main sur leur manette, nous regardent en souriant, leur masque pendu au cou. « Fermez !... Gaz rouges ! » Vivement les manettes tournent et alors il se passe une chose étrange : le jet de chlore cesse brusquement et vers nous s'avancent

comme des lambeaux de brume épaisse, des nuages grisâtres avec des reflets rougeâtres qui se déroulent, moutonneux, argentés par le soleil ; ces nuages s'étirent, se mélangent, puis s'éparpillent, pour enfin venir se concentrer autour de nous. La vague empoisonnée arrive à moi, sa bave blanche frôle mes pieds, puis monte brusquement et m'étreint tout entier, et je suis là comme perdu tout seul... je ne vois plus rien, je ne suis pas gêné et pourtant ma respiration s'arrête nerveusement ; j'ouvre de grands yeux mouillés... Où suis-je?... Tout d'un coup le flot se déchire... J'aperçois près de moi un masque dont les deux yeux se tournent de mon côté... je ne suis plus seul dans cette étouffante opacité blanchâtre... Un remous... je ne vois plus rien... Je marche un peu, à l'aveuglette... Au-dessus de ma tête un grand trou bleu et la lumière du ciel qui me sourit... A mes pieds, l'herbe reparaît..., encore de longues effilochures blanches me frôlent ou semblent s'accrocher à moi... Enfin, toute fumée s'évanouit..., il me semble que je sors d'un rêve lointain, neigeux, vague, oppressé...

J'aimerais à appartenir à un groupe où j'aurais un aumônier dominicain, voudrais-tu t'informer auprès du bon P. L...

*Dimanche, 2 juin.*

Pas de voyage à Paris !... pourtant mon plan était superbe : matinée avec Sœur Madeleine ; midi auprès du bienveillant P. Monpeurt ; deux heures, avec Sœur Marie ; retour à l'Ecole... Dieu ne l'a pas voulu... je m'incline.

Aussi dès hier soir je me suis promis d'occuper mon dimanche à une fantastique tournée dans la forêt et les environs de Fontainebleau.

Donc ce matin, je me suis levé à 5 heures, j'ai bourré ma musette d'un tas de choses précieuses : pain, chocolat, figues (déjeuner délicieux du dernier envoi de petite maman), mon Office de la Sainte Vierge, deux... bouquins d'artillerie... Et *zou !* comme disait Tartarin ! A la messe de 6 heures j'arrive au *Credo*, je communie... et j'assiste à celle de 7 heures... En avant, mon petit !

Il faisait beau, mon âme était doucement attirée par la beauté des choses, le soleil du matin donnait aux couleurs des nuances infiniment discrètes... Je rêvais... peinture, je pensais au grand artiste J.-F. Millet... « Madame, pourriez-vous m'indiquer la route de Barbizon? » et la bonne dame que j'avais arrêtée en pleine rue me donnait de consciencieuses explications... A droite, puis à gauche... puis tout droit... puis... puis... Nous nous y perdions littéralement tous les deux...

Une longue avenue en pleine forêt ; le macadam bombé que le soleil surchauffe ; les allées cavalières où danse l'ombre des gigantesques futaies ; puis un sentier capricieux..., il se faufile entre des troncs qui ont la majesté tranquille des piliers de cathédrale... C'est un sentier tout étroit, plein de feuilles qui bruissent sous les pas et de branchettes qui craquent sec.

Et tout là-haut, des oiseaux éparpillent leurs chansons toujours les mêmes, mais dont on ne se fatigue jamais... Et leurs chants s'écoulent doucement

des hautes couches lumineuses des frondaisons, filtrent à travers les feuillages sombres... Quelquefois un trou, une percée dans la forêt... un arbre gigantesque s'est effondré, et il repose de tout son long sur ses feuilles jaunies que faisait vibrer dans la lumière, il y a peu de temps encore, la brise alourdie par la senteur des pins.

Non loin, poussé sous l'ancien ombrage, un jeune orme, timide avec ses longues branches trop faibles et son écorce trop tendre, étale ses rares feuilles d'un vert presque jaune, sous le grand soleil, nouveau pour lui ; et au milieu des ombres des hêtres, il est là. point lumineux... les vieux arbres semblant, de leurs énormes branches inclinées, saluer en lui l'avenir.

Dans les rayons de lumière qui coupent brutalement çà et là le mystère des sous-bois, palpite tout un monde d'insectes, les uns tourbillonnant dans le rapide éclair de leur vol, les autres, grisés de soleil, restent immobiles, planant dans l'auréole argentée de leurs ailes vibrantes..., et de temps en temps une fleurette de hêtre descend obliquement en affolant tout ce poudroiement d'or.

*3 juin.*

...Et je continuai à marcher dans l'ombre trouée de rais lumineux ; tout-à-coup des bruissements de pas précipités, un gémissement... je m'arrête, j'essaie d'analyser ces bruits confus et mystérieux, songeant à la vieille légende : le fantôme du grand veneur passait où je suis... ses chiens bondissaient en hurlant, et la meute et le chasseur fantastiques fuyaient vers les déserts d'Apremont, là où il n'y a plus ni

fraîcheur, ni vie, mais des rochers nus et désolés dont les échos renvoient au loin les abois lugubres des chiens, les appels désespérés du cor... Mais j'aperçois bientôt la Croix, la Croix du Grand Veneur, et, tranquille, je m'assieds à son ombre...

La grand'route à présent s'allonge devant moi toute droite, fatigante de lumière trop crue. Je reprends ma route au hasard ; un auto-camion passe en trombe, l'homme me fait signe de monter près de lui, j'accepte d'un signe de tête, il arrête, je cours jusqu'à la voiture où je me hisse péniblement car je suis un peu las... « Où allez-vous? » — « A Corbeil ! » — « Moi à Barbizon. » — « Savez-vous le chemin? » — « Non » et l'auto dans sa trépidation métallique m'emporte ! je tire de ma poche mon guide de la Forêt, tâchant de m'orienter.

Bientôt le chauffeur lève la main vers une petite pancarte : Barbizon ! Je dis adieu à mon hôte de rencontre et me voilà de nouveau les pieds dans la poussière ténue... Un petit chemin, le chemin classique au milieu des blés, s'ouvre devant moi, je m'y engage... Autour de moi les épis blondissants ondulent sous la brise ; attentif, j'en étudie le mouvement... non, ils n'ondulent pas, ce ne sont pas des vagues, on dirait une brume dorée très légère qui roule perpétuellement... Je continue ma route...

Un petit cimetière enclos d'un mur banal couvert de briques rouges, cimetière urbain, en plein champ pourtant, au milieu des blés frémissants émaillés de fleurettes rouges, bleues, un cimetière avec des tombes criardes et lourdaudes qui semblent étouffer, écraser leurs morts.

Plus loin un petit village... artificiel : des murs trop blancs, des persiennes rouges et vertes encadrant des fenêtres pseudo-romanes avec des rideaux roses ; des toîtures biscornues, genre plus ou moins suisse, en tout cas prétentieux, des jardinets trop coquets, aux trop correctes corbeilles, aux parfums de salon... Et moi, je suis un rustique et j'aime la vraie nature du Bon Dieu, toute pure, toute brutale, toute puissante.

.......................................

Mes très aimés, oh ! je suis heureux !... heureux !

*4 juin.*

Laisse-moi, mon papa tout aimé, t'exprimer toute ma reconnaissance immense pour les lettres que tu m'écris chaque jour et où je trouve tant de choses et de si précieuses pour moi !

J'ai étudié la jolie rêverie * que tu m'as envoyée... Vision d'avenir pour elle ; retour sur le passé des petits, les oiselets d'autrefois...

La vision est un peu mélancolique certes, mais, que la *grande amie très chère* ne s'attriste pas. Lui est là, il sera *sa force*, elle, elle sera *son guide.*

« *Puis, assis au bord du chemin...* » et la dernière lueur du jour s'éteint progressivement, tout doucement comme une soirée d'automne qui s'achève sur des objets fanés... Cette douceur du lent crépuscule est bien rendue...

« Lèvre moins rose » c'est vrai, tout se flétrit et

* Quelues vers lui avaient été envoyés : « La paix des dernier jours ».

le sang lui-même semble avoir pâli... J'aime moins « *affaiblira tes yeux chéris* », les yeux ont une immortelle expression, celle de l'âme ; ils sont profonds, ils sont rêveurs, ils sont doux, ils sont sévères ou gais... et cela, ils le sont toujours... les yeux ne se fanent pas ; tant que l'âme est jeune, leur habituelle expression ne se voile pas... seul, le mécanisme optique joue moins bien.

« L'un par l'autre seront charmés... » Charmés, oh ! ce n'est plus le même charme qu'autrefois... La vie bout avec moins de puissance... l'affection s'est idéalisée...

Puis la poésie s'épanche toute mélancolique, la nature elle-même apparaît comme dans un rêve... Voilà, c'est « *au bord du chemin* », loin du bruit, dans la paix de « *notre soirée* »... La nature ne leur est plus extérieure, elle ne fait qu'un avec « *lui* » et « *elle* ». La soirée qui descend est « *leur soirée* », la nuit qui s'étend silencieuse, c'est « *leur* » nuit... Puis l'ombre descend encore, l'âme frissonne... mais la lumière divine s'épanche... Tout d'un coup le rêve s'achève et *lui* regarde *elle* avec un sourire.

Amie est-il donc si pénible
De voir comment nous vieillirons...

.................................................

Merci à ma bonne *grande*... Dans son envoi j'ai trouvé non seulement à satisfaire ma coquetterie (*triste*... pour un moine !) mais encore à... charmer mon gourmétisme (*oh ! faiblesse humaine !*)

Nous sortons le 13, c'est-à-dire jeudi prochain. Le classement aura lieu probablement samedi ou di-

manche... Voulez-vous m'envoyer si possible ma tunique... de gala !... avec les galons or et fil rouge ! car je les tiens les petits galons que je désire tant, pour vous surtout. Je voudrais les étrenner auprès de vous... et pour cela, qui sait si je ne débarquerai pas là-bas, tout simplement en bon 2e C. C., canonnier conducteur, car déjà mes brisques de brigadier sont décousues... Mais les perm' sont suspendues, que faire? Il y a encore une lueur d'espoir : nous sortons le 13, nos ordres de transport seront datés du 17, paraît-il, je tâcherai de passer ces trois bienheureux jours à la maison...

Vous voyez ma joie... Priez pour que je puisse aller vous le faire voir mon pauvre petit galon... Ah ! le pauvret ! il me fait grand plaisir, je l'avoue, mais il me fait plaisir surtout pour vous, et aussi pour *les âmes, sur lesquelles j'aurai peut-être plus d'action*... et pour Dieu enfin, que je pourrai mieux servir... Oui, mes aimés, si je devais moins « *gagner* » avec lui pour les âmes, j'aimerais mieux mille fois m'en passer et rester le 2e C. C. déjà nommé.

*5 juin.*

Ma lettre d'hier a arrêté net le récit de ma tournée dominicale. Je continue... mais auparavant laisse-moi te faire l'aveu, cher papa, que j'ai un peu *littératuré* l'autre jour avec mon histoire des gaz... J'avais plus grand souci de coller mon masque le plus hermétiquement possible que de suivre très minutieusement la marche rampante des gaz... Allons, plus d'inquiétude n'est-ce pas !...

.......................................

Mais, revenons à Barbizon. Je marchais donc lentement dans la poussière moelleuse de la route, et je regardais les jardinets et les villas inondés de joie... lorsque je vois une grande porte vitrée ouvrant sur le bord de la route, oh, sans aucun mystère... et m'apparaissent tous les détails d'une vaste pièce, éclairée par le haut, et là-dedans une sorte de ramassis de choses étranges : au fond, un vieux lit Henri II, au pied duquel une peau de tigre avec tête empaillée qui avait l'air bête et artificiellement méchante.

A droite, à gauche, des bustes, des tableaux, des médaillons posés sur de prétentieux chevalets de boudoir... Puis tout près, un petit bureau, des papiers en désordre, un journal du jour, une brosse jetée là... « S'il vous plaît, Madame, demandai-je à une femme qui passait, ceci est un musée? » — « Non, Monsieur, c'est le salon (!) du peintre X... » Et je m'en fus mélancolique... Le talent, oui ! mais pas le talent qui bluffe, qui appelle les passants, qui fait le paon... « C'est moi... C'est moi, X..., le grand peintre ! » Je ruminais cette pensée, quand un sentiment très net de mes propres prétentions, à moi, me ramena à plus de bienveillance... En quoi cela me regardait-il, cette vanité, presque enfantine, d'un homme de talent... Donc adieu la philosophie ! la route m'a donné grand'faim ! j'ai du pâté, du pain, du chocolat... Un peu d'eau avec cela et je serai content. Je m'arrête... Dans l'air, au-dessus du bourdonnement des midis, s'élevait un bruissement humide très doux, comme un ruisselet qui chanterait dans l'herbe... L'instinct me pousse vers le cristal

pur de l'onde rêvée... Déception !... Un grand peuplier s'élevait en plein ciel, et la brise faisait frissonner ses feuilles argentées dans un susurrement liquide...

*6 juin.*

...Tout près de la maison de Th. Rousseau, un vrai celui-là ! je cherchais un coin d'ombre ; j'aperçus une sorte de chapelle blottie sous le feuillage ; la porte était ouverte... j'entrai. C'est là, m'a-t-on dit, que travaillait Rousseau, là, où, maintenant repose le maître. La messe venait d'être dite, les derniers assistants s'en allaient lentement, comme à regret... Je salue mon Dieu, puis je fais le tour de la chapelle. L'autel est banal mais le chemin de croix très artistique : vieux bas-reliefs aux personnages gauches et moyenâgeux, de l'or et du gris. Dans une chapelle latérale, un Sacré-Cœur rouge avec des fleurs de lys, dorées, éparpillées sur sa toge rouge et bleue ! Puis aux murailles une reproduction de l'Angélus, un Jésus et une Vierge bien dessinés, enfin un tableau dans l'ombre..., ce tableau force mon regard, s'impose à mon âme avec une puissance étrange par la simplicité même du sujet.

« L'Evangile »... Devant un livre grand ouvert, un moine et un enfant... L'enfant a les yeux mi-clos, un air très pur..., une récollection profonde rehausse sa douceur enfantine ; on la sent très haute cette petite âme si délicate qui n'a pas connu le monde. Tout près, le visage austère où s'épanche la paix du ciel, où les yeux, perdus dans une profondeur céleste, fixent une vision... Oh ! qu'elle doit

être belle !... et leur chair n'a plus des tons de chair, une lumière irradie de ces visages transfigurés...

Critique d'art à présent? pauvre ignorant !... mais quelle émotion pour moi dans ce tableau !

J'ai quitté la chapelle, il était près de midi...

J'avais faim, j'avais soif... le Bon Dieu n'avait pas voulu me donner de son eau qui coule librement, pleine de soleil et de vie... Un petit cabaret, non loin. J'entre. Je demande un verre d'eau... Tête du *patron* qui ajoute une cuillerée de menthe... Je m'assieds, je déballe mes provisions et je me mets en devoir d'ouvrir la fameuse boîte de pâté... Mon superbe couteau *suisse* se plie en deux !... Un vieux campagnard s'approche : « Hé, petit, je vais t'ouvrir ça... Je connais la maison ! Et bien la patronne!... des tenailles !... » On tutoie toutes les capotes « horizon » à présent... « Et qu'est-ce que tu fais-là, petit? »... et on cause, il m'a l'air sympathique ce brave homme... Il pense comme moi, il est patriote, allez !... Si les Boches s'étaient risqués dans la forêt... ah ! il serait venu se poster là, avec une mitrailleuse ! et... ron-ron-ron, la mécanique !... il le connaît ce truc-là... Dame ! quand on a été *bobosse* deux ans... quand on a fait l'Yser et Verdun !... Pauvre vieux ! un peu mûr pour des campagnes aussi récentes !... !... Enfin !... Si au lieu d'être en face de moi, il avait affaire à quelque politiquard, il tiendrait peut-être autre langage !... Ce serait très « homme » hélas !

Et on cause du pays et je lui propose une *bolée* de cidre... Il voudrait la payer, mais j'insiste... Pour

ne pas faire de la peine, il accepte... Mais dans l'arrière-boutique on jase et j'entends un nom qui me fait dresser l'oreille... « M. Millet... » Comment ! il y a donc ici un M. Millet?... « J'crois bien... le propre fils du grand peintre..., un si digne homme ! » — « J'avais entendu dire qu'il habitait Paris... Mon père a connu son père... » — « Pas possible ! Oh mais alors, je vais « *vous* » conduire chez lui, il sera très heureux de *vous* voir, si heureux ! et puis, on s'connaît M'sieu Millet et moi... Ah ! le brave et digne homme ! » — « Oh ! fis-je embarrassé, je reviendrai dimanche, mais aujourd'hui..., à cette heure-ci... » — « Çà n'fait rien... » Nous sortons... Je proteste toujours... « Tenez, il demeure là, dans cette rue... » Nous nous approchons et mon bonhomme, sans autres façons, sonne un bon coup à la grille... Moi, avec un petit serrement de cœur : « Comment vais-je me présenter?... » puis, je me rassérène, je dresse un petit plan pour mon entrée en scène... Coup de pouce à la cravate, brigadier mon ami !

Du chalet caché dans le feuillage une porte s'ouvre, un homme vient vers moi, je ne vois d'abord que de grands yeux de penseur...; mon introducteur bénévole me présente tant bien que mal... Je m'excuse de mon indiscrétion involontaire... « Mon père a connu J.-F. Millet..., relations affectueuses entre les familles depuis bientôt un siècle..., admiration pour le grand peintre... oh ! si grand !... Je me suis permis de venir saluer son fils avant mon départ de l'Ecole d'Artillerie, car je viens d'apprendre qu'il passe l'été à Barbizon... et je me présente... » — « Mais il fallait vous nommer d'abord, entrez ! en-

trez donc ! » et son regard devient très doux, d'une douceur remplie de souvenirs lointains...

A bientôt la suite! excusez tous ces récits décousus.. J'écris, j'écris à mes aimés au galop !... A présent j'ai le temps et j'abuse... Mais nous sommes ensemble plus longtemps.

*7 juin.*

Et bien, ça y est !... Quoi?... Une folie !... Hier soir dix gars de la brigade joyeux et résolus se mettaient en bataille dans la Grande-Rue, face à la maison d'un... chapelier, et, par deux, au pas, solennellement, faisaient irruption dans le magasin luxueux, sous les yeux épanouis du patron... Echange de saluts... « Que désirent ces Messieurs?... » Quelques minutes après les vieux képis roulent un peu partout, et les beaux, les neufs, les dorés sont placés bien droit, bien coquettement sur les têtes épanouies d'une joie enfantine... « A trois pas, mon vieux, on jurerait un sous-lieutenant !... » — « Au mien, dit un autre, le fil rouge est trop visible ! Trouves-tu pas? » Et l'on rit ! Oh ! la bonne joie, si bonne ! si naïvement bonne !... Et je suis de ceux qui rient ! et j'ai moi aussi « *mon képi* » sur la tête... et ma pensée saute jusqu'à vous !

Il est tard... demain je finirai, espérons-le, l'interminable récit de ma promenade en forêt... Journées trépidantes, si gentiment joyeuses... Dieu est bon !

*8 juin.*

... M. Millet me fait entrer dans une salle à manger coquette, genre moderne... et bientôt nous parlons de Gréville, de notre beau pays de Gréville...

Avec un geste lent et solennel, il me montre du doigt une armoire normande... « Elle vient de Gruchy *... Savez-vous ce qu'elle a contenu pendant de longues années?... une bouteille vénérée qui apparaissait sur la table de famille dans les circonstances solennelles... Une vieille étiquette sur laquelle s'étalait en chiffres énormes une date : 1830. C'était votre grand'père qui l'avait calligraphiée et collée lui-même. Il avait offert à mon père, son ami d'enfance cette bouteille, grise de la poussière d'un demi-siècle, et dans laquelle on apercevait, par des éraflures et des coups d'ongles, un liquide doré aux reflets ambrés... Aux grandes fêtes, avec des précautions quasi-rituelles, on apportait solennellement la bouteille sur la table..., une goutte à chacun ! et religieusement on rebouchait « 1830 » qui allait reprendre dans les profondeurs de l'armoire son repos de plusieurs mois... »

Et puis nous avons parlé des ancêtres... Notre grand'père, les oncles... et il me parlait avec une douceur et une gravité étranges, la voix basse, entrecoupée par de longues réflexions comme s'il cherchait à détailler ses souvenirs... Quelquefois il fermait les yeux pour effacer le présent et retirer les vieilles inscriptions de sa mémoire... puis il me regardait, jus-

* Village où est né J.-F. Millet le 4 octobre 1815.

qu'au fond, avec une puissance du regard virile et douce... Il me semble que je retrouvais en lui toute sa race... C'était bien vous en lui, Jean-Louis Millet, son grand-père ! c'était bien vous en lui Jean-François, son père ! c'était bien ce dernier, la figure très mâle avec des yeux très doux, habitués aux immensités et une âme accoutumée à les méditer... La porte s'ouvre discrètement... une femme... elle s'avance vers moi... « Mary, dit-il avec une poésie dans la voix, Mary... le fils d'un des bons amis de mon père... » Et cette dame se fait très aimable, trouvant des mots d'accueil très bienveillants...

Nous parlons... puis, tout à coup, elle s'approche : « Monsieur..., je serai très indiscrète... Voulez-vous me permettre une question?... Qu'avez-vous l'intention de faire? » Je lui dis tout simplement : « Religieux, Madame..., Dominicain... » — « Oh, Monsieur, vraiment !... Et vous êtes seul fils !... C'est très beau... mais c'est très dur... » Et la conversation s'épanche librement. Je venais de les saluer pour la première fois et déjà ils avaient pour moi et me témoignaient une tendresse étrange...

Le premier, M. Millet me parle de Jésus : « Oh, il est si beau !... » et ses yeux se perdaient au loin, dans le rêve... « On le comprend si mal, Jésus... Je me souviens de ce que j'entendais dire parfois à mon père : Dieu est si grand ! Oui... plus grand encore que nos pauvres esprits peuvent se le figurer... Si grand, si beau ! mais à son service, que de mesquineries ! Il s'en indignait parfois, pauvre père... Je le prends comme interprète auprès de Dieu... Cha-

que soir je le prie de porter à ses pieds mes adorations. »

Et je leur parlai de mon grand désir de me donner à Dieu, de lui offrir le sacrifice complet de tout mon moi...; d'être un moine, tout à Lui... Ils se rapprochaient de moi, tous les deux, peu à peu, et nous nous comprenions... « Vous prierez pour notre fils, notre cher Jean... » et c'était une intimité très douce...

Comme je me levais pour prendre congé : « Restez, restez près de nous... et dînez ce soir avec nous ; nous serions très heureux. » Je m'excusai, mais je dus promettre de venir dimanche prochain passer la journée avec eux.

J'ai été très touché de cette affabilité grande.

Et en revenant tout doucement par les gorges d'Apremont qui avaient une rude beauté *hagarde* je songeais à ces belles âmes que Dieu me permettait de connaître... ces âmes qui avaient été nourries de la même poésie que vous, ô bien aimés parents !

*Dimanche, 9 juin.*

Ce matin, à la messe de 6 heures que j'entendais avant de partir pour Barbizon comme je l'avais promis, quelqu'un me frappe sur l'épaule... Maman !!... Nous avons communié ensemble...

Quelle bonne journée ! Je lui ai fait voir, à la chère maman, le Polygone, le mail Henri-IV, les rochers de Boligny, superbe chaos de roches très pittoresques, la forêt splendide égayée par des biches. Très chère petite maman, elle est si heureuse ! et moi donc !... nous pensons à vous, si loin... si loin !...

Je me suis excusé par dépêche auprès de M. et Mme Millet.

C'est officiel : mercredi, classement... Samedi, envolée !... Aurons-nous nos perm'?

Priez pour que je puisse choisir un bon régiment, pas trop loin de *chez nous*, et surtout... *où je puisse faire le plus de plaisir au Bon Dieu.*

*11 juin.*

Le classement a paru officiellement ce soir : je suis reçu, classé le 99e du groupe sur 188. Vous voyez... pas très brillant...

Ai-je donné tout mon effort? Je ne sais? Je le crois? Ce dont je suis sûr, c'est que je suis très content... Me voilà dans les premiers... de la deuxième moitié !

*12 juin.*

Tout est fini et je viens de vous envoyer la dépêche dont chaque mot a si grande portée... j'ai pu choisir le régiment qui me ramènera près de vous pour quelques jours et j'ai signé de mon nom de religieux, Joseph, pour donner à ma dépêche toute sa signification et vous montrer que dans ma joie réelle je n'oublie pas, oh non ! mon cher idéal... Cette période actuelle, si douce, n'est que transitoire, Dieu merci !..., c'est ma *robe blanche qu'il me faut...* Mes petits modestes galons ! je veux qu'ils ne servent qu'au plus grand bien des âmes, et, par elles, à la gloire de Dieu.



L'ASPIRANT
(Juin 1918)

*13 juin.*

Je rentre d'un petit banquet où nous avons fêté nos galons... cela a été charmant... beaucoup de gaîté... infiniment d'esprit... Chacun de nous a eu les honneurs d'un couplet spécial... Mon couplet à moi était spirituel au possible, très malin d'ailleurs... mon fameux plumier en a fait tous les frais, on le trouve un peu *vieux jeu*... Repas très bien ordonné, tout-à-fait dans la note, luxueux sans trop... c'était parfait.

Que tous mes camarades croient en Dieu et soient des « hommes » !... qu'ils arrivent tous au bonheur du Ciel, c'est la prière que je faisais pour eux en regagnant l'Ecole...

Ce soir au retour j'ai trouvé votre bonne dépêche. Ma grande joie est de vous avoir fait plaisir, surtout à toi, ô mon si grand, si doux, oh ! mon plus grand, mon plus doux ami après Jésus... mon papa !

*14 juin.*

J'espère bien vous arriver avant ce petit mot mais je l'écris quand même. Nous prendrons le train demain soir pour Paris, après-demain pour le cher pays où l'on m'attend...

## CHAPITRE XII

[Arrivée le 16 juin dans la tenue modeste de 2e C. C..., plus même de galons de brigadier.

Départ pour le front le 25 juin.]

*Entre Couville et Sottevast, 25 juin 1918.*
*En route pour le front.*

Mes bien aimés tous, je viens de vous quitter, je vous confie à notre Jésus et je suis tranquille. Merci, merci pour toutes vos délicates tendresses... Pardonnez-moi si j'ai dit ou fait quelque chose qui vous ait déplu... Vous êtes ici-bas toute, toute ma vie... Souffrir pour vous me serait très doux... Par devoir, je ne le demande pas... je me contente de vous aimer de toute mon âme.

Demain je ferai *notre pèlerinage* auprès de nos petites Sœurs... Nous allons bien prier pour vous

Je pars content, plein d'espoir de vous revoir dans quelques jours et du *désir de faire le bien.*

Que le bon Dieu mette la lumière et la paix dans vos cœurs... Allons, je vais m'endormir, embrassez-moi... Votre âme ne fait qu'une seule âme avec la mienne...

*Paris, 26 juin.*

Excellent voyage jusqu'à Saint-Lazare... Vite à la gare des Invalides ; je vais voir à la campagne ma bonne Sœur Marie... En descendant du train je la rencontre tout près de la gare, elle va repartir pour Paris où l'appelle sa Supérieure... Nous gagnons la maisonnette austère aux volets clos. On me fait entrer dans une sorte de vestibule... Sœur Geneviève accourt : « Est-ce désolant de vous recevoir ainsi... » J'entre ; des chaises, un secrétaire, une table où fume gaîment le bol de lait préparé par la bonne Sœur ; puis nous passons dans le petit oratoire... Je vous confie au Maître, mais déjà ma sœur m'entraîne dans le jardin. Oh ! le délicieux jardinet avec ses plates-bandes soulignées de buis, ses roses sous les grands arbres, et la vieille table de pierre branlante... Napoléon s'est reposé là, sous cet ombrage.

Tout est clos, un dernier coup d'œil et me voilà sur la grande route égayée par le soleil. Nous nous retrouvons peu de temps après dans le même wagon... Mais plus de causerie possible dans le brouhaha du train en marche. Aux Invalides nous nous quittons et je cours chez Sœur Madeleine...

Elles sont l'une et l'autre en parfaite santé...

Je vais passer la nuit dans un hôtel voisin de la maison de Sœur Marie que je reverrai demain, après la messe de cinq heures. A midi je partirai pour Conantre ; ma cantine est déjà enregistrée.

*Paris, 27 juin.*

A l'hôtel, minuit 45, j'entends des coups redoublés dans ma porte : « Descendez, descendez ! Les Gothas !... » La canonnade en effet semble proche, je me lève et descends par prudence. On m'indique un abri dans le voisinage... Un couloir. Quelques personnes debout... Discussion fièvreuse sur les avions boches... Je remonte, pour voir... Dans le ciel plein de clartés lunaires, j'aperçois çà et là un éclatement rouge... mais c'est loin, très loin. Petit à petit le roulement s'éteint..., quelques aboiements de canons isolés et je vais me recoucher, désolé de n'avoir pas entendu les miaulements, paraît-il, effroyables, des sirènes qui avaient donné l'alarme. Je dormais si bien qu'il avait fallu qu'on me prévienne personnellement par des coups formidables dans ma porte.

Visites à mes sœurs, courses diverses ont occupé ma journée. Le soir à 8 heures 10 j'arrivais à la gare de l'Est. Te rappelles-tu, tant aimé papa, le Duval de la place de la Gare, les quais de départ... Noisy-le-Sec... les longues passerelles au-dessus des voies, le factionnaire près de la porte, le Capitaine commandant la gare, et surtout, oh ! te rappelles-tu le quai où nous nous sommes quittés ! Je partais pour le front, il y a tout près d'un an... Pauvre papa bien aimé !

Cette fois mon départ n'est plus triste... A 6 h. 25 je prendrai la correspondance pour Conantre. Ce soir j'aurai fait déjà connaissance avec les Officiers de

ma batterie et, qui sait, je m'apprêterai peut-être à reboucler ma valise... N'ai-je pas droit à ma perm' de détente !

*28 juin.*

Ce matin je me suis réveillé à 5 heures ; j'ai passé la nuit dans une salle d'attente, couché sur un banc poli par l'usage intensif, graissé par un vernis mystérieux qui sentait le rance. L'air était chaud, alourdi par les respirations qu'on entendait ronfler dans les coins. J'éprouvais dans ma pauvre tête vide un trouble douloureux. Un poilu entra, puis, faisant la moue : « Ça sent l'homme... » Vite debout ! et je cherchai une issue pour pousser une reconnaissance en ville. Au milieu des maisonnettes toutes neuves et des coquettes tourelles des villas, je cherchais l'église car j'avais grand désir de communier. Je la trouve bientôt, c'est une église gothique, tout nouvellement construite, au clocher absent, aux vitraux inachevés. Dans la nef un grand désordre de chaises, là-bas le trône épiscopal sous une maigre draperie rouge... mais pas de Saint-Sacrement!... et le Curé?..

Une prière pour vous, une rapide communion spirituelle, et, un peu triste, je reprends le chemin de la gare. A 6 heures 15 le train se forme, je saute dans un wagon de 1re classe et, quelques instants après, je regarde défiler à l'horizon ces immenses ondulations des champs trop réguliers et piquetés de petits bosquets ronds, toujours les mêmes, et assommants, parce qu'ils semblent avoir la prétention d'égayer cette campagne monotone à en pleurer.

A 8 heures 30 j'arrivais à Conantre. Au bureau des

renseignements, un employé après avoir compulsé des carnets et de longues listes me jeta au crayon bleu avec le plus beau dédain du monde un nom de village inconnu pour moi, Damery. Train à 17 heures. Après avoir mis mes bagages à la consigne, me voilà parti à la découverte. Je marche longtemps dans une longue allée bordée d'arbres, j'aperçois un café, et, à l'instant même où je m'apprêtais à faire sonnailler la petite clochette suspendue à la porte, un autre aspirant arrive par un autre chemin... Un bonjour de collègues et nous commandons un déjeuner pour 11 heures. Tous deux ensuite nous nous engageons dans un petit bois tout proche. Il est charmant l'aspi, et le bois aussi, mais j'aimerais mieux être seul pour vivre plus avec vous, plus avec le Maître... je voudrais aller m'asseoir à l'église pour vous écrire. Les moustiques nous chassent du bois et nous rentrons pour déjeuner... Sur le désir de mon camarade nous nous rendons à l'église. Nous nous agenouillons tous les deux..., longue prière au pied du maître-autel... et je pense avec un sourire : « Je viens de lui dire que je préparais ma médecine, lui, vient de me dire qu'il préparait Centrale et... peut-être est-il comme moi un futur religieux. »

Nous avons ensuite causé assis à l'ombre de l'église, et, plus rêvé que causé...

*Damery, 29 juin.*

Quelles aventures depuis que je vous ai quittés... Hier, après avoir jeté à la boîte mon pauvre griffonnage, j'ai pris le train pour Epernay. Je me suis rencontré avec d'autres aspirants et nous sommes arrivés

dans cette ville à 2 heures 30, mais pas de correspondance pour Damery, obligé de coucher à Epernay. On nous indique un hôtel... Au second j'ai chambre et cabinet de toilette, avec fenêtres donnant sur une jolie place où s'élève une église toute neuve, toute gracieuse. Dans ma chambre, une glace et un fauteuil avaient été déchiquetés par des éclats au dernier bombardement par avions ; ma nuit se passa tranquille. A 6 heures je m'habillai rapidement. Quelques instants après j'étais à l'église où je me confessais et communiais... Après ce grand bonheur je me suis rendu à la gare avec un aspi qui, lui aussi, se rendait au 33o. Nous apercevons un logis-chef : « De quel groupe? » — « Du premier » Parfait, il venait pour ravitailler et va nous emporter, aspis et bagages, à l'échelon du groupe.

Quand il eut fini ses achats, la vieille *bagnole*, une bagnole dans le genre de celle qui m'emporta, pour la première fois, au front, s'ébranla tout doucement dans la poussière épaisse, puis les roues grincèrent plus fort et, hop ! au petit trot. Quels jolis coteaux couverts de vignes et parsemés de villages !

A 11 heures le « chef » nous indiquait un chemin grimpant dans un coteau harmonieux, un chemin qui serpentait joliment comme notre chère *Vallette*... « C'est là ! tout là-haut ... »

Sous les arbres, des toiles de tentes, puis une table en plein air, les officiers de l'échelon déjeunent gaîment..., le chef qui nous a rejoints nous annonce. Accueil charmant, deux couverts sont ajoutés, on va nous chercher des chaises. Déjeuner excellent. A deux heures une voiturette vient nous prendre. Nous

roulons de nouveau au milieu des vignes et des coteaux si gracieux... Un petit village ; le Commandant nous souhaite cordialement la bienvenue. Un planton nous conduit dans nos batteries respectives, moi, à la 1re, où deux sous-lieutenants, puis le lieutenant commandant la batterie, me font à leur tour l'accueil le plus aimable. J'aperçois assis à la table des officiers un autre aspirant arrivé le matin même; je vais vivre avec eux moi aussi.

Pas un seul coup de canon... Archi-tranquille.

*Damery, dimanche, 30 juin.*

Mes très chers, tout à proximité de la cagna où nous avons couché, on a élevé, au milieu d'un bosquet de jeunes chênes, un pupitre et un banc et je suis venu m'y asseoir dès ce matin pour causer avec vous.

C'est le grand calme... et rien ne fait penser que nous sommes à sept kilomètres du front. Les canons sont muets de part et d'autre et je me laisse bercer par le bruissement imperceptible des feuilles, le chant des oiseaux, la grande paix en plein bois.

Hier, après un petit tour aux pièces, je revenais à la salle à manger, lorsque j'aperçois un brigadier, grand, maigre, à la physionomie bien accusée. Il causait avec les Officiers, puis me voyant arriver, il se met au « *garde à vous* » et déclanche un salut magnifique... « L'aumônier du groupe... » Je salue et réponds avec un sourire : « Novice dominicain... » j'anticipe un peu, mais cela vaut mieux pour l'entourage... Joie discrète, je me félicite de la rencontre,

puis nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain à la messe de 9 heures 30.....

Je viens de répondre la messe et de communier de la main de M. de Condé... Très impressionnante cette messe dite sur la table où nous lisons, où nous dînons... Pauvre bon Jésus ! comme il est bon ! Sur cinq, trois de nous y assistaient... mais, pas un homme ! Il est vrai qu'ils ont été prévenus bien tard et qu'on ne chôme pas en ce moment à la batterie. Il faut voir les tas de terre qu'ils ont remués depuis dix jours, nos braves poilus ! Ce sont des *as*, je vous assure, très gentils à tous égards.

L'aumônier est allé porter dans l'après-midi le Saint-Sacrement à un bon petit gars d'une batterie voisine. Oh ! l'heureux abbé ! il est resté toute la journée avec, sur lui, *l'ami si doux ;* le cœur du Maître battait contre le sien... Qu'elle est belle cette vie toute simple, toute primitive du Christ au front.

J'ai eu l'occasion de causer un peu avec l'Aumônier, seul à seul ; il m'a dit de remercier Dieu d'être tombé dans un groupe aussi charmant : officiers excellents, sous-officiers et hommes très bien.

2 *juillet.*

La Visitation !... Depuis le 1er décembre 1916, ce mystère de mon chapelet a toujours évoqué en moi la pensée délicieuse (et quelquefois douloureuse) de la permission. La Visitation ! la Vierge se rend chez sa cousine et elles chantent toutes deux leur bonheur en Dieu... et je pensais que, moi aussi, j'irai chez mes bien aimés et que j'aurai aussi cette grande

joie en Dieu... Ah ! comme le *Magnificat* sera une hymne d'actualité ce jour-là. Patience ! Cet instant n'est pas loin... et pour les quelques jours qui m'en séparent, comme pour ceux qui suivront, je veux pouvoir recueillir dans mon cœur les délicates leçons de la Visitation... Prions la Vierge Sainte de transporter nos esprits plusieurs fois par jour à des heures fixées entre nous, tantôt vous dans mon bois, tantôt moi dans la chère maison, et unissons-nous au Christ par une courte mais fervente oraison. Ne sera-ce pas une sorte de Visitation?

Pous fixer vos pensées, je vais vous le montrer notre bois...N'apercevez-vous pas au fond d'un boyau un carré lumineux?... C'est la porte de notre cagna — P. C. — avec sa toile huilée qui laisse passer la lumière jaune de notre lampe à pétrole en la jaunissant encore.

Ouvrez la porte tout doucement... Vous voyez dans une cagna minuscule cinq officiers (je nous compte nous deux, les aspi) : un grave lieutenant qui sourit parfois en tordant sa moustache, puis brusquement retombe dans une préoccupation muette... Il se retourne brusquement et chasse les moustiques qui circulent autour de la lampe. A côté de lui, deux sous-lieutenants, tout jeunes, l'un d'eux a de grands yeux dans un visage expressif où la poussée de la barbe tarde à se produire ; l'autre rit de temps à autre après avoir jeté une boutade, et il rit en plissant sa face toute jeunette, toute rose, à la jeune barbe blonde et aux cheveux coupés sur le front *à la potache*.

Assis sur un lit, un aspirant les regarde, grands

yeux bleus largement ouverts, cheveux et veste kaki. Il cause volontiers et m'est aussi très sympathique... Enfin un autre aspi, le plus jeune de tous, que vous connaissez bien et dont je ne dis rien pour n'en pas dire du mal ; assis dans un coin, il regarde, glisse parfois un mot... C'été moâ...

Après avoir causé longtemps, on s'étend tout habillé sur son lit, on cause encore.

Regardez autour de vous. Au fond, deux lits superposés, les cantines posées sur le cadre ; des étagères ; un imperméable, un liseur, une jumelle suspendue au mur entre les chandelles bien trapues. Dans la partie la plus longue de la cagna, un troisième lit et l'appareil téléphonique ; des tablettes encore avec des instruments de toilette prosaïquement mêlés avec des livres. Tout près de la porte, une table avec des papiers courants et un accessoire de bureau très simplifié, et, boudant dans un coin, un gros registre bondé de photos. Le long des murs, des planches de tir, un baromètre, un thermomètre. Le soir venu on ajoute deux brancards en plein milieu et on se tasse comme on peut pour la nuit.

*3 juillet.*

Je rentre d'une petite promenade au bois où j'ai fait ma communion spirituelle pour ma bonne *grande*... Pas de chance ! je me suis réveillé à 8 heures 10 au lieu de 6 heures 30... ces coquins d'officiers bavardent très plaisamment jusqu'à 11 heures, 11 heures 30, et, c'est le diable pour se réveiller de bonne heure. Le repos involontaire de ce

matin m'ennuie d'autant plus que c'est un anniversaire très joyeux. Je renouvelle au Maître, à la Sainte Vierge et à Saint Vincent toutes mes prières aux intentions de ma très aimée *grande*... et je lui adresse tous mes vœux pour le présent et pour l'avenir...

Hier, j'ai eu des précisions chronologiques sur ma permission, je l'aurai sans doute vers le 15.

Je reviens de la cagna que nous creusons péniblement dans la roche, j'ai pu étudier là un beau tableau du travail de force.

Dans le trou, c'est une odeur âcre qui flotte entre les parois striées régulièrement par les coups de pioche... Au milieu, un jeune, le coude appuyé sur sa pelle, regarde, avec un sourire souffreteux, ses mains maigres et osseuses enflées d'ampoules crevées et sanguinolentes ; puis il reprend machinalement le manche encore brûlant de l'outil, et sa chemise, qui bouffe autour de son corps émacié, roule de gauche, de droite, à chacune des envolées de sa pelle.

A droite, un vieux essaie d'arracher une barre à mine et ses bras tendus, ses mains énormes empoignant le levier qui semble plier en grinçant dans le gravier, il balance son corps de géant, lent, patient... Des éclaboussures de pierre jaillissent, et, dans un coin, un homme brise le rocher à coups énormes de masse ; il faut voir sa figure tendue dans un effort brutal ; des mèches de cheveux s'échappent sous le calot de travers, enfoncé à fond, et barrant un front crispé durement ; aux lèvres une cigarette avec une longue loque de papier calciné qui tremble à chaque

« *han* ». Son vieux gilet s'ouvre, débraillé, sur une poitrine gonflée de muscles et tapissée de poils qui accrochent à chaque passage la chaîne rouillée d'une vieille plaque d'identité.

Et dans cette atmosphère à odeur de caveau et de sueur, on a l'impression de l'effort rageur et puissant de ces torses où se tend une énergie sauvage et têtue.

Mais le lieutenant R... s'est agenouillé dans les débris d'argile sèche et de pierraille, et déjà le pétard a disparu dans le trou de mine, suivi de son cordon bigford ; une bourre d'argile est pressée à coups de marteau. L'abri est évacué ; une allumette flambe, la poudre fuse en sifflant tout bas... Tout le monde s'écarte... Une détonation avec projection et dégringolade de pierres, et l'on accourt curieusement. Le rocher est déchiqueté ; un forgeron s'approche et brise à présent d'un coup de masse la roche contre laquelle il se déchirait les mains tout à l'heure... et, en la voyant s'effondrer dans un craquement creux : « Ah ! la gueuse !... » Et, dans l'air âcre chargé de cheddite, l'effort reprend lentement, entêté...

*4 juillet.*

Aujourd'hui aurai-je une lettre de vous? la première depuis mon arrivée ici? comme elle sera la bienvenue !

Tout va bien dans ma nouvelle vie ; je puis vous affirmer une chose : c'est que je suis un *heureux*. Le Maître m'a favorisé en me plaçant ici, je l'en remercie... Plus que jamais je dis : « Mon Dieu, faites de nous ce que vous voudrez !... Ce sera bien ».

Mes deux sous-lieutenants sont tout jeunes en grade, ils étaient aspirants il y a six mois et nous traitent en camarades, d'égal à égal ; je n'en serai que plus correct. Quant aux sous-officiers, je n'en ai pas vu, depuis le Dépôt, d'aussi charmants, d'aussi bien élevés que les nôtres. Les servants sont de braves gens : les vieux poilus disciplinés par leur temps « d'active » sont reconnaissants aux jeunes officiers qui les traitent avec égards, ce à quoi ils ne sont pas toujours habitués ; ils sont réfléchis, ne se plaignent guère et marchent parce qu' « *il le faut* », c'est leur philosophie à eux. Les jeunes, classe 18, sont plus « *rouspéteurs* », mais pour la plupart ce sont de bons petits gars.

Mon *tampon* est timide comme une jeune fille, complaisant comme un nègre et semble étonné de mes remercîments auxquels il est inaccoutumé et que, peut-être, je prodigue trop largement. Que voulez-vous? Je suis moi-même tout étonné qu'on me serve *royalement* moi qui suis si peu de chose.

Hier j'ai appris que nous, les Aspirants, nous ferions fonctions de chef de pièce ; je vais pouvoir ainsi me mettre au courant de mon métier. Cette situation me plaît, elle me sera fort utile et je m'en réjouis.

*5 juillet.*

Pax. Veritas..... *Toujours plus haut.*

I° *Tout pour Jésus et pour les âmes.*
II° *Faites de ma vie une perpétuelle* communion.
III° *Vous pouvez tout.*

*Vous savez tout*
*...et vous m'aimez...* Fiat !
*Eucharistie — Rosaire — Pénitence.*
*Seigneur je n'ai aimé qu'un très petit nombre... mais ceux-là je les ai bien aimés.*

*Premier vendredi de juillet !*

Ah ! mes aimés, quelle calamité ! Le thermomètre marque 43° au soleil, et 29 à l'ombre, c'est atroce pour des *équatoriens* dans mon genre.

Aussi pour me donner l'illusion de la hauteur, du grand air qui fouette le visage, j'ai pris le registre photographique du *Service aéronautique* du secteur... Une loupe en main, allons-y ! envolons-nous pour un bon voyage à travers les lignes boches...

1.000 ! 2.000 ! 5.000 ! 5.200 !... Tenez bien la carlingue ! l'avion se cabre ! Allons ! tenez bon !

L'étrange sensation de là-haut ! Plus de relief, plus de vallées, plus de coteaux... C'est la projection brutale de tout sur un fond plat, grisâtre, sombre ou glauque. La Marne semble une longue route argentée au milieu de la monotonie de la plaine. Regardez du côté du Nord, voyez-vous ces longs filets minces de redans tracés à angles droits dans un banc de sable jaune fraîchement remué ; plusieurs cordons s'allongent là-bas jusqu'à l'horizon... Attention ! nous passons au-dessus des lignes boches... Un coup sourd, puis plusieurs coups rageurs... Une seconde... Deux secondes... à 500 mètres de nous un flocon blanc avec un craquement creux... une balle, deux balles nous frôlent, puis vont se perdre dans l'im-

mensité... Nous les devinons, nous ne les entendons pas... Virage à droite, à gauche, déjà la D. C. A. ennemie (Défense Contre avions) est en retard... Tout en bas les mitrailleuses doivent crépiter, mais le moteur hurle, les oreilles bourdonnent...

Au coin de ce bois, un rond lumineux, on dirait un cirque lunaire aux pans raides, aux bords déchiquetés, c'est une carrière inondée de soleil...

Et puis la plaine immense et grise, sur laquelle se détachent étrangement les routes, puis un fouillis de petits sentiers qui zigzaguent, se coupent, et disparaissent dans les bosquets...

Vous avez vu ces quatre flocons blancs qui émerdc la carrière?... Quelques coups de manette et le T. S. F. signale : « Batterie en action — corne sud bois de... » Dans quelques jours elle aura son affaire.....

Maintenant la plaine s'égaie : de longs rectangles verts, blonds, dorés... des champs striés par des plants de vignes... Tout au bout des champs un petit village : on aperçoit les murs tout couronnés de lumière, les toits sont effondrés, au milieu une tour carrée qui allonge son ombre sur une placette... Mon Dieu, vous êtes peut-être là, chez nous, sur notre sol, et... c'est peut-être un prêtre allemand qui vous y a placé...

Puis l'immense réseau des sentiers s'étend de nouveau comme une toile d'araignée irrégulière et crevée çà et là par des trous, qui sont les bois... Vous voyez tout au bord de la route ces entonnoirs accouplés quatre par quatre... c'est le résultat d'un tir de destruction de notre artillerie...

Nous suivons maintenant la grande route d'Y, elle coupe les terres d'un bout de l'horizon à l'autre, assombrie parfois par les ombres bleues des grands arbres, et... piquetée de points noirs mobiles...

*Encore le 5 juillet.*

Je pars pour l'observatoire. Je vous écrirai là-bas mais sans pouvoir mettre ma lettre dans une boîte quelconque. Tout va bien, bien, superlativement bien !

En Jésus et Marie je vous embrasse.

Secteur toujours aussi calme.

*6 et 7 juillet. En avion (suite).*

...Le long moutonnement des bois, les clairières qui semblent de la toile grise tachetée de capricieux coups de pinceau vert sombre, presque noir... puis un champ de manœuvres dont le sable s'illumine dans le grand soleil ; dire que c'est *eux* maintenant qui piétinent son sol blond !... Une maison plus grande que les autres, entourée de toits rouges qui forment comme un coquelicot géant au milieu des champs de blé... Riches d'hier ! Pauvres de demain !... Et puis de longues barraques alignées consciencieusement, deux croix rouges face au ciel... La mort, la mort partout... et quand il reste un peu de vie, la souffrance !... Et tout au bout des baraques Adrian, un village avec une église : on dirait une lourde croix de cimetière qui gît sur cette terre faite de morts..., l'abside semble se cacher sous un arbre

sombre comme un cyprès... Puis tout s'efface derrière un nuage blanc qui étale ses formes changeantes aux contours polis par la lumière.

1.600 mètres ! Des villages effondrés dont les arêtes de pierre sont aiguisées de soleil... Entre les pans de mur, quelque chose de confus ; on croit distinguer des poutres brisées, des toitures effondrées... puis là, tout au bord du village, voyez ces quatre alvéoles mal camouflées : une fausse batterie... On peut deviner les formes du terrain, l'agencement des champs faisant pressentir les croupes, les vallonnements.

Brusque déplacement à droite !... Un obus éclate à trois cents mètres de nous... Attention ! nous repassons les lignes ennemies, et nous voyons, entre les tranchées adverses, sur l'espace vide où les patrouilles rampent la nuit, les trous d'obus qui semblent d'énormes pâquerettes... Puis, là-bas, un petit bois, voyez cette piste, ce sentier... notre batterie !

Et je songe que je viens de survoler un sol français que nos obus fouillent avec rage, des villages français qui s'émiettent sous nos coups ! et qu'il ne nous est plus permis de les voir, ces restes sacrés, qu'à des hauteurs de plusieurs milliers de mètres...

.................................................

.................................................

*8 juillet, matin 6 heures.*

Encore envoyé à l'*observatoire*, je vous écrirai là-bas, mais je ne pourrai vous envoyer ma lettre que demain... Tout très bien, secteur archi-calme.

*8 juillet.*

Enfin je les ai, vos premières lettres si impatiemment attendues !... des lettres?... Non... pas de vraies lettres... des cartes. Elles ne me donnent pas grands détails, mais c'est de vous et cela suffit à ma joie...

Avant-hier j'ai pris 24 heures de garde à l'observatoire, j'étais accompagné de deux hommes, deux bons vieux. Si vous voyiez comme ils sont aux petits soins pour moi et comme ils m'octroient gentiment des « Monsieur l'Aspirant... » Lorsque je dépassais l'heure de ma relève, ils venaient d'eux-mêmes se proposer pour me remplacer... Le lendemain matin, je devais prendre la garde de 6 à 8 heures, ils n'ont pas voulu me réveiller... Je dormais si bien, m'ont-ils dit et ils ont, chacun de leur côté, prolongé leur faction.

Aujourd'hui j'y suis retourné avec l'un de mes deux observateurs ; l'autre, parti en permission, avait été remplacé par un troisième revenant lui-même de chez lui. Il est monté avec nous à l'observatoire ; sa musette était pleine de *douceurs*, il a fallu que j'en prenne ma part : poulet, œufs, fromage des Alpes. Et comme j'avais fini avant eux pour regrimper à mon arbre, le brave homme est monté lui-même m'apporter un doigt de vieille eau-de-vie... Ah ! si je pouvais leur faire du bien, à tous les gars de ma batterie !

Une de mes joies d'hier ! Le Père de Condé (car c'est un religieux), a dit la messe à la 3e batterie.

Au pied d'un chêne, une table formée de quelques planches assujetties sur deux rondins ; une draperie tricolore avec un lourd liseré d'or, et, dans le blanc du drapeau le Cœur de notre Jésus. Messe profondément simple et profondément sublime, dite devant quelques hommes en habit de travail, au milieu des toiles des tentes basses et des abris creusés en plein sol, avec le roulement de la canonnade là-bas... au loin... Au-dessus du Sacré-Cœur vermeil, ma Croix, ma chère Croix que tu m'as donnée, remplissait son rôle liturgique, rappelant le mystère caché, face à Dieu, implorant visiblement le Père pendant la supplication de l'Elévation... et rappelant d'autres souvenirs... et des souvenirs bien doux *.

*9 juillet.*

Je suis un *heureux*... Pas une souffrance ! J'ai dit mon grand désir d'être dominicain... J'ai bien fait n'est-ce pas? Je crois que mon caractère joyeux plaît assez... Si je n'en suis pas trop indigne, Dieu me permettra, je l'espère, de faire quelque bien autour de moi.

*10 juillet.*

Et ma lettre du 7 que je n'ai pas finie !... Il est midi... Une explosion brutale se produit, déchirante...

* Le pauvre enfant était arrivé exténué de l'observatoire, à jeun pour pouvoir communier : il s'est trouvé mal pendant cette messe. (P. de C.)

« Deuxième pièce !... troisième pièce ! Feu ! » Les 75 rugissent comme des bêtes enchaînées, l'air se déchire et hurle... Le barrage se déclanche... il semble que la terre s'ouvre et les aboiements brefs jaillissent des bois, des buissons ; ils roulent, ils se mêlent, ils tonnent ensemble... Et cette campagne où je plongeais mon âme rêveuse n'était donc qu'un enfer camouflé... Je monte à mon observatoire, tout au haut d'un chêne... Je m'assieds sur le banc que le vent balance et que la canonnade fait trembler, et les yeux écarquillés dans les oculaires de ma *bino* je regarde passionnément... Dans une échancrure au milieu des bois, un coteau... Deux villages dans les champs desséchés et troués d'obus... Des routes... et justement, en plein tournant, le chemin d'Orquigny vient d'être crevé par un 155..., une boule de fumée noire d'où jaillisent des pierres, puis le vent effiloche le nuage et l'entraîne doucement. Mon œil suit le chemin qui disparaît au milieu des vignobles rayés de tranchées... Le village d'Orquigny?... Oh ! les ruines douloureuses qui semblent si désolées si désertes et qui cachent le boche enfoui sous ses toits pantelants, derrière ces murs qui s'émiettent...

*11 juillet.*

Toujours secteur aussi calme.

Un nouvel aspirant est arrivé à la batterie ; on nous a construit, pour nous trois, une jolie cagna tout près de celle que vous connaissez. Nous étions trop à l'étroit.

L'aumônier a dîné avec nous et aussi le P. Deb.,

aspirant dans une compagnie de Tanks. J'avais eu la bonne fortune de le retrouver au front après l'avoir laissé à Bleau ; il m'a invité à venir assister au départ de leurs gros animaux fantastiques...

...Encore une fois nous ne faisons rien ici, le secteur est calme, trop... Ce n'est réellement pas la guerre... pensez ! à sept kilomètres des Boches !

*12 juillet.*

Fin de la description du village d'Orquigny... Et dessous ou derrière ces ruines grouille invisible une fourmilière humaine bestialisée par la haine et par la souffrance... « A 20 décigrades à droite du clocher d'Orquigny, me crie un observateur, des travailleurs ! » Je tourne les commandes fébrilement, 5 décigrades, 10, 15..., 20 et derrière un mur crénelé par les obus, des points noirs, des boches, passent vite, se baissant tant qu'ils peuvent et disparaissent. L'étrange sensation de voir un peu de vie au milieu de ces choses figées dans une agonie douloureuse !...

Instinctivement je poursuis mes recherches... une meule de paille grise : en plein milieu, un point lumineux qui tremblote dans la chaleur de midi... Il semble me fixer, ce point, vouloir m'hypnotiser. Je saisis le téléphone : Allo ! A 30 décigrades à l'Ouest des dernières maisons d'Orquigny, un point lumineux semblant être la réflexion du soleil dans les verres d'un instrument d'optique... Observatoire ennemi probable ! » En levant les yeux de nouveau, je l'aperçois qui me fixe toujours dans son clignotement étrange... et je murmure : « Ce soir, tout cela

ne sera qu'un amas de cendre ». Derrière moi un téléphoniste gronde : « Comment Dieu permet-il qu'on s'égorge avec tant de joie?... » Un vieux poilu, un original, répond brusquement : « Laisse faire à Dieu, c'est une personne d'âge. »

A ce moment le Calvaire de Venteuil passait dans ma lunette, je m'y arrêtai longtemps... Autrefois... ô Christ !... et maintenant...

Excusez ces pochades, ce ne sont que des esquisses rapides faites de ce que je vois et de ce que j'entends. Je n'ai pas le temps de contrôler ni la pensée, ni l'expression... et vous devez parfois être surpris en lisant...

Hier tout un paquet de vos chères lettres, un gros paquet allant du 25 juin au 8 juillet ! Merci à tous... J'unis ma vie si étrange mais si heureuse, si tranquille, à la vôtre avec ses joies... et ses inquiétudes... Dieu !... Tout à Dieu !...

Duel en plein ciel... Voilà-t-il pas que je mets des titres à mes chapitres !

La D. C. A. (défense contre avions) tire fièvreusement ; les mitrailleuses s'affolent... Le ciel se remplit d'énormes flocons blancs et au milieu de leur épanouissement argenté, l'avion ennemi ! Brusquement les batteries se taisent et les flocons déchirés par le vent s'évanouissent dans le bleu ciel... Un crépitement éclate alors tout là-haut : trois avions de chasse barrent la route au taube. Il pique. Un des nôtres le suit virant sur l'aile... Ils se rapprochent de nous... Le boche bondit de côté. Il se relève et dans le brouhaha de ses deux moteurs, il s'échappe vers ses lignes... Mais le second chasseur descend

négligemment en feuille morte, ses ailes s'illuminent, par éclairs, au grand soleil... puis il se redresse, et, tout vibrant, pique vers le Boche... Les mitrailleuses donnent avec rage... Un long jet de fumée jaillit entre les deux ailes du Boche... Il se cabre... et on aperçoit un point noir qui s'échappe de la carlingue, une seconde il semble presque immobile, puis il est happé par la terre... il tombe rayant le ciel... On ne le voit plus... Au-dessus le grand oiseau s'effondre en traçant dans le bleu son zigzag de fumée... ses ailes battent comme des paquets informes... Nos avions étendent leur grand cercle de gloire.

Au milieu des applaudissements de la batterie, je songeais à la loque sanglante, écrasée dans un champ et, angoissé, je priais pour cette âme qui venait d'entrer dans l'Eternité et de se présenter devant Dieu... Etait-elle prête?

*13 juillet.*

Des lettres ! encore des lettres qui enfin me rejoignent. Merci... Oui, j'aspire à monter, moi, le pauvre homme si faible, si stagnant, si « *misère* »...

Aujourd'hui le lieutenant D... est rentré... Il a ma permission en poche et va la porter au Commandant.

Rien de nouveau, absolument rien. Nous tirons chaque nuit quelques obus de *harcèlement*... Nous devons inquiéter les ravitaillements et mettre la panique dans les bivouacs à l'arrière... Il est terrible le 155 ! Seulement notre matériel est un peu *ar-*

*chaïque* et très pénible à manier. Ah ! si vous les voyiez nos servants, criant : « Attention !... Ferme ! », se tendre dans des efforts désespérés, et l'énorme pièce restant là, impassible, inébranlable, alors qu'un simple sac de poudre suffit à la faire bondir en arrière sur ses coins de retour, et cela dans un rugissement formidable, auquel s'ajoute le brouhaha infernal de ses énormes « *cingolis* * ».

Elle travaille lentement, posément notre pièce, réclame de souffler après chaque coup ; le maximum de vitesse de son tir est de trois coups par deux minutes alors que le 75 peut cracher ses 27 coups en 60 secondes.

Mais ne nous moquons pas de nos vieux « *pétoirs* », pardon, c'est le mot consacré, ils tirent plus juste que nos *as modernes*... Hier soir nous harcelions les régions de... A 11 heures, pendant que les salves craquaient régulièrement tous les quarts d'heure, coup de téléphone : « Vos canons viennent de mettre le feu à un dépôt de munitions boche. Vite, envoyez six salves ! » Un dépôt de munitions flambé par nous ! Nous étions contents !

Je suis tout heureux d'ajouter que les Officiers et Aspirants qui m'entourent sont, tous, des esprits distingués, d'excellents et bienveillants camarades... Les conversations qui me gênent un peu sont rares, et je les excuse bien, car il n'y a là que propos de jeunesse dont l'exubérance se traduit comme elle peut.

* Cingolis : Ceinture de patins qui chausse la roue et l'élargit de 0 m. 35. Avec ce plateau circulaire articulé, les lourdes pièces s'enfoncent moins dans le sol et peuvent passer même dans les terres labourées.

## CHAPITRE XIII

*En permission.*

[Arrivé le 17 juillet... Ne devait repartir que le 27, mais l'aspirant Bernard lui ayant écrit que la batterie se déplaçait pour avancer, Henry part le 26. Son devoir l'appelle au combat.]

*En route pour le front. 26 juillet 1918.*

Je viens de vous quitter mes biens aimés, j'ai l'âme chaude encore de vos tendresses. Oh ! merci ! Merci de vos regards pleins d'émotion si affectueuse au départ ! Merci de vos gâteries, merci de votre affection immense... Merci en Jésus, merci en Marie.

Moi aussi vous savez que je vous aime infiniment et que pour vous je donnerais mon pauvre « *moi* » bien pauvre, bien impuissant, mais bien aimant quand même... Je vous demande pardon si quelque chose a pu vous contrarier en moi... vous êtes si bons et je serais si désolé de vous faire la moindre peine.

Je pars très tranquille : je vous ai confiés *au Cœur de Jésus*... Moi, je m'embarque vers du « *connu* », et si, dans l'avenir il y a des « *in-*

*connues* », peu importe puisqu'elles sont *connues* de Jésus...

Merci au Maître, à la Vierge, à saint Dominique et à saint Vincent pour toutes leurs bontés.

De toute mon âme, je vous embrasse mes bien aimés papa, maman, mes chéries sœurettes.

*Dimanche, 28 juillet.*

J'arrive à *Cumières ;* je vais tâcher d'y communier, il est 9 heures. Ensuite, je vais chercher des renseignements auprès du Major du cantonnement. Tout bien. Gaîment je vous embrasse.

*Tincourt, 28 juillet (soir).*

Hier journée très douce avec ma petite Sœur, toujours pleine de confiance. Elle va très bien...

J'ai retrouvé les Officiers du groupe dans un petit village effondré (*Tincourt...*) Quand je pense que je traversais, il y a si peu de temps, ce village si calme, si classique avec ses vieilles maisons... Ah ! si vous voyiez les murs troués et croulants, les planchers effondrés, les armoires défoncées : des draps, des dentelles, des robes, des nippes de dimanche... tout cela souillé, déchiré, débordant des armoires, traînant à terre... Et puis, et cela m'a initié tout de suite aux « *choses de la guerre...* », des « *machabés* » plein les champs... Des *machabés?* mais au fait vous ne connaissez sans doute pas le sens sinistre, lugubre de ce mot... et bien ce sont les *morts* qu'on

désigne ainsi... Oui, j'ai vu aujourd'hui de près la grande détresse de la guerre... Sur la route, caché à moitié par un camouflage, j'ai aperçu dans une capote sanglante un vague tronc humain enveloppé d'une chemise et puis une main noire toute ridée, un pied, et, plus loin, traînant là sous un barbouillage de boue, une jambe à moitié écrasée avec une chaussure au bout.

Tout-à-l'heure, au milieu des vignes, renversé, les bras crispés, les jambes écartées, un marocain... Je m'approche. Le corps est recouvert d'une chemise et d'un caleçon tout neuf et de là sortent des pieds dont j'aperçois la plante verdâtre. Et la tête ! Les yeux ne sont que deux trous fourmillant de mouches, la bouche démesurément ouverte où brillent des dents blanches... Près de lui un brancardier creuse une fosse et ses bras frôlent les pieds inertes et pourrissants. Des hommes le regardent en secouant la tête : « Pouah ! l'odeur fade !... »

...De toute mon âme tranquille et heureuse je vous embrasse. Le canon tonne loin, bien loin de nous. Nous sommes ici au repos, trop loin pour tirer...

...La guerre marche splendidement !

*29 juillet.*

Ce matin l'excellent P. de Condé est venu me réveiller pour que je puisse assister à la messe. Il m'a conduit dans une chambre à peu près intacte qu'il avait soigneusement balayée... Le Maître est venu dans cette pauvre chambre, au milieu de sou-

venirs familiaux si tristes... J'ai communié avec un jeune conducteur : physionomie distinguée... quelque étudiant sans doute...

Je suis content, me voilà tout-à-fait aguerri. On avait parlé, à table, de notre ancienne position pleine de cadavres boches... et français. Après le repas, je me dis : « Mon vieux camarade, tu vas aller voir cela de tout près, et tout seul ! » Quelques occupations m'empêchèrent d'y monter dans la journée, mais, le soir, je m'engageais dans un petit chemin qui longe le village... Je méditais sur la mort du Christ... Dans un champ troué d'obus, j'aperçus, au milieu des herbes roussies, cinq ou six capotes bleues, avec, dessous, quelque chose d'informe. Voilà mon affaire... Je me retourne et je vois, tout près de moi, un nègre allongé sur le côté et soulevé à moitié contre un échalas dans les vignes. Un trou dans la poitrine, des mains crispées sur la plaie qui pourrit... Sa tête en partie cachée par le feuillage, paupières ouvertes, prunelles creuses. Plus loin, un mort... Français?... Anglais?... Boche?... Plus de capote ni de casque... Je m'approche, et pour m'habituer à la mort, je le « *signe* » dans ses cheveux raides... Etrange impression de ces cheveux sur cette peau qui se plisse sous mon doigt... Tout près, un autre, étalé dans un trou d'obus, le nez remplacé par un lambeau de chair qui pend, l'os des pommettes à nu dans une horrible grimace... A travers la chemise déchirée, je vois les entrailles décomposées, baignées d'un liquide noir, épais, où le ciel se réflète étrangement... Je marche vers un tas bleu, vert, gris... un crâne éclaté sort des débris d'une

capote déchiquetée... Voici un mot plus récent, je me baisse et sur sa peau comme tannée et sèche, je fais « *mon signe* », mais brusquement je me relève... une bouffée d'une puanteur fade et horrible me soulève le cœur... et, pour la première fois, mon mouvement a manqué de calme, de sang-froid.

Mais, j'ai été *solide*. Je suis content de moi... Dieu m'a d'ailleurs beaucoup aidé, et je m'en retourne murmurant une prière pour les âmes de ces pauvres morts.

Le soir en m'endormant quelques images macabres se sont présentées à mon esprit... vite chassées dans une pensée vers Dieu.

Ce matin après la messe, pour m'accoutumer aux horreurs *puantes* de la guerre, je suis retourné à mon cimetière. *Devant chaque mort*, quelquefois un peu vite, je l'avoue, j'ai récité un *Ave* et je suis revenu au cantonnement plus tranquille que jamais. Notre air est alourdi par cette odeur cadavérique. L'eau a un goût étrange... je n'en bois presque plus.

Ce matin encore, on a découvert, dans une cave, deux Boches : l'un dormait... l'autre était fou de terreur. Dans un autre souterrain, deux femmes, l'une morte, l'autre, une vieille, avait le nez arraché et la lèvre coupée. Je viens de la voir...

Je deviens plus fort dans le Christ... je me suis fait très aisément à ces visions d'horreur, mais l'odeur !...

Etrange chose que l'âme du poilu : je revenais seul, de ma promenade à ce cimetière, à ce charnier plutôt, lorsque j'ai croisé sur la route des

hommes de notre batterie déguisés avec chapeaux haut de forme, châles, etc..., qui s'amusaient... Contraste !... Ils ont besoin, les braves gens, de se détendre follement après les attaques... Je leur ai souri au passage...

Et je pense qu'avant-hier j'étais auprès de ma douce Sœur Madeleine... qu'il y a trois jours j'étais près de vous, là-bas dans le calme de la chère maison...

Aucun danger. Nous sommes, en ce moment, trop loin du front de combat...

*Orquigny, 30 juillet.*

Hier, nous avons quitté Tincourt pour aller un peu vers l'Ouest. Cela ne nous rapproche pas du front. J'ai été reconnaître à cheval, avec un aspi de la 3e, les deux routes marquées sur la carte pour indiquer *post visum* quelle était la plus « *viable* » pour nous rendre à Orquigny. Nous avons traversé des villages qui dépassent tout ce que j'ai vu en type d'effondrement ! et quand on songe que ces désastres ont été faits en quelques heures...

A droite de la route et creusés dans le talus, des trous individuels camouflés avec de la paille et d'où les mitrailleurs boches fauchaient les rives de la Marne. Partout des fusils brisés, des bandes de mitrailleuses déroulées et traînant dans la boue... des capotes bleues, kaki, verdâtres... Un nègre aplati dans le fossé, semblant dormir ; un boche la tête fracassée, la bouche béante, montrant des dents haineuses... A gauche les champs de blé couchés par

la mitraille et les vagues d'assaut, bouleversés par nos 75.

Nous approchons du petit village (Binson-Orquigny) où nous devons cantonner..., des équipes de brancardiers continuent dans les champs leurs tranchées macabres... J'aperçois une croix plantée sur le bord de la route, avec, posé au pied de la croix un livre boueux... On m'explique : un officier français a été trouvé là, face contre terre, mains crispées sur un livre de droit... Pourquoi? Quelles circonstances?... Que Dieu qui sait tout le reçoive dans sa lumière et son repos.....

.........................................

C'est fait, nous sommes campés près du petit village. Nous avons couché sous la tente... j'ai une bonne paillasse, mon sac de couchage et ma couverture m'ont permis de passer une nuit délicieuse. Le lieutenant Dup. (nous sommes 1re et 3e batteries réunies en une seule, plusieurs pièces ayant été perdues pendant la retraite, pas un homme de tué à la 3e) a vaporisé longuement de l'eau de Cologne pour combattre l'odeur des chevaux crevés qui pourrissent dans le voisinage...

Hier, j'étais presque fier d'avoir surmonté mes dégoûts et d'avoir dompté ma sensibilité. Je n'ai fait en somme que ce que font les autres.

*Orquigny, 31 juillet.*

Hier et ce matin je n'ai pas pu communier car le P. de Condé n'est pas dans le même village que nous... *Fiat !* J'ai fait ma communion spirituelle,

ma méditation. Cette après-midi avec les Complies de mon Office, une dizaine de chapelet, prière du soir. Voilà à quoi je vais m'astreindre chaque jour pour vivre avec Dieu autant que je le puis, mais c'est à mon oraison que je tiens le plus.

Nous sommes ici parfaitement tranquilles et j'ai commencé mes chers livres que ma Jeannette m'a envoyés, mon *Novum Testamentum*, l'Ame de tout Apostolat ! oh ! le beau livre ! et puis l'Etape et mes morceaux choisis de Victor Hugo. En cachette je travaille aussi mon Artillerie, mais je ne veux pas que les camarades me voient; que de blagues m'attirerait mon essai de perfectionnement dans l'*Ars telorum !*

De toute mon âme joyeuse.....

Il y a un an aujourd'hui je quittais la maison pour le front ! Que de choses, souffrances et joies, depuis ce temps, et que de mercis à Dieu.

*Bois de Trotte, 1er août.*

Je vais très bien, je reprends ma bonne mine et mon... embonpoint dans cette vie au grand air. Hier à huit heures du soir nous recevions l'ordre d'aller mettre en position dans un petit bois plus à l'Ouest (à Trotte). Grand branlebas de combat ; le « *cirque* », c'est ainsi que nous nommons notre batterie ultra vagabonde et originale, fait ses préparatifs de déménagement : nos toiles de tentes sont roulées, le matériel embarqué dans les « *roulottes* » chargées à en craquer, notre énorme « *orchestre* » traîné par quarante-huit chevaux... et dans les grisailles bleutées

du crépuscule, sur la longue route où se sont traînées tant de fatigues, la « *cavalcade* » s'ébranle tout doucement, comme si elle était lasse, lasse, lasse...

J'ai prêté mon cheval à l'Aspirant qui nous guide et je suis perché tout en haut d'un charriot... j'écoute les grincements des roues, le pas des chevaux, les grognements des hommes, et tout cela se mêle et monte lentement, tristement dans la nuit. Une nuit étrange où les coteaux qui s'affaissent vers la Marne semblent des falaises, et la vallée avec sa brume où se jouent les dernières lueurs du crépuscule s'étend comme la mer jusqu'à l'horizon... Mais la grande paix des choses, qui fait descendre dans l'âme un peu de l'immensité divine, est absente.

Vers la droite, des fusées s'élèvent, le 75 jette brusquement son éclair aveuglant et les géants de l'artillerie illuminent de temps en temps les bois, régulièrement, sans se presser, comme ceux qui se sentent forts.

Nous longeons un bourg et, au-dessus de nous, les murs troués de l'église s'élèvent blancs, d'un blanc pâle comme une vision sépulcrale. Les étoiles scintillent sous les cintres ébréchés et élargis, et l'on dirait des cierges lointains qui tremblent pour une immense cérémonie funèbre. Nous traversons une ruelle et les persiennes en loques qui pendent au bout de leurs fers tordus semblent nous frôler comme des fantômes...

Notre petit comité s'est reformé, me voici de nouveau seul avec les Officiers et Aspis de la 1[re] batterie.

*Trotte, 2 août.*

... Le canon butte contre une poutre tombée d'une toiture et qui traîne sur la route... Aussitôt des piaillements de poules, des coin-coin de canards apeurés. A la lueur rousse d'un rayon de lune qui filtre entre deux pans de mur, je vois que c'est notre cage à z'oiseaux qui est tombée de l'affût ; toute cette basse-cour se démène, glousse, bat des ailes : « Les oiseaux rares du cirque font leur répétition, me crie Bernard en passant au trot...» Malgré la désolation des choses, je riais, lorsque j'aperçois, cahotant dans les débris de pierres, de plâtras, de solives, une cuisine roulante qui nous croise... un homme est ficelé dessus, je me penche : il a la tête chavirée en arrière, les cheveux dégouttent de sang... Ce cadavre sur une cuisine roulante !!!... et l'étrange rêve que nous vivons continue, un rêve aux visions comiques et tragiques qui se succèdent sans lien comme dans un cauchemar.

La montée devient terriblement raide, les hommes crient en fouaillant les chevaux, les attelages se raidissent et la pièce roule tout doucement, de mauvais gré... Les douze chevaux « fument », leurs sabots frappent le sol avec un bruit sec, creux, et grincent nerveusement sur les pierrailles du sol... mais, les attelages de devant mollissent, la pièce s'arrête... puis commence à reculer ; des pierres sont jetées derrière les roues. Sous les rayons très faibles de la lune, la buée chaude qui enveloppe les attelages s'auréole d'argent.

« Un dernier effort ! hurle l'Adjudant, pour le

grand coup ! » Les fouets lacèrent les flancs haletants des bêtes... C'est un effort méthodique, prodigieux, superbe. Le conducteur de devant incline son attelage vers la droite ; un grand coup d'éperon avec un hurlement, hioup !... les croupes s'abaissent pour se détendre furieusement... Le talus de la route vient d'être franchi par les chevaux, mais la pièce va-t-elle suivre ?... Les cordes se relâchent pour se retendre par à coups... l'avant-train se soulève en craquant.. le canon suit, penche... penche... puis se relève doucement. Ça y est !

La mise en position va être rude, les chevaux ne peuvent plus être utilisés ; il faudra placer le canon à bras d'hommes... Il est une heure du matin. Quarante servants s'attellent : « Attention !... Ferme ! » Un *han* formidable s'élève... Une des prolonges glisse le long d'une roue... vingt hommes s'effondrent par terre pêle-mêle... Ils se relèvent en riant... Tout à coup, derrière le coteau de... une lueur toute blanche, puis rouge !... Tout s'éteint... puis le ciel s'illumine de nouveau. Des dépôts de munitions qui sautent ! Et nous continuons le travail dans un clair obscur rouge, impressionnant.

...Hier, j'ai été uni à vous aux heures indiquées par ma bonne grande... De 9 à 10, j'ai cherché dans les environs un aumônier qui puisse me donner la communion. Le nôtre est trop loin... Ce matin à 7 heures j'ai fait encore des recherches... Personne..., il m'a fallu revenir à la batterie, car on tirait à 9 heures 30.

*Lhéry, 3 août.*

Vigile de la fête de notre Bienheureux Père saint Dominique.

Grande victoire, dit-on !

Un de mes premiers soins lorsque j'arrive à une position est de m'assurer la communion pour chaque matin. Donc, avant-hier, comme vous le savez, j'ai été en reconnaissance à la recherche d'un aumônier, il était 9 heures du soir.

Je me dirige vers une batterie de 105 qui nous avait tiré dans le dos toute la journée... Au moment où j'allais atteindre les pièces, j'entends le 75 qui déclanchait une « *concentration...* » Laissez-moi vous dire en passant ce que c'est qu'une concentration : A certaines heures du jour et de la nuit, toute l'artillerie d'un secteur, grosse et petite, concentre ses feux sur un point intéressant... Les raffales partent à la seconde précise indiquée. C'était le calme absolu, et tout d'un coup c'est un tremblement de terre formidable. La surprise doit être froudroyante... Donc, le 75 déclanchait la concentration et certainement le 105, devant lequel j'étais, allait se mettre à tonner... Vite, je galope pour éviter le terrible vent de l'obus et le choc de la déflagration... Je rencontre un logis : « L'aumônier est à deux kilomètres d'ici, me répond-il... » Je vais chercher fortune ailleurs... Et ces batteries de 75, cachées sous des pommiers qu'ils illuminent, à chaque coup, de leur grande lueur verte ! Je marche dans les terres labourées, je coupe à travers champs suivant les sentiers que les

fantassins ont tracés en rampant dans les blés. Déjà la nuit donne aux choses des formes étranges...; dans les nuages, de grandes nappes lumineuses s'allument en prolongeant le jour : des dépôts de munitions qui brûlent on ne sait où !

Un 75 vient de rugir près de moi ; je vais demander au peloton de pièce le nom de leur aumônier et où il se trouve : « Il faudrait traverser la batterie là-bas, puis une autre... » Je reprends mon chemin... je marche longtemps... Comme c'est loin ! Enfin m'y voici... je demande l'aumônier...

Un brancardier se présente à moi, petit, hâve, les yeux mornes, la barbe embroussaillée. Sa veste est déboutonnée, sa poitrine maigre et haletante de fatigue...; de ses mains terreuses et humides monte une sueur qui pue le cadavre... Je me présente. « Joie pour moi de vous voir, me dit-il en essayant de sourire et en ouvrant péniblement les yeux ; venez, nous allons marcher un peu, si vous le voulez bien. » Il me paraît si lassé que je m'excuse... « Un peu fatigué, oui... Imaginez-vous qu'en descendant de l'observatoire de première ligne, un des hommes a aperçu trois dragons de chez nous qui pourrissaient dans un coin... Ces pauvres gens, on ne pouvait pas les laisser là... Mais pour ne pas se faire canarder par les boches, il faut y aller le soir, et... j'en viens, fit-il simplement. »

Je me taisais, pensant à l'horrible besogne ; je le voyais couché à côté des morts et creusant avec une courte pelle...; il enlevait la plaque d'identité d'un poignet froid, tanné... je le voyais ouvrir la tunique d'un geste sec qui se dompte, fouiller les

poches gluantes et puis, avec la pelle, doucement, respectueusement, pousser les morceaux de ce corps, qui se disloque dans une puanteur atroce : « Va, dors en paix, petit... »

« Je dis ma messe à 5 heures 30 à Vandières, le petit village au bas du coteau... » — « Merci, mon père, j'espère pouvoir vous retrouver demain », et je saluai avec un profond respect...

Nous sommes à une dizaine de kilomètres du front. Je vais bien... *Je suis le plus heureux des hommes...*

*Aougny, dimanche, 4 août.*

...Et je repars dans la nuit. Je ne vois plus rien, j'ai oublié ma lampe électrique... je crains un peu de sentir mon pied s'enfoncer dans quelque chose de mou... ou de buter contre les jambes d'un mort et de me trouver nez à nez avec un de ces rictus figés, comme j'en ai vu ces jours-ci... Je n'y tiens guère... Quelque chose me frôle l'épaule en poussant un grand cri désespéré... quelque corbeau repu !... Je fouille les blés avec ma canne, marchant doucement... Un grognement me fait tressaillir... dans l'ombre, j'aperçois un chien qui s'enfuit en grondant, je l'ai dérangé dans son repas... Cheval ?... Chair humaine ?...

Je prends mon chapelet et tranquillement, dans le Seigneur, je continue mon chemin. A 10 heures j'arrive à notre tente...

Le lendemain, à 6 heures, alors que mes compagnons sommeillaient encore, je me suis échappé dans la direction de Vandières... Aurai-je, malgré

mon retard, la chance d'avoir une messe?... A 7 heures j'arrivais dans ce village à moitié debout encore. Dans l'église aux vitraux brisés et jonchée de plâtras, de grandes banderolles flottent lentement au vent, comme les jours de fête... Bizarre, cette expression d'une joie populaire s'épanchant tristement dans l'église vide et souffreteuse !... Heureusement j'ai le plaisir de trouver le P. de Condé à la sacristie. Il vient de passer une vieille soutane boueuse... « Il y a si longtemps que je n'ai revêtu la mienne, me dit-il. »

La sienne? Oui ! mais encore a-t-il eu le bonheur de la porter, tandis que moi, je serais si heureux de l'avoir mis une seule fois, mon froc !

Je n'ai pas eu le temps de communier, et pourtant c'est aujourd'hui la fête de notre Bienheureux Père, saint Dominique... Mais j'ai demandé à Jésus et à la Vierge Sainte de lui dire tout mon dévouement. Je renouvelle mon engagement d'être religieux dominicain et je prie le Christ de faire de moi « tout ce qu'Il voudra » pour tirer de ma pauvre nature le plus grand rendement possible sous le froc de pureté et de force.

...Hier nous avons quitté le bois de Trotte pour la marche *glorieuse en avant !* Nous avons mis le cap au Nord. Nous voici à un kilomètre au-delà du village d'*Aougny*, dans un bois... Nous ne pouvons pas encore tirer. Tout est d'un calme parfait, nous n'entendons pas un seul coup de canon. Les boches étaient ici il y a quelques jours... C'est avec des explosions de joie que nous avons admiré la précision de notre tir. Cela a dû être atroce pour les

boches... Les routes sont défoncées par les obus, les emplacements de batteries entièrement retournés, partout des dépôts de munitions brûlés, des tas considérables d'obus de tous calibres depuis les 77 jusqu'aux 210.

Notre coin est absolument tranquille. Je vais tout-à-fait bien et suis heureux sous tous les rapports, trop même, j'en suis honteux...

*Aougny, 5 août.*

Toujours dans le même bois... Je viens d'assister à la Messe et j'ai eu le temps de communier dans la petite église de Lhéry : gentille, l'église, mais les Boches ont enlevé les bancs pour leur ambulance et déjà les lustres étaient dépendus pour l'empaquetage rapide et l'envoi vers ces usines où les doux symboles de la paix et de la prière sont métamorphosés en instruments de carnage. Un office protestant a dû y être célébré. Ils ont brisé les mains des saints et ont souillé diaboliquement les tiroirs de la sacristie.

Pauvre petite église ! Dans le cimetière piqueté de croix avec des inscriptions boches, se traînait une femme... Elle « *clochaït* » très bas et sa robe trop longue balayait les tombes. Elle s'approcha de nous... des petits sanglots continus soulevaient sa poitrine creusée par la vieillesse, la faim, la douleur. « Que cherchez-vous, Madame? » Elle ne nous répondit pas ; ses yeux ternis par les pleurs semblaient ne plus rien voir... Elle passa près de nous... marmottant sa souffrance, et je crus entendre : « Deux fils... »

A la porte du cimetière, dans un monceau d'ordures traînaient des instruments liturgiques et des images pieuses... Je ramassai respectueusement une image du Christ que j'enterrai dans un champ, puis une autre pas trop détériorée... Je te l'envoie, mon papa bien aimé, c'est un vrai souvenir et d'une date très chère de ma campagne... Tous mes bons souhaits où je mets toute mon âme ! je les confie à saint Dominique et au Bienheureux Urbain II, sujet de l'image.

Ce matin nous sommes allés faire un tour, B... et moi. Dans le bled nous avons découvert un avion français abandonné. J'ai monté dedans, je me suis enfoncé dans la carlingue, prenant place au siège du pilote, la tête dépassant à peine au dehors entre les ailes qui semblent avides de ciel bleu... Déjà, je m'imaginais être à 2.000 mètres, les yeux, derrière le carter, dévorant l'espace grand ouvert ; les mains allant d'une des mystérieuses manettes à d'autres ; autour de moi les ampéromètres, les appareils de T. S. F...

...A présent me voici sur le siège rotatif du mitrailleur, j'épaule la mitrailleuse... pan ! pan sur le Boche !... (toujours Tartarin !...) Tout-à-coup l'appareil semble s'élancer... Bigre ! ai-je dégagé la manette de départ?! Vais-je filer comme une flèche à travers les blés?... Par un réflexe extraordinairement rapide, je me retrouve à terre ! C'était mon brave camarade B... qui avait soulevé la queue de l'appareil !!! Si encore il avait été tourné vers vous!...

Toujours heureux... trop heureux.

*Aougny, 6 août.*

Merci, mon grand ami papa bien aimé, pour tes si bonnes lettres si réconfortantes et qui me tiennent au courant de votre vie... De mon côté, chaque jour aussi je vous envoie mon bulletin suivi de mes pochades sans queue ni tête où je vous donne mon impression brutale et mon premier jet *imaginatif* que je ne contrôle pas puisque c'est pour vous mes aimés. Je littérature peut-être un peu trop?

Voici mon communiqué du 6 août. Toujours dans le même bois au Nord d'Aougny. Calme absolu dans nos environs. A quinze kilomètres de nous, dans le Nord, duel d'artillerie assez violent, mais intermittent. Je suis aujourd'hui commandant de batterie ! en l'absence du lieutenant P... et de B... qui se sont rendus à l'Etat-Major en quête de nouvelles ; mes fonctions sont d'ailleurs de tout repos, puisque nous ne pouvons pas tirer d'ici. Toujours aussi heureux, car, ce matin *communion*.

Voici le programme de chacune de mes journées : lever à 5 heures (ceci variant un peu suivant les circonstances). Prière du matin où j'ouvre mon âme à Dieu et où je m'unis à tous les chrétiens qui récitent ces mêmes si belles formules. Méditation d'une demi-heure où j'essaie de puiser la *Vie intérieure* sans laquelle tout apostolat reste nul. Je prépare l'avenir. Oh ! que mon cher livre « *l'Ame de tout apostolat* » me fait du bien ! J'y ai trouvé cette phrase si heureusement féconde : « *Ajoutez à toutes vos occupations une demi-heure de méditation cha-*

*que matin, non seulement vos affaires seront expédiées, mais vous trouverez encore le loisir d'en réaliser de nouvelles.* »

Mais je reviens à mon programme. Après ma méditation, Messe et Communion... Pendant l'aller à l'église et au retour, lecture de mon *Office de la Sainte Vierge juxta ritum Sacri Ordinis Predicatorum.* C'est mon engagement formel quotidien de revêtir le plus tôt possible le froc du Prêcheur, et c'est le moment cù je m'unis à tous mes heureux frères du Cloître et à ceux qui subissent le même exil passager que moi. De retour, déjeuner. Ensuite je vous écris, ou à nos Parisiennes, ou à quelque ami ou camarade. Puis relecture de vos lettres reçues la veille. Une heure d'artillerie. Grand déjeuner à 11 heures.

Après-midi, dizaine de chapelet où je dis encore à la Vierge mon absolu et filial abandon. Re-relecture de vos lettres. Programme se poursuit par lectures littéraires ou philosophiques. Dîner 18 h. 30. Prière du soir. Lectures. Conversations.

Je veux dès maintenant, avec les facilités que me procure mon petit grade d'aspirant, commencer et accomplir un *réel noviciat* basé sur la Vie intérieure. C'est une innovation dans ma vie que ces pratiques religieuses *régulières ;* ma méditation d'une demi-heure le matin m'est du plus grand secours.

Autrefois, avec mes oraisons très restreintes, je n'avais le temps que de vous écrire. Maintenant je trouve, en employant plus de temps à la *Vie intérieure*, le moyen de m'adonner à des occupations littéraires qui me développent, il me semble. N'est-

ce pas la vérification de cette phrase que je viens de vous citer, de l'Ame de tout Apostolat : Ce livre me fait un bien immense... Lisez-le. Faites-le lire.

De toute mon âme *infiniment heureuse* je vous embrasse.

*Aougny, 7 août.*

Mon communiqué du 6 au 7 absolument banal. « Nous ne bougeons pas de notre bois. Il pleut, il pleut tristement. Il fait froid... Tout au loin le roulement de barrage des 75. »

*Ce matin je me suis confessé, j'ai communié... J'ai l'âme heureuse, toute heureuse... Je suis effrayé de la bonté de Dieu !*

*Aougny, 8 août.*

Que la bénédiction du Christ descende sur vous, ô mes aimés, que sa paix soit votre joie, son amour votre force !...

Ce matin, à 7 heures 20, je partais pour Lagery ; je traversais les champs immenses où se traînait encore la brume. En union avec tous les Dominicains, moi, le pauvre petit frère Joseph, je chantais tout bas les psaumes formidables de David : « *Ad Dominum cum tribularer !... Levavi oculos meos in montes !... Lœtatus sum in his quœ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus !...* » J'arrivais enfin au petit cimetière, je poussais la lourde porte de l'église, grossièrement sculptée : « Je vous salue, Maître ! », lorsque je remarquai que l'église avait été soigneusement balayée, les vestiges boches enlevés. Une draperie donnait au marbre de l'autel, si froid et si

nu, une impression de chaleur, d' « *habité* ». Devant le tabernacle, un bouquet de roses qui souriait gracieusement comme une goutte de vie.

Pauvre Père de Condé ! Comme il avait bien travaillé pour le Maître et comme le Maître devait être ému, lui, l'Etre infiniment sensible et aimant de toutes ces attentions délicates et filiales...

Le Père arrive bientôt avec sa petite valise liturgique, et comme je le félicitais respectueusement : « Hélas, venez dans la sacristie !... Les boches ont pillé les tiroirs, il n'y a plus de linges sacrés... Ils ont pourtant épargné ou dédaigné cette chape, d'un grand prix cependant, donnée par Napoléon III à un curé, ancien officier ayant servi sous ses ordres. Et puis, je viens d'apprendre que le prêtre qui desservait la paroisse, il y a encore quinze jours, a été emmené comme otage et vient de mourir... Il n'y a pas, hélas, que les boches !... hier matin un calice qui avait échappé au pillage a été volé... » Pauvre bon Jésus ! il a des amis... mais combien d'ennemis !... Plus j'y songe, plus je comprends qu'il est doux de souffrir en réparation, pour le Maître. D'ailleurs, en dehors même de cette pensée de réparation, l'Apôtre doit se réjouir de ses difficultés, de ses déboires, de ses insuccès. Tout cela lui sert de leçon, l'humilie en lui faisant reconnaître qu'il ne peut rien, et que s'il offre au Christ sa bonne volonté, celle-ci ne sera matériellement féconde que si le Christ le permet... Son œuvre prend donc à ses yeux un caractère moins personnel, elle se sanctifie et se divinise en se rattachant plus intimement

à l'action mysterieuse et toute-puissante du Christ saint.

Voilà pourquoi, mes aimés, je suis presque honteux d'être *si heureux*, moi ; je ressens bien quelquefois certains petits froissements qui m'attristent mais combien dure-t-elle, cette tristesse?... Quelques secondes... Ce n'est pas une souffrance... Dès que je me retrouve seul, je m'en réjouis même avec Jésus et, après, je n'en suis que plus heureux...

...Ce soir nous monterons en position. Nous tirerons, paraît-il, sur nos anciens échelons du 9e groupe, ou du moins sur leur emplacement ; oh ! ces échelons où j'ai tant souffert, il y a un an !

Je suis très heureux au double point de vue physique et moral... Aucun ennui... Tout marche de façon charmante.

Mes camarades dévorent les livres de Pierre l'Ermite... Marius Cougourdan a un immense succès auprès des hommes... Merci.

## CHAPITRE XIV

*Vendredi, 9 août*

Heures de joie, heures de peine
Passent rapides.. ..

Il y a quinze jours nous vivions ensemble notre « *dernier* » jour de réunion, j'aurais pu ne partir que le lendemain, vous rappelez-vous? J'ai bien fait, n'est-ce pas, c'était le devoir... Disons vite que cela fait quinze jours de passés et que le beau jour du revoir se rapproche d'autant... Dieu est tellement bon pour nous que je me suis promis de ne plus Lui demander, pour moi, aucune joie... mais de profiter de toutes celles qu'Il m'enverra et vous savez comme Il me gâte... Je ne veux plus rien hâter... si jamais mes pauvres prières ont pu hâter la réalisation des volontés divines !

Calme absolu ici... Au Nord, la canonnade continue, moins intensive. Le lieutenant est parti ce matin en reconnaissance... peut-être monterons-nous en position demain??? Dans tous les cas nous aurons à changer nos écussons, notre groupe devient le 3e du 330. Cela ne changera rien à notre vie, mais on s'est aperçu qu'il y avait déjà un 1er groupe

du même régiment... Mystère et... administration

Santé parfaite. Gaîté intime profonde. Baromètre physique et moral = Très, très beau... Hier le lieutenant Paturel, l'aspirant Bernard et moi, nous avons fait seller nos chevaux et fait une délicieuse promenade dans les environs. Mon cheval est une bête charmante.

Si vous la voyiez, ma Rosette, avec sa jolie robe bai, ses pieds fins, sa longue queue, sa *physionomie* gamine, enjouée et... paisible à la fois..., sur son corps délicat et nerveux admirez le harnachement distingué... et le cavalier donc ! Sommes-nous assez gracieux Rosette et son dompteur !!!

En revenant à la batterie nous avons aperçu, assis dans le fossé de la route, un nègre superbe, avec un shako fantastique perché sur un pansement d'une blancheur !... Il nous regarde passer avec un rire bon enfant... « Et bien, dit le lieutenant avec un geste de la main, y a bon? » — « Y a bon... et, y a pas bon » répond-il, en montrant toutes ses dents, en un rire épanoui. J'ai trouvé la réponse superbe. Il y a donc des Normands d'Afrique?... Y a bon... oui !... les Boches reculent et on peut parler d'une seconde victoire de la Marne ! mais, pour le pauvre diable qui a tressailli sous les rafales des balles, a vu ses camarades rouler dans les blés avec un grand cri, s'est terré dans un trou d'obus dont il vient d'entendre bourdonner les éclats et qui tout-à-coup a senti au front quelque chose de vaguement douloureux, puis a été aveuglé par son sang, oh alors ! y a pas bon !

Et pourtant il riait, le nègre... Tous nos fantassins

sont splendides, ils grognent mais marchent avec une crânerie magnifique... Y a bon !

*Savigny-sur-Ardre, 10 août.*

J'ai choisi comme oraison mentale, le *Pater*. C'est la prière même du Christ, la prière formulée par Dieu ; l'invocation éternelle du pauvre et du riche, de l'ignorant et du savant, du pécheur et du saint..., la prière collective de l'humanité croyante. C'est l'Oraison que le Père écoute avec le plus de complaisance, parce qu'Il reconnaît l'Esprit de son Fils, leur commun Esprit.

J'aime à prononcer avec respect et à méditer tout ce qu'ont dit ou écrit ceux que je vénère (*Pater meus ibi nominatus est singulariter*) et pourtant hélas, le *Pater* est trop souvent pour moi prière routinière que je marmotte du bout des lèvres et où mes facultés restent passives. Ma première résolution doit donc être : « *Le* Pater *dit toujours avec vénération, tête inclinée, l'esprit inspirant les lèvres et le cœur animant l'esprit.* »

.............................................

Que la Paix débordante du Christ se répande sur vos âmes dans une sainte joie, tous mes chers aimés... Je veux votre bonheur pour lequel je travaille. Mes pensées, mes actions (je ne peux pas dire mes peines, je n'en ai point !) de la journée, chacune des respirations de ma nuit veulent s'unir à votre vie. Ah ! si elles pouvaient en augmenter les joies ! Vive Jésus ! Vive sa joie !

Je voudrais vous envoyer une manifestation de mon allégresse... et bien je demanderai à des fleurs, qui me sont très chères, le soin de vous la présenter... Les quelques fleurs que je vous envoie ne sont pas fraîches cueillies, mais le souvenir de celle qui me les a offertes et la mission dont je les charge leur rendra toute leur grâce intime de fleurs des champs... Notre petite Sœur Marie vous contera leur histoire...

Communiqué du 9 au 10 : Baro = Superbe...

Hier à 7 heures du soir, nous avons quitté notre emplacement du bois de Lagery pour nous reporter à sept kilomètres au N.-E. à Savigny-sur-Ardre. Position exquise ; petit bois de chênes, de sapins, de peupliers, d'acacias... Soyez tranquilles. Aucun danger.

*Savigny, 11 août.*

Ici, à Savigny nous occupons les baraquements d'un ancien Etat-Major allemand. Ce sont de véritables petits chalets en bois : nous avons de vraies fenêtres qui *s'ouvrent !* des fenêtres avec de vrais *carreaux !*... pour nous, les pauvres *décivilisés* qui vivons dans les bois et sous la tente, c'est un luxe inouï. Plancher, lourde table en chêne, lits en fer décorés de motifs de cuivre, sommiers moelleux, chaises, étagères, porte-manteaux !!! Telle est la chambre où nous avons passé la première nuit. Elle avait cependant un inconvénient terrible : nos pièces n'en sont qu'à dix mètres de distance... Alors, au premier coup, les carreaux voleront en éclats, la toi-

ture se gondolera ou s'envolera et notre charmante demeure deviendra inhabitable.

Aussi, hier, avons-nous été porter nos pénates plus bas... Nous avons trouvé de nouveaux chalets mieux aménagés et plus vastes que le premier, et délicieusement nichés dans le feuillage. Nous en avons réquisitionné trois d'un coup... L'un nous sert de *salle à manger, de P. C., de salle d'étude ;* un autre nous sert de *chambre à coucher*, un troisième de *cuisine*... Confort royal ! et avec cela : tranquillité absolue...

Ci-joint la pancarte que les boches avaient placée à la porte : *für Offiziere*... J'te crois ! mais pour officiers *français*... Vive la France !

*12 août.*

Il est 9 heures. Ce matin, Messe, Communion ! Ma demi-heure d'oraison. Matines. Laudes... Nous voici à poste fixe... pour combien de temps? Profitons-en.

En ce moment je suis assis dans notre P. C. Mes camarades dorment consciencieusement, après la fatigue de la nuit... J'aime beaucoup ces instants où je suis seul avec vous... Notre P. C. ! Entrez et voyez.

Une jolie baraque de planches large de quatre mètres, longue de huit. Trois fenêtres très larges, quelques vagues restants de carreaux brisés dans le tremblement formidable des « concentrations » ; trois petites lucarnes microscopiques. Volets pour la nuit.

J'ai orné les parois d'instruments de précision :

baromètre, thermomètre, alidade déclinatoire, téléphone qui donnent à notre P. C. un petit air savant. Tous ces objets sont solidement fixés, car lorsque nos canons, ceux de 155, ou bien l'A. L. G. P. (artillerie lourde grande puissance, que d'aucuns traduisent : Artillerie de luxe pour gens pistonnés), lorsque ces mastodontes unissent leurs hurlements, notre baraque frémit du haut en bas, et gare aux bibelots ! Le panneau du fond est entièrement occupé par nos plans directeurs, ce qui ajoute un petit air technico-militaire favorable à notre réputation de *Corps savant.*

Une immense table recouverte de zinc, enlevée à quelque « bistro » et sur laquelle nous préparons les tirs. Une autre jolie table recouverte d'un tapis ciré et sur laquelle nous prenons nos repas ; trois chaises ordinaires, un fauteuil Louis XV, une chaise rembourrée genre Louis-Philippe, un fauteuil d'osier... Plaignez-nous donc !

Nos hommes aussi sont enchantés de la position.

*12 août 1918.*

Mon bon oncle, ma chère tante*,

Que de choses depuis que je vous ai quittés... J'ai un peu passé par toutes les impressions tragiques et comiques de la guerre. Cette vie, déprimante pour celui qui la souffre passivement, est très féconde pour celui qui en tire des leçons. Je ne me lamente pas

* Nous insérons cette lettre, la dernière qu'il ait écrite à ses oncle et tante et qui résume bien son idéal dominicain : « Dieu, les âmes ».

malgré cette existence, si anormale et si étrangère à mon idéal rêvé. Avec la grâce de Dieu, l'une me conduit à l'autre, l'une prépare l'autre. Je connaîtrai mieux l'âme humaine après avoir vécu de longs mois au milieu de tous ces hommes, après avoir partagé leurs souffrances, et entendu quelquefois leurs confidences.

Je pourrai mieux apprécier les passions, mieux discerner les états d'âme pour les avoir étudiés de tout près et tout à loisir. Je saurai bien ce qu'est la mort après avoir frôlé tant de cadavres. Je désirerai plus encore la vie ardente du Christ après avoir été privé de son secours sacramentel pendant de longues semaines ; et c'est pourquoi je bénis Dieu de m'avoir mis là où je suis avant de m'envoyer au service direct des âmes...

*13 août.*

Aujourd'hui je vais vous faire connaître le reste de notre domaine...

La cuisine placée à quelques mètres de notre P. C. est une simple baraque fermée de trois côtés seulement. Nos deux cuisiniers y couchent ; vous y verrez notre petit fourneau qui chante tout doucettement, en faisant ronronner tout bas une casserole mystérieuse, où se cachera jusqu'à midi le génie de notre *maître-coq*. Une table grassouilleuse, où s'étalent nos richesses culinaires, plutôt modestes, et dessous, notre fameuse cave ambulante, où dort, bien emmitouflée dans un paillasson et à moitié cachée par des papiers rouges et bleus, une bouteille de champagne, une, la dernière !

Mais allons plus loin, suivons ce petit sentier sous les arbres. Voici notre *cabinet de toilette* en plein air... Notre ordonnance, Chobeau a fixé à un chêne une immense glace que j'ai trouvée dans une cagna, avec une superbe table de toilette en marbre, une large cuvette et deux brocs en porcelaine (volés où par les Boches?), tout a été transporté sous la glace... Non loin, notre chambre à coucher, dans le même genre que notre P. C. mais plus petite, plus intime, plus accueillante avec son parquet, ses trois lits des plus confortables, et leurs oreillers fabriqués par l'ingénieux Chobeau avec les plumes d'un édredon trouvé dans le bois ; descentes de lit, tables... diverses, chaises, immense guéridon massif en acajou, etc...

Nous sommes confortablement, luxueusement installés, grâce aux rapines des *Offiziere*... De plus, une tranchée souterraine solidement couverte nous met à l'abri de tout bombardement ; elle nous a été d'ailleurs jusqu'ici inutile... Soyez donc aussi tranquilles là-bas que nous le sommes ici.

Rien de nouveau ; beaucoup de sympathie de la part de mes compagnons. Nous formons un très amical trio... Et puis, ma Communion tous, tous les jours à 6 heures !

Voudriez-vous, sans que cela presse pourtant, m'envoyer une Algèbre avec logarithmes, une trigonométrie... puis la messe en latin, prières du prêtre... Toujours merci.

Bonne fête pour le 15 à ma bien aimée Sœur Marie... Je viens de me recueillir et de te confier à notre si bonne Mère du Ciel, je lui remets tes

intentions et je lui demande de marquer ce jour-là par une grande joie religieuse ou... apostolique.

*Savigny, 14 août.*

Après avoir répondu deux Messes à l'église de Savigny, je me suis dirigé vers l'infirmerie pour savoir ce que devenait le bon P. de Condé. Depuis cinq jours je ne l'avais pas vu... Je le trouvai étendu sur un paillasson, l'œil abattu, les joues creuses, très pâli. « J'ai été malade, me dit-il, je supporte difficilement cette guerre de mouvement » (le pauvre Père, pour donner du courage aux servants, fait les étapes à pied, tandis que moi je suis tranquillement sur mon cheval, tout honteux de n'être jamais fatigué).

« Et demain l'Assomption ! j'aurais voulu préparer mes grands enfants... Je vais tâcher d'aller les voir quand même... Au moment où j'aurais tant besoin de mes forces, au moment où il serait si bon de se dépenser au service de Dieu... je ne puis rien... je suis épuisé avant d'avoir rien fait !... Le Bon Dieu me refuse la santé... Que sa volonté soit faite ! »

Hé non ! mon bon Père, ne vous désolez pas ainsi ! Lorsque vous êtes allongé sur votre pauvre paillasse dans votre cave humide, lorsque vous vous sentez trop faible pour même dire au Bon Dieu que vous l'aimez... ne gémissez pas ! Sachez que votre faiblesse est splendidement forte auprès du Christ, et que votre fatigue intense est un apostolat radieux... *Ibi oratio pro cujus fecunda est lassitudo...*

Ce pauvre Père, il « *s'en fait terriblement* » pour ses grands enfants. Cette nuit les Boches ont été assez agités : obus, bombes ont été semés sur notre secteur toute la nuit. Des avions volant très bas mitraillent les routes. Notre batterie n'a encore rien reçu...* J'ai, moi, vaguement entendu la pétarade gigantesque comme dans un rêve, mais... j'ai admirablement bien dormi. Lorsque j'ai avoué, ce matin que j'étais parfaitement reposé, on s'est récrié, me disant que je n'avais vraiment aucun mérite à faire la guerre avec des dispositions soporifiques aussi puissantes.

Barom. physique et moral = Superbe !... Toujours le plus heureux des hommes en Dieu, en vous et... par la victoire !

*Savigny, 15 août. Assomption !*

Lecture ce matin qui m'a fait grand bien, c'est une révélation de sainte Gertrude qui affermira encore notre confiance dans la Sainte Vierge.

La Vierge apparaît à la Sainte et lui dit ces paroles infiniment douces et rassurantes : « On ne doit pas appeler mon très doux Jésus *mon Fils unique* mais bien mon *premier né*... Je l'ai conçu le premier dans mon sein, mais après Lui ou plutôt par Lui je vous ai tous conçus pour *être ses frères* et pour être *mes enfants*, en vous adoptant dans les entrailles de ma charité maternelle. »

*Il écrivait ce même jour, confidentiellement à son père, que sa batterie avait eu une dizaine de blessés... Oh ! pas gravement, ajoutait-il...

Journée du 14 et nuit du 14 au 15 assez calme. A une heure du matin nous avons été réveillés par le téléphone : « Tirez en vitesse 25 coups sur X... » Pendant que le lieutenant préparait le tir avec Bernard, je me suis rendu aux pièces pour encourager nos poilus déjà fatigués par des tirs de nuit très fréquents.

A 2 heures tout le monde retournait se coucher... J'ai communié à la messe de 7 heures et j'ai eu la joie de retourner à la messe de 9 heures, messe avec accompagnement de musique discrète et fort distinguée, dirigée par le vaillant P. de Condé qui surmontait sa fatigue. J'ai eu le grand plaisir d'avoir à mes côtés mon cher Bernard avec qui j'ai eu hier une longue causerie religieuse, causerie qui lui a, je l'espère, fait du bien, je le demande à Dieu de tout cœur.

Ce soir à 7 heures nous quittons notre chère position. Nous arriverons à Marfaux (S.-E. de Savigny) vers 11 heures et nous en repartirons fort probablement vers 6 heures du matin, pour Epernay.

Là nous embarquerons dans un train pour une destination absolument inconnue. Soyez confiants et tranquilles. Je suis content, toujours joyeux, et si bien à notre 1re batterie.

Remerciez la Sainte Vierge avec moi, c'est aujourd'hui le 15 août, jour de fête et aussi troisième anniversaire de mon absolue certitude dans *ma vocation dominicaine.....*

Je vous demande pardon de ma sécheresse épistolaire... le seul fait de penser que nous démarrons dans quelques heures me paralyse l'esprit ! et pour-

tant quel splendide tableau il y aurait à essayer sur la Communion du 15 août aux Armées... Mais non ! je ne me sens capable de rien dire, je ne puis vous répéter qu'une seule chose :

« *Je vous aime ! je vous aime ! je vous aime !...* JE M'OFFRE AU CHRIST POUR VOUS AVEC TOUTE MON AME ET TOUT MON CORPS... Je demande à la Vierge de vous remercier de toutes vos bontés à mon égard, de vous bénir, et de vous envoyer LUMIÈRE, PAIX, JOIE.

*Laissez-moi vous embrasser tous avec tout mon amour mes bien aimés papa, maman, chéries sœurettes.*

*En Marie !* »*

*15 août.*

*(à Sœurs Marie et Madeleine.)*

*Laborare, Jesu, in conspectu Mariæ.*

*Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum.*

Ce doivent être les mots d'ordre de *l'homme intérieur* jeté dans l'apostolat public et qui unit la vie contemplative et la vie active dans une harmonie féconde et pour les âmes et pour lui...

Ceux qui se sentent poussés par l'Esprit à se *dépenser pour le Christ dans un labeur extérieur* et sans complaisance personnelle envers leur propre activité ; ceux qui sont assez *pleins du Christ* pour faire déborder sur les autres le trop plein de leur

* Il faisait ce jour-là son sacrifice.

vie intérieure et qui regagnent par la ferveur la brièveté de leur oraison, ceux-là seuls peuvent se dire réellement des apôtres, des *laboureurs du Christ*... ils ont bien sur leur cœur et sur leur bras le sceau divin de l'Evangéliste.

*Laborare, Jesus, in conspectu Mariæ !* Laborieusement creuser son sillon, sous le regard de Marie, dans la terre dure comme dans la terre molle ; marcher dans la lumière brutale et aveuglante du monde, au lieu de vivre à l'abri dans la paix du cloître ; se *réjouir des pierres qui écorchent et des épines qui déchirent ;* aller jusqu'au bout du champ... N'avoir comme but que le *Christ*, comme moyen que la vie intérieure du Christ, comme aiguillon que la soif du Christ, qui là-bas tout au bout du champ, dans le repos de la tâche accomplie et la fraîcheur de sa paix, a préparé la Table sainte et éternelle.

Mais dans cette vie ardente, l'Apôtre trouve une autre douceur divinement forte et attirante... Quand il sent son âme troublée, sa volonté fatiguée, son cœur vide... Oh alors ! qu'il s'approche de la Reine des Apôtres : *Salve, Cordis Jesus vivum receptaculum ; fac ut sancti simus sanctificantes !...* Un seul regard de Marie suffira pour l'apaiser et le rassurer... Il s'étonnera bientôt de sentir son âme renouvelée, rajeunie... et le sillon sera moins dur à creuser, car il ne sera plus seul...

.................................................

Allez-vous me gronder, petites cornettes chéries? savez-vous ce qui me désole, au milieu de ma joie si grande?... C'est d'être loin du front ; le canon

gronde de temps en temps, mais si loin !... J'ai la nostalgie du sifflement des obus... Enfin ! à la grâce de Dieu...

Je demande au bon Jésus et à sa douce Mère, la nôtre aussi, de vous exprimer par de grandes grâces toute mon affection, toute particulière pour vous deux mes Parisiennes, qui déjà portez le poids du jour dans le Champ du Seigneur. « Que nos âmes soient unies dans « *notre effort pour Jésus sous le regard de Marie.* »

*Romery, 16 août.*

Hier à 19 heures nous désarmions la position : la difficile manœuvre.

Nous arrivions à Marfaux à minuit ; nous avons terminé la nuit dans une maisonnette toute neuve, qui n'avait reçu qu'un seul obus... une bagatelle ! Couché dans une salle à manger rendue plus triste encore par le gai reflet d'une glace qui se jouait sur les murs dénudés.

Sur une litière bien propre faite de rouleaux de paille provenant des camouflages boches, les ordonnances ont étendu nos sacs de couchage, mon cher sac de couchage ! Ah ! quel bon sommeil !

A 6 heures le fidèle Chobeau nous apportait notre *café au lait* (plaignez-nous donc !) Nous ne nous sommes levés qu'après l'avoir *siroté* tout doucettement, tout délicieusement, tout paresseusement sous nos couvertures. Rudes moments de fatigue, mais parfois sybaritique repos !

A 8 heures, le Cirque s'ébranlait au milieu des coteaux, splendides sous le grand soleil du matin.

Champs de blé immenses, calmes, baignés de lumière ; pâturages qui jettent leur fraîcheur et qui reposent de l'ardeur des blés et du blanc monotone de la grand'route... Quelques moissonneurs au geste large et rythmé, vieux territoriaux, quelques vieillards... Et puis là-bas, encadré gracieusement par les coteaux, dans le bleuté lumineux de la vallée, Nanteuil avec son clocher discret et son semis de maisonnettes.

A 9 heures nous arrivons à un très vaste emplacement sous bois, à l'embranchement de la grande route près de Romery. Nous avons déjeuné avec la 3e batterie, maintenant 9e. Le repas s'est passé très agréablement.

Nous sommes ici pour une nuit? deux jours? trois peut-être? Nul ne le sait, même pas notre Commandant... Je suis désolé... Nous voilà à l'abri !... de vrais embusqués ! J'espère bien que ce ne sera pas pour longtemps !

*Le 15 août à Savigny.* — L'église est gentillette, fièrement campée sur un mamelon et dominant le petit village. Clocher ébréché par un obus. Vitraux pulvérisés ; colonnettes flamboyantes brisées. Statues décapitées. Hachures d'éclats sur les murs et les piliers... Petits dégâts vraiment, auprès des ruines atroces de Pontavert et de Chaudardes, que les Boches ont fait sauter à la mine. Mais si les dégâts matériels sont infimes, hideux sont les sacrilèges dont la petite église vient d'être tout dernièrement souillée : ils ont forcé la faible fermeture du Tabernacle et volé les vases sacrés ; ils ont pillé la sacristie et souillé diaboliquement les linges sacrés ;

ils ont grimpé dans le clocher pour décrocher les cloches et les envoyer à la fonderie... Ils ont même soulevé les dalles du chœur et fouillé les tombeaux ! et la petite église, autrefois si gracieuse, semble encore toute frissonnante d'horreur avec ses lambeaux de vitraux qui tremblent au canon. Ses voûtes autrefois teintées par les ors, les bleus, les rouges filtrant doucement des verrières, sont inondées à présent d'une lumière éclatante, brutale ; la poésie du mystère, du recueillement est absente.....

.......................... ................

Un petit bout de ma méditation de ce matin : *Jam non esse vos servos sed dixi amicos*... Je serais déjà si heureux de pouvoir me dire esclave de mon Dieu !... Mais non ! Dieu ne veut pas me voir tremblant à ses pieds. Il m'attire à Lui, Il veut me parler comme à un ami, se donner à moi, et attendre de moi la réciprocité affectueuse..., *Suscitans a terra inopem*... Cela ne lui suffit pas encore, il nous adopte, il veut que nous participions à sa gloire, à son bonheur, à son Ciel et il nous ordonne de l'appeler *Notre Père*. Notre filiation divine est une filiation d'adoption... Nous sommes les enfants de Dieu.

*17 août.*

Le lieutenant Paturel me témoigne la plus grande sympathie ; ces vingt jours que nous venons de passer ensemble ont établi entre nous une affectueuse camaraderie dont je lui suis reconnaissant. Je suis bien vu par tous... je suis très heureux... et

comment ne le serais-je pas avec toutes les bontés dont Jésus et Marie m'accablent !

Bonne et longue causerie avec le lieutenant Labat, puis un bain m'ont empêché de continuer ma lettre ; à demain... Nous passerons sans doute encore ici la journée de demain... De toute, toute, toute mon âme à vous.

*17 août (à Sœur Madeleine).*

Je viens de recevoir une très longue lettre de toi. Comme tu es bonne ! et combien je te remercie de cette affection si profonde dans le Cœur du Maître... Je n'y réponds pas suffisamment, je le crains, pardonne-moi...

Oh ! quelle splendide mais si délicate activité que celle de l'*apostolat !* J'ai eu cette après-midi une longue conversation avec un officier de la X$^{e}$ batterie. Il se dit théosophe et croit à un cycle de métempsychose ascendant. Est-ce badinage ou conviction sérieuse? J'ai parlé, moi, le plus sérieusement du monde. Lui ai-je fait du bien? Dieu seul le sait, Dieu seul me juge ! Je suis parfois effrayé ; je n'ai pas une instruction théologique assez approfondie pour ne pas dérailler parfois... souvent peut-être... Mais je voudrais faire aimer mon Jésus... Ce qui me manque surtout, je le sens bien, c'est la vie du Christ débordante... c'est l'ardeur désintéressée de l'homme intérieur... c'est la sensation de parler au nom du Christ, d'être un autre Christ... Prie pour ton frérot si pauvret !

J'ai la joie de pouvoir communier chaque matin

à Hautvillers. Eglise superbe, absolument intacte... Je te raconterai ça... Un vieux curé, courbé de vieillesse et de bonnes œuvres, aux beaux cheveux blancs qu'illuminent parfois les rayons des vitraux... Joyeusement en Jésus !

...Délicieux retour au cantonnement sous les arbres immenses qui me rappellent les splendides beautés de Bleau... Déjeuné avec le P. de Condé qui vient nous voir... Nous lui faisons fête...

Faut-il vous dire encore que je suis très heureux? Milieu charmant...., et puis, surtout, ma communion quotidienne !

Tous je vous embrasse et particulièrement toi, papa tant aimé : avec quelle joie je me souviens de nos émotions... à ma dernière permission... rappelle-toi...

Nous restons ici un jour ou deux encore. Donc repos... Que faire? sinon dire à Dieu que je veux être à Lui... et vous redire aussi toute mon affection immense.

*Dormans, 19 août.*

Enfin ! vous voilà réunis à Paris, excepté maman et ma *grande* à qui j'écris en même temps qu'à vous, chers voyageurs. Je suis si heureux de vous savoir pleins de joie auprès de mes deux petites Sœurs ! Vous vivez les meilleures journées de votre année, après la si longue attente ! Je voudrais que rien ne vienne vous attrister ! que vos santés soient excellentes, que votre esprit et votre cœur puissent librement puiser aux sources des tendresses et de la lumière !... Je vous dis bien mal ce que je désire

pour vous et ma bouche ne parle pas aujourd'hui aisément de l'abondance du cœur. Excusez-moi, nous venons de faire trente kilomètres au pas... Nos pièces énormes et nos chariots chargés à en craquer ne peuvent pas se déplacer à plus rapide allure... C'est abrutissant trente kilomètres au pas, sur une route où les colonnes interminables de camions vous énervent, où la poussière vous aveugle et vous étouffe.

Hier soir, à minuit plutôt, nous nous endormions... A 1 heure on nous envoyait l'ordre de partir. A 3 heures nous étions prêts. La nuit a été courte, n'est-ce pas, et pourtant je ne suis pas fatigué et, après les premières lignes, de ma lettre, péniblement tracées, je me sens tout dispos, mais là, vraiment en train ! Tous se disent fatigués, moi je ne le suis plus depuis que j'ai écrit vos chers noms.

Où allons-nous??? Nous avons quitté notre bois pour longer pendant toute la journée la splendide vallée de la Marne. Elle est si belle ! si belle surtout à l'heure dorée où le bleu du fleuve plus profond que le bleu du ciel est encore intensifié par l'or ardent des blés...

Des écriteaux boches ; des munitions ennemies laissées en *pagaille* le long des routes ; des caissons criblés de balles, déchiquetés, tordus... Et puis ces interminables rangées de tertres fraîchement remués, surmontés d'une pauvre petite croix blanche..., une bouteille renfermant des indications, quelques objets que le défunt serrait dans ses mains crispées à son agonie : masque, casque, fusil brisé..., et les petites tombes remplissent les fossés, débordent dans

les champs... et nos étapes ressemblent à une procession interminable dans un cimetière sans fin.

Nous arrivons à Dormans. Dans les petites rues, on s'est mitraillé, égorgé, pendant que les maisons s'écroulaient, méthodiquement, une à une en enterrant les combattants. Les monceaux de débris qui barraient les routes ont été déblayés à grand'peine par le génie. Les murs crevés ont des déchirures toutes neuves ; les cendres semblent encore fumer dans le vent. On sent que toutes ces douleurs sont d'hier.

Il y a des maisons effondrées d'un seul grand coup, et le toit affaissé recouvre tout. Il y en a d'autres qui ont été fouillées profondément par les projectiles... C'est un amas de pierres émiettées, d'éclats de poutres, de lamelles métalliques ; d'autres ont brûlé et il ne reste plus que leurs murs squelettiques, jaunis et noircis sur les bords. L'église n'a que de vastes ébréchures et pourtant elle en a vu de dures !

Cinq ou six, faut-il dire femmes? passent avec un air indifférent, de jolies manières affectées... et la note gaie de leurs corsages blancs et la coquetterie de leurs hautes bottines jaunes se détachent douloureusement sur ces misères... Tristes antithèses partout ! et toujours !...

Nous cantonnons à cinq kilomètres de Dormans dans un petit village.

Nous sommes logés très *chiquement* à l'Hôtel du Midi, dirigé par une brave dame et sa fille qui ont ouvert pour nous une immense salle avec billard.

Demain nous repartons pour Château-Thierry...

Je suis heureux, très heureux malgré nos fatigues et la dévastation qui nous entoure.

*Marigny-en-Orxois, 20 août.*

Encore trente kilomètres ! Nous avons passé par les villages où nous cantonnions il y a huit mois : Blesmes, vous vous souvenez? Blesmes tout enfoui sous la neige... Château-Thierry..., on s'y battait il y a un mois... Je m'attendais à voir une ruine immense comme Dormans. Mais non ! certains quartiers ont bien souffert, et beaucoup sont presque intacts.

Nous avons déjeuné à Vaux ; là j'ai aperçu deux femmes prostrées devant le monceau de pierres qui était autrefois leur maison. Elles étaient pâles, défaites, tremblantes... Nous les avons questionnées par bienveillance, avec respect..., elles ne nous ont rien répondu, mais se sont mises à sangloter tout bas... Misères ! atroces misères ! *Oh ! Christ, combien faut-il encore de pleurs et de sang avant que nous ayons gagné la grande Victoire?*

Nous avons déjeuné à Vaux, dans un champ, au milieu d'un désordre formidable : des chaises, des rouleaux de fil de fer barbelé, des milliers de chaussures et de bottes, des tas de linge souillé ou propre, des caisses de *grenaten* empilées les unes sur les autres.

Des femmes encore fouillent en pleurant ce gigantesque capharnaüm, elles espèrent retrouver leurs biens... C'est triste, infiniment triste !...

Nous sommes arrivés à Marigny-en-Orxois à

16 heures 30. Nous allons y passer la nuit et repartirons demain matin à 5 heures 30 pour Villers-Cotterêts... Un château-ferme où habitent de vieilles demoiselles, une ferme immense toute neuve, même inachevée, gracieux cottage pour gentilhomme agrophile, un Jacques de la Ferlandière probablement. Granges spacieuses avec somptueuses écuries, basse-cour...

Voilà ce que j'aurais rêvé si je n'avais pas eu ma vocation tant aimée... Eglise gentillette, mais un tabernacle vide. Dans l'église est enterré M. de Poisson?... vous connaissez?... un célèbre architecte du Roy !

Vieux marché couvert sur le milieu d'une vieille place... Nous *popotons* dans la maison du Maire, dont nous venons de trouver l'écharpe vénérable. Nous couchons dans un hôtel abandonné où nous avons de jolies chambrettes. Quelle tristesse dans toutes ces belles campagnes de France, désertes, ruinées ! Oh ! la guerre !

Et pourtant je suis heureux, très heureux dans une sorte de paix profonde... Mais je n'ai pu ce matin faire la sainte Communion. Demain? je crains qu'il n'en soit de même... Bonne fête à ma Jeannette : j'offre pour toi *trois de mes journées*. Je vous envoie la photo de votre Aspi devant le Tank du P. Deblic...

*Villers-Cotterêts, 21 août.*

Oui bonne fête à ma Jeannette. Le P. de Condé devait avant notre départ me donner la Communion ce matin à 5 heures. Je me suis rendu à l'église

Personne. Malentendu au sujet de l'heure... Je n'ai donc pu communier sacramentellemment pour ma bonne petite Sœur, mais je me suis rattrapé tout le long du chemin en communions spirituelles et en oraisons jaculatoires... Ah ! combien de fois ton nom a-t-il été prononcé aujourd'hui? Et combien le sera-t-il demain? et après demain? puisque ces trois journées-ci sont pour toi et tes intentions... Chacune des secousses de mon cheval, chaque morsure des rayons brûlants du soleil, chacun des actes de mes journées et de mes nuits si mouvementées, je veux qu'ils tendent à la gloire du Christ... pour ma *seconde grande.*

Nous avons encore fait trente kilomètres ! Je supporte joyeusement, facilement ces longues étapes qui m'intéressent et ne me fatiguent pas le moins du monde. Certains de mes camarades semblent harassés par le soleil, moi rien ! Il est vrai que mon cheval est merveilleux... je suis presque *trop* moelleusement porté !... je n'ai aucun mérite.

Mais pas de lettres ! pas une depuis avant-hier. Barom. = *Magnifique !*

Nous avons passé par la Ferté-Milon, patrie de Racine. Aujourd'hui nous cantonnons à six cents mètres de Villers-Cotterêts. Demain nous repartons dans la direction du Nord pour une étape de 16 à 20 kilomètres (Courtieux). Sommes-nous assez de l'active !

Combien elles sont typiques ces étapes sous le grand soleil. On entend les pas secs des chevaux qui frappent lentement, avec lassitude, le gravier sablonneux de la route surchauffée. Les freins grin-

cent sur les bandages brûlants des roues, qui jettent, au soleil, des étincelles d'argent. Les chevaux balancent leur tête blanche d'écume et, à grands coups de leur queue, balaient furieusement leur croupe luisante et leurs flancs poudreux. Les hommes sont couchés sur les bâches des chariots, ils ont la moustache grise de poussière... l'un d'eux vient de porter le doigt à son casque, il l'en a retiré prestement, car il brûle.

Soyez tranquilles, je suis prudent, pas d'insolations à craindre, tout va admirablement bien.

A vous de toute mon âme très heureuse.

*Courtieux, 22 août.*

Enfin nous voici à Courtieux... Diable ! 120 kilomètres en quatre jours avec un matériel comme le nôtre, c'est un vrai tour de force !... Allons-nous rester ici deux ou trois jours??? ou bien courir sus aux Boches qui n'en mènent pas large en ce moment???... Nous sommes bien installés ici, à quelques centaines de mètres du village. Notre tente est plantée dans un petit boqueteau bien ombreux... Exquis !

Mais quel écrasement de chaleur ce matin ! Jamais de ma vie je n'avais souffert une aussi gigantesque flambée... Souffert, entendons-nous, souffert dans le sens de supporté, car je ne puis dire que réellement je souffre, moi... Les routes sont couvertes de plusieurs centimètres de poussière dans laquelle on *patauge* lamentablement, en soulevant un nuage desséché... A certains moments le nuage

est tellement dense qu'on ne voit plus le chariot qui vous précède à trois mètres !... Dans les moments d'éclaircie, sous les arbres, on aperçoit la colonne toute en grisaille : plus de jeux de couleurs, tout est gris, d'un gris triste, triste, presque décourageant... Et il faut chercher bien loin dans les champs une note verte et humide qui vous rafraîchit un peu l'âme desséchée... et même là-bas en plein dans la campagne on voit d'immenses barrages de fumée qui s'élèvent dans le ciel bleu... c'est encore la poussière d'autres routes soulevée par les milliers de convois qui roulent interminablement vers la forêt...

Une charrette vient de passer, chargée de nègres... Je les ai reconnus à leurs lèvres lippues et à leurs cheveux crêpus... ils étaient tout gris comme nous... l'un d'eux en riant s'est penché vers nous et a tracé de larges traits sur sa joue avec son doigt, on aurait dit qu'il se barbouillait la figure avec du cambouis. Nous avons ri, un peu, puis nous sommes repartis dans le grand flamboiement, sans un mot, et comptant les bornes kilométriques.

Deux choses m'ont intéressé ce matin : la Forêt de Villers, et, au loin, celle de Compiègne. C'est admirable la beauté de ces vieilles forêts de France ! Et puis, sur le plateau tout ardent de soleil, au milieu des immenses champs de blé, des machines fauchaient les céréales et les rejetaient régulièrement en gerbes. Ah ! c'était vite fait, je vous assure, et ces autos qui fendaient ces vagues dorées, contrastaient avec les lourdes charrettes traînées par quatre bœufs blancs, la tête basse sous le joug et

qui fouettaient leurs flancs énormes avec leur queue grêle... Et ces terres seigneuriales étaient coupées de loin en loin par un bouquet de grands arbres, où se cachaient, dans l'ombre, des toits rouges... et, encore, me hantaient les souvenirs de la Ferlandière.

Il est 14 heures 30, hommes et chevaux ont mangé, ont bu, rebu avec une avidité formidable... puis ils sont tombés de sommeil là où ils étaient. Je viens de faire un tour à la batterie : à voir ces hommes couchés, sur le sol dans des poses étranges on aurait cru voir une section d'infanterie fauchée par des feux de mitrailleuses. Toutes les poses que j'ai vues à Tincourt, je les ai retrouvées ici chez ces hommes harassés de fatigue. J'ai vu six servants affalés dans des broussailles, la tête renversée en arrière, bras et jambes écartés ; un autre tombé dans un fossé, ventre contre terre, le visage caché dans son casque.

Un maréchal des logis, nu jusqu'à la ceinture, est enfoui dans un camouflage, les pieds en l'air appuyés sur un chariot ; à côté de lui un jeune conducteur est recroquevillé sous une roue, un autre presque sous les pieds de ses chevaux. C'est le grand affaissement brutal de toutes les énergies... Ces hommes sont saoûls de fatigue...

Et moi qui me ballade sur un cheval délicieusement souple, moi, je n'en ressens aucune. Soyez sans inquiétude ! C'est étonnant comme la chaleur m'incommode peu maintenant, si bien, comme me le disait en riant le bon Père de Condé, que j'ai peu de mérite à faire la guerre...

Je vous affirme que jamais je ne me suis aussi bien porté, et depuis que je suis soldat je n'ai jamais été dans une paix aussi profonde.

Pas encore de nouvelles de vous, cela commence à être long... Oh ! laissez-moi vous dire que je vous aime ! « *Que je serais heureux de tout souffrir pour vous... Oh ! mes bien aimés !* »

Baro physico-moral = Baro atmosphérique et ce n'est pas peu dire.

# CHAPITRE XV

*Courtieux, 23 août.*

Encore pas de lettres de vous, cela fait cinq jours que je suis sans nouvelles, et mon changement de secteur va retarder encore les courriers.

Bonne et excellente nuit sous la tente de 21 heures à 7 heures ce matin. La nuit précédente avait été « un peu agitée » jusqu'à 23 heures : les avions boches ont fait sur Villers un arrosage « pépère » ! Quel marmitage de bombes, *bone Deus !* Ces avions ronflaient très bas au-dessus de la ville. Ils lançaient les bombes à la volée, cinq, six ensemble ; nos batteries de D. C. A. leur répondaient sèchement, en éparpillant leurs éclatements rouges. De temps en temps, des mitrailleuses crépitaient dans le ciel, d'autres répondaient dans le lointain, c'est leur cri de ralliement...

Une lueur sèche !... Trois ou quatre détonations formidables nous font tressaillir : « A 300 mètres de nous, dit Bernard. » — « A 400, reprend le lieutenant. » On discute sur la distance, Bernard et moi nous nous levons... Je me dirige vers les petites toiles de tente sur lesquelles joue un rayon de lune qui s'est faufilé à travers les feuillages... « Personne

de touché? » — « Personne, me répond-on ». Je vais me recoucher tranquille ; les oiseaux de proie sont loin à présent !

La nuit dernière a été calme ; la journée l'est aussi. Nous repartirons peut-être demain vers le Nord pour une étape de 12 à 15 kilomètres, une paille !... Cette journée de repos qu'on nous octroie aujourd'hui me semble exquise... J'ai pu répondre la messe et communier ce matin.

Dès que je le puis, je reprends l'exécution de mon cher programme : communion et oraison mentale en sont la base... Le reste en cours de route... et je ne vous oublie pas...

Je tiens à cette régularité ponctuelle, peut-être plus nécessaire pour moi que pour d'autres... Je ne veux pas être un *mollasse* qui se laisse vivre et ne sait pas se diriger : sans règle pas de novice !... et je suis un novice !... un artilleur aussi !... mes devoirs d'état n'y perdent pas, soyez-en sûrs.

Causerie avec le P. de Condé auquel je m'attache de plus en plus.

La chaleur est adoucie aujourd'hui par une légère brise et pourtant Chobeau qui vient de dresser nos lits est inondé de sueur. Il vient d'enlever sa flanelle et sur sa poitrine d'hercule brille magnifiquement le soleil couchant. Il se tapote les pectoraux en riant, et ses mains claquent sur sa peau humide. Il tord ses vêtements et de ceux-ci giglent des jets de sueur qui mouillent le sol.

Mais voilà plusieurs fois que je vous parle de Chobeau, je ne vous l'ai pas présenté l'as Chobeau, notre ordonnance à Bernard et à moi. Il était culti-

vateur dans les environs de Saint-Quentin ; 35 ans, marié. Il porte le portrait de sa femme dans un petit médaillon sur sa poitrine. Il en parle souvent. Il lui écrit tous les jours. C'est un excellent homme, d'un dévouement extrême : qu'il soit fatigué ou non, il court nous chercher des lits de treillage, on en trouve dans tous les cantonnements et les villages ; il nous dresse une tente avec une intelligence et une adresse extraordinaires. Il me lave mon linge, le raccommode, brosse nos vêtements, s'occupe de tout. Nous pouvons compter sur lui..., et il peine, le brave garçon, toujours chantant, toujours riant, toujours *blaguant* ; un vrai Français !

Un petit détail encore : dans les trous d'obus l'eau de pluie a séché si rapidement sous l'ardent soleil des jours derniers que la boue s'est figée et craque sous le pied comme du verre.

...Si vous pouviez nous envoyer quelques bougies, elles serviraient à *notre messe* de chaque matin..., un peu de vin aussi nous rendrait grand service. Je serais si heureux que vous participiez directement au sacrifice...

*Courtieux, 24 août.*

...« Je vous assure, M'sieu l'Aspirant, que c'est un Boche, cet homme que vous voyez là-haut, assis sur un rocher... Là, il se lève !... Il porte des culottes blanches ; je l'ai vu tout-à-l'heure à 30 mètres de moi, dans les vignes... Il avait une veste grise, comme « *eux* ». — « Allons, pas de blague... un boche à six kilomètres des premières lignes ! » — « Ça n'a rien de drôle, mon Aspirant, pensez qu'à

Tincourt on en a retrouvé deux endormis dans une cave... et c'était à trente kilomètres du front ! » — « Si c'est un boche, de deux choses l'une, ou bien il veut s'échapper et dans ce cas il n'aurait pas gardé une culotte blanche, visible de loin, et il ne se serait pas mis en vue sur le haut d'une roche..., ou bien, il veut se rendre, mais il n'ose pas aller au devant des batteries, il attend qu'on le cueille... Une troisième hypothèse... C'est un fou ! »

Une dizaine d'hommes sont là qui discutent ; l'un d'eux brandit une jumelle et assure qu'il n'y a pas de doute possible... J'examine à mon tour, c'est vrai que l'uniforme de cet homme est étrange...

Bernard me frappe sur l'épaule : « Et bien, mon vieux, allons-y... A nous deux nous allons faire la patrouille. » Je souris et je le suis.

Nous nous faufilons dans les vignes qui semblent vouloir nous enlacer dans leurs ceps, nous retenir prudemment... L'homme suspect se lève debout, bondit et disparaît... Les vignes remuent là-bas... l'homme les frôle et rampe dans leur ombre... Nous nous avançons doucement, prêts à nous aplatir dans un sillon... A tout hasard, j'arrache un échalas que je saisis, bien en main... A quelques mètres du point où nous supposons notre boche, Bernard hurle : « Hé là ! halte !... » Pas de réponse... Auprès de moi tout à coup surgit l'homme ! je crie « qu'est-ce que vous f...aites-là ? »

Il me regarde d'un air étonné et avec le plus pur accent parisien : « On se ballade, mon lieutenant ! » Il est vêtu d'un treillis et d'un bourgeron grisâtre...

« C'est bon ! Continuez ! » Et je m'esclaffe de rire avec Bernard qui m'a rejoint.

Hier, lorsque nous sommes rentrés sous notre tente, pour la nuit, nous avons été surpris d'entendre un bourdonnement confus, mais assez intense... Coup de lampe électrique !... La toile de tente était noire de mouches. Elles étaient là par milliers, par millions grouillantes, agglutinées... Beaucoup semblaient inertes et endormies ; quelques-unes voletaient, cherchant à se frayer un passage au milieu des autres pour trouver quelque *bon coin* pour la nuit. Quelquefois, elles bousculaient une compagne, c'était un petit duel brusque qui en réveillait d'autres... elles prenaient leur vol, se poursuivaient dans l'air, puis, après quelques zigzags, chacune d'elles oubliait l'autre pour aller se nicher n'importe où. « Nous ne pourrons jamais dormir, dit le lieutenant... Et bien, on va voir ! » Il prend un journal, le tord, en fait une torche qu'il allume et badigeonne la tente à grands coups de son pinceau enflammé. Ce fut une pluie noirâtre qui nous couvrait en entier, pluie de petits cadavres brûlant en pétillant et descendant sur le sol lentement. La plupart, les ailes brûlées, nous couraient dans les cheveux, sur les épaules, s'infiltraient par le col... D'autres moins atteintes, affolées, nous frappaient au visage.

Vaine cruauté aux conséquences désastreuses ! Le sol, nos lits, nos couvertures, nos oreillers étaient noirs des gênantes bestioles... Il fallut se coucher au milieu de cette fourmilière agaçante dont nos gestes désespérés ne pouvaient nous débarrasser... Et je

pensais à certaine de mes sœurettes... et je me disais... puis je m'endormis en souriant.

Je viens d'ouvrir mon petit agenda rouge, j'ai repassé les dates du mois d'août, nos dates : 2, 4, ...23... il y a un an hier que je quittais la position pour l'échelon... Que de souffrances me rappelle cette date ! Peut-être ne les ai-je pas toujours supportées assez religieusement ! C'était la première fois que je sentais l'étreinte prolongée de la souffrance... Je bénis le Christ de sa bonté pour moi... Ces douleurs ont été fécondes ; qu'elles torturent le corps ou l'âme, ce sont de grands échelons qui élèvent vers Dieu... Et dire qu'à présent je suis dans une *paix profonde ! J'en suis presque effrayé*...

Pas encore de lettres, mais *Baro = Superbe !* Nous partons ce soir pour nous porter à trois kilomètres au Nord de l'Aisne... Demain nous mettrons peut-être en position...

*Vic-sur-Aisne, dimanche, 25 août.*

Et pas de lettres de vous ! Mais je n'ai aucune inquiétude à votre sujet, je vous ai confiés tous à Jésus et à Marie, cela suffit !

Hier matin j'ai répondu la Messe et communié des mains du P. de Condé... pour vous bien entendu et pour la France.

Pauvre Père, comme il se dévoue pour le bien des âmes !... Imaginez-vous qu'il n'a pas été en permission depuis six mois et qu'il ne veut pas y aller tant qu'il restera un seul homme de la batterie qui sera dans le même cas. Comme aumônier et

brancardier, il appartient à une liste à part, mais il ne veut pas bénéficier de ce privilège.

Hier à 13 heures 30, un aspirant de la 3e batterie venait me chercher au galop pour une reconnaissance. J'enfourche Rosette et je pars. Je trouve à la 3e le lieutenant Labat * qui me dit qu'il m'a choisi parce qu'il est sûr de bien s'entendre avec moi sur le choix des meilleures positions pour nos batteries respectives... Que le Bon Dieu guide mon inexpérience !... Arrivés sur le terrain, nous partons chacun de notre côté, j'ai vite trouvé l'emplacement rêvé. Vous le voyez, les ennuis sont écartés de moi par le Maître si bon. Bonne causerie avec le très sympathique lieutenant Labat.

Ce matin, je me suis réveillé à 6 heures. Où aller à la Messe dans ce nouveau pays inconnu de moi? Je me lève et je me dirige vers le gros bourg de Vic-sur-Aisne, situé à 1.500 mètres de nos emplacements.

Naturellement ma première reconnaissance est pour l'église. Les autels sont encore couverts de plâtras et de débris de corniches. On n'y dit certainement pas la Messe.

Je m'agenouille... Dans ma prière figurent vos noms en bonne place...

Je sors, j'aperçois une affiche rouge : « Dimanche

* Tué quelques minutes après Henry à qui il venait de porter secours.

25, Messe à 7 heures, au château. » Dimanche 25... Mais c'est aujourd'hui ! et je pars en reconnaissance vers le château...

............................ .................

Je suis chef de popote ! et, conscient de mes devoirs, je viens de courir à bicyclette pour dénicher du... pinard. J'ai pu trouver huit bouteilles de Bordeaux blanc à 4 fr. 50... C'est un gros succès ! avec cela une boîte de saumon... J'ai été très bien accueilli par mes administrés.

Nous allons sans doute rester ici une semaine ou deux...

Oui, je suis le plus heureux des hommes, malgré la rude vie que nous menons...

*26 août.*

Grande date encore ! Ce matin, à leur Communion, nos cornettes ont renouvelé leur acte d'abandon, avec quelle émotion sainte !... Trois ans déjà de vie religieuse, complètement à Dieu et à ses petits... *Sinite parvulos*... Pauvres sœurettes, que de sacrifices ! que d'efforts semblant parfois inutiles... Oui, peut-être les ont-elles cru inutiles leurs efforts patients? Pourtant l'action apostolique animée de l'esprit intérieur rayonne d'autant plus qu'elle est plus humble et semble plus cachée ; mais elle a d'autant plus de puissance qu'elle semble inféconde.

Cette pensée, qui m'a toujours été très chère, a été confirmée fortement par Dom Chautard : « Dieu

utilise pour le bien des âmes *les revers* mieux encore que les triomphes. » L'apôtre qui voit ses œuvres s'épanouir, qui voit ses patronages bondés, une multitude d'enfants enthousiasmés par sa parole, de nouvelles recrues affluer ; qui se sent admiré par ses confrères... Oh ! comme celui-là doit craindre ses succès !... Il ne fait peut-être que moissonner sans mérite ce que d'autres ont semé dans la douleur... « *Misi vos metere quod vos non laborastis : alii laboraverunt et vos in labores eorum introistis.* » Et puis, leur œuvre, « *si elle n'est pas basée sur le Christ* », n'est qu'un pseudo-apostolat... la piété qu'ils peuvent développer dans les âmes est de la mièvrerie... leur dévouement est intéressé... Un jour leur œuvre se retournera contre eux.....

........................... ...............

...Me voilà donc en route pour le château. J'examine curieusement en passant ces maisons éventrées, pauvres intérieurs dévastés ! Un lit en bascule sur une poutre et dont l'édredon, crevé par des éclats d'obus, laisse échapper des flocons de plumes ; un classeur très luxueux dont les tiroirs ont tous été fouillés et laissés ouverts. Au premier étage une armoire aux portes battantes d'où s'échappe jusqu'au rez-de-chaussée un flot de linge...

Et, partout, les grès taillés du Soissonnais, échafaudés sous forme d'escaliers bizarres, encadrent le toit de toutes les maisons en leur donnant un petit air architectural... la plupart sont encore debout

mais souvent les pignons restent seuls, les toits sont effondrés...

Une usine immense a brûlé ; les énormes murailles de briques rouges, badigeonnées de fumée, sont seules debout avec la haute cheminée qui domine impassible, dédaigneuse, les ruines...

Les machines chôment depuis longtemps et la suie a collé des plaques noirâtres dans l'huile qui tache leurs flancs... Je vois gravé sur l'une d'elles : *Soissons* 1910. Les obus, qui ont crevé le vieux clocher bâti au moyen âge, n'ont pas épargné l'usine, flambant neuf...; c'est la destruction brutale, barbare, totale.

Sur la place du Château... Fossés herbeux que l'on voudrait voir traversés de ponts-levis. Vieilles tours où grimpent du lierre, se détachant fièrement au milieu du parc roussi comme à l'automne, mais dont les tons contrastent étrangement avec quelques chênes d'un vert sombre épargnés par les projectiles et l'incendie.

J'entre dans la Cour d'honneur où sont amoncelés des tas d'ordures... Je vois un nouvel écriteau rouge : « *Chapelle...* » J'entre... Un vestibule très bas où traînent des cadres brisés... Puis, une chambre aux tentures très claires... J'aperçois un baldaquin de soie, et, sous les plis pleins de jeunesse et de grâce, un autel pauvre, pauvre, pauvre : une simple toile grise jetée sur un tréteau, deux bougies, deux bouteilles renfermant l'eau et le vin, un calice très simple, pas de canons d'autel.

Un prêtre à grande barbe et dont les leggings apparaissent sous sa courte soutane d'aumônier s'ha-

bille pour le sacrifice adorable... et quelques instants après, le Christ venait dans sa pauvreté tragique... là où s'étaient peut-être complus les raffinements d'un grand luxe...

...Et... pas de nouvelles des aimés !... Nous sommes, et peut-être pour longtemps encore, dans notre petit bois. C'est le calme ! Les « *civils* » font la moisson dans les champs à côté.

*Barom.* physique et moral = Parfait, inversement proportionnel au baromètre atmosphérique, car il pleut à torrents et il fait presque froid.

Voulez-vous m'envoyer l'adresse du Père chargé des novices. Je dois l'avoir laissée sur mon bureau.

*27 août.*

...Hier j'ai communié pour nos chéries petites Sœurs, c'était l'anniversaire de leur prise d'habit. Ce matin je me suis rendu à la 8e batterie pour recevoir la sainte Communion, le Père de Condé devait dire la messe à neuf heures ; elle fut brusquement avancée d'une heure à cause de notre départ... Quand je suis arrivé tout était fini je n'ai pu que me confesser...

Oui, mes aimés, nous partons à 15 heures, vers l'avant ! Nous allons à Epagny... Je ne sais quoi vous raconter, je ne puis vous dire qu'une chose, que je vous aime immensément et que je suis très heureux.

Nous partons dans 1 heure 30 j'ai quelques prépa-

ratifs à faire, une quelconque surveillance à exercer... de tout mon cœur joyeux je vous embrasse.

AUCUN DANGER.

*Epagny, mercredi 28 août.*

Notre position (à Epagny) est intéressante. Le ravin devait être gracieux autrefois avec ses quelques maisonnettes éparpillées parmi les saules et auxquelles leurs pierres régulièrement taillées donnent une physionomie de tranquille robustesse. A présent, quelques arbres brisés et des pans de murs, debout au milieu de monceaux de pierres éclatantes de blancheur.

Nous sommes défilés derrière une croupe déserte couronnée de boqueteaux où rugit le 75. Le soir elle flamboie comme un Sinaï.

Nos pièces sont nichées juste au bas du coteau, leurs tubes braqués vers le ciel, et, lorsqu'elles grondent, elles semblent tendre le cou en tressaillant lugubrement *comme les chiens qui hurlent à la mort...*

Nous couchons avec les officiers de la 3ᵉ, tous charmants pour moi... Installation succincte dans la seule grange à peu près debout... Plusieurs poutres ploient d'inquiétante façon et portent des fentes dangereuses... Elles en ont vu de dures, les pauvres poutres vermoulues ! Aujourd'hui le charpentier étaiera notre soi-disant abri... ce soir nous pourrons dormir tranquilles.

Hier, vers 20 heures, de longs sifflements se précipitent dans un miaulement aigu... puis explosion sèche qui emplit le vallon de ses échos brutaux...

Le lieutenant Bernard et moi sortons en hâte de la grange... un éclair brille dans le fond du ravin, un éclat sifflote... puis, « *toc !* » dans les pierres... Une fumée phosphorescente s'élève comme un fantôme...

Nous courons vers les pièces... Un nouveau sifflement...; le lieutenant s'arrête, nous nous agenouillons prêts à nous aplatir dans les herbes... L'obus semble passer lentement au-dessus de nos têtes... Ce n'est pas pour nous, celui-ci... Coup de lampe électrique pour reprendre notre course... Nouveau sifflement qui se précipite et grandit... Hop ! cette fois nous nous enfonçons dans l'herbe marécageuse... Explosion... On se relève... J'ai failli, en m'aplatissant, avaler l'éperon du lieutenant ! Nous nous secouons en riant...

Il pleut et de longues hachures raient le faisceau lumineux de nos lampes... Je bute contre quelque chose de mou, qui grogne. J'aperçois trois corps alignés sous le demi-couvert d'une haie... Une bâche les couvre en entier. Un homme se soulève à demi et regarde la lumière en clignant des yeux : « Pas de blessés, les gars? » — « Oh ! y a des éclats qui *radinent.* » — « Bonne nuit ! » — « On tâchera, mon lieutenant... et pour vous pareillement ! » Bon sourire du brave garçon qui s'enfouit frileusement sous la bâche.

—

Nous longeons les petites toiles de tentes. Les poilus sont contents de voir « *qu'on pense aux pauvres bougres quand ça perlote* » ; notre tournée leur fait du bien...

Un sifflement aigu, les têtes se baissent involontairement... « Ah ! les salauds !... je suis touché ! » Dans les décombres j'aperçois un homme qui bondit : « Chambon, vous êtes touché? » — « Ho ! c'est un éclat mort, mon aspirant ! » — « Montrez donc !... » A la lueur blafarde électrique, je vois sa jambe maigre... je me penche... Ce n'est rien, la peau à peine éraflée... « C'est bon ! nichez-vous dans quelque trou, et... bonne nuit !... »

Nous retournons à la grange... Les obus sifflent au-dessus de nos têtes et arrosent... loin de nous.

Nuit parfaite et profonde... Je me réveille. Par une trouée de plafond j'aperçois un carré de ciel bleu... 7 heures à ma montre ! Vite à l'infirmerie de l'Etat-Major et essayons d'avoir la Messe...

Je monte là-haut, je m'informe... Là, dans le talus, la cagna !... J'entre... Une trentaine d'hommes sont vautrés dans leurs couvertures poussiéreuses... Ronflements... Atmosphère plutôt lourde !... Au milieu d'eux j'aperçois la figure délicate et pâle du Père... Il dort...

A un poilu qui passe je demande l'heure « six heures »... Ma montre s'est arrêtée hier soir... Discrètement je me retire et je redescends à la batterie avec l'intention de revenir... Mais je ne puis plus

m'éloigner : des concentrations de feux sont commandées pour 9 heures. Mon devoir est d'être près des pièces...

14 heures ! Nous n'avons pas tiré...
En ce moment le front est calme.
Je suis heureux, très heureux !

*PRIEZ POUR QUE MON ACTION SOIT FÉCONDE ET QUE JE SOIS, SURTOUT, UNE AME INTÉRIEURE.*

J'attends toujours vos lettres, avec quelle impatience !

De toute mon âme, mes tant aimés papa et maman, mes chéries sœurettes, je vous embrasse en Jésus et Marie.

Henry CANOVILLE.



## EXTRAIT DE L'ORDRE GÉNÉRAL

---

Le Général de Division, Commandant le 30[e] Corps d'Armée cite à l'ordre du Corps d'armée

CANOVILLE (Henry-Jean-Eugène)

Aspirant au 130[e] d'Artillerie lourde, 7[e] batterie.

« *Jeune aspirant d'un courage calme, d'une énergie peu commune, ayant la plus haute conception du devoir. Mortellement atteint le 29 août 1918 en dirigeant le tir de sa section sous le feu de l'en nemi.* »

Au Q. G., le 10 octobre 1918.

*Le Général commandant le 30[e] C. A.,*

Signé : Penet.

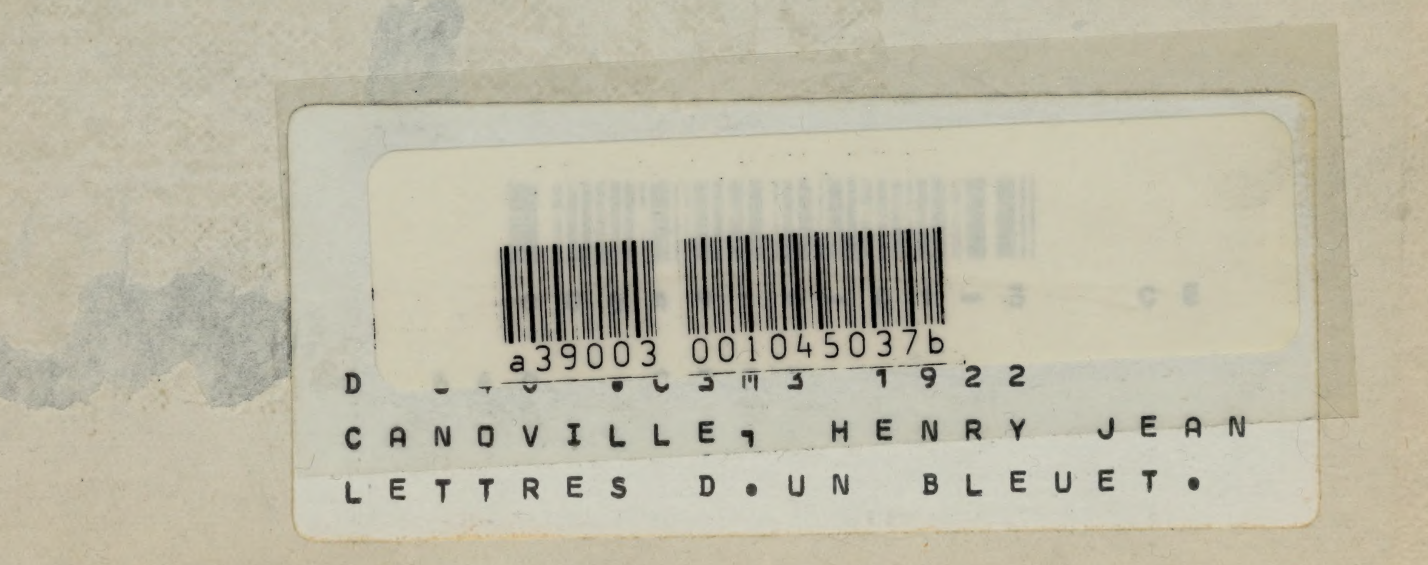
---

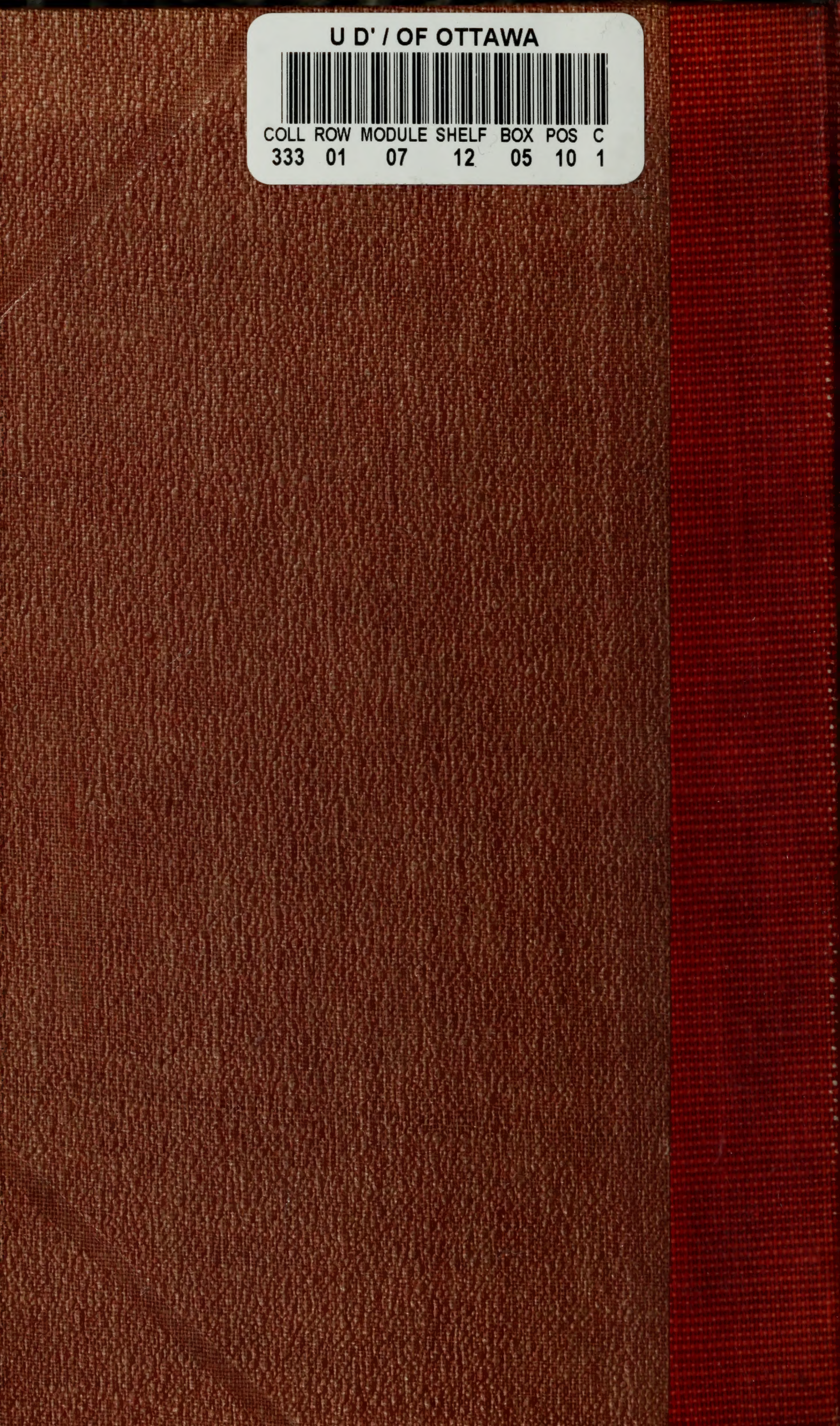
**Médaille militaire. Croix de guerre.**

---

# TABLE ANALYTIQUE

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS.


a39003 001045037b
D [illegible] 1922
CANOVILLE, HENRY JEAN
LETTRES D.UN BLEUET.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 12 05 10 1